356

H. S. OLCOTT

HISTOIRE AUTHENTIQUE
DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

(OLD DIARY LEAVES)

1re SÉRIE

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE
TOULOUSE

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
4, SQUARE RAPP (VIIe)
1906

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

HISTOIRE AUTHENTIQUE

DE LA

Société Théosophique

8° R D-V- 21779

R E G L E M E N T

DE LA BIBLIOTHEQUE THEOSOPHIQUE DE TOULOUSE

Le prix de la location des ouvrages est fixé à IO centimes par volume et par semaine.

Les personnes qui ne sont pas membres de la Société Théosophique sont tenues de déposer un cautionnement correspondant à la valeur des ouvrages.

Les ouvrages ne devront pas être conservés plus d'un mois, sauf pendant la période des vacances (Ier Juillet au I5 Octobre).

Toute personne qui emprunte un livre à la Bibliothèque est tenue de le remettre entre les mains de la Bibliothécaire. Elle en est moralement et pécuniairement responsable tant que la rentrée du livre n'a pas été inscrite sur le livre de location.

Les membres n'habitant pas Toulouse devront acquitter le port, aller et retour, par colis postal ou poste recommandé

On trouvera la Bibliothécaire, Madame BURCKHART
25 rue Alsace-Lorraine.

Le LUNDI de I h. à 3 h.

Le VENDREDI de IO h. à Midi.

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

HISTOIRE AUTHENTIQUE

DE LA

Société Théosophique

CENTRE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE BIBLIOTHÈQUE

PAR SON PRÉSIDENT-FONDATEUR

H. S. OLCOTT

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR

LA VIEUVILLE

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10
—
1907

356

COURTE NOTICE

SUR

HENRY STEEL OLCOTT[1]

Président fondateur de la Société Théosophique.

Le 17 février 1907 à Adyar, la flamme d'un bûcher de bois de santal dévorait la belle enveloppe de l'âme plus belle encore de celui que tant de théosophes de toutes langues et de tous pays appelaient affectueusement notre cher Colonel, de l'ami et collègue de la première heure de Helena Petrovna Blavatsky, du co-fondateur et premier président à vie de la Société Théosophique. Avant tout et par-dessus tout, ce fut un honnête homme, un homme loyal, doué au plus haut point de ce sens qu'on appelle com-

(1) Le colonel H. S. Olcott naquit à Orange, New-Jersey (États-Unis) le 2 août 1832. Il rencontra Mme Blavatsky en 1874, quitta l'Amérique avec elle le 18 novembre 1878 et s'établit également avec elle à Adyar (Madras) en 1882. Il est mort le 17 février 1907 après plusieurs mois de douloureuse maladie.

mun, parce qu'il est rare et précieux, un travailleur infatigable, dont rien ne lassait la persévérance, ni ne pouvait ébranler la fidélité. Il avait donné sa vie et ses forces, sans réserve et sans phrases, au service de l'humanité et à la propagation de ce qui lui apparaissait comme l'idéal le plus élevé et la vérité la plus pure. Et au milieu de cette poursuite de l'Idéal, il n'avait jamais perdu de vue le côté humoristique des choses, son esprit joyeux et plaisant ne l'abandonna pas même aux approches de la mort. Il n'avait pas cru non plus que le Service de l'Humanité (avec un grand S et un grand H) dispensât ceux qui s'y vouent de l'aménité ordinaire de la vie, et d'un tendre intérêt pour les membres individuels et obscurs de cette Humanité. C'était un ami de choix, comme on en rencontre peu dans la vie, généreux, donnant tout sans exiger le même retour, plein de sympathie, préoccupé du bonheur et du confort d'autrui, indifférent au sien. Ceux qui l'ont soigné ou approché pendant sa dernière maladie peuvent témoigner qu'il conserva ses nobles qualités jusqu'à sa dernière lueur de connaissance.

Henry Steel Olcott ne paraissait pas d'abord destiné à fonder une Société Théosophique; tout jeune, il s'occupait d'agriculture scientifique et se faisait une certaine réputation aux États-Unis avec un livre sur l'acclimatation du sorgho. Il

était encore spécialisé dans la chimie agricole quand la guerre de Sécession en fit un soldat. Le ministère de la guerre lui confia ensuite une mission particulièrement délicate qui prouve le fonds que l'on faisait sur sa pénétration et son incorruptibilité : il fut chargé de découvrir et d'exposer des fraudes qui se produisaient dans les fournitures de la guerre. Il s'acquitta de cette tâche épineuse avec un tact et une sûreté que le gouvernement américain reconnut à plusieurs reprises par les plus grands éloges. Olcott ouvrit ensuite un cabinet d'avoué et il fut attaché comme conseil à des affaires de tout premier ordre. C'est dire que ce n'était pas le premier homme venu, qu'il était habitué à démêler le faux du vrai, à découvrir les impostures et à étudier tous les côtés d'une affaire avant de la juger.

Il gagnait tout ce qu'il voulait quand il fit la connaissance de Mme Blavatsky — comment et à quel propos, je laisse à sa plume alerte et spirituelle le soin de le raconter. De ce jour un nouvel idéal l'attira vers des régions plus hautes : il crut voir devant lui un grand devoir et il l'accepta virilement, l'accomplit sans défaillance et mourut, on peut le dire, au champ d'honneur. Il a fixé lui-même toute l'histoire des débuts de la Société Théosophique dans un livre connu et aimé de tous ceux qui peuvent lire l'anglais. Conscient d'avoir rendu un service important à

la Société en lui conservant fidèlement le tableau de ses origines, il désirait voir son œuvre mise à la portée de ses collègues de langue française (1). Puisse l'imperfection de la traduction ne pas trop voiler le charme de l'œuvre originale et faire aimer davantage en le comprenant mieux le Pilote dévoué qui a tenu d'une main ferme — et parfois si habile — le gouvernail de la barque théosophique à travers maint écueil...

L. V.

(1) Il me fit l'honneur de me demander lui-même cette traduction dont il revit quelques parties avant de mourir. Elle paraît aujourd'hui sous l'entière responsabilité du traducteur.

AVANT-PROPOS

Si l'on écrivait l'histoire de toutes les Sociétés connues, le chapitre consacré aux origines et aux vicissitudes de la Société Théosophique serait vraiment unique. Quel que soit le point de vue auquel on se place, qu'il soit bienveillant ou hostile, il paraît tout aussi étonnant qu'une telle société ait pu prendre naissance dans de telles conditions et que non seulement elle ait été capable de résister aux attaques qu'elle a subies, mais encore que ses forces se soient accrues proportionnellement à la cruelle mauvaise foi de ses adversaires. Certains critiques veulent voir là une preuve frappante de recrudescence de la crédulité humaine et un signe d'inquiétude religieuse qui annonce l'extinction finale des traditions occidentales. D'autres considèrent le progrès de ce mouvement comme un présage de l'acceptation universelle des idées philosophiques de l'Orient et croient qu'elles vont revivifier et considérablement élargir les sympathies spirituelles de l'humanité. Le fait patent et indéniable, c'est qu'à la fin de 1894, au bout de dix-neuf ans d'activité, on a délivré 394 chartes de fondation de branches de la Société répandues sur

presque toutes les régions habitables du globe. Et que le nombre de celles qui ont été accordées pendant la dernière année seulement (1894) dépasse la moyenne annuelle depuis la fondation en 1875 de 29 p. 100. Au point de vue statistique, les attaques injustes et impitoyables de la Société des Études Psychiques et des Missionnaires Écossais de 1884, qui devaient, espérait-on, causer sa ruine, n'ont eu d'autre résultat que d'accroître considérablement sa prospérité et d'étendre le champ de son utilité. Le dernier assaut donné par la *Gazette de Westminster* aura inévitablement le même résultat. La raison toute simple, c'est que, si rudement que soient dévoilés les défauts et les erreurs de ses chefs individuels, l'excellence des idées de la Société n'est pas le moins du monde atteinte. Pour tuer la Société Théosophique, il faudrait pouvoir prouver que son objet reconnu est contraire au bien public, ou que l'enseignement de ses porte-parole est pernicieux et démoralisateur. L'un et l'autre étant également impossible, le monde accepte la Société comme un fait important, une individualité distincte qu'on ne peut ni louer ni condamner sur les seuls mérites ou démérites de ses principaux représentants. Un des journalistes contemporains les plus capables, M. Stead, dit dans *Borderland*, au cours d'une revue de ces Mémoires, tels qu'ils parurent d'abord dans le *Theosophist*, « que personne ne se soucie plus maintenant de savoir si les accusations de fraudes portées par les Coulomb et la S. P. R. contre Mme Blavatsky étaient justifiées ou non ; attendu que ses pires ennemis n'oseraient lui refuser l'honneur d'avoir influencé à un degré

extraordinaire la pensée philosophique moderne en vulgarisant certaines nobles idées de l'Orient. — Ceci s'applique également à ses nombreux collègues qui, à son exemple et à sa suite, ont répandu ces anciennes doctrines au moyen de la Société Théosophique. Cette étonnante organisation, prosaïquement née dans un salon de New-York en 1875, a déjà établi un tel record qu'elle a droit à une mention dans toute histoire intégrale de notre temps. Son développement étant plutôt dû à une force inhérente qu'à des prévisions pénétrantes ou à une direction pondérée, et ayant été si étroitement — pendant quelques années presque exclusivement — lié aux efforts personnels de ses deux fondateurs, Mme Blavatsky et moi-même, l'historien futur trouvera sa tâche facilitée d'autant si le survivant des deux lui fournit succinctement et fidèlement les données nécessaires. La série de chapitres publiée aujourd'hui en volume a paru d'abord, il y a près de trois ans, dans le *Theosophist* où une nouvelle série relative à l'histoire de la Société après son transfert aux Indes se poursuit actuellement. J'ai surtout été porté à publier ces souvenirs, par le désir de combattre la tendance croissante au sein de la Société à diviniser Mme Blavatsky et à attribuer à ses écrits les plus ordinaires un caractère quasi-inspiré. On ferme résolument les yeux sur ses défauts les plus évidents, on veut interposer le paravent hypocrite d'une prétendue autorité entre ses actes et les critiques légitimes. Ce sont ceux qui ont été le moins dans sa confidence et qui par conséquent ont le moins connu sa vraie nature qui mènent ce mouvement. Il est donc trop évident qu'à moins de raconter moi-

même ce que je suis seul à savoir, l'histoire vraie de notre mouvement ne pourra jamais être écrite ni les mérites réels de mon admirable collègue suffisamment connus. J'ai dit dans ce livre la vérité sur elle et sur les commencements de la Société — vérité que personne ne saurait contester. Attribuant peu de valeur aux blâmes et aux louanges des tiers, accoutumé toute ma vie à agir selon mon sentiment personnel du devoir, je n'ai pas craint d'affronter les sottes plaisanteries de ceux qui me taxent de dupe, de menteur ou de traître. Je suis si persuadé que l'opinion d'autrui est un facteur sans importance dans l'évolution individuelle que j'ai poursuivi ma tâche jusqu'au bout, quoique quelques-uns de mes collègues les plus influents, au nom d'une fidélité à H.-P. B. que je crois peu éclairée, aient essayé secrètement de miner mon influence, de ruiner ma réputation, de réduire la circulation de ma Revue et d'empêcher la publication de mon livre. Des insinuations confidentielles ont circulé contre moi et les numéros du *Theosophist* ont disparu des salles de lecture des branches. Tout ceci est de l'enfantillage : la vérité n'a jamais nui à une bonne cause et la lâcheté morale n'en a jamais fait triompher une mauvaise.

On pourrait appliquer à H.-P. B. ce que Mrs Oliphant dit de Bentham dans *Literary History of England* (III, 203). « Il est évident qu'il possédait l'instinct du vieux marinier pour discerner les hommes nés pour l'écouter et le comprendre, et une grande facilité à adopter dans ses affections toute notabilité nouvelle dont il appréciait les tendances... Peu

d'hommes parmi les plus grands ont été servis et révérés comme lui par leurs semblables. » Y eut-il jamais créature humaine aussi complète que cette mystérieuse, fascinante, illuminante H.-P. B. Où trouver une personnalité si remarquable et si dramatique ? montrant si clairement à ses deux pôles l'humain et le divin ? Au Karma ne plaise que je lui fasse ombre d'injustice, mais s'il a jamais existé personnage historique où le bon et le mauvais, la lumière et l'ombre, la sagesse et la légèreté, la clairvoyance spirituelle et le manque de bon sens aient été si mélangés ; tout ce que je peux dire, c'est que j'en ai oublié le nom, l'histoire et l'époque. Cela vaut une éducation libérale de l'avoir connue et c'est la plus précieuse de mes expériences que d'avoir travaillé avec elle et vécu dans son intimité. C'était une trop grande occultiste pour que nous ayions pu mesurer sa stature morale. Nous étions contraints de l'aimer, quelque connus que nous fussent ses défauts, de lui pardonner, encore qu'elle eût manqué à bien des promesses et ruiné notre foi première en son infaillibilité. Et le secret de cette puissante influence résidait dans ses indéniables pouvoirs psychiques, dans l'évidence de son dévouement à ses maîtres qu'elle représentait comme des personnages quasi-surnaturels, et dans son zèle pour l'élévation spirituelle de l'Humanité par la Sagesse Orientale. Verrons-nous jamais quelqu'un qui lui ressemble ? La reverrons-nous elle-même de notre temps sous une autre forme ?

L'Avenir répondra.

H. S. Olcott.

Gulistan Ootacamund, 1895.

CHAPITRE PREMIER

Première rencontre des Fondateurs.

Puisque je dois raconter l'histoire de la naissance et des progrès de la Société Théosophique, il me faut commencer par le commencement et dire comment ses deux fondateurs se rencontrèrent. Ce fut un incident très prosaïque. Je dis : Permettez-moi, Madame, en lui offrant du feu pour sa cigarette. Notre connaissance commença ainsi par la fumée, mais il en sortit un grand feu qui n'est pas encore éteint. Les circonstances qui nous rapprochèrent sont assez curieuses comme je vais le montrer. Elles ont déjà été publiées en partie.

Un jour du mois de juillet 1874, assis dans mon étude et réfléchissant à une cause importante pour laquelle la corporation de la cité de New-York m'avait retenu, il me vint soudain la pensée que depuis des années je ne m'étais pas occupé du mouvement spiritualiste (1). J'ignore quelle association d'idées me

(1) En anglais on appelle spiritualistes ce que nous nommerions plutôt spirites ; mais il serait presque impossible d'employer ce mot partout. Dans cette traduction, le lecteur voudra bien se rappeler que spiritualiste aura toujours ce sens spécial. (Note du traducteur.)

fit passer ainsi de la construction mécanique des compteurs d'eau au Spiritualisme moderne; en tout cas, je m'en fus au coin de la rue acheter *The Banner of Light*. J'y lus le récit de certains phénomènes incroyables, à savoir des solidifications de fantômes qu'on disait se produire dans une ferme de la ville de Chittenden, État de Vermont, à plusieurs centaines de milles de New-York. Je vis de suite que s'il était vrai que les assistants eussent pu voir et même toucher des parents défunts qui auraient trouvé moyen de reconstituer leur corps et leurs vêtements de façon à devenir momentanément solides, visibles, tangibles, et causants, ceci constituerait le fait le plus important de la science moderne. Je me déterminai donc à y aller voir moi-même; j'y fus, je trouvai le récit fondé, j'y restai trois ou quatre jours et je revins à New-York. J'écrivis pour le *New-York-Sun* un compte rendu de mes observations qui fut reproduit à peu près dans le monde entier, tant les faits parurent graves et intéressants. L'éditeur du *New-York Graphic* me proposa de retourner pour son compte à Chittenden avec un artiste qui prendrait des dessins sous mes ordres, et d'examiner l'affaire à fond. Le sujet m'intéressait si profondément que je pris les dispositions nécessaires pour régler mes engagements professionnels, et le 17 septembre je me retrouvai à l' « Eddy Homestead », ainsi nommée à cause de la famille qui la possédait et l'occupait. Si ma mémoire est fidèle, je passai une douzaine de semaines dans cette maison mystérieuse au milieu des fantômes et des expériences du caractère le plus extraordinaire. Pendant ce temps paraissaient deux fois par semaine

dans le *Daily Graphic* mes lettres sur les Esprits des Eddy illustrées par l'artiste, M. Kappes, de croquis de spectres vus par lui, par moi et par toutes les personnes — 40 parfois — présentes dans la salle des séances (1). Ce fut la publication des ces lettres qui attira Mme Blavatsky à Chittenden et nous fit faire connaissance.

Je me rappelle cette première entrevue comme si c'était hier; en outre, j'en ai raconté les principaux détails dans *People of the other World*, p. 293 et suivantes. C'était un jour ensoleillé, qui donnait l'air gai même à cette vieille maison sombre. Elle est située dans un pays charmant, une vallée bordée de hauteurs vertes qui rejoignent les montagnes couronnées de bois jusqu'au sommet. C'était l'époque de l'été indien où toute la contrée s'enveloppe d'une gaze bleuâtre comme celle qui a donné leur nom aux montagnes « nilgiri », et le feuillage des bouleaux, des aulnes et des érables saisi par les premières gelées, avait passé du vert à une féerie d'or et de pourpre qui transformait le paysage entier en une tapisserie princière. Il faut aller en Amérique pour voir la splendeur automnale dans toute sa perfection.

On dînait à midi chez les Eddy et c'est de la porte de leur salle à manger inconfortable et nue que Kappes et moi nous avons vu pour la première fois Mme Blavatsky, arrivée peu avant midi avec une Canadienne française et qui était déjà à table à notre entrée. Mes

(1) J'ai décrit dans *People of the other World* tous ces phénomènes et toutes les conditions que j'ai inventées et employées pour empêcher les fraudes.

regards furent d'abord attirés par une chemise rouge à la Garibaldi qu'elle portait et qui tranchait vivement sur les sombres couleurs avoisinantes. Elle portait alors ses cheveux courts n'arrivant pas aux épaules et ils étaient blonds, fins comme de la soie et frisés jusqu'à la racine comme la toison d'un agneau de Cotswold. Ces cheveux et la chemise rouge me frappèrent avant que j'eusse regardé sa figure. C'était une face kalmouke, massive, qui annonçait la force, la culture et l'autorité, en contraste aussi frappant avec les visages quelconques qui l'entouraient que sa chemise rouge avec les gris et les blancs des murs et des boiseries et des costumes incolores des autres personnes. Toutes sortes de toqués allaient et venaient continuellement chez les Eddy pour voir les phénomènes et je pensai tout d'abord que cette excentrique était de même acabit. Sur le seuil je m'arrêtai pour dire à Kappes : « Non, mais, regardez-moi ce spécimen ! » J'allai m'asseoir droit en face d'elle pour me livrer à mon étude favorite des caractères (1). Les deux dames parlaient français, sans rien dire de particulier ; mais je distinguai vite à son accent et la rapidité de sa diction, que si ce n'était une Parisienne, elle savait du moins parfaitement le français. Après dîner elles sortirent ensemble de la maison. Mme Blavatsky se roula

(1) Elle se dépeint ainsi elle-même dans une polémique : « Une vieille femme, quarante, cinquante, soixante, quatre-vingt-dix ans, peu importe. Une vieille femme dont les traits kalmouko-bouddho-tartares n'ont jamais été jolis même en sa jeunesse ; une femme dont la vilaine tournure, les manières d'ours et le habitudes masculines sont bien faites pour effaroucher toutes les belles dames bien corsetées et bien sanglées. » Voir sa lettre « Le Knout » au *R. P. Journal* du 6 mars 1878.)

une cigarette et je lui offris du feu pour entrer en rapports. Ma phrase ayant été dite en français, la conversation se poursuivit en cette langue. Elle me demanda depuis quand j'étais là et ce que je pensais des phénomènes, disant qu'elle avait été attirée à Chittenden par les lettres publiées par le *Daily Graphic*, que le public les suivait si passionnément qu'il était souvent impossible de trouver un seul exemplaire du journal chez les libraires une heure après sa publication et qu'elle avait payé le dernier numéro un dollar. « J'hésitais à venir ici, disait-elle, de peur de rencontrer le colonel Olcott. » « Pourquoi cette peur de lui, Madame ? » demandai-je. « Oh ! c'est que j'ai peur qu'il ne parle de moi dans ses articles. » Je lui dis qu'elle pouvait être entièrement tranquille, que j'étais tout à fait sûr que le colonel Olcott ne parlerait pas d'elle si elle ne le désirait pas, et je me présentai. Nous devînmes de suite les meilleurs amis du monde, il nous semblait appartenir au même milieu, cosmopolites, libres penseurs tous deux et en communion plus étroite l'un avec l'autre qu'avec le reste de la compagnie, bien qu'il y eût là quelques personnes très bien et très intelligentes. C était l'appel de notre sympathie commune pour le côté supérieur et occulte de l'homme et de la nature, l'attraction des âmes et non des sexes. Jamais ni elle ni moi, ni alors ni plus tard, nous n'avons eu la sensation que l'autre était d'un sexe différent, nous étions camarades, nous nous regardions comme tels, nous nous appelions ainsi. De vilaines gens essayèrent de temps en temps d'insinuer que nous étions unis par un lien plus intime, de même qu'ils accusèrent cette pauvre H.-P. B.

disgracieuse et persécutée, d'avoir été la maîtresse de divers autres personnages, mais aucun esprit sain ne pouvait conserver cette opinion après avoir passé quelques moments en sa compagnie, tant ses regards, ses paroles et ses actions démontraient son asexualité (1).

Tout en nous promenant, nous causions des phénomènes des Eddy et de ceux d'autres pays; je vis que c'était une grande voyageuse qui avait vu beaucoup de choses occultes et d'adeptes des sciences cachées, mais elle ne fit d'abord aucune allusion aux sages de l'Himalaya ni à ses propres pouvoirs. Elle parlait des tendances matérialistes du spiritualisme américain qui n'était qu'une sorte de débauche de phénomènes accompagnée d'indifférence philosophique. Ses manières étaient aimables et captivantes, ses critiques sur les hommes et les choses originales et mordantes. Elle prenait un intérêt particulier à me faire exprimer mes propres idées sur les choses spirituelles et montrait du plaisir en découvrant que j'avais instinctivement suivi le même ordre d'idées occultes qu'elle-même. Elle ne parlait pas tant en mystique orientale qu'en spiritualiste raffinée. Pour ma part, je ne savais rien alors ou à peu près rien de la philosophie de l'Orient et elle garda tout d'abord le silence sur ce sujet.

Les séances de William Eddy, le principal médium

(1) Je conserve mon opinion malgré la prétendue confession d'inconduite dans sa jeunesse tirée de certaines lettres d'elle à un Russe et publiées récemment par celui-ci dans son livre *Une prêtresse moderne d'Isis*. En un mot, je crois mon jugement fondé et ses soi-disant révélations fausses — pure bravade de sa part.

de la famille, se tenaient chaque soir dans le grand hall du premier, au-dessus de la salle à manger et de la cuisine, dans une aile de la maison. Lui et son frère Horatio étaient des fermiers actifs ; Horatio s'occupait des travaux du dehors et William, depuis que tant de curieux leur arrivaient de toutes les régions des États-Unis, faisait la cuisine. Ils étaient pauvres, sans instruction et remplis de préjugés — parfois peu polis envers leurs hôtes inattendus. A l'extrémité du hall des séances, la grosse cheminée de la cuisine montait vers le toit. Entre elle et le mur du nord se trouvait un étroit cabinet de la profondeur même de la cheminée — 2 pieds 7 pouces — dans lequel William Eddy s'asseyait en attendant les phénomènes. Il ne semblait pas exercer sur eux aucun contrôle, mais s'asseyait seulement et attendait qu'ils se produisissent à intervalles irréguliers. Une couverture tendue devant l'ouverture plongeait le cabinet dans une obscurité profonde. Peu après l'entrée de William dans le cabinet, la couverture était tirée et on voyait sortir l'apparence d'un mort, homme, femme ou enfant — quelque chose comme une statue animée — momentanément solide et substantielle, mais bientôt évanouie dans le néant ou l'invisibilité. Les spectres se dissipaient ainsi parfois sous les yeux mêmes des spectateurs.

Jusqu'au jour de l'arrivée de H.-P. B. les apparitions avaient toujours été des Indiens Peaux-Rouges, ou des Américains ou des Européens plus ou moins semblables à l'assistance. Mais dès le premier soir de son séjour, nous eûmes des spectres d'autres nationalités : un domestique géorgien, un marchand

musulman de Tiflis, une paysanne russe, etc. Un autre soir parut un cavalier kurde armé de son cimeterre, de pistolets et d'une lance ; puis un sorcier nègre africain horriblement laid qui avait l'air du diable en personne et qui portait en couronne quatre cornes d'oryx où pendaient des sonnettes, et un filet de couleurs vives noué autour de sa tête, enfin un Européen revêtu de la croix et du collier de Sainte-Anne que Mme Blavatsky reconnut pour son oncle. De telles apparitions chez ces pauvres fermiers quasi-ignorants du Vermont qui n'avaient ni l'argent pour acheter des accessoires de théâtre, ni l'expérience nécessaire pour en faire usage, s'ils les avaient eus, ni l'espace pour les mettre en œuvre parurent à tous les témoins une preuve certaine de la réalité de ces phénomènes. Elles montrent aussi quelle attraction Mme Blavatsky exercait sur les ombres de ce que les Asiatiques appellent le Kâma loka. Ce n'est que longtemps après que j'appris qu'elle les avait évoquées elle-même par ses propres pouvoirs développés et irrésistibles. Elle l'a même affirmé dans une note de notre *Scrap-book* (vol. I) jointe à une coupure du *Spiritualist* de Londres, de janvier 1875.

Pendant son séjour à Chittenden, elle me raconta plusieurs incidents de sa vie passée et en particulier qu'elle avait assisté en qualité de volontaire parmi d'autres dames, à la sanglante bataille de Mentana dans l'armée de Garibaldi. Elle me montra à l'appui de cette histoire son bras gauche brisé en deux endroits par un coup de sabre et me fit palper une balle encore logée dans les muscles de son épaule gauche et une autre dans sa jambe. Elle me montra aussi,

juste au-dessous du cœur, la cicatrice d'un coup de stylet ; cette blessure se rouvrit un peu à Chittenden et elle me la montra pour me demander une consultation. Parmi beaucoup de curieux récits de périls et d'aventures, elle me conta l'histoire du sorcier-fantôme couronné de cornes d'oryx qu'elle avait vu vivant produisant des phénomènes bien des années auparavant dans la haute Égypte.

H.-P. B. essaya de son mieux de me faire douter de la valeur des phénomènes de William Eddy en tant que preuve de contrôle du médium par des esprits intelligents : me disant qu'en cas d'authenticité, ce ne pouvait être que le double du médium se détachant de son corps et se revêtant d'apparences diverses, mais je ne pouvais la croire. Je prétendais que les formes étaient de taille, d'embonpoint et d'espèces trop variées pour n'être qu'un déguisement de William Eddy, qu'elles devaient être vraiment, comme il semblait, les esprits de personnes mortes. Nos discussions ne manquaient pas de chaleur parfois, car je n'avais pas alors étudié assez à fond la question de la plasticité du Double Humain pour mesurer la force de ses suggestions. Quant à la théorie orientale de la Mâya, je n'en savais pas le premier mot. Mais, comme elle me le dit elle-même, elle en conclut que je n'acceptais rien les yeux fermés et que je ne renonçais pas facilement aux faits acquis ou que je considérais comme tels. De jour en jour notre intimité croissait et en quittant Chittenden elle avait adopt le surnom de Jack que je lui avais donné et elle s'en servit pour signer les lettres qu'elle m'écrivait de New-York. Nous nous séparâmes en bons amis qui ne

demandent qu'à continuer des relations si agréablement nouées.

Mes recherches terminées, je rentrai à New-York en novembre 1874 et j'allai la voir chez elle, 16, Irving place, où elle me donna plusieurs séances de spiritisme au moyen de tables tournantes et de coups frappés épelant des sortes de messages, provenant surtout d'une intelligence invisible qui disait se nommer « John King ». Ce pseudonyme est familier à tous ceux qui fréquentaient les séances spirites il y a quelque quarante ans. Il apparut d'abord en 1850 dans la « chambre des esprits » de Jonathan Koons, d'Ohio, et se donna pour le chef d'une ou de plusieurs tribus d'esprits. Plus tard, il dit être l'âme de Sir Henry Morgan, le célèbre boucanier, et c'est comme tel qu'il se présenta à moi. Il me montra à Philadelphie son visage encadré d'un turban, au cours de mon enquête entreprise sur les Holmes conjointement avec feu le respectable Robert Dale Owen, le général F. J. Lippitt et Mme Blavatsky (voir *People of the other World*, 2e partie) et me parla et m'écrivit — il m'écrivit même souvent. Il avait une écriture d'autrefois et se servait de vieilles expressions curieuses. Je croyais au véritable John King alors, car il me semblait que son existence m'était aussi certainement prouvée qu'il est possible de désirer. Mais maintenant que j'ai vu ce que H.-P. B. était capable de produire en fait de Mâya (illusion hypnotique) et de contrôle d'élémentals, je suis persuadé que « John King » était un élémental farceur qu'elle manœuvrait comme un pantin dans le but de faire mon éducation. Comprenons-nous bien : les phéno-

mènes étaient réels, mais ils n'étaient pas l'œuvre d'un esprit humain désincarné. Depuis que j'ai écrit ceci, j'en ai même retrouvé la preuve de sa propre écriture dans notre *Scrap-book*, vol. I.

Elle fit durer l'illusion pendant des mois — je ne saurais dire exactement combien, après si longtemps — et je vis des quantités de phénomènes attribués à John King, par exemple toute cette remarquable série exécutée chez les Holmes à Philadelphie, et celle qui eut lieu chez H.-P. B. elle-même, comme je l'ai dit plus haut. John King se donna d'abord pour une personnalité indépendante, puis pour le messager et le serviteur, jamais l'égal, d'adeptes vivants, et finalement pour un élémental pur et simple dont H.-P.B. et un certain autre expert en la matière se servaient pour faire des miracles.

Il serait inutile de nier que pendant les premiers temps de son séjour en Amérique elle se soit déclarée spiritualiste et qu'elle ait chaudement défendu le spiritualisme et ses médiums contre les attaques de tous leurs ennemis. Ses lettres et ses articles dans divers journaux anglais et américains le démontrent assez. Parmi de nombreux exemples, je citerai celui-ci :

« En somme, je n'ai fait que mon devoir : d'abord envers le Spiritualisme que j'ai défendu de mon mieux contre les attaques de l'imposture cachée sous le masque trop transparent de la science, ensuite envers deux pauvres médiums calomniés et sans défense... Mais je suis obligée d'avouer que je ne crois pas avoir réellement fait grand bien au spiritualisme lui-même... c'est avec une grande tristesse de cœur que je le reconnais, car je commence à croire qu'il n'y a pas de

remède. Depuis plus de quinze que ans je combats pour la sainte vérité, j'ai voyagé et je l'ai prêchée — quoique je ne sois pas née pour parler en public — des cimes neigeuses du Caucase aux plaines de sable du Nil. J'en ai prouvé la réalité par expérience et par persuasion. J'ai quitté pour le spiritualisme ma maison, ma vie facile dans une société polie et je suis devenue errante sur la terre. J'avais déjà vu mes espérances se réaliser bien au-delà de mon attente la plus optimiste quand ma mauvaise étoile me conduisit en Amérique. Connaissant ce pays pour le berceau du spiritualisme moderne, j'y accourus de France avec quelque chose de l'enthousiasme du musulman à l'approche du lieu de naissance de son prophète », etc. (Lettre de H.-P. B. au *Spiritualist*, 13 décembre 1874.)

Les deux infortunés médiums en question étaient les Holmes, de la valeur morale desquels je n'ai jamais eu grande opinion. Cependant, *en présence de H.-P. Blavatsky*, dans des conditions imposées par moi, j'ai été témoin en compagnie de feu Robert Dale Owen et du général Lippitt d'une série de phénomènes médiumistiques absolument probants et satisfaisants. Je me doutais bien un peu que *H.-P. B.* fournissait le pouvoir nécessaire à leur exécution et que les Holmes seuls n'auraient pu montrer que des fraudes — ou rien du tout. Maintenant, en faisant des recherches dans les vieux *Scrap-books*, je retrouve de l'écriture de H.-P. B. le mémorandum suivant qu'elle destinait évidemment à la publication après sa mort.

Note importante.

Oui, je regrette d'avouer que j'ai *dû* m'identifier aux spiritualistes au moment où les Holmes furent honteusement démasqués. Il me fallait sauver la situation. *J'avais été envoyée de France en Amérique pour prouver la réalité des phénomènes et la fausseté de la théorie spiritualiste des esprits.* Mais comment y réussir ? Je ne voulais pas que tout le monde sût que je pouvais produire ces mêmes choses *à volonté* J avais reçu des ordres contraires, et cependant il me fallait maintenir vivante la foi à la réalité, l'authenticité et la possibilité des phénomènes dans le cœur de ceux qui s'étaient convertis du matérialisme au spiritualisme, mais qui allaient retourner à leur scepticisme après la découverte de tant de fraudes. C'est pourquoi réunissant quelques fidèles, j'ai été chez les Holmes, et aidée par M.... et ses pouvoirs j'ai évoqué de la lumière astrale les figures de John King et de Katie King, produit des phénomènes de matérialisation en laissant croire à la masse des spiritualistes que Mrs Holmes était le médium. Elle eut une peur horrible en voyant cette fois que l'apparition était vraie. Ai-je eu tort ? Le monde n'est pas encore prêt à comprendre la philosophie de la science occulte ; qu'il sache d'abord qu'il existe des êtres d'un monde invisible, « esprits des morts ou élémentals, et que l'homme possède des pouvoirs cachés qui peuvent en faire un dieu sur la terre.

« Quand je serai morte, on appréciera peut-être mieux le désintéressement de mes intentions. J'ai

donné ma parole de conduire les hommes vers la *Vérité* pendant ma vie, et je tiendrai cette parole. Qu'ils m'insultent et me méprisent, que les uns me traitent de médium et de spirite, les autres d'imposteur, un jour viendra où la postérité me connaîtra mieux. Oh ! pauvre monde si bête, si méchant et si crédule ! »

Ainsi tout est expliqué : elle avait été envoyée en Amérique pour y professer le spiritualisme oriental ou Brahma Vidyà et pour l'y implanter à la place du spiritisme oriental plus grossier. L'Occident n'étant pas encore prêt à le recevoir, son premier devoir fut de défendre les phénomènes réels du « cercle » contre l'ennemi juré et actif des croyances spirituelles : la science physique, matérialiste, intolérante avec ses chefs et tous ses adhérents. L'essentiel alors était d'arrêter le scepticisme matérialiste et de fortifier les bases spirituelles des aspirations religieuses. C'est pourquoi à l'heure de la bataille elle prit position avec les spiritualistes américains et pour un temps fit cause commune avec eux. Oui, la postérité lui rendra *justice*.

Je voudrais me rappeler quel fut le premier phénomène produit de son propre aveu par sa seule volonté, mais je ne le puis. Ce dût être peu après avoir commencé d'écrire *Isis Dévoilée* et peut-être celui-ci : Après avoir quitté le n° 16 d'Irving place et avoir fait une visite à des amis à la campagne, elle prit pendant quelque temps un appartement dans une autre maison d'Irving place, très près du Lotos Club et du même côté de la rue. C'est là que se tint plus tard la réunion amicale où je proposai la formation de la future Société Théosophique. Un des visiteurs était un artiste italien ancien carbonaro, signor B... J'étais

seul avec elle dans le salon lors de sa première visite. Ils causèrent d'affaires italiennes, et il prononça soudain le nom d'un des plus grands adeptes. Elle tressaillit comme si elle avait reçu une décharge électrique, le regarda droit dans les yeux et dit en italien : « Qu'est-ce qu'il y a ? Je suis prête. » Il sembla n'y pas prendre garde, mais la conversation tourna désormais sur la Magie, les magiciens et les adeptes. Signor B... se leva, ouvrit une fenêtre, fit des passes à l'extérieur et soudain un papillon blanc entra dans la chambre et s'envola au plafond. H.-P. B. rit sans malice et dit : « C'est charmant, mais je peux en faire autant. » Elle aussi ouvrit la fenêtre, fit les mêmes signes et un second papillon blanc apparut, il monta au plafond comme l'autre, le poursuivit à travers la chambre, jouant avec lui de temps en temps, le poussa vers un coin et frrt... tous deux disparurent à la fois pendant que nous les regardions. « Qu'est-ce que cela veut dire ? », demandai-je. « Oh rien, sinon que signor B... peut transformer un élémental en papillon et moi aussi. » Ces insectes n'étaient qu'une illusion.

Je me rappelle d'autres preuves de son empire sur les élémentals, que les Hindous appeleraient Yakshini Vidyâ. En voici une des premières. Une froide nuit d'hiver, que plusieurs pieds de neige couvraient le sol, nous avions travaillé à son livre jusqu'à une heure avancée dans son appartement de Thirty fourth street. J'avais mangé des choses salées à dîner et me sentant soif, je dis vers une heure du matin : « Serait-ce délicieux d'avoir des raisins de serre ? » « Je crois bien, dit-elle, il faut en avoir. » « Mais les magasins sont fermés depuis longtemps et nous ne pouvons plus en

acheter », répondis-je. « Ça ne fait rien, nous allons en avoir tout de même. » « Mais comment ? » « Vous allez voir, si vous voulez seulement baisser un peu ce bec de gaz sur la table devant nous. » Je tournai le bouton sans le vouloir au point d'éteindre la lumière : « Pas besoin de tant que cela », dit-elle, vous n'aviez qu'à baisser la lumière. Enfin rallumez vite. » Il y avait une boîte d'allumettes à ma portée et en un moment, j'eus rallumé. «Voyez », s'écria-t-elle en montrant une étagère à livres sur le mur en face de nous. A mon grand étonnement, deux grosses grappes de bon Hambourg noir pendaient aux boutons de chaque extrémité d'un des rayons et nous les mangeâmes aussitôt. Quand je lui demandai quel moyen elle avait employé, elle dit que c'était l'œuvre de certains élémentals soumis à son pouvoir et deux fois encore pendant le reste de notre séjour à la « Lamaserie » elle renouvela le phénomène et nous procura des fruits pour nous rafraîchir pendant que nous travaillions à *Isis*.

Peu à peu H.-P. B. me fit connaître l'existence des adeptes orientaux et leurs pouvoirs et me donna la preuve des siens par une multitude de phénomènes. Tout d'abord, comme je l'ai dit, elle les attribuait à John King et c'est soi-disant grâce à sa complaisance que j'entrai en correspondance personnelle avec les Maîtres. J'ai gardé beaucoup de leurs lettres sur lesquelles j'ai noté moi-même la date de leur réception. Pendant des années, presque jusqu'à mon départ de New-York pour l'Inde, j'ai été l'élève de la section africaine de la Fraternité Occulte, mais plus tard, je fus transféré à la section

indienne sous un autre groupe de Maîtres, cela lors d'un merveilleux changement psycho-physiologique qui survint chez H.-P. B., dont je n'ai pas le droit de parler et que personne n'a encore soupçonné jusqu'à présent, même parmi ceux qui se figurent avoir été le plus avant dans son intimité et dans sa confidence. Car, on peut le dire ici, il n'y a et il n'y a jamais eu qu'une alliance ou fraternité altruiste dans le monde entier, mais elle est divisée en sections selon les besoins de la race humaine à ses divers degrés d'évolution. Le centre rayonnant de cette force bienfaisante se déplace selon les temps. Invisible, insoupçonné comme les courants spirituels vivifiants de l'Akasha, mais également indispensable au bien spirituel de l'humanité, son énergie combinée et divine se maintient d'âge en âge et rafraîchit sur la terre le pauvre pèlerin qui s'efforce vers la Réalité Divine. Le sceptique nie l'existence de ces adeptes parce qu'il ne les a pas vus et n'a pas causé avec eux et parce que l'histoire n'a pas enregistré leur intervention officielle dans les événements nationaux. Mais des milliers de mystiques illuminés et de philanthropes de toutes les époques que la pureté de leur âme a soulevés des brouillards physiques dans la clarté de la conscience spirituelle, les ont connus, et à diverses reprises, ils sont entrés en relations personnelles avec les gens qui se dévouent ou cherchent à se dévouer au service de la fraternité humaine. Quelques-uns de ceux-là, parfois très humbles et en apparence indignes comme nous, les chefs du mouvement de la Société Théosophique, ont été favorisés de leur sympathie et ont reçu leurs instructions. Les

uns, comme H.-P. B. et Damodar, ont eu leurs premières visions dès leur jeunesse ; d'autres les ont rencontrés sous des déguisements étranges dans des endroits imprévus; je leur ai été présenté par H.-P. B. par un intermédiaire que mes expériences précédentes me rendait plus compréhensible, un prétendu Esprit contrôlant un médium. John King me fit connaître quatre maîtres, un Copte, un représentant de l'école néo-platonicienne d'Alexandrie, un autre très élevé, le Maître des Maîtres en quelque sorte, qui était Vénitien, et un philosophe anglais disparu du monde mais non encore décédé... Le premier fut mon premier Gourou, homme d'une rigoureuse discipline et d'une mâle splendeur de caractère.

Avec le temps, j'appris par eux-mêmes que H.-P. B. était leur fidèle servante quoique son tempérament particulier et ses idiosyncraties la rendissent trop antipathique à quelques-uns pour leur permettre de travailler avec elle. Ceci semblera moins étrange si on se rappelle que chaque individu, adepte ou laïque, évolue selon un rayon déterminé du Logos et se trouve en sympathie avec les âmes qui dépendent de ce rayon et peut être en antagonisme sur le plan physique avec des entités provenant d'un autre rayon. Voilà probablement l'ultima ratio de ce qu'on appelle antipathie ou sympathie magnétique, aurique ou psychique. Quelle que soit la raison, il y avait des Maîtres qui ne pouvaient travailler avec H.-P. B. Plusieurs, au contraire, s'en servaient et il y en a parmi eux quelques-uns dont les noms n'ont jamais été prononcés mais avec lesquels j'ai eu beaucoup

affaire aux débuts du mouvement de la Société Théosophique.

H.-P. B. me raconta entre autres choses, quand je fus au point de connaître l'existence de la Fraternité et de ses relations avec elle, qu'elle était arrivée à Paris l'année précédente (1873) dans l'idée de s'y fixer quelque temps sous la protection d'une de ses parentes qui habitaient la rue de l'Université, mais qu'un jour elle reçut des « Frères » l'ordre péremptoire d'aller à New-York attendre des instructions. Le jour suivant, elle partit sans guère plus d'argent que celui de son passage. Elle écrivit à son père de lui envoyer des fonds aux soins du consul russe à New-York, mais cela ne pouvait arriver de quelque temps et comme le consul lui refusait un prêt, elle dut travailler pour vivre. Elle me dit qu'elle avait pris un logement dans un des plus pauvres quartiers de New-York — Madison street — et gagnait son pain à faire des cravates ou des fleurs artificielles — je ne sais plus lequel — pour un brave marchand juif. Elle parlait toujours de ce petit homme avec reconnaissance. Les instructions ne venaient point, et l'avenir était un livre fermé, quand l'année suivante, en octobre 1874, elle reçut l'ordre d'aller à Chittenden pour y trouver l'homme qui devait être son collègue pour une grande œuvre — moi-même.

Les amis intimes se rappelleront son récit de cette histoire de son départ soudain et par ordre de Paris pour New-York M. Sinnett le rapporte dans *Incidents de la vie de Mme Blavatsky* et il a été publié ailleurs. Mais ces personnes ne l'ont su que longtemps après et ses ennemis pourraient dire que ce fut une invention

tardive, un petit mensonge ajusté à une petite farce subséquente. La hasard, si c'est un hasard, m'a justement apporté au moment où j'écris ces pages un élément appréciable de preuve en corroboration. Une dame américaine, miss Anna Ballard, ancienne journaliste, membre à vie du Club de la Presse de New-York, qui vit professionnellement H.-P. B. dès la première semaine de son arrivée à New-York, vint en séjour à Adyar. Au cours de la conversation, au milieu d'autres faits moins importants, Miss Ballard en cita deux que je la priai de me donner aussitôt par écrit : à savoir que H.-P. B., qu'elle avait trouvée dans un logement sordide, lui avait dit qu'elle avait subitement et inopinément quitté Paris en un jour et aussi qu'elle avait visité le Thibet. Voici les propres expressions de miss Ballard :

Adyar, 17 janvier 1872.

Cher col. Olcott,

« Je connais Mme Blavatsky depuis bien plus longtemps que vous ne pensez. Je l'ai vue en juillet 1873 à New-York, moins d'une semaine après son débarquement. J'étais alors reporter au *New-York-Sun* et j'avais été chargée d'un article sur la Russie. Au cours de mes recherches à ce sujet, un ami me signala l'arrivée de cette dame russe et j'allai la voir ; ainsi commencèrent des relations qui durèrent plusieurs années. Dès ma première visite, elle me dit qu'elle n'avait eu aucune idée de quitter Paris pour l'Amérique jusqu'au soir de la veille de son départ ; mais elle

ne me dit pas pourquoi elle partit ni ce qui la fit partir. Je me rappelle parfaitement l'air de triomphe avec lequel elle me dit : « J'ai été au Thibet. » Je ne pus comprendre alors pourquoi elle attribuait plus d'importance à ce voyage qu'à ceux qu'elle disait avoir faits en Égypte, aux Indes et ailleurs, mais elle y mit beaucoup d'emphase et d'animation. Je sais maintenant pourquoi.

« Anna Ballard. »

A moins qu'on ne croie H.-P. B. capable d'avoir prévu que miss Ballard me remettrait ce témoignage écrit aux Indes, dix-neuf ans plus tard, le lecteur de bonne foi conviendra que les déclarations qu'elle fit à sa première connaissance à New-York en 1873 corroborent fortement celles qu'elle a faites depuis à un grand nombre de personnes au sujet des deux points les plus importants dans l'histoire de ses rapports avec le mouvement théosophique : *a*) sa préparation au Thibet; *b*) son voyage en Amérique à la recherche de celui que son Karma joignait à elle comme cofacteur pour mettre en mouvement cette grande vague sociale.

Elle avait fait un essai manqué de fondation d'une sorte de Société de Spiritisme au Caire en 1871 (voir Peebles, *Around The World*, p. 215, et Sinnet, *op. cit.*, p. 158) en se basant sur des phénomènes. Ce fut un fiasco lamentable qui la couvrit de ridicule, parce qu'elle n'avait pas sous la main les collaborateurs voulus. Cependant elle produisit des phénomènes magiques des plus extraordinaires avec l'aide de ce même Copte et d'un autre adepte que je connus

plus tard (1). Il semble qu'il y eut alors une folle prodigalité de pouvoir et d'énergie psychique et que cela indiquât tout autre chose que l'infaillibilité personnelle ou l'inspiration divine. Je n'ai jamais pu comprendre cela. Quant à la Société Théosophique tout tend à montrer que son évolution a été graduelle, dirigée par les circonstances et le résultat de forces opposées, qu'elle a passé par des chemins tantôt fleuris et tantôt raboteux, et que sa prospérité a dépendu de la sagesse ou la sottise de sa direction. Son orientation générale et ses idées motrices sont restées identiques, mais son programme s'est modifié, élargi et amélioré à mesure que nos connais-

(1) Voir un article publié dans le *Frank Leslie's Popular Magazine* de février 1862, illustré de gravures fantaisistes mais renfermant quelques faits réels au milieu de beaucoup de mensonges. L'auteur, le docteur A. L. Rawson, cite l'échec au Caire de la formation d'une société de recherches occultes et dit que « Paulos Métamon, un célèbre magicien copte, qui possédait plusieurs livres très curieux de formules astrologiques, d'incantations magiques et d'horoscopes et se faisait un plaisir de les montrer aux gens *convenablement recommandés* », avait conseillé d'attendre. Le docteur Rawson dit qu'elle (H.-P. B.) avait dit à la comtesse Kazinoff « qu'elle avait pénétré au moins un des mystères de l'Égypte et l'avait prouvé en sortant un serpent vivant d'un sac caché dans les plis de sa robe. « J'ai su par un témoin oculaire que pendant le séjour au Caire de H.-P. B., les phénomènes les plus extraordinaires se produisaient dans les pièces où elle se tenait: par exemple qu'une lampe quitta la table sur laquelle elle était posée pour se rendre en l'air sur une autre, comme si quelqu'un l'eût portée, que ce même Copte mystérieux disparut soudain du canapé où il était assis et autres merveilles, mais non miracles, puisque la science enseigne maintenant la possibilité de l'inhibition des sens de la vue, de l'ouïe, du toucher et de l'odorat par suggestion hypnotique. Sans aucun doute une suggestion de ce genre fit voir aux as-

sances s'accroissaient et que l'expérience suggérait leur utilité. Tout me démontre que le mouvement est bien tel qu'il avait été préparé d'avance par les sages qui le surveillent, mais que tous les détails étaient abandonnés à nos efforts personnels. En cas d'échec de notre part, d'autres auraient hérité de notre opportunité manquée, de même que je succédai à celles du groupe qui avait fait fiasco au Caire en 1871. A propos d'accroissement de connaissances, en regardant en arrière je constate l'ouverture constante de mes propres idées, un sentiment plus profond de la vérité et une plus grande capacité d'assimiler et de répandre des idées. Mes articles publiés et mes lettres écrites

sistants la lampe en mouvement dans l'espace mais non la main qui la portait, et leur fit croire à la disparition du Copte. C'était ce qu'H.-P. B. appelait « un tour psychologique », néanmoins un fait réel et scientifiquement important. Les savants affirment l'inhibition mais avouent leur ignorance de son mécanisme. Les docteurs Binet et Féré dans leur célèbre ouvrage *le Magnétisme animal* disent ceci : « Comment l'expérimentateur a-t-il produit ce curieux phénomène ? Nous n'en savons rien. Nous saisissons seulement le fait extérieur, à savoir que quand on affirme à un sujet sensitif qu'un objet présent n'existe pas, cette suggestion a pour effet direct ou indirect de produire dans le cerveau du sujet une anesthésie locale correspondante à l'objet désigné. Mais que se passe-t-il entre l'affirmation verbale qui est le moyen et l'anesthésie systématique qui est le résultat ?... Ici les lois de l'association qui nous aident si grandement à résoudre les problèmes psychologiques nous font complètement défaut. » Pauvres commençants ! Ils ne voient pas que l'inhibition agit sur l'homme astral et les magiciens orientaux sont plus forts qu'eux pour produire des tours psychologiques, simplement parce qu'ils en savent plus long en psychologie et atteignent Celui qui considère ce triste monde illusoire à travers les fenêtres du corps ; les nerfs téléphoniques étant suspendus, c'est comme si les fils électriques étaient coupés, aucune dépêche ne passe plus.

entre 1871 et 1878 le prouvent clairement. Quand j'étais un enfant (en occultisme), je parlais comme un enfant de façon souvent dogmatique et comme un débutant prétentieux.

Jamais H.-P. B. ne m'a rien dit en ces premiers moments qui m'ait donné à penser qu'elle eût reçu la moindre suggestion de nos futures relations ni de ce que devait être la Société Théosophique jusqu'au moment où elle fut envoyée vers moi à Chittenden. Comme il est dit plus haut, nous savons par elle-même qu'elle fut envoyée de Paris à New-York dans l'intérêt du spiritualisme, au meilleur sens du mot, et avant notre rencontre, elle avait assisté à des séances et fréquenté des médiums sans jamais se produire en public. En mai 1875, j'essayai d'organiser avec son concours un comité privé de recherches, sous le nom de Club des Miracles. Elle en parle ainsi dans le *Scrap Book* (vol. I) :

« Une tentative, sur un ordre reçu de T. B. (un Maître) par le moyen de P. (élémental jouant John King). Ordre de commencer à dire la vérité au public sur les phénomènes et les médiums. Maintenant, mon martyre va commencer. J'aurai tous les spiritualistes à dos, plus les chrétiens et les sceptiques. Que ta volonté soit faite, ô M ! H.-P. B. »

Notre projet était de fermer nos portes, à tous, sauf aux membres du Club qui ne devaient pas même divulguer le lieu des réunions. « Toutes les manifestations, y compris les matérialisations se produisant en pleine lumière, sans cabinet » (*Spiritual scientist*, 9 mai 1876). A prendre littéralement la note ci-dessus de H.-P. B., il semblerait qu'il n'y aurait

jamais eu de Société Théosophique si le médium destiné au Miracle Club ne nous avait absolument lâchés et ne m'avait ainsi empêché de terminer son organisation.

Je relève dans le livre de M. Sinnett cette coïncidence qu'elle arriva à New-York le 7 juillet 1873 — c'est-à-dire le septième jour du septième mois de sa quarante-deuxième année (6 × 7) et que notre rencontre n'eut lieu que quand j'eus atteint ma quarante-deuxième année. Et par anticipation, j'ajoute qu'elle mourut dans le septième mois de la dix-septième année de notre parenté théosophique. Ajoutez encore ce dernier fait que j'ai récemment publié dans le *Theosophist*, que Mrs Besant demanda à H.-P. B. son admission dans la Société le septième mois de la dix-septième année après sa rupture finale avec la communion chrétienne — et vous aurez une jolie série de coïncidences à remarquer (1).

(1) A joindre à cette série de coïncidences la date de la mort du colone lui-même, 17 février 1907. Il avait annoncé d'avance qu'il mourrait le 7 ou le 17 (N. du T.).

CHAPITRE II

Mme Blavatsky en Amérique.

J'ai retrouvé une lettre d'une amie de Mme Blavatsky bien plus ancienne encore que miss Ballard et dont j'avais tout à fait oublié l'existence. Miss Ballard fit sa connaissance à New-York dès la semaine de son arrivée, mais Mme Marquette, doctoresse, la connaissait déjà à Paris avant qu'elle ne commençât la longue et brillante carrière qu'elle devait poursuivre *per aspera ad astra* et terminer en apparence au four crématoire de Woking en 1891 — et continuer en réalité ailleurs. Les insinuations des gens qui prétendent qu'elle mena une vie folle à Paris en 1873 tombent devant la déclaration spontanée de cette femme médecin que j'ai connue personnellement à New-York mais qui, je crois, est morte depuis. Voici ce qu'elle écrit :

New-York, 26 décembre 1875.

« Cher Monsieur,

« En réponse à vos demandes, je dois dire que j'ai fait la connaissance de Mme Blavatsky à Paris en 1873.

Elle habitait alors avec son frère M. Hahn et un ami intime de celui-ci, M. Lequeux, un appartement de la rue du Palais. Je la voyais presque tous les jours, et de fait, je passais avec elle la plus grande partie de mon temps quand je n'étais pas à l'hôpital ou au cours. Je suis donc en situation de témoigner personnellement de son genre de conduite. Je suis très heureuse de pouvoir dire que sa conduite était *parfaite* et digne de tout respect. Elle passait son temps à peindre ou à écrire presque sans sortir de sa chambre. Elle avait peu de relations, mais parmi celles-ci M. et Mme Leymarie. Je considère Mme Blavatsky comme une des femmes les plus intéressantes et estimables que j'aie jamais connues, et depuis mon retour de France ; j'ai renouvelé avec elle relations et amitié.

« Votre dévouée.

« L. M. Marquette M. D. »

On a vu au chapitre précédent que H.-P. B. avait quitté Paris du jour au lendemain sur l'ordre des Maîtres et presque sans argent. Je me rappelle une anecdote qui met en relief un des traits de ce caractère si complexe, l'impulsive générosité de sa nature. Elle avait un billet de première classe pour New-York et elle était allée sur le quai du Havre, soit pour voir son bateau soit pour s'embarquer, quand son attention fut attirée par une pauvre paysanne assise par terre avec un ou deux enfants et qui pleurait amèrement. S'étant approchée, H.-P. B. apprit que la malheureuse venait d'Allemagne pour rejoindre son mari en Amérique mais qu'un voleur

d'agent d'émigration lui avait vendu à Hambourg de faux billets de bateau. Et elle était là, impuissante, sans le sou, la compagnie n'y pouvant rien, et point de parents ni de connaissances au Havre. Le cœur excellent de notre H. P. B. fut si touché qu'elle dit aussitôt : « Ça ne fait rien, ma bonne femme, je vais voir si j'y peux quelque chose. » Elle essaya en vain sur l'innocent agent de la compagnie ses pouvoir de persuasion — et d'objurgation, et en dernier ressort — n'ayant pas elle-même assez d'argent disponible — changea son billet de première contre des billets d'émigrants pour elle-même et pour la pauvre femme et ses enfants. Beaucoup de gens « bien » et « respectables » ont souvent témoigné leur horreur des excentricités de H.-P. B., y compris l'habitude de jurer — mais je me figure qu'une seule action généreuse comme celle-ci effacerait sur le grand livre de l'Humanité des pages entières de solécismes mondains. Que ceux qui en doutent essaient d'en faire autant !

Nous avons vu Miss Ballard trouvant H.-P. B. dans une misérable maison d'ouvriers d'une rue populaire de New-York, et jusqu'à l'arrivée de ses fonds, gagnant sa vie honnêtement à faire des cravates. Ceci en juillet 1873. En octobre suivant, son père, tendrement aimé, qui s'était toujours montré patient et indulgent pour elle, mourut ; et le 29 du même mois elle reçut une dépêche datée de Stavropol où sa sœur Elise lui annonçait la nouvelle et l'informait du montant de son héritage, en lui annonçant l'envoi d'un chèque de 1.000 roubles. (J'ai actuellement la dépêche sous les yeux.) Elle reçut l'argent

par la poste et quitta son logement pour un meilleur dans New-York City — Union Square, East Sixteenth Street, Irving place, etc. C'est dans ce dernier domicile que je la trouvai en revenant de la ferme des Eddy. Son argent ne fit pas long feu d'ailleurs, car ainsi que M. Sinnett le raconte dans son livre, quoiqu'elle sût endurer avec une extrême patience les misères de la pauvreté quand c'était nécessaire, l'argent ne lui tombait pas plutôt du ciel qu'il fallait qu'elle le jetât au vent à pleines mains avec la dernière imprudence. Je possède un document qui le montre si bien qu'il faut que je le cite. C'est un contrat intitulé : « contrat d'association formée le 22 juin 1874 entre C... Q... d'une part, et Hélène Blavatsky d'autre part ». La première clause démontre que l'association a pour but « d'exploiter la terre et la ferme de N... comté de Long Island, propriété de C... Q... ; deuxième clause : ladite association commencera le premier juillet 1874 et durera pendant la période de 3 ans ; troisième clause : C... Q... met dans l'association l'usage de sa ferme en regard de la somme de mille dollars à lui payés par H.-P. B. ; quatrième clause : tous les profits de ladite ferme en récoltes, volailles, et autres produits seront partagés également entre les deux associés ainsi que toutes les dépenses ; cinquième et dernière clause : C... Q... se réserve la propriété de la terre. » Le document est dûment signé et scellé par les parties assistées de témoins.

Tout le monde aurait pu prévoir ce qui arriva : H.-P. B. alla vivre sur la ferme, n'y fit point de profits, se querella, fit des dettes, et entama un joli petit procès que des amis l'aidèrent à terminer plus

tard. Ainsi finit son rêve bucolique, de profits sur la vente de primeurs, volailles, œufs, etc. Trois mois après elle me rejoignait chez les fantômes du Vermont et les roues de notre char de guerre commençaient leur roulement prophétique sur les plus basses couches de l'Akasha.

Elle m'écrivit en novembre 1874 une lettre signée « Jack le Papous » pour me demander de lui obtenir une commande d'histoires fantastiques pour un certain journal, parce qu'elle allait bientôt être « à sec », et elle m'y donne les renseignements les plus fantaisistes sur sa généalogie des deux côtés, parlant en démocrate, mais montrant pourtant clairement que personne n'avait plus de droits qu'elle d'être fière de sa race. Elle me dit que le *Daily Graphic* l'a fait interviewer et lui a demandé son portrait. Étant donnés les milliers de ces portraits qui ont depuis rempli le monde, il est curieux de citer une phrase ou deux à propos de sa première expérience de ce genre :

« Croiriez-vous que ces gens du *Graphic* m'ontfait toute la misère possible pour me faire donner mon portrait ! On m'a envoyé M. F... pour me faire parler après mon intervention (pour les Eddy) et mon désir de leur faire insérer mon article contre... Beard. Je crois qu'ils voulaient faire sensation et s'emparer de mes belles narines et de ma bouche splendide... Je leur ai dit que la nature m'a douée d'une pomme de terre en fait de nez, mais que je n'allais pas leur permettre de s'en divertir, tout légumineux qu'il soit. Ils s'en défendirent avec le plus grand sérieux, cela me fit rire, et vous savez *celui qui rit est désarmé*.

Un médecin bien connu de New-York, le docteur Beard, attiré à Chittenden par mes lettres au *Graphic*, avait publié une explication sotte et prétentieuse des fraudes des esprits des Eddy, et elle l'avait écorché tout vif dans une réplique salée du 27 octobre et publiée dans le *Graphic* du 30. Sa lettre était une si brillante et si courageuse défense des Eddy et son témoignage si convaincant au sujet des sept fantômes qu'elle avait elle-même reconnus, qu'elle entra du coup dans l'éclat de la publicité qui ne devait plus jamais la quitter. Ce fut la première fois que son nom fut prononcé en Amérique à propos de mystères psychologiques, car si je ne me trompe, je ne parlais qu'un peu plus tard dans le *Graphic* de son arrivée à Chittenden. En tout cas, son escarmouche avec le docteur Beard fut la première cause de sa notoriété.

Tout le monde était fasciné par l'entrain, la vivacité de ses attaques, le ton de camaraderie de sa conversation et de ses articles de cette époque, aussi bien que par son esprit brillant, joint au mépris de toutes les hypocrisies sociales, de toutes les prétentions et à l'éclat de ses pouvoirs psychiques. L'érudition d'*Isis Dévoilée* ne l'avait pas encore nimbée, mais elle jouissait d'une mémoire meublée d'une foule de souvenirs personnels, de périls et d'aventures et de science occulte qui n'était égalée par personne en Amérique ni même approchée de loin, autant que je peux savoir. Combien différente sa personnalité d'alors de celle que l'on a connue consacrée à l'œuvre vitale dont tout son passé ne formait que la préparation ! Oui, la H.-P. B. dont je parle, dans l'intimité de laquelle j'ai vécu sur un pied de parfaite égalité, qui

débordait d'exubérance et n'aimait rien mieux qu'une chanson comique ou une histoire drôle n'était pas la H.-P. B. de l'Inde ou de Londres, et on ne l'eût point reconnue dans le colosse mental des dernières années. Elle changea beaucoup mais ne gagna jamais rien sous un certain rapport : à savoir le discernement dans le choix de ses amis et de ses confidents. On pourrait croire qu'elle ne voyait que le moi intérieur des hommes et qu'elle n'apercevait point les faiblesses ni la corruption de leurs enveloppes corporelles et visibles. De même qu'elle jetait son argent au premier misérable venu qui lui contait des mensonges, elle se liait étroitement avec les gens de passage les moins dignes d'un tel honneur. Sa confiance passait de l'un à l'autre, et sur le moment elle préférait le dernier venu à tous, mais généralement les désillusions et les dégoûts survenaient promptement sans amener plus de prudence pour l'avenir. J'ai déjà parlé de l'essai de formation du Miracle Club pour l'étude de la psychologie pratique. Le médium proposé appartenait à une très bonne famille et parlait si honnêtement que nous croyions avoir trouvé la pie au nid. Il n'avait pas le sou, et comme H.-P. B. n'avait pas alors d'argent de reste, elle mit au mont-de-piété sa longue chaîne d'or pour lui donner le montant du prêt. Ce misérable ne se contenta pas de nous lâcher en tant que médium, mais on nous dit qu'il avait répandu des calomnies sur sa bienfaitrice. Il en fut de même, jusqu'à la fin de sa vie ; l'ingratitude et la cruelle méchanceté des Coulomb n'ayant été qu'un des chagrins d'une longue série.

L'histoire de cette chaîne d'or est intéressante : re-

tirée du mont-de-piété, elle la portait plus tard à Bombay et à Madras. A la neuvième convention annuelle tenue à Adyar, on ouvrit une souscription pour créer le fonds permanent. H.-P. B. mit sa chaîne aux enchères, et elle fut achetée par M. E. B. Ezéchiel qui versa le prix au trésorier de la Société Théosophique pour le fonds en question.

Avant la fin de ma série de lettres de Chittenden au *Daily Graphic*, j'avais préparé leur publication en volume à Hartford (Conn.) et à peu près en même temps H.-P. B. s'en alla à Philadelphie. Le Spiritualisme passait par une crise, à la suite de la dénonciation des fraudes des médiums Holmes par M. Dale Owen. Les journaux de ce mouvement perdirent beaucoup de leurs souscripteurs, les livres les plus populaires demeuraient sur les rayons des libraires. Mes propres éditeurs étaient si inquiets, que par l'entremise de M. Owen, je demandai à Mrs Holmes une série de séances d'épreuves dont je prescrirais les conditions; j'y fus et je menai l'affaire à bien avec les collègues sus-mentionnés. De là je me rendis à Havana (New-York) pour voir les phénomènes médiumistiques vraiment merveilleux de Mrs Compton. Les deux séries d'expériences furent incorporées dans mon livre et bientôt publiées.

H.-P. B. était toujours à Philadelphie et j'acceptai son invitation pressante d'y aller prendre quelques jours de repos après mon long travail. Croyant n'être absent de New-York que deux ou trois jours, je ne laissai pas d'adresse à mon bureau ni à mon Club pour renvoyer mes lettres ; mais voyant bientôt qu'elle ne me laisserait pas repartir de si tôt, j'allai

à la grande poste donner l'adresse de mon appartement et demander que les lettres arrivant pour moi m'y fussent portées. Je n'en attendais point, mais je pensais qu'à mon bureau en n'entendant pas parler de moi, on pourrait m'écrire au bureau de poste de Philadelphie à tout hasard. Il m'arriva alors quelque chose qui me surprit — connaissant encore si peu les ressources psychiques de H.-P. B. et de ses maîtres — et qui même à présent, après tant d'autres phénomènes, demeure un quasi-miracle. Pour mieux comprendre, que le lecteur veuille bien examiner n'importe quelle lettre reçue par la poste ; il verra deux cachets de la poste : un sur le dessus, du bureau de départ, l'autre au dos du bureau d'arrivée. Si la lettre a suivi, il doit y avoir au moins ces deux cachets, plus une série d'autres de chaque bureau de réexpédition jusqu'à ce que la lettre l'ait rejoint. Eh bien, le soir même du jour où je donnai mon adresse à la grande poste de Philadelphie, le facteur m'apporta des lettres venant de loin — l'une je crois de l'Amérique du Sud, en tout cas de l'étranger — adressées chez moi à New-York, portant les cachets respectifs de leur bureau d'origine, *mais pas celui du bureau de New-York*. En dépit de tous les règlements et coutumes postales, elles m'étaient arrivées tout droit à Philadelphie sans passer par la poste de New-York. Et *personne à New-York ne savait mon adresse à Philadelphie*, car je ne la savais pas moi-même en partant. Je pris moi-même ces lettres de la main du facteur en sortant pour me promener, de sorte que les lettres ne purent pas être manipulées par H.-P. B. *En les ouvrant, je trouvai quelque chose d'écrit*

dans chacune de la même écriture que les lettres des Maîtres reçues à New-York, tantôt sur les marges, tantôt dans les blancs du texte. Les communications se rapportaient généralement à mes études occultes ou formaient des commentaires sur le caractère ou les intentions des scripteurs. Tel fut le commencement d'une série de surprises phénoménales qui se succédèrent pendant la quinzaine environ que je passai à Philadelphie. Je reçus beaucoup de lettres : aucune ne portait le cachet de la poste de New-York quoi que toutes fussent adressées à mon bureau dans cette ville.

Si nous analysons les phénomènes psychiques produits par Mme Blavatsky ou dont elle fut l'occasion, nous verrons qu'ils peuvent se classer ainsi :

1° Ceux dont la production exige la connaissance des propriétés fondamentales de la matière et de la force de cohésion qui maintient l'agglomération des atomes : particulièrement la connaissance de l'Akasha, de sa composition, de son contenu et de sa potentialité ;

2° Ceux qui dépendent des élémentals soumis au pouvoir de la volonté ;

3° Ceux qui par suggestion hypnotique et transmission de pensée créent des sensations illusoires de vue, d'audition et de toucher ;

4° Ceux qui présupposent l'art de créer des images ou des écrits évoqués dans ce but dans l'esprit de l'adepte-opérateur : par exemple la précipitation d'un dessin ou d'un texte sur du papier ou tout autre substance ou d'une lettre, d'une image ou d'un signe, etc., sur la peau humaine ;

5° Ceux qui proviennent de lecture de pensée, de clairvoyance dans le passé ou l'avenir ;

6° Ceux qui supposent des rapports spontanés entre son esprit et celui d'autres personnes douées psychiquement autant ou plus qu'elle-même. Ou parfois la subordination de sa volonté et de toute sa personnalité à une autre entité ;

7° Ceux de l'espèce la plus supérieure, où par pénétration spirituelle, intuition ou inspiration — c'est la même chose sous différents noms — elle consultait les trésors de sagesse humaine amassés dans les archives de la lumière astrale.

Mes observations pendant vingt ans me permettent de penser que toutes les histoires que j'ai déjà racontées et celles que je raconterai plus loin rentrent dans l'une ou l'autre de ces classes.

Un sceptique dirait que mes groupes sont arbitraires et mes hypothèses fantaisistes. Il me demanderait de prouver l'existence des esprits élémentaires, celle de la clairvoyance, la possibilité des apports à distance, il nierait que personne sache rien de positif sur la nature de la cohésion, etc. Ma seule réponse sera de dire ce que j'ai vu, ce que d'autres ont vu et de défier mon sceptique de découvrir d'autres lois naturelles imaginables capables d'expliquer les faits — les indéniables faits — que celles que j'ai énumérées. Si l'on a recours à la théorie des miracles ou de l'intervention diabolique, je serai réduit au silence, car il n'y a plus alors d'argument possible. Je ne me donne pas comme capable d'expliquer tous les phénomènes d'H.-P. B., car il faudrait pour cela en savoir aussi long qu'elle : et c'est à quoi je ne prétends point.

CHAPITRE III

Les Phénomènes de Philadelphie.

Une expérience de H.-P. B. dont je fus l'agent passif, peu après mon arrivée à Philadelphie, réduit le phénomène de transport de lettres avec précipitation d'écriture à l'intérieur d'enveloppes fermées, à sa plus simple expression. Voici les faits : elle faisait parler une table au moyen de coups frappés dedans, soit avec contact soit sans contact de ses mains : les coups étaient tantôt forts et tantôt faibles — la main tenue parfois à 6 pouces de la table, parfois posée sur la mienne qui reposait à plat sur le bois. Les coups marquaient des lettres de l'alphabet que j'écrivais sur des bouts de papier et cela formait des messages du soi-disant John King. Enfin quelques-uns de ces messages relatifs à des tiers parurent valoir la peine d'être gardés, et un jour en rentrant, j'achetai un carnet de reporter et en arrivant à la maison, je le lui montrai en lui expliquant mon intention. Elle était assise et moi debout. Sans toucher le carnet ni faire aucun signe mystique, elle me dit de le mettre dans ma poitrine, ce que je fis, et au bout d'un instant de

le retirer et de regarder dedans. Voici ce que je trouvai : sous la couverture, écrit et dessiné à la mine de plomb sur le papier blanc de la doublure :

John King
Henry de Morgan
Son livre

quatrième jour du quatrième mois, an du Christ 1875.

Au-dessous le dessin d'un bijou Rose-Croix : au-dessus de la pointe de la couronne gemmée, le mot : Destin, et dessous son nom : Hélène, suivi de quelque chose d'effacé qui ressemble à 99, encore autre chose d'effacé, et une simple †. A l'endroit le plus étroit, là où la tête du compas entre dans la couronne, les initiales I. S. F. sous les initiales un monogramme des lettres A. T. D. et R., le T. bien plus grand que les autres. A une pointe du compas, mon nom, à l'autre celui d'un habitant de Philadelphie et le long du fragment d'arche reliant les deux pointes du compas ces mots : Les voies de la Providence. Le livre est actuellement sous mes yeux et ma description est d'après le dessin lui-même. Un des traits les plus frappants de cet exemple de dynamique psychique, c'est que personne que moi n'avait touché le carnet depuis son achat, il était resté dans ma poche jusqu'au moment où je l'avais montré à H.-P. B. à une distance de 2 ou 3 pieds; je l'avais tenu moi-même dans ma poitrine, ôté moi-même au commandement au bout d'un instant et la précipitation du dessin et de l'écriture à la mine de plomb avait eu lieu pendant que le carnet était dans l'intérieur de mon gilet. De plus, l'écriture est très singu-

lière : les *e* sont faits comme des ε grecs et les *n* ressemblent à des π : c'est une écriture curieuse tout à fait personnelle qui ne ressemble en rien à celle de H.-P. B., mais qui est identique à celle de toutes les communications de John King, de la première à la dernière. Il faut que H.-P. B. possédant alors le pouvoir de la précipitation, ait transféré sur le papier les mots écrits dans son esprit dans ce graphisme spécial ; ou si l'on suppose qu'un autre expert dans cet art ait agi à sa place, il a dû s'y prendre de la même manière, c'est-à-dire créer d'abord l'image mentale de ces mots et de ce dessin et ensuite opérer la précipitation, en les rendant visibles sur le papier comme tracés au crayon. Au bout de dix-sept ans, ce psychogramme est encore lisible et quelques traits — pas tous — ont le luisant de la mine de plomb ; les autres ont l'air d'être dans l'épaisseur du papier. J'ai pris note de précipitations opérées au crayon, à l'aquarelle, au crayon bleu, rouge et vert, à l'encre, et en or ; et aussi de formations de substances solides, mais le même principe scientifique semble être commun à tous, à savoir l'objectivation par l'emploi de la force cosmique et de la matière diffuse de l'espace d'images préalablement formées dans l'esprit de l'expert. L'imagination est ici la divinité créatrice cachée, la force et la matière sont ses instruments.

Les journées et les soirées de mon séjour à Philadelphie furent remplies de lectures occultes, d'enseignements et de phénomènes. Entre tous les amis de H.-P. B., les plus agréables et les plus sympathiques étaient M. et Mme Amer et MM. D. Evans et J. Pusey en présence desquels divers phéno-

mènes se produisirent. Je me rappelle entre autres qu'une après-midi elle fit soudain disparaître une photographie sur le mur et la remplaça par un croquis de John King et cela pendant que quelqu'un avait les yeux fixés dessus. Peu à peu mon esprit s'imprégnait des théories orientales sur l'Esprit, les esprits, la matière et le matérialisme. Sans que H.-P. B. me demandât d'abandonner l'hypothèse piritualiste, elle me fit voir et sentir qu'en tant que science réelle, le spiritualisme n'existe vraiment qu'en Orient et que ses seuls adeptes sont les élèves des écoles orientales d'occultisme. Malgré mon sincère désir de rendre justice aux spiritualistes, je dois dire que jusqu'à ce jour aucune théorie scientifique des phénomènes médiumistiques capable de couvrir tous les faits n'a été proposée et généralement acceptée parmi eux et que je n'ai pas vu de preuve convaincante que chez les Occidentaux on ait découvert un système pour évoquer les esprits ou produire des phénomènes à volonté. Je n'ai jamais connu un médium en possession d'un Mantram ou d'une Vidyâ (méthode cientifique) comme il y en a tant depuis des siècles dans les pays orientaux. Voir, par exemple, l'article du *Theosophist* de mai 1892 : « une évocation par sorcellerie ». Ainsi, tandis que moi et les autres amis de H.-P. B. nous étions induits à croire que les phénomènes presque journaliers de John King étaient l'œuvre d'une entité désincarnée, le célèbre boucanier Sir H. Morgan et que H.-P. B. ne lui servait que de médium ou d'aide volontaire, elle produisit des choses qui nécessitent des connaissances magiques. J'en donnerais un exemple familier, tout en

remarquant que les plus grandes inductions scientifiques sont sorties d'observations courantes comme la chute d'une pomme, le soulèvement du couvercle d'une bouillotte, etc.

Un jour trouvant que les serviettes brillaient chez elle surtout par leur absence, j'en achetai et les rapportai en paquet à la maison. Nous les coupâmes et elle voulait aussitôt les mettre en service sans les ourler, mais devant mes protestations, elle prit gaiement son aiguille. A peine avait-elle commencé qu'elle donna un coup de pied irrité sous la table à ouvrage en disant : « Ote-toi de là, nigaud. » « Qu'y a-t-il ? » demandai-je « Oh, rien, seulement une petite bête d'élémental qui me tire par ma robe pour avoir quelque chose à faire. » « Quelle chance, lui dis-je, voilà notre affaire; donnez-lui ces serviettes à ourler. Pourquoi vous ennuyer à cela, et encore pour le faire si mal. » Elle rit et me dit des sottises pour me punir de ma malhonnêteté, mais ne voulut pas tout d'abord faire ce plaisir au pauvre petit esclave sous la table qui ne demandait qu'à montrer sa bonne volonté. Je finis pourtant par l'en persuader. Elle me dit d'enfermer les serviettes, les aiguilles et le fil dans une bibliothèque vitrée qui avait des rideaux verts et qui était à l'autre bout de la chambre. Je me rassis ensuite auprès d'elle et la conversation revint au sujet unique et inépuisable qui remplissait nos pensées — la science occulte. Au bout d'environ un quart d'heure ou vingt minutes, j'entendis un petit bruit comme un cri de souris sous la table et H.-P. B. me dit que « cette petite horreur » avait fini les serviettes. J'ouvris la porte de la bibliothèque et je trouvai la

douzaine de serviettes ourlées, et si mal que la cadette d'une école de couture de salle d'asile n'aurait su faire pis. Mais elles étaient ourlées, il n'en faut pas douter, et cela s'était passé dans l'intérieur d'une bibliothèque fermée à clef dont H.-P. B. n'approcha jamais pendant ce temps. Il était quatre heures du soir et il faisait plein jour. Nous étions seuls dans la chambre et personne n'y entra que tout ne fût fini.

Sa maison de Philadelphie était bâtie selon le plan local : un corps de logis sur la façade et une aile derrière contenant au rez-de-chaussée la salle à manger et au-dessus des chambres ou des salons. La chambre à coucher de H.-P. B. était sur le devant au premier (on dit le second en Amérique). Au tournant de l'escalier se trouvait le salon où les serviettes furent ourlées, et par la porte ouverte de ce dernier on pouvait voir à travers le corridor dans la chambre de H.-P. B. pourvu que sa porte fût aussi ouverte. Elle était un jour dans le salon avec moi quand elle se leva pour aller chercher quelque chose dans sa chambre. Je la vis monter les quelques marches, entrer dans sa chambre en laissant la porte ouverte. Le temps passait : elle ne revenait point. J'attendais toujours jusqu'à ce que craignant qu'elle ne se fût trouvée mal, je l'appelai. Pas de réponse. Un peu inquiet et sachant qu'elle ne pouvait rien faire de particulier puisque la porte était toujours ouverte, j'y montai, j'appelai, je regardai dans la chambre : rien. J'allai même jusqu'à ouvrir le cabinet et regarder sous le lit. Elle avait disparu sans qu'il fût possible de sortir naturellement, car il n'y avait pas d'autre issue que la porte sur l'escalier, la chambre était un cul-de-

sac. Je commençais à ne plus m'émouvoir de rien après tant de phénomènes, celui-ci pourtant m'intriguait et me tourmentait. Je revins au salon et en fumant une pipe j'essayai de résoudre le problème. Ceci se passait en 1875 et, il faut le remarquer, des années avant que l'école de la Salpêtrière eût vulgarisé ses expériences sur l'hypnotisme, de sorte que je ne pouvais m'imaginer que j'étais l'objet d'un joli essai de suggestion mentale et que H.-P. B. avait simplement défendu à mon organe visuel de percevoir sa présence dans la chambre, peut-être à deux pas de moi. Au bout de quelque temps, elle sortit tranquillement de sa chambre, traversa le corridor et revint près de moi dans le salon. Quand je lui demandai d'où elle venait, elle rit en me répondant qu'ayant à vaquer à quelque affaire occulte, elle s'était rendue invisible. Mais elle ne voulut pas expliquer comment. Elle joua le même tour à moi et à d'autres avant et après notre départ pour l'Inde, mais la dernière fois encore bien longtemps avant que j'eusse connaissance de la facile solution du problème par l'hypnotisme. Comme je l'ai dit dans le premier chapitre, la supériorité de la suggestion hypnotique orientale sur l'occidentale, c'est que l'inhibition des organes du sujet se produit sur un commandement mental et non exprimé. Le sujet n'étant pas mis sur ses gardes, n'offre pas de résistance, et l'illusion se produit sans qu'il ait le moindre soupçon de l'expérience tentée à ses dépens.

Comme je n'ai pas pris de mesures sur le moment, je suis obligé d'accorder aussi que le fait suivant a pu n'être aussi qu'un cas de suggestion. H.-P. B. portait

alors ses cheveux en broussaille sans peigne, ni épingles, ni torsion, et leur longueur atteignait à peu près le lobe des oreilles. Je rentrai un jour pour déjeuner et la porte de sa chambre étant ouverte comme d'habitude, je m'arrêtai pour un bout de causette avant de monter à ma propre chambre à l'étage supérieur. Elle se tenait près d'une des fenêtres et sa tête se détachant en pleine lumière, je remarquai particulièrement la masse de ses cheveux et leur désordre apparent. J'observai aussi le reflet du jour sur le papier brillant gris pâle qui couvrait le plafond. Après échange de quelques mots, je courus en haut, mais je n'y étais pas depuis une minute qu'elle me cria de descendre. J'obéis de suite et je la vis encore à la même place mais ses cheveux avaient allongé, jusqu'à toucher ses épaules. Elle ne dit rien de cela mais montrant le plafond sur sa tête remarqua : « Voilà quelque chose que John a dessiné pour vous. » Je ne me rappelle plus très bien ce que c'était, mais il me semble que ce devait être une énorme tête d'homme et quelques mots ou symboles autour. Le tout au crayon à l'endroit même que j'avais vu vide en montant. Je saisis alors ses longs cheveux en lui demandant ironiquement où elle achetait sa pommade, car c'était un produit bien remarquable pour faire pousser les cheveux de 2 pouces en trois minutes. Elle répondit quelque chose de drôle et me dit de ne pas m'occuper de choses sans importance, que la nature lui jouait parfois de ces tours et que ce n'était pas pour voir cela qu'elle m'avait appelé, mais pour me montrer l'œuvre de John King au plafond. Étant donné le temps écoulé entre mon passage et mon retour dans

la chambre et la hauteur du plafond qu'elle n'aurait pu atteindre même en montant sur une chaise ou une table, je suppose maintenant qu'elle avait pu s'y prendre de deux façons : ou bien, tranquillement pendant mon absence monter sur une échelle, faire le dessin et m'empêcher hypnotiquement de le voir en rentrant; ou faire usage d'un procédé instantané de précipitation pendant que je montais et descendais le petit étage. Je peux absolument certifier que le dessin était invisible à mon arrivée, et si le lecteur veut se creuser la tête sur le comment et le pourquoi, il lui faut prendre mon témoignage pour ce qu'il vaut. Ce qui me fait supposer que l'allongement des cheveux de H -P. B. était purement illusoire, c'est que je ne peux pas arriver à me rappeler s'il fut durable ou si les cheveux parurent retrouver leur apparence ordinaire ce jour-là ou le suivant. Aux Indes et plus tard en Europe, on a connu ses cheveux roulés en nœud et retenus par un peigne, mais ce ne fut que plusieurs années après notre rencontre qu'elle les laissa croître assez pour cela. Je ne suis pas sûr, mais je crois que ce fut lors de notre visite aux Sinnett à Simla; de sorte que je dois avoir raison de considérer cet allongement apparent comme une Mâya en manière de plaisanterie. Mais des choses bien, bien étranges arrivèrent à ses cheveux ; je les raconterai plus tard. Et le plus extraordinaire fut ce qui arriva une nuit à ma barbe, comme on le verra en son temps. A propos de ses plaisanteries, on peut dire qu'elle y dépensa pendant les années de notre intimité plus de force psychique qu'il n'en eût fallu pour convaincre le corps entier de l'Académie des Sciences

par un emploi judicieux. Je l'ai entendue faire sonner des cloches astrales dont le son se perdait dans le bruit de la conversation, produire des coups que personne n'entendait que moi et faire d'autres phénomènes qui passaient inaperçus, mais qui auraient considérablement augmenté sa réputation de thaumaturge si elle avait choisi un moment favorable et de meilleures conditions d'observation. Enfin tout cela est passé, et mon devoir est de rapporter telles que je me les rappelle les expériences psychiques qui firent admettre à ma raison critique, la réalité de la science magique orientale. Ne sera-ce pas agir en véritable ami de H.-P. B. qu'on a calomniée et dont on a nié le pouvoir occulte sous prétexte qu'elle avait nourri des canailles à sa table et réchauffé des traîtres dans son sein ? Je parle ici de temps et de faits bien antérieurs à l'ère des Coulomb. Alors de vrais adeptes donnaient l'enseignement à des élèves assidus et on voyait des phénomènes sérieux. C'était aussi le temps où je connaissais ma collègue comme une personne très humaine, avant qu'elle n'eût été quasi-divinisée par des gens qui n'ayant pas connu ses faiblesses ignoraient son humanité. Je montrerai l'image idéale et effacée de l'auteur *d'Isis* et de la *Doctrine Secrète* en chair et en os : une vrai femme (très masculine), vivant comme tout le monde quand elle était réveillée, mais passant dans son sommeil dans un autre monde et vivant endormie ou à l'état de trance clairvoyante avec des êtres supérieurs; dans un corps affaibli de femme, une personnalité « dans laquelle la plupart du temps sévit un cyclone vital » — pour citer les paroles d'un Maître. Si inégale, si capricieuse, si changeante,

si violente qu'il fallait un certain héroïsme de patience et d'empire sur soi, à qui voulait vivre avec elle et travailler en commun dans un but humanitaire. Les phénomènes dont j'ai été témoin, les preuves nombreuses et variées qu'elle m'a données de l'existence derrière elle de Maîtres dont elle ne se sentait pas digne d'essuyer les souliers, et sa dernière *épistase*, où la femme agitée et exaspérante se transforma en un écrivain et un maître plein de sagesse et une bienfaitrice de tous les chercheurs d'âme — tout cela s'accorde avec ses livres pour prouver son exceptionnelle grandeur et faire oublier ses excentricités, même par ceux qui en ont le plus souffert moralement. En nous montrant la voie, elle nous a rendu un tel service, qu'il est impossible d'éprouver pour elle autre chose qu'une profonde gratitude.

CHAPITRE IV

Le second mariage de Mme Blavatsky.

Dans un compte rendu complet des premières années théosophiques — je veux dire de l'époque de mon intimité avec H.-P. B. au mieux de mes souvenirs — il faut que je fasse une brève allusion aux cas de précipitation de manuscrit opérés par elle et cités par moi dans *People of the other World*, pages 455-6-7-8. Ostensiblement, ces communications venaient de John King, du Kâmaloka, jadis boucanier, fait chevalier par sa Majesté britannique Charles II, mais depuis simple pseudonyme d'un élémental employé par H.-P. B. Le 6 janvier 1875, à une séance, le soir dans son hôtel de Philadelphie, je dis au soi-disant John King qui était en train de produire des phénomènes : « Si, comme vous le prétendez, vous êtes vraiment un esprit, donnez-moi un échantillon de votre pouvoir. Par exemple, faites-moi une copie de la dernière lettre d'E. W. à M. Owen que j'ai là dans mon portefeuille dans ma poche. » Il n'y eut pas de réponse ce soir-là à ma

demande, mais le surlendemain, pendant que H.-P. B. écrivait et que je lisais à la même table, des coups frappés se firent entendre et épelèrent : « Passez-moi votre dictionnaire sous la table, s'il vous plaît. » Le dictionnaire présent était russe-anglais et appartenait à H.-P. B; il fut passé sous la table, non pas jeté, mais comme remis à une main invisible. Les coups frappés demandèrent alors une bouteille de colle et un canif. Tout ceci ayant disparu pour la table, il se fit un silence, puis le mot : regardez, fut frappé. Ayant ramassé le livre, le couteau et la bouteille, je trouvai la copie demandée précipitée sur la garde du dictionnaire. Le pourquoi du canif me fut expliqué ainsi : une quantité infinitésimale du métal des lames avait été désintégrée et employée pour la précipitation à l'état de vapeur métallique et la gomme arabique — aussi vaporisée — avait fourni la cohésion nécessaire. Le portefeuille contenant la note copiée n'avait pas quitté ma poche depuis mon arrivée à Philadelphie jusqu'à une demi-heure environ avant l'expérience où je l'avais posé sur la cheminée, droit en face de mes yeux quand je levais la tête. H.-P. B. était à deux pieds de moi écrivant sur la table et personne que nous dans la chambre depuis que j'avais posé le portefeuille sur la cheminée. La comparaison de la copie avec l'original montre qu'il ne s'agit pas d'un fac-simile, ce qui rend l'expérience encore plus intéressante.

Le lendemain soir, H.-P. B. et moi nous étions seuls quand les coups frappés dans la table demandèrent qu'un morceau de carton Bristol à dessin fût passé sous la table. Après m'avoir montré que les

deux faces étaient blanches, ma collègue le passa à John King et les coups m'ordonnèrent de regarder ma montre pour voir combien durerait l'expérience. Montre en main, je jetai un coup d'œil sous la table pour être sûr qu'il n'y avait là que la feuille de Bristol que j'avais maniée un instant auparavant. Au bout de 30 secondes, la table dit : C'est fait; je regardai le papier et je fus désappointé de voir sa face supérieure aussi vierge qu'avant. Mais sur l'autre côté, celui qui reposait sur le tapis, se trouvait une seconde copie, meilleure que la première de la lettre de E. W. Cette fois, le portefeuille était dans ma poche qu'il n'avait pas quittée depuis l'expérience de la veille. M. B. qui entrait en ce moment m'aida à faire une étude soignée des documents, les plaçant l'un sur l'autre comme je l'avais déjà fait et comme moi il fut parfaitement convaincu de l'authenticité du phénomène. Je puis ajouter entre parenthèses que ce même M. B. reçut en voyage dans un train et dans son sac une lettre de John King renfermant des instructions à son usage personnel. Il me raconta cela lui-même, me montra la lettre et m'affirma sur l'honneur qu'elle était arrivée dans son sac pendant qu'il était dans le train, à bien des milles de distance de Philadelphie et de H.-P. B. Cet incident m'en rappelle d'autres qui m'arrivèrent à moi-même dans un train en France avec Babu Mohini Chatterji et en Allemagne avec le docteur Huebbe Schleiden, les deux fois en 1884.

Puisque j'ai parlé de M. B., je dois à la mémoire de H.-P. B. de dire quelle fut exactement la nature de ses relations avec lui. On a insinué qu'elles n'avaient rien de bien honorable, et que c'était là un

mystère qu'il valait mieux ne pas sonder. Mais ceci est comme tout le reste des nombreux et méchants bruits qui ont couru sur elle. Elle est morte maintenant, elle est hors de portée des jugements du monde et des efforts des calomniateurs, mais si j'en juge par moi-même, tous ceux qui chérissent sa mémoire seront bien aises d'apprendre la vérité de la bouche d'un des rares amis qui l'ait sue. La voici. Une de mes lettres de Chittenden au *Daily Graphic* intéressa ce M. B., sujet russe — et l'incita à m'écrire de Philadelphie pour m'exprimer son vif désir de voir ma collègue et de causer du spiritualisme. Elle n'y vit pas d'inconvénient et il vint la voir à New-York vers la fin de 1875. Il fut saisi aussitôt de sentiments très vifs d'admiration qu'il exprima d'abord verbalement, puis par lettre et à elle et à moi. Elle le repoussa vivement quand elle vit que cela tendait au mariage et se fâcha de son insistance. Tout cela ne fit qu'augmenter son ardeur et en fin de compte il menaça de se tuer, si elle ne voulait accepter sa main. Entre temps, et avant ce moment critique, elle était partie pour Philadelphie où elle habitait le même hôtel que lui et recevait ses visites quotidiennes. Il jurait ses grands dieux qu'il ne prétendait à rien qu'à l'honneur de la protéger, que son unique sentiment était une adoration désintéressée pour sa grandeur intellectuelle et qu'il ne réclamerait jamais ses droits de mari. Enfin il la tourmenta si bien qu'un beau jour — où elle me fit l'effet d'être tout à fait folle — elle finit par le prendre au mot et consentit à devenir sa femme en apparence, cependant sous cette condition qu'elle garderait son nom et la par-

faite liberté dont elle avait toujours joui. Ils furent donc très légalement mariés par un respectable clergyman unitairien de Philadelphie et transportèrent leurs pénates dans une petite maison de Samson street où ils me reçurent lors de ma seconde visite à Philadelphie — après la publication de mon livre. En réalité, la cérémonie eut lieu pendant mon séjour dans la maison, mais je n'en fus pas témoin. Je les vis à leur retour de chez le clergyman après le mariage.

Quand je dis en particulier ma stupéfaction à H.-P. B. et que je considérais comme une parfaite sottise pour elle d'épouser un homme plus jeune qu'elle, grandement son inférieur au point de vue intellectuel, et qui de plus ne pourrait jamais lui être d'une agréable compagnie — sans parler de son peu de fortune — il n'avait pas encore organisé ses affaires — elle me répondit que c'était un malheur inévitable. Que leurs sorts étaient momentanément liés par un karma inexorable et que cette union serait pour elle une pénitence de son terrible orgueil et de son caractère combatif, lesquels retardaient son évolution spirituelle. Quant au jeune homme, il n'en souffrirait pas longtemps. L'inévitable résultat fut une prompte séparation. Au bout de peu de mois, le mari oublia ses vœux de désintéressement et se transforma, à l'amer dégoût de sa femme, en amant exigeant. En juin, elle tomba dangereusement malade des suites d'une chute faite à New-York l'hiver précédent où elle s'était abîmé un genou sur un trottoir. Il en résulta une violente inflammation du périoste et la gangrène d'une partie de la jambe. Elle quitta sans retour son mari

aussitôt sa guérison (laquelle se produisit en une nuit d'une manière quasi-miraculeuse après qu'un chirurgien éminent eût déclaré qu'il fallait se laisser amputer ou mourir). Après plusieurs mois, quand le mari vit qu'elle ne reviendrait point et que ses affaires étaient fort dérangées par sa négligence, il prit un avoué et demanda le divorce pour cause d'abandon. Elle reçut l'assignation à New-York, et M. Judge prenant sa défense, le divorce fut prononcé le 25 mai 1878. Les documents originaux ont toujours depuis été sous ma garde. Voilà toute l'histoire. On voit qu'il n'y eut de la part de H.-P. B. ni faute, ni illégalité, ni preuve qu'elle ait tiré de ce mariage d'autre avantage matériel qu'une situation des plus simples pendant quelques mois.

Avant que M. B. ne disparaisse tout à fait, je pourrais citer une variante de précipitation dont je fus témoin. Il parlait constamment d'une défunte grand'mère qu'il disait avoir beaucoup aimée et il demandait à H.-P. B. de lui en procurer un portrait, sa famille n'en possédant point. Lasse de son importunité, un jour que nous étions tous les trois ensemble, elle prit une feuille de papier à lettres, s'en alla à la fenêtre et y tint le papier appuyé contre la vitre sous les paumes de ses deux mains. Au bout d'une couple de minutes, elle lui tendit le papier sur lequel je vis le portrait au crayon d'une drôle de petite vieille, la peau noire, les cheveux noirs, la figure ridée et une grosse verrue sur le nez. M. B. déclara avec enthousiasme que la ressemblance était frappante.

Pendant ce temps, H.-P. B. était fort occupée à

écrire pour les journaux, sur le spiritualisme, occidental d'abord, puis oriental. Son premier « coup de fusil » occulte, comme elle l'appelle dans une note de notre *Scrap-book*, parut dans le *Spiritual Scientist* de Boston, vol. I, 5 juillet 1875. Il en sera reparlé plus tard.

La publication de mon livre amena des résultats importants, d'abord une interminable polémique dans les organes spiritualistes anglais et américains et dans la presse ordinaire, à laquelle nous prîmes part tous deux, H.-P. B. et moi. Ensuite la formation de relations amicales et durables avec plusieurs de nos correspondants avec lesquels nous discutâmes tout l'Occultisme oriental et occidental. Nous nous trouvâmes presque aussitôt en correspondance avec des curieux des deux hémisphères, attaqués et défendus par des amis et des détracteurs inconnus. L'honorable Alexandre Aksakof, le conseiller intime bien connu de l'empereur de Russie, un spiritualiste fervent, demanda à H.-P. B. de traduire mon livre en russe, prenant les dépenses à sa charge. Elle y consentit et une brochure très bienveillante du professeur N.-A. Wagner de l'Université Impériale ne tarda pas à paraître. Il eut la bonté d'y mettre que dans mon enquête, « j'avais tenu compte de toutes les nécessités d'une prudente recherche scientifique » témoignage dont je fus naturellement très fier. M. Crookes, F.-R.-S. et M. Alfred R. Wallace, F.-R.-S., en Angleterre, et Camille Flammarion, le célèbre astronome en France, se montrèrent aussi très bienveillants et sympathiques. Quelques mois plus tard, M. C.C. Massey vint exprès de Londres en Amérique pour vérifier,

par ses observations personnelles, l'exactitude de mon rapport sur les phénomènes des Eddy. Après nous être beaucoup vus, la satisfaction mutuelle fut si grande, qu'une amitié étroite, presque fraternelle nous lia pour la vie. Amitié qui a duré jusqu'à ce jour sans une querelle, sans même l'ombre d'un malentendu. Déjà je m'étais trouvé en rapports sympathiques avec feu l'Honorable R. D. Owen et M. Epes Sargent, de Boston. Celui-ci, un aimable savant, avait été l'intermédiaire de mes précieuses relations de correspondance et d'amitié avec feu Stainton Moses (1), M. A. Oxon, professeur de classiques et d'anglais à l'Université de Londres est l'écrivain le plus remarquable et le plus brillant du spiritualisme anglais. On lui envoya un exemplaire de mon livre dont le compte rendu parut soit dans le *Psychological Magazine*, soit dans *Human Nature*, je ne me rappelle plus lequel. Peu à peu s'établit entre nous un échange presque hebdomadaire de lettres qui dura plusieurs années. Sa première épître que j'ai sous les yeux est datée du 27 avril 1875 et remplie par la discussion des conditions et des résultats d'un cercle pour l'étude des phénomènes médiumistiques. Il appelle mon attention sur un fait qui a excité l'ironie du professeur Tyndall dans sa lettre bien connue à l'ancienne Société dialectique de Londres, mais qui est bien évident à tous les enquêteurs expérimentés de cet ordre de phénomènes naturels : à savoir que la seule présence de certaines personnes nuit considérablement à la produc-

(1) Moses n'est pas le vrai nom; il m'a dit que c'était Moseyn ou Mostyn. Moses est une corruption.

tion des phénomènes et que leur proximité les empêche tout à fait. Et cela sans qu'il y ait de leur faute ni par suite de leur attitude mentale (manque de confiance, etc.) mais parce qu'ils sont entourés d'une certaine atmosphère. Plus le médium est sensitif, plus cela est évident. M. Stainton Moses continue : « J'ai plusieurs amis personnels devant lesquels, à mon grand chagrin, je ne peux produire de phénomènes, et je n'y puis rien. » Faisant allusion au cas de dématérialisation apparente du médium (Mrs Compton, comme je le raconte dans mon livre), il le déclara le plus surprenant de tous et dit qu'il ne peut l'expliquer quoiqu'il pense que « cela n'est pas inconnu aux magiciens orientaux ». Ce que j'ai dit plus haut du pouvoir maintenant reconnu scientifique d'hypnotisation éclaircit ce mystère et nous débarrasse d'un tas de superstitions et de croyances diaboliques. Cela aurait valu la peine d'écrire mon livre rien que pour gagner deux amis de toute la vie comme Massey et Stainton Moses, mais il en résulta plus encore. Cela changea ma vie et fit époque. Pendant que M. Massey était en Amérique, nous allâmes voir plusieurs médiums et il fut un de ceux qui nous aidèrent, H.-P. B. et moi, à fonder la Société Théosophique vers la fin de cette année-là (1875). Je le présentai à H.-P. B. il fut la voir souvent et devint son grand ami et son fidèle correspondant, jusqu'au moment où ce qu'on appelle « l'incident Kiddle » brisa cette intimité plusieurs années plus tard. Quand il retourna à Londres, je lui donnai une lettre d'introduction pour Stainton Moses et ainsi se noua l'amitié entre nous trois qui ne fut rompue que par la mort de « M. A. Oxon ».

J'ai mentionné un signor B., un artiste italien doué de pouvoirs occultes qui était venu chez H.-P. B. à New-York. Je fus témoin un soir d'automne, en 1875, juste après la formation de la Société Théosophique, d'un extraordinaire phénomène accompli par lui : une pluie provoquée, dit-il, par les esprits de l'air qu'il tenait sous sa puissance. La lune était pleine, il n'y avait pas un nuage au ciel. Il nous fit venir, H.-P. B. et moi, sur le balcon du salon de derrière et là, me recommandant le calme et un silence absolu quoiqu'il pût arriver, il tira de sa poitrine et tendit vers la lune un morceau de carton mesurant peut-être 6 × 10 pouces et sur un des côtés duquel un certain nombre de carrés renfermant chacun une étrange figure géométrique, étaient peints à l'aquarelle. Il ne voulut pas me le laisser toucher, ni examiner. J'étais tout à fait derrière lui et je sentais son corps se raidir comme sous l'influence de la concentration intense de sa volonté. Tout à coup, il montra la lune et nous vîmes des vapeurs noires et denses comme des nuages d'orage, ou mieux comme de ces épais rouleaux de fumée qui s'échappent de la cheminée d'un bateau à vapeur, sortir du bord oriental de notre brillant satellite et flotter vers l'horizon. Je ne pus retenir une exclamation, mais le sorcier saisit mon bras comme avec un étau et me dit de me taire. Le noir suaire de nuages sortait de plus en plus rapidement et s'étendait jusqu'à l'horizon comme une monstrueuse plume de jais. Cela s'ouvrait comme un éventail et bientôt de gros nuages de pluie parurent ici et là dans le ciel et se formèrent en masses roulantes, flottantes et fuyant devant le vent comme un

réservoir d'eau naturel. Très vite le ciel se couvrit, la lune disparut et une averse nous fit rentrer dans la maison. Il n'y eut ni éclair, ni tonnerre, ni vent, rien qu'une forte ondée amenée en un quart d'heure par cet homme mystérieux. Revenus sous la lumière du lustre, je vis sur son visage cette expression déterminée, avec les dents serrées, que l'on remarque chez ses camarades pendant un combat. Et vraiment il venait de combattre et de vaincre les hordes invisibles des éléments, ce qui exige bien toute la force virile d'un homme. Signor B. ne s'attarda point ensuite près de nous mais prit promptement congé et, comme il était tard, je suivis son exemple au bout de quelques minutes. Le pavé était mouillé, l'air humide et froid. Mon appartement était à quelques pas et j'y étais à peine arrivé et installé à fumer quand j'entendis sonner et en ouvrant la porte je trouvai sur le seuil le signor B., pâle et comme épuisé. Il s'excusa de me déranger et me demanda un verre d'eau. Je le fis entrer et quand il eut bu son verre d'eau et reposé un moment, nous nous mîmes à causer de sujets occultes pendant longtemps. Je le trouvai fort disposé à parler d'art, de littérature ou de science, mais très réticent sur l'occultisme et sur ses expériences personnelles de développement psychique. Il m'expliqua néanmoins que toutes les races d'esprits élémentales peuvent être dominées par l'homme quand ses facultés divines innées sont développées. Sa volonté devient alors une force irrésistible devant laquelle doit céder toute force inférieure, c'est-à-dire élémentale, qu'elle soit organisée en entités ou à l'état d'agent cosmique brut. Certainement aucune fumée

noire n'était sortie de la lune, ce n'était qu'une simple illusion produite par la concentration de sa volonté à la surface, mais j'avais sûrement vu les nuages se former dans le ciel éclairé par la lune et senti la pluie tomber. Il me pria d'y réfléchir. Mais alors, soudain un conseil qu'il m'offrit me surprit grandement. Je l'avais vu avec H.-P. B. dans les meilleurs termes, parlant amicalement et sans réserve de l'Italie, de Garibaldi, Mazzini, des carbonari, des adeptes orientaux et occidentaux, etc., luttant de phénomènes, comme le jour des papillons blancs, et j'avais toutes les raisons possibles d'être étonné quand, prenant un air de mystère, il me recommanda de cesser mon intimité avec elle. Il me dit que c'était une vilaine femme très dangereuse qui me causerait de grands malheurs si je me laissais dominer par son influence maligne. Il me dit que le Grand Maître que je l'avais entendu nommer à H.-P. B. lui avait ordonné de m'avertir. Je le regardai pour tâcher de deviner le sens caché d'un discours si extraordinaire et enfin je répondis: « Eh bien, Signor, je connais l'existence du personnage que vous venez de nommer, j'ai toutes les raisons de supposer, d'après les phénomènes que je vous ai vu produire, que vous êtes en relation avec lui ou avec la Fraternité. Je suis prêt à lui obéir, jusqu'au sacrifice de ma vie. Et maintenant je demande que vous me donniez un signe certain au moyen duquel je puisse savoir positivement et sans le moindre doute que Mme Blavatsky est bien le diable que vous dépeignez et que c'est la volonté du Maître que je cesse de la connaître. » L'Italien hésita, murmura quelque chose d'incohérent et changea de conversa-

tion. Il pouvait bien extraire de la lune des nuages d'encre, mais il ne pouvait pas faire entrer dans mon cœur la noirceur d'un doute à l'endroit de mon amie et de mon guide dans les troublantes complications de la science occulte. Je prévins H.-P. B. de l'avertissement de B. la première fois que je la vis ensuite, sur quoi elle sourit et dit que j'avais très bien supporté cette petite épreuve ; mais elle écrivit un mot au signor B. pour le prier « d'oublier le chemin de sa porte ». Ce qu'il fit.

CHAPITRE V

Spiritualisme.

Un certain nombre de choses précieuses, entre autres l'invasion des idées occultes orientales dans les esprits occidentaux et la naissance de la Société Théosophique, sortirent de l'océan de polémiques dans lequel nous avait plongés, H.-P. B. et moi, la publication de mes lettres au *Graphic* et de mon livre, de l'article de M. Owen sur Katie King et de sa réfutation interfoliée dans *l'Atlantic Monthly* de janvier 1875, les articles du général Lippitt dans *the Galaxy* de décembre 1874 et *the Banner of Light*, les attaques contre les Holmes et leur défense et la discussion générale du spiritualisme dans la presse américaine et européenne.

Il nous faut jeter un coup d'œil en arrière sur les premières lettres adressées à la presse par les deux fondateurs et pionniers de la Société Théosophique pour réfuter les fausses histoires d'intervention de Mahatmas et de phénomènes appropriés qui ont couru sur sa naissance. Je ne possède pas l'ensemble

complet des documents. Les détails peuvent paraître un peu secs, mais ils sont nécessaires en tant que sources historiques.

Comme je l'ai déjà dit, une réclame personnelle du docteur Beard, médecin électropathe de New-York, sous forme d'attaque contre les Eddy, sa folle et fausse assertion qu'il pouvait imiter leurs apparitions avec « pour trois dollars de draperies », fouetta si bien la rage d'H.-P. B., qu'elle écrivit au *Graphic* la réponse caustique accompagnée d'un pari de 5oo dollars qu'il n'en ferait rien, qui fit connaître sa personne et son nom au public américain. Naturellement, deux camps se formèrent : les amis du spiritualisme et les médiums se rangèrent derrière H.-P. B. et ses adversaires, surtout les savants matérialistes se joignirent au docteur Beard. Ce fut lui qui en tira tout l'avantage, et sa ruse — digne de Pears, de Beecham ou de Siegel — lui fit une réclame dépassant toute espérance. Profitant de cette aubaine, il fit une conférence bien annoncée sur ce sujet et une autre, je crois, sur le magnétisme et la lecture de pensée, à l'Académie de musique de New-York. *The Banner of Light* et le *R. P. Journal* ayant publié des commentaires de la lettre de H.-P. B. contre Beard, elle répliqua et se trouva bientôt en pleine controverse. Comme je l'ai dit, elle se posa absolument en spiritualiste qui ne croit pas seulement, mais *sait* que ce sont les esprits des morts, ni plus ni moins, qui produisent par les médiums toutes sortes de phénomènes, écrivent, parlent et montrent leurs figures, leurs mains, leurs pieds ou même leur corps entier. J'ai déjà cité des passages de ses lettres et de ses articles

qui tendent à le prouver, et dès sa première lettre écrite de New-York dans la semaine de son départ de Chittenden (octobre 1874) où elle me traite de cher ami et signe Jack, et dans la suivante datée de six jours plus tard et signée Jack Blavatsky, elle me supplie de ne pas louer la musique d'un certain médium nommé Jessi Sheppard qui prétend avoir chanté devant le Tzar, ce qu'elle sait être faux « parce que une telle façon d'agir de ma part ferait plus de tort au spiritualisme que quoi que ce soit au monde (1) ». « Je vous parle en véritable amie et en spiritualiste qui voudrait sauver le spiritualisme d'un grand danger. » Dans la même lettre, faisant allusion à une promesse de Mayflower et de George Dix, deux des soi-disant esprits contrôleurs des Eddy, qu'ils influenceraient en sa faveur le juge devant lequel venait son procès à propos de l'association agricole de Long Island, elle écrit : « Mayflower avait raison, le juge Un Tel vient de rendre une nouvelle ordonnance en ma faveur. » Croyait-elle donc à ce moment que les esprits qui agissent par les médiums peuvent et veulent influencer la justice ? Ou alors, que veut-elle dire ? Il faut qu'elle ait été spiritualiste ou qu'elle se soit donnée pour telle afin d'amener peu à peu les spiritualistes occidentaux

(1) Ce Sheppard, mal inspiré, lui avait apporté un tas de ses papiers russes à traduire. Entre autres, une autorisation de la police de chanter à la salle Koch — une brasserie de dernier ordre et un bal public fréquentés par d'assez vilaines gens des deux sexes — et la note d'un maître de musique : 32 roubles pour lui avoir appris à chanter certains chants russes, lesquels il nous chanta dans l'obscurité chez les Eddy en prétendant se trouver sous l'influence de Grisi et de Lablache. C'est H.-P. B. qui écrit cela, je copie seulement.

à la manière de voir orientale en ce qui concerne les phénomènes des médiums. Elle dit dans sa lettre contre Beard (*N. Y. Daily Graphic*, 13 novembre 1874) à propos d'une décoration enterrée avec son père à Stavropol apportée par les esprits d'Horace Eddy : « J'estime que c'est mon devoir de spiritualiste de », etc. Plus tard elle me dit que cette explosion de phénomènes médiumistiques avait été voulue par la Fraternité comme moyen d'évolution et j'incorporai cette idée dans une phrase de mon livre (*P. O. W.*, p. 454 en haut) suggérant la possibilité de cette hypothèse. Dans ce cas, il ne faudrait pas regarder cette explosion comme absolument mauvaise ainsi que l'ont fait certains Théosophes avancés, car il serait inconcevable — du moins pour moi qui les ai connus — que ces frères aînés de l'Humanité aient employé, même pour le bien final, un moyen tout à fait blâmable. On ne voit point l'axiome des Jésuites: *finis coronat opus*, sur les murs du temple de la Fraternité.

Dans le numéro du *Daily Graphic*, où sa lettre contre Beard fut publiée, parut aussi sa biographie pour laquelle elle avait fourni quelques notes. « En 1858, dit-elle, je retournai à Paris et j'y fis la connaissance de Daniel Home, le spiritualiste... Home me convertit au spiritualisme... Ensuite j'allai en Russie et je convertis mon père au spiritualisme. » Dans un article où elle prend la défense des Holmes contre les traîtresses attaques du docteur Child leur ex-associé et impresario, elle parle du spiritualisme comme de « notre foi », « notre cause » et encore « l'ensemble de nos croyances à nous, spiritualistes ». Plus loin : « si

l'on doit se moquer de nous autres spiritualistes, nous tourner en ridicule et en plaisanterie, nous avons bien le droit de savoir au moins pourquoi. » Certainement ; et quelques-uns de ses collègues survivants feraient bien de ne pas l'oublier. Dans le *Spiritual Scientist* du 8 mars 1875, elle dit : « Ceci tendrait à démontrer que malgré les divines vérités de notre foi (spirit.) et malgré les leçons de nos gardiens invisibles (les esprits des cercles), certains spiritualistes n'ont pas encore appris l'impartialité et la justice. »

Ceci est courageux et magnanime de sa part et bien caractéristique de son besoin de se jeter au plus fort de la bataille quelque cause qu'elle eût adoptée. Son amour de liberté et de libre-pensée la fit s'enrôler sous le drapeau de Garibaldi le Libérateur et se jeter au milieu du carnage de Mentana. Ensuite, voyant les idées spirituelles en lutte contre la science matérialiste elle n'hésita pas à prendre parti pour le spiritualisme, sans se laisser arrêter par la crainte de la contagion par contact avec les faux médiums, les mauvais esprits ou les cliques spiritualistes qui prêchaient et pratiquaient l'amour libre et la rupture de toutes les saines lois sociales. On peut critiquer sa politique, on peut regarder son langage — dont j'ai donné quelques exemples, comme une adhésion formelle à ce spiritualisme qu'elle devait condamner impitoyablement plus tard. Mais pour la juger équitablement, il faut tâcher de se mettre à sa place et dans les mêmes conditions ; de comprendre tout ce qu'elle savait théoriquement et pratiquement en fait de phénomènes psychiques et qu'il est nécessaire que le monde sache avant de se jeter dans le Léthé du

matérialisme. Assurément, beaucoup de gens auraient parlé avec plus de réserve, évitant ainsi de laisser derrière eux un tel écheveau de contradictions, mais elle était exceptionnelle en tout, — en pouvoir mental et psychique aussi bien qu'en tempérament et en méthode de controverse. Un des objets de ce livre est justement de montrer qu'avec toute son humaine fragilité et ses excentricités, c'était une grande et noble personnalité qui a fait pour le monde une grande œuvre altruiste et en a été récompensée par une noire ingratitude et une aveugle dépréciation.

Elle menait de front ses instructions sur le monde des élémentals avec notre commerce avec de soi-disant esprits frappeurs, de sorte que j'étais arrivé, longtemps avant d'avoir adopté la théorie orientale des Pisâchas et des Bhûtas que nous appelons élémentaires (1), à distinguer les deux classes différentes de facteurs de phénomènes, les esprits naturels sub-humains et les élémentaires, ex-humains attachés à la terre. Vers la fin de l'hiver 1874-1895, pendant que j'étais à Hartford en train de faire imprimer mon livre, mais trop tard pour le récrire, j'eus la rare fortune de pouvoir consulter la superbe collection de livres sur les sciences occultes de la Bibliothèque publique de Watkinson organisée par l'érudit bibliothécaire le docteur H.-C. Trumbull. Cela me prépara fort à comprendre les explications verbales de H.-P.

(1) En réalité, nous appelions tous les deux « élémentaires » les esprits des éléments, ce qui causait de grandes confusions, mais en écrivant *Isis*, je proposai l'emploi des deux termes « élémental » et « élémentaire » avec le sens qu'ils ont gardé depuis. Il est trop tard pour les changer maintenant, ou je le ferais volontiers.

B. et ses nombreux et surprenants phénomènes à la clef. Cette série de lectures préparatoires, de conférences et d'expériences me fut d'une grande utilité quand elle commença à écrire *Isis* et me prit pour coadjuteur.

Dans le premier trimestre de 1895 nous commençâmes à nous occuper du *Spiritual Scientist*, un petit journal indépendant et bien vivant publié et édité à Boston par M. E. Gerry Brown. A cette heure, le besoin se faisait sentir grandement d'un journal qui tout en étant reconnu comme un organe du spitualisme, contribuerait à porter les spiritualistes à prendre mieux garde à la conduite et aux prétendus pouvoirs psychiques des médiums, et à écouter patiemment les théories du monde des esprits et de leur commerce avec l'humanité. Les anciens journaux spiritualistes étaient trop orthodoxes, mais la spécialité de M. Brown paraissait être justement de critiquer hardiment tous les abus. Nos relations avec lui commencèrent par une lettre écrite par nous (dans le *Spir. Scient.* du 8 mars 1875) et au bout d'un mois il avait été agréé par les pouvoirs qui dirigeaient H.-P. B. Une circulaire intéressante, intitulée : « Avis très important aux spiritualistes », parut dans le numéro du 17 avril. M. Gerry Brown y trouvait l'avantage d'une promesse (bien tenue) d'appui (1) ma-

(1) Le professeur Buchanam, Epes Sargent, Charles Sotheran et d'autres écrivains connus, sans nous compter, lui fournirent de la copie et H.-P. B. et moi plusieurs centaines de dollars pour ses dépenses courantes. Il reconnaît ce dernier genre d'appui dans son article de tête du 1er juin 1875, intitulé « Bâti sur le roc ».

tériel et littéraire, et le public qui s'intéressait à ce genre de question était averti que le journal serait désormais l'organe d'un nouveau mouvement qui placerait le spiritualisme américain sur un pied plus philosophique et intellectuel. La circulaire faisait remarquer que les principaux journaux spiritualistes étaient « obligés de consacrer la plupart de leurs colonnes à des communications du genre le plus banal et personnel ne pouvant intéresser que les amis des esprits qui les faisaient » et les commençants. On citait le *Spiritualist* de Londres et la *Revue Spirite* de Paris comme exemple du genre de journal qui devrait exister depuis longtemps dans ce pays (E. U.)— un journal qui donnerait plus de place à la discussion des principes, aux doctrines philosophiques et à une saine critique qu'à la publication des mille et un petits événements des cercles. » Voici le troisième paragraphe :

« C'est le grand défaut du spiritualisme américain d'enseigner si peu de choses dignes de l'attention d'un homme sérieux : que si peu de ses phénomènes soient produits dans des conditions satisfaisantes pour des gens qui ont fait des études scientifiques; que sa propagande soit entre les mains de personnes incompétentes, pour ne pas dire plus; et qu'en échange des croyances bien ordonnancées des diverses religions, il n'offre qu'un système incoordonné de relations et de responsabilités présentes et futures, morales et sociales (1).

(1) Les spiritualistes m'ont adressé alors et depuis beaucoup de reproches sur ma sévérité à l'endroit de l'immoralité théorique et pratique des médiums et de certains groupes de pré-

C'est moi seul qui écrivis cette circulaire, qui en corrigeai les épreuves et qui payai l'impression. C'est dire que personne ne me dicta un seul mot ni n'introduisit aucune phrase, ni ne me domina d'aucune façon. Je l'écrivis expressément pour obéir aux désirs des Maîtres, qui voulaient nous voir — H.-P. B. et moi — aider l'éditeur du *Scientist* qui traversait une crise difficile, et je choisis mes arguments au

tendus spiritualistes, mais je n'ai jamais rien écrit de plus mordant que ce qu'on peut lire dans les articles ou les livres de leurs principaux écrivains. Sans compter la méprisante opinion que ce paon des médiums, Home, professait de tous ses frères et collègues. Mrs Hardinge Britten écrit dans le *Nineteenth century Miracles*, p. 426) que ses esprits contrôleurs lui ont affirmé « que les pires ennemis du spiritualisme naîtront dans son sein et que les coups les plus cruels lui seront portés par des spiritualistes eux-mêmes ». Ailleurs, elle dit encore : « Et ainsi cette grande cause a été élevée sur la croix du martyre entre les larrons de l'impureté et de la cupidité, comme tous les grands sauveurs du monde ». Si elle n'a pas encore succombé, ce n'est pas faute d'efforts de la part de l'humanité pour miner son intégrité par la corruption intérieure aussi bien que par l'antagonisme externe ». L'amour libre « d'un germe assoupi, avait grandi jusqu'à la pleine maturité d'un mouvement considérable... le flot monstrueux des doctrines licencieuses, accompagné d'une monstrueuse licence de conduite, qui pendant un certain temps s'étendit comme une contagion à travers les États-Unis... répandit une injuste et fâcheuse odeur sur les croyances et la réputation de dizaines de millions d'innocents, etc. » Jamais je n'ai rien écrit de si fort ; pourtant, Mrs Britten n'a pas exagéré le fâcheux état de choses sorti de ce commerce illimité entre vivants et défunts. Régulariser ce commerce, en montrer les périls, faire voir ce que c'est que le vrai spiritualisme et comment on peut se développer spirituellement, voilà le plan de H.-P. B. et ses vrais motifs de se déclarer spiritualiste. Je crois que cela paraîtra évident à tous ceux qui la suivront à travers sa vie jusqu'au jour de sa mort.

mieux de mon jugement. Quand la circulaire fut finie d'imprimer et que j'en eus corrigé les épreuves, et mis le tout au point, je demandai par lettre à H.-P. B. si elle trouvait qu'il valait mieux publier anonymement ou sous mon nom. Elle répondit que les Maîtres voulaient qu'elle fût signée ainsi : « Pour le comité des Sept, Fraternité de Louxor ». Ainsi fut fait. Elle m'expliqua plus tard que notre travail et beaucoup d'autre du même genre était surveillé par un comité de sept adeptes du groupe égyptien de la Fraternité Mystique Universelle (1). Elle n'avait pas encore vu la circulaire, mais alors je lui en portai une qu'elle se mit à lire attentivement. Tout à coup, elle me dit en riant de regarder l'acrostiche formé par les premières lettres des six paragraphes. Je vis à mon grand étonnement que c'était le nom sous lequel je connaissais l'adepte égyptien sous lequel j'étudiais et travaillais alors. Plus tard, je reçus un certificat écrit en lettres d'or sur un papier vert épais, témoignant que j'étais attachée à cet « Observatoire » et que trois Maîtres (avec leurs noms) me surveillaient de près. Ce titre de Fraternité de Louxor fut indélicatement emprunté plusieurs années après par les inventeurs de l'attrape-nigauds connu sous le nom de H. B. de L.. » L'existence de la véritable Loge est indiquée dans La *Royal Masonic Cyclopedia* de Kenneth Mackenzie (p. 461).

Rien ne me fit tant d'impression à cette époque de mes expériences occultes avec H.-P. B que cet

(1) J'ai déjà expliqué que j'avais commencé par travailler pour la partie égyptienne de la section africaine avant d'appartenir à la section hindoue.

acrostiche, ce me fut une preuve que l'espace ne fait pas obstacle à la transmission de pensée de l'esprit du Maître à celui de l'élève, et cela vint à l'appui de la théorie qui veut que tandis qu'il travaille pour le bien du monde, l'agent puisse être induit par ses surveillants à faire ce qu'ils veulent, sans qu'il ait le moins du monde conscience que son esprit fonctionne sous une impulsion qui n'est pas celle de son propre Ego. Si on applique cette théorie qui n'a rien de déraisonnable ni d'anti-scientifique à l'ensemble de l'histoire de la Société Théosophique, combien ne peut-on pas supposer de cas où chacun de nous aurait fait inconsciemment ce qu'il fallait qu'il fît, mais qui aurait pu n'être pas fait si une influence extérieure ne nous avait poussés à agir? Et combien de nos misérables erreurs, de nos fausses démarches, de nos regrettables excentricités n'ont pas été le simple résultat d'un abandon momentané à nos mauvaises tendances, fruits de notre tempérament, de notre ignorance, de notre faiblesse morale ou de la bigoterie de nos préjugés? On s'est souvent demandé pourquoi les scandales variés dont nous avons eu à souffrir, comme celui des Coulomb et d'autres moins graves, n'avaient pas été prévus et prévenus par les Maîtres; pourquoi H.-P. B. n'avait pas été avertie des intentions des traîtres; et pourquoi aucun appui ne fut accordé au moment de la crise en apparence la plus dangereuse, pourquoi aucun guide spirituel n'intervint. Il va sans dire que de semblables questions supposent cette chose absurde que des Mahâtmas qui croient au Karma et règlent leurs actions sur la stricte application de ses lois, auraient été se servir de nous comme

de pantins tirés par des ficelles ou comme des caniches faiseurs de tours, aux dépens de notre Karma et de nos droits personnels. Ce qu'il faut à certains moments de l'évolution sociale, c'est probablement qu'une certaine personne fasse écrire ou dire une certaine chose qui entraînera de grandes conséquences. Si cela peut se faire sans nuire au Karma de l'individu, il peut lui être donné une impulsion mentale qui engendrera l'enchaînement de cause à effet. Ainsi, les destinées de l'Europe sont entre les mains de trois ou quatre hommes qui pourraient se trouver embarqués sur le même bateau. Une bagatelle pourrait décider de la destruction d'un royaume, de la transformation en fléau d'une race donnée ou de l'ouverture d'une ère de paix et de prospérité. S'il importait à l'intérêt entier de l'humanité qu'une de ces choses arrivât à ce moment, et si *aucun autre moyen ne pouvait amener le résultat*, on pourrait admettre la légitimité d'une suggestion mentale extérieure qui précipiterait la crise. Ou pour prendre un cas plus simple, historique, d'ailleurs : on était arrivé au moment où le monde avait besoin d'une clef convenable pour le déchiffrement des hiéroglyphes; de grandes et précieuses vérités restaient enfouies dans la littérature de l'ancienne civilisation égyptienne, le temps était venu de les publier de nouveau. Faute d'autre moyen, un laboureur arabe se sent poussé à creuser dans un endroit déterminé, ou à briser tel vieux sarcophage : il y trouve une pierre gravée ou un papyrus qu'il vend à M. Grey à Thèbes en 1820 ou au signor Casati à Karnak ou à Louxor, qui à leur tour les transmettent à Champollion, à Young ou à Ebers.

Ceux-ci y trouvent la clef qui leur permet de déchiffrer des documents anciens très importants. Ces bienfaiteurs cachés de l'humanité nous tendent une main secourable et non fratricide. Ou encore, un exemple personnel : j'ai l'inspiration d'acheter un certain journal un certain jour; j'y lis un certain article qui me décide à faire une démarche très naturelle. Celle-ci peu après me met en rapport avec H.-P. B. et il en découle la fondation de la Société Théosophique et toutes ses conséquences. Je ne gagne point de mérite à faire la première démarche; mais si elle produit un bon effet, que je m'y donne tout entier et que j'y travaille avec une ardeur inégoïste, alors je prends vraiment part à tout le bien qui en résulte pour l'humanité. J'ai vu une fois de pauvres gens à Galles qui tâchaient de toucher les paniers de nourriture que d'autres plus riches portaient en aumône sur leur tête à des moines bouddhistes. M'étant informé du pourquoi, j'appris qu'un vif sentiment de sympathie leur faisaient partager le mérite acquis par l'acte de charité. J'en tirai plus de fruit que d'un long sermon et j'ai depuis fait entrer cette idée dans mon Catéchisme Bouddhique.

J'ai trouvé la semaine dernière dans mes papiers une vieille lettre de l'Hon. Alex. Aksakof, de Saint-Pétersbourg. Quoique cela ne puisse pas être une de celles qui furent si étrangement enlevées des sacs de la poste en route pour New-York et remises à Philadelphie, puisqu'elle est datée du 16 avril 1875 et n'a pu m'arriver qu'après la fin de ma visite à H.-P. B., elle renferme un post-scriptum au crayon sur la quatrième page, de l'écriture singulière de John

King. Il me dit que mon correspondant est vraiment « un homme honnête et savant », ce que tout le monde reconnaît maintenant. Je ne peux dire la date exacte de l'arrivée de cette lettre ayant perdu ou donné l'enveloppe. M. Aksakoff m'y raconte qu'après avoir lu mes lettres au *Graphic* et en avoir observé l'effet dans les deux hémisphères, il est convaincu qu'il est nécessaire de faire étudier de près les phénomènes par les plus grands des savants. Il me demande si je ne pourrais pas organiser un comité de ce genre et me dit que cela a été fait en Russie. Quatre professeurs d'universités différentes ont procédé à une étude en commun des phénomènes et en ont reconnu l'authenticité. Ces savants messieurs pourront, si je le désire, m'envoyer un appel commun à leurs collègues américains de faire comme eux et de trancher une fois pour toutes le problème qui importe le plus au bien de la race humaine. C'était évidemment le motif même qui m'avait décidé à entreprendre mes recherches chez les Eddy, mais je trouvai que les obstacles présentés par l'obstination ignorante et brutale des médiums et de leurs « guides » étaient vraiment insurmontables et je signalai le fait dans mon livre. Cela m'amusa de lire un post-scriptum daté de deux jours plus tard où M. Aksakoff, qui avait entre temps fini de lire la traduction russe que H.-P. B. avait fait de mon livre, disait qu'il était bien évident qu'aucune étude seientifique n'était possible avec des gens comme les médiums et me priait de considérer sa proposition comme non avenue. Les choses n'en restèrent pourtant pas là, la correspondance continua et nous fûmes priés, H.-P. B. et moi, de choisir

des médiums dignes de foi pour les envoyer à Saint-Pétersbourg où ils seraient soumis à des épreuves par un comité spécial de professeurs de l'Université Impériale de Saint-Pétersbourg. Nous acceptâmes cette mission et l'annonce en parut dans le *Spiritual Scientist* du 8 juillet 1875, autant que je peux le supposer dans le désordre où les coupures de journaux se présentent dans notre *Scrap-book*, vol. I. En tout cas la traduction d'une lettre d'Aksakoff à H.-P. B. ouvrant ainsi les négociations fut publiée dans ce numéro. « Voici ce que je vous demande, ainsi qu'au colonel Olcott, de vouloir bien faire: Seriez-vous assez bonne pour traduire en anglais l'Appel aux médiums ci-inclus... de vous entendre et de nous faire savoir (à la Société impériale d'expériences physiques,) quel serait le meilleur médium américain que nous pourrions faire venir à Saint-Pétersbourg dans l'intérêt de la cause ? Nous voudrions d'abord des médiums qui puissent produire des manifestations simples mais fortes, en pleine lumière. Faites tout en votre pouvoir pour nous procurer de bons médiums, mettez-vous tout de suite en campagne et conseillez-nous sans perdre de temps. Rappelez-vous que la question d'argent n'existe pas », etc.

Naturellement, cette lettre nous amena des quantités d'offres, et nous éprouvâmes personnellement les pouvoirs de plusieurs médiums qui nous firent voir quelques phénomènes surprenants et vraiment beaux. Quelques imposteurs en prirent prétexte pour donner une séance publique de soi-disant possession au théâtre de Boston, un dimanche soir de ce même

mois de juillet, en se donnant comme engagés pour la Russie. Nous les dénonçâmes dans une lettre envoyée le 19 juillet 1875 à tous les journaux de Boston.

CHAPITRE VI

Désapprobation orientale.

Tout le public occidental s'est persuadé, d'un commun accord, que les médiums professionnels dont les moyens d'existence dépendent de leur faculté de montrer au moment voulu des phénomènes psychiques aux gens qui les paient pour cela, doivent être grandement tentés, le cas échéant, de fournir des tours de passe-passe au lieu de réalités. Pauvres presque toujours, malades, souvent obligés cependant d'élever leurs enfants ou parfois d'entretenir un mari infirme ou paresseux, avec un gagne-pain médiocre en tous cas, car leur état psychique dépend de conditions atmosphériques ou psycho-physiologiques qu'ils ne peuvent modifier, qu'y aurait-il de surprenant à ce qu'un jour de loyer ou de quelque autre impérieuse nécessité, leur sens moral faiblît un peu ? Ils cèdent naturellement à la tentation que leur offrent des gens crédules qui ne demandent qu'à être trompés. En tout cas, telle est l'explication que des médiums m'ont fournie. Ils m'ont raconté leurs misérables biogra-

phies, comment le don fatal de clairvoyance avait empoisonné leur enfance en les faisant éviter et persécuter par leurs camarades, rechercher et mépriser par les curieux, montrer comme des curiosités par des barnums au profit de leurs parents (voir l'histoire tragique de l'enfance des Eddy telle qu'ils me l'ont racontée, dans *People of the other World*, chap. II) et en développant en eux les germes d'hystérie, de phtisie, de scrofule qui détruisent leur santé. Personne n'a mieux connu les médiums que Mrs Hardinge Britten : or elle m'a dit à New-York, en 1875, qu'elle n'a pour ainsi dire jamais connu de médium qui ne fût de tempérament phtisique ou scrofuleux, et je crois que l'observation médicale relève en eux des troubles fréquents de l'appareil reproducteur. L'exercice habituel de cette profession est, je crois, très dangereux physiquement, sans parler de son inconvénient moral. Tous les médecins nous apprennent qu'il est très malsain et qu'il peut être fatal de dormir dans une pièce mal ventilée au milieu de toute sortes de gens, dont certains peuvent être malades. Mais combien plus grands les risques que court le pauvre médium professionnel obligé de subir le voisinage de tous ceux qui se présentent, sains ou malades, physiquement ou moralement, et de baigner dans leur aura magnétique : grossière, sensuelle, irréligieuse, brutale de pensée, de parole et d'action ou toute contraire. Hélas, les malheureux ! c'est une prostitution psychique. Trois fois heureux ceux qui peuvent développer et manifester leurs dons dans un cercle pur et supérieur, comme autrefois les voyantes gardées dans les Temples !

Tout ceci relève de l'enquête entreprise par H.-P. B. et moi à la requête d'Aksakoff, en faveur du comité scientifique de Saint-Pétersbourg. Tout en nous rendant compte qu'il nous faudrait choisir parmi les professionnels, car il n'était guère probable qu'aucun médium privé consentît à se soumettre à la publicité et aux ennuis d'une pareille épreuve, nous décidâmes de nous assurer complètement de la réalité et de la régularité relative des pouvoirs psychiques du médium mâle ou femelle que nous aurions à recommander. Le désir de M. Aksakoff d'avoir de préférence des phénomènes « en pleine lumière » était tout à fait raisonnable, car cela réduit au minimum les chances de succès des fraudes. Cependant il n'y avait guère alors — et il n'y a toujours guère — de médium qui pût compter sur quelque chose de bien frappant en séance de jour. Notre choix se serait réduit à deux ou trois personnages comme C. H. Foster ou le docteur Slade qui étaient à peu près sûrs de leurs résultats de jour ou de nuit. Nous résolûmes de choisir en tout cas un excellent médium, qu'il fût à la hauteur des espérances de M. Aksakoff ou non. Ces recherches durèrent plusieurs mois, jusqu'en mai 1876 si je ne me trompe, et au risque d'interrompre la suite chronologique de l'histoire de la Société Théosophique, je raconterai de mon mieux les péripéties de cette enquête russe sur les médiums afin d'en finir avec cet épisode.

L'été de 1875, une femme nommée Young vivait à New-York de ses talents de médium. D'après mes souvenirs qui sont assez vagues, c'était une forte personne de manières truculentes, solide physiquement

et psychiquement. Sa façon de bousculer les « guides aux pays des Esprits » contrastait de la manière la plus divertissante avec les accents mielleux de la plupart des autres médiums. « Allons, esprits, disait-elle, pas de paresse, dépêchez-vous. A quoi pensez-vous donc ? Remuez ce piano, faites ceci, faites cela. Allons voyons, nous attendons. » « *Et ils le faisaient*, comme soumis à sa volonté. Son principal phénomène consistait à faire soulever par les esprits et agiter en mesure un grand piano fort lourd, tandis qu'elle en jouait. J'entendis parler d'elle et je demandai à H.-P. B. de venir avec moi voir ce qu'elle savait faire. Elle y consentit et je mis dans ma poche un œuf cru et deux noisettes dont on verra tout à l'heure l'utilité. Je ne dépends pas heureusement uniquement de ma mémoire, car j'ai là un extrait du *New York Sun* (4 septembre 1875) qui donne un compte rendu exact de la séance et de mes épreuves. Il y avait quinze personnes présentes : « La séance commença par le soulèvement du piano par les pouvoirs invisibles, trois fois pour oui, une fois pour non, en réponse aux questions posées de Mrs Young qui tenait ses mains légèrement posées sur le pupitre. Ensuite elle s'assit et joua plusieurs airs et l'instrument se soulevait en mesure.

« Elle se plaça ensuite à un bout du piano et demanda au colonel Olcott et à tous ceux qui voudraient tenter l'expérience de mettre leur main gauche sous l'instrument. Sous cette main elle mit doucement la sienne et à sa demande le lourd piano se souleva à cette extrémité sans effort de sa part. (Le reporter dit ailleurs : « qu'il ne pouvait pas soulever

ce piano tant il était lourd ».) Le colonel demanda alors à tenter une épreuve qui ne pouvait nuire au médium. Mrs Young ayant consenti, le colonel sortit un œuf d'une boîte et la pria de le tenir dans sa main sous le piano et de prier les esprits de le soulever. Le médium répondit qu'on ne lui avait jamais demandé pareille épreuve dans tout le cours de sa carrière et qu'elle ne savait pas ce qui arriverait, mais qu'elle pouvait essayer. Elle prit l'œuf, le tint comme on l'avait dit et pria les esprits de voir ce qu'ils pourraient faire en frappant sur le piano de l'autre main. Aussitôt le piano s'éleva comme avant et resta un moment en l'air. Cette expérience neuve et frappante eut un plein succès.

Mrs Young demanda alors aux gens les plus lourds de l'assistance de venir s'asseoir sur l'instrument, invitation acceptée par sept dames et messieurs. Elle joua une marche et le piano et les sept personnes furent aisément soulevées. Le colonel sortit alors deux noisettes de sa poche et demanda aux esprits de les casser sous les pieds du piano sans gâter l'intérieur. Le but de cette épreuve était de démontrer l'intelligence du pouvoir caché derrière la femme. Les esprits voulaient bien, mais l'expérience ne put se faire parce que la piano reposait sur des roulettes.

« Il demanda ensuite la permission de tenir lui-même l'œuf sous le clavier tandis que Mrs Young mettrait sa main sous la sienne en la touchant, afin qu'il fût bien démontré qu'elle n'employait aucune force musculaire. L'épreuve acceptée et aussitôt tentée, le piano se souleva comme avant. Les manifestations se terminèrent ce soir-là par le soulèvement du piano

sans que les mains du médium le touchassent. »

Voilà sûrement un très frappant exemple de pouvoir psycho-dynamique. Non seulement un piano de sept octaves et demie trop lourd pour que personne pût le soulever par un bout, s'éleva sans l'exercice de la force musculaire du médium ni d'aucune personne présente, dans une chambre bien éclairée, mais on eut la démonstration d'une *compréhension intelligente des demandes par leur accomplissement.* Admettons que l'intelligence du médium fût seule en jeu, il reste à savoir comment elle transformait la pensée en volonté puis en force. Cette épreuve finale de faire soulever l'instrument tandis que sa main se posait sous la mienne tenant l'œuf contrairement aux lois de la gravité, me parut ainsi qu'à H.-P. B. une preuve certaine de ses pouvoirs et nous lui offrîmes de la recommander à M. Aksakoff à la condition de se soumettre à une série d'épreuves sans danger mais convaincantes qui nous permettraient en cas de succès d'engager notre responsabilité. Elle refusa alléguant la longueur du voyage et sa répugnance à quitter son pays pour aller chez des étrangers. Je ne sais ce qu'elle devint, mais j'appris qu'elle avait adopté mon œuf comme démonstration de la réalité de ses pouvoirs. Elle n'avait rien de bien spirituel, mais je pensais que sa façon d'aller à l'encontre des lois physiques pourrait surprendre le professeur Mendeleyef et les autres savants.

Mrs Mary Baker Thayer, de Boston, montrait ses pouvoirs sous une forme beaucoup plus jolie et poétique et je consacrai cinq semaines de cet été-là à étudier ses phénomènes. C'était ce qu'on appelle un

« médium de fleurs », c'est-à-dire une psychique en présence de laquelle il pleuvait des fleurs, des jeunes pousses, des plantes grimpantes, des herbes, des feuilles et des branches fraîchement arrachées d'arbres, parfois exotiques et qu'on ne pouvait trouver que dans des serres. Quand je la connus, c'était une femme d'un certain âge, de manières agréables, très complaisante pour les épreuves et toujours aimable et gaie. Cependant comme beaucoup de professionnels, elle buvait un peu, pour se refaire, disait-elle, et je le crois, après l'épuisement de force nerveuse causé par les phénomènes. Je suis convaincu que c'était un vrai médium, mais je *sais* aussi qu'elle recourait en plus à la fraude. Je le sais parce que je la pris sur le fait un soir en 1878 peu avant notre départ pour les Indes, quand elle voulut me convaincre qu'elle savait faire passer la matière à travers la matière et imiter la célèbre expérience de Zollner aidé du médium Slade. J'ai beaucoup regretté qu'elle eût essayé de me tromper, car jusque-là je n'en aurais eu rien que de bon à dire. Il est triste de penser que ces pauvres médiums, martyrs de la curiosité et de l'égoïsme humain, soient si souvent, pour ne pas dire toujours, acculés à la nécessité d'abuser de la crédulité générale par le manque de ressources, et de surveillance de la part de sociétés spirites convenablement constituées et disposants de fonds suffisants. J'ai toujours plaint plus que blâmé ces malheureux médiums et rejeté toute la responsabilité sur la société spiritualiste entière à laquelle elle incombe. Que ceux qui pensent autrement essaient pendant quelque temps de la faim et de l'abandon et nous verrons s'ils continuent à se

montrer si sévères pour les fraudes psychiques. Un long compte rendu de mon enquête sur Mrs Thayer, à laquelle H.-P. B. avait participé en partie, parut dans le *New York Sun* du 18 août 1875 et fut considérablement reproduit en Europe et en Amérique et traduit en plusieurs langues. Voici comment se passaient les séances de Mrs Thayer : Tout le monde étant réuni, une personne respectable était choisie d'un commun accord pour examiner la chambre et les meubles, fermer et même cacheter les fenêtres, fermer les portes à clef et garder les clefs. Si le médium ne comptait pas tromper son monde, elle permettait aussi de fouiller ses vêtements pour s'assurer qu'elle ne cachait pas de fleurs ou autres objets. Elle m'y autorisa toujours et même consentit à se laisser attacher et sceller dans un sac, épreuve que j'avais d'abord employée avec Mrs Holmes. Ensuite chacun s'asseyait autour d'une grande table à manger, on faisait la chaîne (le médium comme les autres), on éteignait les lumières et on attendait dans l'obscurité que les phénomènes se produisissent. Au bout de quelque temps, on entendait trottiner sur la table nue, on sentait un parfum et Mrs Thayer demandait la lumière. On voyait alors tantôt la table entièrement couverte de fleurs et de plantes, tantôt celles-ci répandues sur les vêtements ou les cheveux des assistants. Quelquefois il venait des papillons, ou on entendait un vol d'oiseau en l'air et on pouvait voir une colombe ou un serin ou une linotte voleter d'un coin à l'autre, ou bien un poisson rouge palpitait sur la table humide comme s'il sortait de l'eau. Tout à coup quelqu'un s'écriait de joie et de surprise en trouvant dans sa main une

fleur demandée mentalement. Un soir je vis en face d'un Écossais une grande plante de bruyères de son pays avec ses racines et la terre collée après, comme venant d'être arrachée. Il y avait même trois petits vers qui se tortillaient dans la terre. C'était un événement habituel de voir apporter des muguets ou d'autres plantes avec leur terre et leurs racines, fraîchement arrachées du pot ou de la plate-bande : j'en ai eu moi-même. Mais j'ai eu mieux. Un jour en visitant le cimetière de Forest Hills aux environs de Boston et en traversant les serres, je remarquai une plante curieuse avec des feuilles longues, étroites, rubannées de blanc et de vert pâle, appelée Dracœna regina. Je dessinai au crayon bleu sous une des feuilles l'étoile à six pointes et je demandai mentalement aux esprits de me l'apporter à la prochaine séance de Mrs Thayer le lendemain soir. Et pour être plus sûr d'elle, je m'assis à côté et lui tins les mains. Je sentis dans l'obscurité tomber quelque chose de frais et d'humide sur une de mes mains et à la lumière je vis que c'était ma feuille de Dracœna marquée. Mais pour être plus sûr encore, je retournai à la serre et je vis que la feuille avait été détachée du tronc et que la déchirure coïncidait avec celle que j'avais en poche. Un certain nombre de faits de ce genre que je n'ai pas de place pour citer en passant, me convainquirent que Mrs Thayer était une vraie psychique. Du reste, un certain phénomène physiologique vint confirmer mon impression et jeter une grande lumière sur le problème même du médiumnisme. Tenant ses deux mains dans les miennes, je remarquai qu'au moment même de la chute des plantes sur la table, elle frissonnait et ses

mains devenaient glacées instantanément comme si de la glace eût soudain coulé dans ses veines. Un moment après, ses mains reprenaient la température normale. Je mets tous les savants sceptiques au défi d'imiter eux-mêmes ce phénomène. Il semble indiquer un changement total de « polarité vitale » pour la production des phénomènes, pour me servir d'une expression technique. Quand H.-P. B. évoqua un fantôme entier (*P. O. W.* 477) hors du cabinet de Mrs Holmes, elle me serrait convulsivement la main, et la sienne était glacée. La main du signor B. l'était également après la production de l'averse et le passage en transe cataleptique des hystériques et d'autres états de profonde inconscience sont accompagnés d'un abaissement anormal de température. Le docteur Moll (*Hypnotism*, 113) dit que les expériences « tout à fait surprenantes » de Kraft Ebbing prouvent que nous devons « reconnaître que la suggestion hypnotique agit de façon étonnante sur la température du corps ». Il est donc juste de conclure qu'un tel changement de température remarqué chez Mrs Thayer et d'autres au moment de la production des phénomènes démontrent leur bonne foi : on ne pourrait pas simuler cet effet pathologique. Pour ne pas insister davantage sur le cas de ce médium quelqu'intéressant qu'il soit, j 'ajouterai seulement qu'en une seule séance publique, je comptai et reconnus 84 espèces de plantes ; une autre fois, dans des conditions imposées par moi, je vis des oiseaux apparaître, je les attrapai et je les *gardai* ; encore, en plein jour, dans une maison particulière, je vis des fleurs et une branche arrachée d'un arbre du

jardin; ou encore dans la même maison amie, où H.-P. B. et moi nous étions en séjour, venus elle de Philadelphie, moi de New-York pour poursuivre nos recherches en faveur d'Aksakoff, nous vîmes de grosses pierres et un drôle de vieux couteau de table d'un ancien modèle jetés sur la table. Mais une certaine rose que la gracieuse Pushpa Yakshni de Mrs Thayer m'avait donnée (voir l'article Elémentals du feu, *Theosophist*, vol. XII, 259) servit de véhicule à un phénomène de H.-P. B. qui dépassa tout ce que j'avais jamais vu faire à aucun médium.

Notre aimable hôtesse, Mrs Charles Houghton, femme d'un notaire bien connu de Boston, qui habitait le faubourg de Robury, me mena un jour en voiture en ville pour assister à une des séances publiques de Mrs Thayer. H.-P. B. refusa de venir et nous la laissâmes dans le salon causant avec Mr Houghton. La voiture devait venir nous chercher à une certaine heure, et la séance ayant été courte, tout le monde partit, sauf une dame, Mrs Houghton et moi. Pour passer le temps, je demandai Mrs Thayer de nous donner une séance particulière, et elle y consentit. Nous prîmes donc place à la table, je tenais les deux mains du médium et je plaçai mon pied sur les siens, une des dames ferma les portes et s'assura des fenêtres, l'autre s'occupa de la lumière. Après avoir attendu quelque temps dans l'obscurité, on n'entendit point tomber des plantes, mais la voiture arriver à la porte et au même instant quelque chose de frais et d'humide comme un flocon de neige tomba doucement sur le dessus de ma main. Je ne dis rien jusqu'à ce que les bougies fussent rallu-

mées et je continuai à tenir les mains de Mrs Thayer, ce que je fis remarquer aux dames. La fleur tombée sur ma main était un ravissant bouton de rose mousse double à moitié ouvert et couvert de rosée. Le médium tressaillant comme si quelqu'un avait parlé derrière elle, dit : « Les esprits disent, colonel, que ceci est un présent pour Mme Blavatsky. » Je la tendis à Mrs Houghton qui en rentrant la remit à H.-P. B. que nous trouvâmes fumant des cigarettes et causant encore avec notre hôte. Mrs Houghton sortit pour ôter son manteau et son chapeau et je m'assis avec les autres. H.-P. B. tenait la rose et la sentait avec cet air lointain que ses intimes lui connaissaient lors des productions de phénomènes. M. Houghton interrompit sa rêverie en disant : « Quelle jolie fleur, Madame, voulez-vous me permettre de la voir ? » Elle la lui tendit avec le même air rêveur et presque machinalement. Il la sentit et s'écria : « Mais qu'elle est lourde ! Je n'ai jamais vu une fleur pareille ! Voyez le poids la fait pencher sur sa tige. » « Que dites-vous là, fis-je, elle n'a rien d'extraordinaire ou du moins n'avait rien quand elle est tombée il y a un moment sur ma main. Faites voir. » Je la pris de la main gauche, et voilà qu'elle était fort lourde. « Prenez garde, ne la cassez pas », cria H.-P. B. Je redressai doucement le bouton entre le pouce et l'index de ma main droite et je l'examinai. Rien de visible n'expliquait ce poids anormal. Mais je vis tout à coup une fine lueur jaune dans l'intérieur et comme poussée par un ressort une lourde bague d'or sauta de la fleur et tomba par terre à mes pieds. La rose se redressa aussitôt et perdit son poids

insolite. M. Houghton et moi, hommes de loi tous deux, mûs par la prudence professionnelle, nous examinânes soigneusement la fleur, sans pouvoir découvrir la moindre indication que les pétales eussent été écartés ; ils étaient si serrés et imbriqués qu'il n'était pas possible d'introduire la bague sans abîmer le bouton. D'ailleurs, comment H.-P. B. aurait-elle pu faire ce tour sous nos yeux en pleine lumière de trois becs de gaz et n'ayant pas gardé la rose dans sa main droite plus de deux minutes avant de la donner à M. Houghton ? Il y a bien une explication possible par la science occulte : la matière de la rose et celle de la bague pouvaient avoir été élevées à la quatrième dimension puis ramenées à la troisième au moment où la bague sauta de la fleur. C'est certainement ce qui arriva et les physiciens qui ont l'esprit large voudront bien remarquer que la matière peut conserver son poids en perdant son étendue comme le prouve cette charmante expérience. La bague se trouva peser une demi-once et je la porte encore à l'heure qu'il est. Ce n'était pas une création mais un apport : elle appartenait, je crois, à H.-P. B. et elle porte la marque du contrôle. C'était une bague à phénomènes à en juger par ce qui arriva un an et demi après. La Société Théosophique avait alors un an et H.-P. B. et moi nous occupions deux appartements dans la même maison. Un soir, Mrs W. H. Mitchell, ma sœur (1), vint avec son mari nous faire une visite et au cours de la conversation

(1) Si quelqu'un veut le lui demander, elle confirmera certainement mon récit. Elle habite Orange, New Jersey, U. S. A.

demanda à voir la bague et me pria de raconter son histoire. Elle la regarda, la passa à son doigt pendant que je parlais, puis la tendit à H.-P. B. en la posant sur la paume étendue de sa main gauche. Mais H.-P. B. sans la prendre, ferma dessus les doigts de ma sœur, lui tint la main un moment, puis la laissant aller lui dit de regarder. Ce n'était plus un simple anneau d'or. Nous y trouvâmes sertis trois petits diamants en forme de triangle. Comment cela se fit-il? La théorie la moins miraculeuse,



c'est que H.-P. B. avait fait mettre les diamants par un bijoutier et nous avait empêchés par suggestion de les voir jusqu'au moment où elle ouvrit la main de ma sœur. En tant qu'expérience d'hypnotisme, c'est une chose très compréhensible. J'ai vu faire et fait moi-même des choses du même genre. On peut rendre invisible non seulement un petit diamant, mais un homme, une chambre pleine de monde, une maison, un arbre, un rocher, une route, une montagne — n'importe quoi : la suggestion hypnotique semble offrir des possibilités infinies. De quelque façon qu'on explique ce phénomène, il fut admirablement réussi.

Pour en revenir à Mrs Thayer : son genre de pouvoirs nous satisfaisait si bien que nous lui offrîmes d'aller en Russie, mais elle refusa comme Mrs Young et pour les mêmes raisons. Les mêmes propositions faites à Mrs Huntoon, sœur des Eddy, à Mrs Andrews et au docteur Slade, furent également repoussées. L'affaire traîna jusqu'à l'hiver de 1875, et alors la Société Théosophique était fondée. Le comité de M. Aksakoff avait rompu le contrat primitif qui as-

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE
TOULOUSE

surait une étude sérieuse des phénomènes et, ayant à sa tête le professeur Mendeleyeff, un matérialiste renforcé, avait publié un rapport préjudiciel basé sur des suppositions et non sur l'évidence. Sur quoi M. Aksakoff décida noblement et par pur amour de la vérité, de remplir le programme primitif à ses risques et périls. Il écrivait à peu près à ce moment dans le *Spiritualist* de Londres :

« Quand je résolus d'appeler des médiums à Saint-Pétersbourg... je m'arrêtai à un plan de campagne que je communiquai au colonel Olcotten le priant de choisir des médiums en Amérique. Je lui dis que je désirais fournir à notre comité les moyens de prouver les mouvements anormaux d'objets solides en pleine lumière sans contact avec aucune personne vivante. Je voulais aussi trouver des médiums qui pussent mettre des solides en mouvement derrière des rideaux dans l'obscurité tout en restant eux-mêmes assis en vue des assistants, etc. »

Tout ceci donnera à mes lecteurs une idée des phénomènes physiques extraordinaires qui se passaient alors en Occident. En Orient, on entend parler de temps en temps de déplacements d'objets lourds comme des meubles, de la batterie de cuisine, des vêtements, etc., mais on considère cela avec horreur et jamais les témoins ne penseraient à en faire l'objet d'une étude scientifique. Au contraire, cela passe pour un malheur, une intervention des mauvais esprits, souvent d'âmes errantes de parents ou d'amis intimes, et on n'a qu'une idée : c'est de se débarrasser de tels ennuis. Je ne fais que répéter ce qui a été expliqué souvent par tous les écrivains théoso-

phiques, que pour les Asiatiques tout commerce entre les vivants et les morts est une preuve redoutée que ceux-ci ne sont pas délivrés de leurs liens terrestres et sont ainsi arrêtés dans leur évolution normale vers l'état de purs esprits. L'Occident, au contraire, en dépit de ses croyances religieuses, envisage la vie future d'une façon toute matérialiste comme une extension de celle-ci dans le temps et même dans l'espace (à considérer ses notions physiques de ciel et d'enfer) et ne peut se persuader de la réalité d'une existence consciente *post mortem* qu'en voyant les phénomènes physiques et concrets qu'énumère M. Aksakoff et qui étonnent les gens qui fréquentent des médiums (1). L'Orient, au contraire, tend aux conceptions philosophiques et spirituelles et de tels phénomènes ne semblent aux Asiatiques que des preuves de la possession de pouvoirs psychiques inférieurs chez ceux qui les exhibent. Des expériences comme celles de ma bague sortie d'une fleur, des pluies de plantes, fleurs et oiseaux de Mrs Thayer ou du piano de Mrs Young soulevé sur des œufs, ne paraissent pas horribles à l'imagination d'un matérialiste occidental, mais seulement d'intéressants mensonges trop étonnants pour être scientifiques, mais importants s'ils pouvaient être établis. Je suis sûr que j'ai entendu dire cent fois pour une aux Indes que c'était grand dommage que H.-P. B. exhibât des phénomènes,

(1) En préparant « le troisième objet de la société » (si discuté) à New-York, j'étais très imbu de ce fait et en même temps encore très ignorant de l'ampleur de la science orientale. Si j'avais su quels maux devaient fondre sur nous sous prétexte de développement des pouvoirs psychiques, je l'aurais rédigé autrement.

car cela prouvait qu'elle n'avait pas atteint un haut degré de Yoga. Il est certain que Patanjali dissuade les Yogi, comme Bouddha les Bikkus de montrer inutilement leurs pouvoirs quand leurs Siddhis se trouvent naturellement développés au cours de leur évolution psychique. Cependant le Bouddha lui-même laissa voir parfois ses hauts pouvoirs, mais pour en prendre occasion de prêcher ses nobles doctrines et de pousser ses auditeurs à faire les plus grands efforts pour se spiritualiser après s'être « débrutifiés ». Tous les autres grands maîtres religieux ont agi de même. H.-P. B. elle-même ne nous disait-elle pas, tout en faisant des miracles, que ce n'était là qu'une partie insignifiante et subordonnée de la Théosophie — les uns pure suggestion, les autres, merveilles physiques produites par la connaissance des lois secrètes de la force et de la matière et par le pouvoir acquis sur les races d'élémentals qui régissent les phénomènes cosmiques. Personne ne peut le nier. Personne ne peut sincèrement affirmer qu'elle n'ait invariablement enseigné que les expériences psychiques sont à la philosophie spirituelle ce que les expériences chimiques sont à la Chimie. Sans doute, elle eut tort de perdre, à étonner des témoins sans valeur, des forces qui auraient été bien mieux employées à enfoncer les murs de la science occidentale despotique et incrédule : cependant elle convainquit ainsi certaines personnes qui se trouvèrent portées à travailler à notre grand mouvement. Et quelques-unes des plus vaillantes d'entre elles passèrent de l'Occident à l'Orient par le pont des phénomènes psychiques. Pour ma part, je pense dire que les merveilles de pouvoir

mental qu'elle déploya sous mes yeux me préparèrent à comprendre les théories orientales de la science spirituelle. Mon plus grand regret, c'est que d'autres, surtout ceux de collègues orientaux dont l'esprit était mûr pour cela, n'aient pas obtenu les mêmes faveurs.

CHAPITRE VII

Le docteur Slade.

Notre course au médium finit par le choix du docteur Slade pour les expériences de Saint-Pétersbourg. M. Aksakoff m'envoya 1.000 dollars pour pourvoir à ses dépenses et il se mit en route en temps voulu. Mais soit avidité, soit peut-être vanité, en tout cas très malheureusement, il s'arrêta à Londres, y donna des séances, fit sensation et fut arrêté sous prétexte de fraude sur la plainte du professeur Lankester et du docteur Donkin. C.-C. Massey le défendit et le tira d'affaire en appel sur un point de technique. Slade fournit ensuite à Leipzig les célèbres expériences sur lesquelles le professeur Zöllner prouva sa théorie de la quatrième dimension et visita La Haye et d'autres endroits encore avant d'aller à Saint-Pétersbourg. Avant de l'y envoyer nous avions soumis ses pouvoirs à l'examen d'un comité spécial de la Société Théosophique et celui-ci — à l'exception d'un seul dissatisfait qui rédigea par la suite un rapport très injuste — donna à M. Aksakoff un certificat de sa sincérité.

Un témoignage des plus instructifs, prouvant une longue et intime familiarité, fut fourni par son ex-associé en affaires, M. James Simmons, au numéro de novembre 1893 du *Theosophist*.

J'avais tout à fait oublié jusqu'au moment d'écrire ces lignes à quelle époque de l'année 1875 la théorie orientale des esprits sub-humains et enchaînés à la terre avait été soumise au public ; mais je vois maintenant dans nos *Scrap-books* que le terme « d'esprits élémentaires » fut pour la première fois employé par moi dans une lettre au *Spiritual Scientist* du 3 juin 1875 à propos des esprits sub-humains des éléments, ce que nous appelons maintenant « élémentals ». Ce n'était qu'une pure allusion sans détails explicatifs, faite dans le but d'avertir les spiritualistes de ne pas accepter sans examen préalable, comme ils l'avaient toujours fait jusqu'alors comme des messages réels de défunts, les communications de médiums plus ou moins sincères. La publication de la circulaire de « Louxor » (dans le *Spiritual Scientist* du 17 avril 1875) amena toute une correspondance particulière et des commentaires publics, dont le plus important exemple fut un savant et intéressant article d'un jeune avocat nommé Failes et signé « Hiraf » qui parut dans le *Spiritual Scientist* de 1876, p. 202, et se continua la semaine suivante. Il est plein d'idées théosophiques exprimées en termes de la Rose-Croix et sous ce titre. L'auteur expose la théorie orientale de l'Unité et de l'Évolution, et montre qu'elle a précédé de bien des siècles la théorie moderne de la corrélation des forces et de la conservation de l'énergie. Sa plus grande importance cependant vient de ce

que H.-P. B. y répondit par ce qu'elle appelle dans le *Scrap-book* « mon premier coup de fusil occulte » qui ouvrit tout entier le champ de pensée depuis labouré en tous sens par les membres, les amis et les adversaires de la Société Théosophique.

Si l'on veut rendre à H.-P. B. la plus simple justice, il ne faut pas perdre de vue un fait important en retraçant l'histoire de sa vie à partir de ce moment: c'est qu'elle n'était pas une femme savante, au sens littéraire du mot, quand elle arriva en Amérique. Longtemps après, quand *Isis dévoilée* fut commencée, je demandai à sa très aimée tante Mlle N. A. Fadayef où sa nièce avait pris toute cette érudition variée, philosophie rare, métaphysique, sciences, cette compréhension intuitive prodigieuse de l'évolution ethnique, de la migration des idées, des forces occultes de la nature, etc. Elle m'écrivait franchement que jusqu'à leur dernière rencontre datant de cinq ou six ans, Hélène n'avait « seulement jamais rêvé de ces choses, » que son éducation avait été tout simplement celle d'une jeune fille de bonne famille. Elle avait appris en sus du russe, le français, un peu d'anglais, une teinture d'italien et la musique. Elle était fort étonnée de ce que je disais de son érudition et ne pouvait l'attribuer qu'au même genre d'inspiration dont avaient joui les apôtres, parlant le jour de la Pentecôte des langues qu'ils ignoraient jusqu'alors. Elle ajoutait que depuis son enfance, sa nièce avait été un médium plus remarquable pour ses pouvoirs psychiques et la variété de ses phénomènes qu'aucun de ceux dont elle avait entendu parler pendant tout le cours d'une vie dédiée à l'étude de ces

sujets(1). De tous ses amis, je fus le mieux placé pour juger de ses connaissances littéraires, l'ayant aidée dans sa correspondance et ses écrits et ayant corrigé presque toutes les pages de ses manuscrits pendant des années. En outre, j'ai joui de sa confiance de 1874 à 1885 à un degré supérieur à toute autre personne. Je suis donc en mesure d'affirmer, qu'en ces premiers temps, elle n'était pas, à l'état normal du moins, une femme savante et qu'elle ne fut jamais un écrivain correct. Tout ceci à propos de sa réponse à « Hiraf » dans laquelle elle entra dans des détails au sujet de l'occultisme et expliqua la nature des esprits élémentaires. Un critique instruit mais aveuglément hostile, a traité cet article « de simple réchauffé des écrits magiques d'Eliphas Lévi, de des Mousseaux et d'Hargrave Jennings sur les Rose-Croix. » Dans cet article, dit-il, « la Madame ne prétend point à aucune autorité personnelle, s'appelle mon pauvre moi ignorant, et déclare qu'elle veut seulement dire un peu du peu qu'elle a récolté dans ses longs voyages en Orient. Mais l'affirmation qu'elle a puisé quoique ce soit en Orient, est fausse : tout l'article provient de livres européens. »

Mais d'où les auteurs de ces livres tirèrent-ils leur science, sinon d'autres auteurs ? Et d'où ceux-ci ? De l'Orient, toujours de l'Orient. Aucun de ceux qu'il cite ne fut personnellement un occultiste, un adepte de la psychologie pratique, non pas même Eliphas Lévi, sauf au faible degré de pouvoir (c'est lui qui le dit) évoquer des esprits au moyen du

(1) Lettre datée d'Odessa 8/20 mai 1877.

formulaire du cérémonial magique. Il goûtait bien trop les plaisirs de la table pour arriver plus haut en magie. Des Mousseaux n'est qu'un compilateur patient et satisfaisant pour le compte des Jésuites et des Théatins dont il publie les certificats élogieux. Et quant à feu Hargrave Jennings, nous l'avons tous connu pour un petit homme estimable, un homme de lettres de Londres, qui savait de l'occultisme ce qu'on en lit dans les livres et dont les déductions n'étaient pas toujours bien exactes. Que H.-P. B. ait ou non acquis en Orient ses pouvoirs ou ses connaissances en psychologie pratique, il est indéniable qu'elle les possédait, s'en servait quand elle voulait et que les explications qu'elle en donnait sont identiques à celles que fournissent les enseignements de toutes les écoles orientales de sciences occultes. Personnellement, je peux certifier qu'elle était en relation avec des adeptes orientaux et qu'elle et moi nous reçûmes leurs visites et leurs instructions et causâmes avec eux avant de quitter l'Amérique et depuis notre arrivée aux Indes. Les livres de Lévi, de des Mousseaux et de tous les autres écrivains anciens et modernes étaient comme des boîtes d'outils où elle choisissait ceux dont elle avait besoin pour édifier une demeure occidentale aux idées asiatiques : à l'un elle empruntait un fait, à l'autre un autre fait. Elle trouvait en eux des instruments bien imparfaits, qui pour les informés déguisaient et pour les autres déformaient, mutilaient ou altéraient leurs faits.

Les Rose-Croix, les écrivains hermétiques ou théosophiques d'Occident, publiant leurs livres à des époques de profonde ignorance et d'intolérance reli-

gieuse, écrivaient en quelque sorte sous la hache du bourreau, ou sur les fagots du bûcher, et devaient cacher la Science divine sous des symboles étranges et des métaphores trompeuses. Le monde avait besoin d'un interprète, il lui fut donné en la personne H.-P. B. Trouvant dans son expérience pratique et ses facultés développées la clef du labyrinthe, elle prit la tête, torche en main, invitant les braves à la suivre (1).

Un critique américain a dit qu'elle citait indifféremment un auteur classique ou le journal de la veille, et il avait raison, car qu'importe l'auteur de la citation ou du paragraphe pourvu qu'il exprimât bien l'idée voulue ? Cette réponse à « Hiraf » fut le premier de ses écrits ésotériques, comme la réponse au docteur Beard fut sa première défense du spiritisme. L'histoire de la littérature ne montre pas de spectacle plus étonnant que celui de cette noble dame russe munie d'un semblant d'éducation à la mode, écrivant parfois l'anglais comme un Anglais, le français si purement que des auteurs français m'ont dit que ses articles pourraient servir de modèles de style dans les écoles françaises, et le russe d'une manière si brillante et si attirante que le directeur de la revue russe la plus importante la suppliait d'écrire régulièrement pour lui aux mêmes conditions que Tourguénief. Elle n'atteignait pourtant pas toujours ces hauteurs et parfois l'anglais de ses manuscrits était si mauvais qu'il fallait les récrire presque complètement. Elle n'était pas non plus, je l'ai dit, un écrivain correct : son es-

(1) Ceci sous toutes réserves à l'endroit du degré exact de son indépendance que je n'oserais préciser.

prit semblait courir d'un tel pas, et des torrents de pensées se précipitaient de tous côtés avec une telle force que ses écrits désordonnés manquaient de méthode. Elle riait, mais convenait de la justesse de la comparaison, quand je lui disais que son esprit ressemblait à la description que fait Dickens de l'embranchement de Mugby où les trains arrivent en sifflant, filent en sifflant, reculent, se garent et du matin au soir font un vacarme infernal. Mais, de l'article sur « Hiraf » aux dernières lignes qu'elle écrivit pour l'imprimeur, il faut le dire pour être sincère, ses ouvrages furent toujours extrêmement suggestifs, d'un style mâle et brillant, tandis que l'ironie de son esprit assaisonnait toujours ses essais les plus graves des images les plus folichonnes. Elle exaspérait les savants méthodiques, mais jamais elle ne fut terne ou ennuyeuse. Plus tard, j'aurai lieu de parler des changements phénoménaux qui se produisaient dans son style et dans sa conversation. Je l'ai dit, je le redirai toujours : j'ai appris d'elle bien davantage que d'aucun maître, professeur ou auteur à qui j'aie jamais eu à faire. Mais sa grandeur psychique dépassait tellement son éducation primitive et sa discipline mentale, que les critiques qui ne la connaissent que comme auteur l'ont traitée avec une amère et sauvage injustice.

X.-B. Saintine dit dans *Picciola* que la grandeur se paie par l'isolement, et le cas de H.-P. B. prouve bien la justesse de son aphorisme. Elle planait à des hauteurs spirituelles où seuls s'envolent les aigles de l'humanité. La plupart de ses adversaires n'ont vu que la boue de ses souliers et vraiment elle les essuyait par-

fois sur ses amis mêmes quand leurs ailes ne pouvaient les enlever aussi haut qu'elle.

L'importance historique de la lettre à « Hiraf » s'augmente de ce qu'elle y proclame sans ambages l'existence « à sa connaissance personnelle » d'écoles permanentes d'occultisme « aux Indes, en Asie Mineure et *dans d'autres pays* ». « Aussi bien maintenant qu'aux temps primitifs de Socrate et des autres sages de l'antiquité, dit-elle, ceux qui veulent connaître la grande vérité, en rencontreront toujours l'*occasion*, s'ils cherchent seulement quelqu'un qui les conduise jusqu'à la porte de ceux qui « savent quand et comment ». Elle repousse la généralisation trop large d'Hiraf qui appelle Rose-Croix tous les occultistes et lui apprend que cette confrérie n'est qu'une unité au milieu de beaucoup d'autres sectes ou groupes occultes. Elle se proclame « disciple du spiritualisme oriental » et prévoit le jour où le spiritualisme américain « deviendra une science d'une certitude mathématique ». Revenant à la question des adeptes, elle dit que la vraie Kabbale dont la version juive n'est qu'un fragment, est entre les mains « de quelques philosophes orientaux, mais qui ils sont et où ils résident, c'est ce qu'il ne m'est pas donné de révéler. Peut-être ne le sais-je pas moi-même et l'ai-je rêvé. Des milliers de gens diront que tout cela c'est de l'imagination. Très bien. On le verra avec le temps. Tout ce que je peux dire, c'est que ce corps existe réellement et que le siège des fraternités ne sera révélé au monde qu'au réveil de l'humanité... Jusqu'alors on ne verra d'autre preuve à la théorie spéculative de leur existence, que ce que le vulgaire appelle les faits *sur-*

naturels». Elle avertit dans son article, que c'est perdre son temps que d'essayer de devenir un kabbaliste (ou un Rose-Croix) pratique en étudiant des livres de littérature occulte; c'est aussi bête, dit-elle « que d'entrer sans fil dans le labyrinthe, ou que de vouloir ouvrir sans clef les ingénieuses serrures du moyen âge ». Elle définit la magie blanche et la magie noire et montre les dangers de cette dernière. Enfin elle termine en disant : « Mais quoi que vous disiez, vous, prêtres très orthodoxes de toutes les Églises, vous si sévères pour le spiritisme (remarquez le sens que le contexte donne à ce mot), le plus pur des descendants de l'ancienne magie, vous ne pouvez empêcher ce qui est et ce qui a toujours été : le commerce entre les deux mondes. Nous appelons ce commerce « spiritisme moderne » avec autant de justesse et de logique que nous disons le « nouveau monde » en parlant de l'Amérique. »

Je suis sûr que tous les membres sérieux de la Société Théosophique seront heureux de savoir que dès juillet 1875, H.-P. B. proclamait l'existence des adeptes orientaux de la fraternité mystique, de leurs réserves de science divine et de ses rapports personnels avec eux.

Elle affirme de nouveau tout ceci dans une lettre au *Spir. Scient.*, p. 64 (je ne sais pas de quel mois de 1875, elle n'a pas daté sa coupure dans notre *Scrapbook*, mais elle écrit d'Ithaca où elle alla voir le professeur Corson de l'université de Cornell et sa femme en août ou septembre), où elle émet l'idée importante « qu'entre les mains d'un adepte, le Spiritisme devient la Magie, parce qu'il est expert dans l'art de fondre

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA TOULOUSE

ensemble les lois de l'univers sans les violer et, par conséquent, sans offenser la nature. Entre les mains d'un médium inexpérimenté, le Spiritisme devient une *sorcellerie inconsciente*, car il ouvre sans le savoir une porte de communication entre les deux mondes à travers laquelle se glissent les forces aveugles de la nature qui flottent dans la Lumière Astrale, aussi bien que des esprits bons ou mauvais ».

L'idée occulte était désormais lancée et nos publications comme notre correspondance privée étaient pleines de semblables allusions. Mon premier essai un peu considérable dans cette voie fut une lettre intitulée « La Vie immortelle », datée du 23 août 1875 et publiée le 30 du même mois par la *New-York Tribune*. J'y déclare que j'ai cru pendant un quart de siècle aux phénomènes médiumistiques, mais sans accepter l'identification des intelligences qui les produisent. J'affirme ma foi en la réalité de l'ancienne science occulte et le fait d'avoir été soudain « mis en relation avec des personnes vivantes qui accomplissent et ont accompli en ma présence, ces mêmes merveilles que l'on attribue à Paracelse, à Albert le Grand et à Apollonius. Je ne pensais pas seulement en écrivant cela aux nombreux phénomènes de H.-P. B., ni à mes premières rencontres avec les Mahâtmas, mais aussi à ce que me fit voir dans ma propre chambre, dans une maison que n'habitait pas H.-P. B., et où elle ne se trouvait pas alors, un étranger que je rencontrai par hasard à New-York peu avant d'écrire cette lettre, et qui me montra les esprits des éléments.

Cet étranger vint chez moi sur rendez-vous. Nous

ouvrîmes la double porte qui séparait le salon de la petite chambre à coucher, nous nous assîmes sur des chaises en face de l'ouverture et par une singulière Mâya (je le crois maintenant) je vis à la place de ma chambre un cube d'espace vide. Les meubles avaient disparu et je voyais alternativement des images saisissantes d'eaux, de nuages, de cavernes souterraines et de volcans en activité : chacun de ces éléments foisonnait d'êtres, de formes, de figures que j'apercevais plus ou moins rapidement. Il y avait des formes charmantes, d'autres méchantes et sévères, d'autres terribles. Elles flottaient doucement comme des bulles sur un cours d'eau paisible, ou elles bondissaient sur la scène pour disparaître aussitôt, ou jouer et gambader ensemble dans l'eau ou le feu. Soudain un affreux monstre, aussi horrible à voir que les images du *Magus* de Barrett, venait me fixer et se précipiter comme un tigre blessé pour me saisir, mais disparaissait au moment où il atteignait le bord du cube d'Akasha rendu visible à la limite des deux chambres. C'était un peu éprouvant pour les nerfs, mais après tout ce que j'avais vu chez les Eddy, je réussis à ne pas faiblir. L'étranger se déclara satisfait du résultat de son épreuve psychique et en me quittant dit que nous nous reverrions peut-être. Mais cela n'est point encore arrivé. Il avait l'air d'un Asiatique au teint clair, mais je ne pus découvrir sa nationalité tout en le supposant Hindou. Il parlait anglais comme moi-même.

CHAPITRE VIII

Projet de Société Théosophique.

Passons maintenant à l'histoire de la formation de la Société Théosophique et montrons ce qui en donna l'idée, quelles furent les personnes qui la fondèrent et comment furent définis ses objets. Car ceci est une histoire complète des débuts de la Société, ne l'oublions pas, et non une simple collection de souvenirs personnels sur H.-P. B.

La discussion active du Spiritualisme et ensuite d'une partie des idées spiritualistes de l'Orient avait préparé les voies. Elle durait depuis la publication de mon rapport sur les Eddy dans le *New-York Sun* du mois d'août de l'année précédente (1874) et son intensité avait décuplé depuis ma rencontre à Chittenden avec H.-P. B. et l'usage que nous faisions de la presse pour l'exposition de nos vues hétérodoxes. Les lettres piquantes, les rumeurs qui couraient sur ses pouvoirs magiques et nos affirmations réitérées de l'existence de races non humaines d'êtres spirituels, nous valurent la connaissance d'un grand nombre de gens intelligents épris d'occultisme. Parmi eux se trouvaient

des savants, des philologues, des auteurs, des antiquaires, des ecclésiastiques d'esprit large, des hommes de loi, des médecins, des spiritualistes bien connus et un ou deux journalistes attachés aux journaux de la ville et trop heureux de pouvoir tirer de bonne « copie » de notre affaire. C'était, certes, chose audacieuse de se porter, au défi des préjugés publics, en champion de la légitimité scientifique de la Magie antique en cet âge de scepticisme. La hardiesse même de l'entreprise força l'attention du public, et son résultat inévitable fut de grouper ensemble tous ceux que la discussion avait sympathiquement rapprochés, en société de recherches occultes. L'essai de fondation du « Miracle Club » en mai 1875 ayant échoué pour les raisons développées au chapitre I, une seconde occasion se présenta lors d'une conférence privée réservée à quelques amis que M. Felt donna chez H.-P. B. 46, Irving place, New-York, le 7 septembre 1875. Point d'échec cette fois : la petite graine d'où devait sortir le grand banyan qui couvrirait le monde, fut plantée en bonne terre et germa. Je regrette qu'il n'existe pas à ma connaissance de memorandum officiel des personnes présentes à cette soirée, mais le Rév. J. H. Wiggin, clergyman unitairien, publia dans le *Liberal Christian* du 4 septembre une note sur une réunion du même genre tenue la semaine précédente où je crois que la conférence de M. Felt fut annoncée pour le 7. Il y cite H.-P. B., moi-même, Signor Bruzzesi, un juge du New Jersey et sa femme et M. Charles Sotheran (qui l'avait fait inviter par H.-P. B.). Il montra sa surprise de l'étendue et de la profondeur de la conversation par ces réflexions.

« Il ne serait pas bienséant de rapporter dans ses détails une conversation intime où il n'entrait ni désir de publicité ni exhibition magique, ni de prononcer un jugement sur elle. L'élément phallique dans les religions, les dernières merveilles des médiums, l'histoire, l'âme des fleurs, le caractère de l'Italie, l'étrangeté des voyages, la chimie, la poésie, la triplicité dans la nature, l'Église romaine, la gravitation, les carbonari, la prestidigitation, les nouvelles découvertes de Crookes sur la force lumineuse, la littérature magique furent quelques-uns des sujets de la conversation animée qui dura jusqu'à minuit. Si vraiment Mme Blavatsky peut faire naître l'ordre au sein du chaos du spiritisme moderne, elle rendra au monde un grand service. »

Le 7 septembre au soir, M. Felt fit sa conférence sur le « Canon égyptien des Proportions, maintenant perdu ». Il dessinait remarquablement bien et avait préparé une série de charmants croquis à l'appui de sa théorie que le canon des proportions architecturales employé par les Égyptiens aussi bien que par les grands architectes grecs était aujourd'hui conservé dans les hiéroglyphes des temples du pays de Kham. Il soutenait qu'en suivant certaines règles on pouvait dessiner sur le mur d'un certain temple ce qu'il appelait l'Étoile de Perfection, laquelle révélait le secret entier du problème géométrique des proportions ; et que les hiéroglyphes tracés autour de cette figure n'étaient destinés qu'à tromper la curiosité des profanes, car lus en même temps que ceux de l'intérieur de la figure, ils ne donnaient aucun sens, ou tombaient dans la banalité.

Le diagramme consistait en un cercle avec un carré inscrit et un autre externe, renfermant un triangle équilatéral, deux triangles égyptiens et un pentagone. Il l'appliquait à toutes les images, statues, portes, hiéroglyphes, pyramides, plans, tombes et monuments de l'ancienne Égypte et montrait que les proportions correspondaient si bien que telle avait dû être leur règle. Il appliquait le même canon aux chefs-d'œuvre de l'art grec et trouvait qu'ils avaient été ou auraient pu être construits sans modèle en l'observant. Feu le docteur Seth Pancoast, M. D., de Philadelphie, kabbaliste érudit, était présent ; il posa à M. Felt des questions précises pour voir s'il pouvait prouver pratiquement sa connaissance parfaite des pouvoirs occultes possédés par les vrais magiciens antiques, entre autres l'évocation des esprits dans les profondeurs de l'espace. M. Felt répondit catégoriquement qu'il l'avait fait et pouvait le refaire avec son cercle chimique. « Il pouvait faire apparaître des centaines d'ombres ressemblant à la forme humaine, mais il n'avait pas reconnu de signes d'intelligence dans ces apparitions. « Je relève ces détails dans une coupure du temps classée dans le *Scrapbook*, I, sans le nom du journal, mais à son époque. Elle semble provenir du journal de M. Wiggin, le *Liberal Christian*.

Les théories et les illustrations de Felt étaient si attrayantes que S.-W. Bouton, éditeur de livres symboliques, s'était engagé à publier son livre en 1.000 pages in-folio, avec d'innombrables illustrations et avait avancé une somme considérable pour les planches, les outils de graveur, les presses, etc., etc. Mais

comme il avait affaire à un génie orné d'une nombreuse famille et abominablement inexact, cela traîna si fort qu'il perdit patience et je crois rompit avec lui. Le grand ouvrage ne fut jamais publié.

M. Felt nous dit dans sa conférence, qu'en faisant ses études d'égyptologie, il avait découvert que les anciens prêtres égyptiens étaient des adeptes de la science magique et avaient le pouvoir d'évoquer et d'employer les esprits des éléments et qu'ils avaient laissé leurs formulaires, lesquels il avait déchiffrés, essayés et qu'il avait ainsi réussi à évoquer les élémentals. Il consentirait à aider quelques personnes choisies à essayer par elles-mêmes son système et nous ferait voir à tous les esprits naturels dans une série de conférences payantes. Naturellement, nous lui votâmes des remerciements pour son intéressante conférence et une discussion animée s'ensuivit. Au cours de celle-ci, il me vint à l'idée que ce serait une bonne chose de former une société pour poursuivre et encourager de telles recherches occultes et après y avoir un peu pensé, j'écrivis ce qui suit sur un bout de papier:

Ne serait-ce pas une bonne chose de former une Société pour ce genre d'études et je le donnai à M. Judge qui se trouvait entre moi et H.-P. B. assise en face, pour le lui passer. Elle le lut et dit oui de la tête. Là-dessus je me levai et après quelques phrases préliminaires, j'esquissai le projet. La compagnie l'approuva, et quand M. Felt en réponse à notre demande dit qu'il voulait bien nous apprendre à évoquer et employer les élémentals, il fut décidé à l'unanimité qu'on formerait cette Société. Sur la proposition de M. Judge, on me nomma président et sur ma propo-

sition M. Judge fut élu secrétaire de la réunion. Comme il était tard, on s'ajourna au lendemain soir pour agir officiellement. Les personnes présentes furent priées d'amener des amis susceptibles de se joindre à la Société proposée.

Comme je l'ai dit, il n'existe pas de rapport officiel du secrétaire de cette réunion, mais M. Britten cite dans *Nineteenth Century Miracles* (p. 296) une note publiée dans un quotidien de New-York et reproduite dans le *Spiritual Scientist*, et je relève dans son livre les extraits suivants :

« Un mouvement d'une grande importance vient de commencer à New-York sous la direction du colonel Henry S. Olcott, c'est l'organisation d'une société qui s'appelera Société Théosophique. La proposition s'en est faite inopinément et sans avoir été préméditée à une soirée chez Mme Blavatsky le 7 courant, où un groupe d'environ dix-sept dames et messieurs étaient réunis pour entendre M. George Felt dont les découvertes des figures géométriques de la Kabbale égyptienne peuvent être considérées comme une des conquêtes les plus étonnantes de l'esprit humain. Plusieurs personnes de grande érudition et d'autres, occupant des situations influentes, faisaient partie de la société. Les éditeurs de deux journaux religieux, les co-éditeurs de deux magazines littéraires, un docteur ès lettres d'Oxford, un vénérable savant juif, voyageur de renom ; un rédacteur en chef d'un des journaux quotidiens de New-York, le président de la Société spiritualiste de New-York, M. C. C. Massey, d'Angleterre (avocat), Mrs Hardinge Britten et le docteur Britten, deux notaires de New-York, en outre du

colonel Olcott, un associé d'une maison de publication de Philadelphie, un médecin bien connu, et enfin plus célèbre qu'eux tous Mme Blavatsky, formaient le cercle des auditeurs de M. Felt... Dans un intervalle de la conversation, le colonel Olcott se leva et après avoir brièvement montré l'état actuel du mouvement spiritualiste, l'attitude de ses antagonistes, les matérialistes, le conflit irréconciliable entre la science et les sectes religieuses, le caractère philosophique des anciennes théosophies et leur valeur pour la réconciliation de tous les antagonistes, et le succès d'apparence sublime de M. Felt arrachant la clef de l'architecture de la nature à de misérables fragments d'anciennes légendes oubliés par la main dévastatrice des fanatiques musulmans ou chrétiens des premiers siècles, il proposa de former un noyau autour duquel pourraient se réunir toutes les âmes éclairées et courageuses qui sont disposées à travailler à l'acquisition et à la diffusion de la vraie connaissance. Son plan était d'organiser une société d'occultistes et de commencer aussitôt à former une bibliothèque, et de vulgariser la connaissance de ces lois secrètes de la nature si familières aux Chaldéens et aux Égyptiens, si totalement ignorées de nos savants modernes. »

Ceci provenant d'une source extérieure et publié peu de jours après la réunion vaut peut-être mieux encore qu'un compte rendu officiel et montre sans réplique ce que j'avais dans l'esprit en proposant la formation de notre Société. Ce devait être une association chargée de récolter et de publier des connaissances, de poursuivre les recherches occultes, l'étude et la vulgarisation des anciennes idées philo-

sophiques et théosophiques. Une des premières démarches devait être la fondation d'une bibliothèque. Il n'était pas question de Fraternité Universelle, parce que la proposition de fondation surgit à propos du sujet de la discussion. C'était une affaire toute simple, prosaïque, sans accompagnement de phénomènes ou d'incidents extraordinaires. Enfin, pas trace d'esprit sectaire et une tendance nettement antimatérialiste. Le petit groupe des fondateurs était de race européenne sans antagonisme naturel envers les religions, et ignorait les distinctions de castes. L'élément de Fraternité qui devait entrer plus tard dans la composition de la Société n'était pas prévu, mais quand notre influence s'étendit avec le temps jusqu'à nous faire entrer en relation avec des Asiatiques et avec leurs religions et leurs systèmes sociaux, il apparut comme une nécessité et même comme la pierre d'angle de notre édifice. La Société Théosophique a été une évolution et non une création délibérée — sur le plan visible tout au moins.

J'ai le procès-verbal officiel de la réunion du 8 septembre, signé par moi en qualité du Président, et par W. Q. Judge, secrétaire, et je vais le reproduire d'après notre journal :

« Sur la proposition du col. Henry S. Olcott de former une société pour l'étude et l'élucidation de l'Occultisme, de la Kabbale, etc., les dames et messieurs alors présents se sont formés en assemblée et sur la motion de M. Will Q. Judge on a

« *Résolu*, que le col. H. S. Olcott serait président. Sur une motion,

« *Résolu*, que M. W. Q. Judge serait secrétaire. Le

président demanda ensuite les noms des personnes présentes qui voudraient bien fonder une telle Société ou en faire partie. Les personnes suivantes donnèrent leurs noms au Secrétaire :

« Col. Olcott, Mme H.-P. Blavatsky, Chas. Sotheran, docteur Chas. E. Simmons, H. D. Monachesi, C. C. Massey, de Londres, W. L. Alden, G. H. Felt, D. E, de Lara, docteur W. Britten, Mrs E. H. Britten, Henry Newton, John Storer Cobb, J. Hyslop, W. Q. Judge, H. M. Stevens (tous présents, sauf un).

« Sur la motion de Herbert D. Monachesi, il fut

« *Résolu*, qu'un comité de trois membres serait nommé par le président pour préparer une constitution et un règlement et pour les apporter à la prochaine réunion. Sur motion il fut

« *Résolu*, que le président serait adjoint au comité.

« Le président désigna ensuite MM. H. Newton, H. M. Stevens et C. Sotheran pour être membres de ce comité.

« Sur motion il fut

« *Résolu*, de s'ajourner au lundi 13 septembre au même endroit, à 8 heures du soir. »

Donc la Société fut *formée* — et non fondée — par seize personnes, car sa fondation sur des bases stables fut le résultat de plusieurs années de travail et d'abnégation et pendant une partie de ce temps, H.-P. B. et moi nous fûmes seuls sur la brèche à creuser ces fortes fondations. Ou nos collègues nous quittèrent, ou ils se désintéressèrent, ou la force des circonstances les empêcha de donner comme ils l'auraient voulu leur temps et leurs efforts. Mais n'anticipons pas.

Quand cette partie de mon récit parut dans le *Theosophist* (novembre 1892) il s'y trouvait des portraits de plusieurs officiers de la Société auxquels les personnes que cela intéresse peuvent se reporter. La surabondance des matières de ce volume m'oblige à le condenser autant que possible. Cependant je vais conserver ma note sur M. Alden, à cause de l'histoire d'une de ses expériences occultes.

M. W. L. Alden, bien connu maintenant dans les cercles littéraires de Londres, était alors rédacteur en chef du *New-York Times* et ses critiques humoristiques sur des sujets courants étaient très appréciées. Je l'ai rencontré récemment à Paris après bien des années de séparation et j'ai appris qu'il avait occupé d'importantes fonctions consulaires pour le compte du gouvernement américain. Il lui arriva à New-York, au début de notre connaissance, une bien amusante aventure. Il écrivait alors dans le *New-York Daily Graphic* et moi aussi, mes lettres de Chittenden. Un tas de gens excentriques venaient dans le cabinet directorial poser des questions oiseuses et ils assommaient le directeur M. Croly, à ce point qu'il finit par publier une caricature qui le représentait aux abois avec un revolver et une énorme paire de ciseaux pour se défendre contre une irruption « d'hommes aux longs cheveux et de femmes tondues », tous spiritualistes. Mais un matin, un homme âgé, vêtu comme un Oriental, se présenta portant un livre étrange et visiblement très ancien sous le bras. Après avoir salué les rédacteurs avec une grave courtoisie, il se mit à parler de mes lettres et du spiritualisme occidental. Tous quittèrent leurs pupitres pour l'écouter et se

groupèrent autour de lui. En parlant de Magie, il se tourna tranquillement vers Alden dont personne ne soupçonnait les goûts occultes, et il lui dit : « Croyez-vous à la vérité de la Magie, monsieur ? » Un peu saisi, Alden répondit : « Dame, j'ai lu *Zanoni*, et je crois qu'il peut bien y avoir quelque chose là-dedans . » Sur leur demande, l'étranger montra son curieux livre aux rédacteurs. C'était un traité de Magie écrit en arabe ou en quelque langue orientale avec de nombreuses illustrations dans le texte. Tous y prirent un vif intérêt, Alden surtout, qui demanda au vieux monsieur quand il partit de lui accorder un autre entretien. Celui-ci y consentit en souriant, et lui donna une adresse où le chercher. Quand Alden s'y présenta, il trouva un *magasin de livres et d'images catholiques*. Ainsi joué, mon ami, très inutilement, continua à scruter tous les gens qu'il rencontrait dans l'espoir de retrouver l'Asiatique mystérieux. M. Croly m'a dit qu'il ne reparut jamais aux bureaux du *Graphic*, on aurait dit qu'il était rentré dans une trappe. Ce n'est pas une expérience rare que cette apparition et cette disparition de gens mystérieux qui apportent le livre voulu à l'homme qui en a besoin, ou qui le mettent sur le droit chemin tandis qu'il se débat bravement dans le marais mouvant des difficultés en poursuivant la Vérité. Bien des cas de ce genre sont racontés dans les histoires religieuses. Parfois le visiteur se présente de jour, parfois dans une vision nocturne. La révélation peut venir par éclairs — les éclairs de Buddhi sur le Manas — engendrant les grandes découvertes scientifiques, comme l'idée du spectroscope apparut soudain à Fraunhöfer, la nature

des éclairs à Franklin, le téléphone à Edison, et dix mille autres grandes choses dans des esprits préparés et ouverts à la suggestion. Ce serait exagéré de prétendre que *tous* les aspirants à la science occulte peuvent compter sur une telle chance une fois dans leur vie, cependant je crois que le pourcentage de ceux à qui cela arrive est cent fois plus considérable qu'on ne pense. C'est un malheur individuel si l'on ne sait pas reconnaître l'ange quand il se présente, ou si on le frôle dans la rue sans un frisson avertisseur, soit par suite d'idées fausses sur l'apparence d'un tel messager, soit par préjugé sur la manière dont le message devrait être délivré. Je parle ici en toute connaissance de cause.

CHAPITRE IX

Formation de la Société Théosophique.

M. Felt continua l'intéressante description de ses découvertes, commencée le 8 septembre au meeting remis au 18 septembre 1875 et produisit un certain nombre de diagrammes en couleurs. Quelques personnes présentes dirent avoir vu la lumière trembler sur les figures géométriques, mais j'incline à penser que cela était dû moitié à l'auto-suggestion, et moitié à ce que Felt avait dit de leurs propriétés magiques (1). Je ne

(1) Voici un important brouillon de lettre, signé de M. Felt, que j'ai retrouvé peu après la rédaction de ce chapitre. Je ne me rappelle plus si la lettre fut envoyée pour être publiée ou non, mais je penche pour cette dernière opinion. Je crois que ce qu'il est dit de l'influence des diagrammes égyptiens de M. Felt sur ses auditeurs est exagéré. Les « soi-disant maîtres qui ne vinrent pas apprendre » de M. Felt étaient des membres spiritualistes d'une inébranlable orthodoxie.

New-York, 19 *juin* 1878.

A l'Éditeur du *London Spiritualist*,

Mon attention vient seulement d'être appelée sur certains articles parus dans votre ville, et l'un d'entre eux dans votre journal, ayant trait à des déclarations faites par des amis à

vis certainement rien du tout d'occulte, ni personne d'autre, sauf une très petite minorité d'assistants. La conférence finie, on passa à l'ordre du jour; je présidais, M. C. Sotheran faisait fonction de secrétaire. Le procès-verbal dit :

« Le Comité du préambule et du règlement annonça

moi au sujet de la Société Théosophique et de moi-même. Un ou deux des écrivains se demande même si j'existe ou si je ne suis qu'une création « de l'imagination de Mme Blavatsky et de ses amis ». N'ayant guère de rapports avec le public auquel s'adresse votre journal, je le vois rarement, et je n'aurais probablement jamais eu connaissance de ces déclarations si on ne me les avait fait remarquer. Je m'occupe de mathématiques et je ne m'intéresse que peu ou pas aux choses qui ne sont pas susceptibles de démonstration exacte : c'est pourquoi il y a si peu de liens sympathiques entre les spiritualistes et moi. Je n'ai qu'une foi si faible à leurs démonstrations supposées que j'ai cessé depuis longtemps de me maintenir en contact avec eux.

La Société Théosophique partit de l'idée fausse qu'une confraternité de ce genre pouvait se soutenir par l'admiration mutuelle au profit des journaux, mais tomba bientôt dans le désordre. Il n'y avait pas de degrés ni de grades, mais tous étaient égaux. La plupart des membres semblaient venir pour enseigner, plutôt que pour apprendre et ne craignaient pas de jeter leurs opinions à tous les vents. Les vrais Théosophistes virent bien tout de suite qu'il convenait d'établir différents degrés et de constituer la Société en association secrète. Cette réorganisation en société secrète, comprenant divers degrés ayant eu lieu, ses membres furent tenus au secret et par conséquent tout ce qui a transpiré depuis doit être regardé comme suspect, car même si certaines déclarations sont exactes, il peut avoir été fait devant les Illuminati des expériences dont les ex-membres et les novices n'ont pas eu connaissance. J'ai le droit de parler de mes propres actes dans la Société et hors d'elle jusqu'à ce vœu de silence, mais non celui de témoigner de mes actions ou de celles des autres après cet engagement. La déclaration concernant mes expériences que M. Olcott fit dans son discours d'ouverture, n'avait

qu'il poursuit ses travaux et M. de Lara lit une note qu'il a été prié de rédiger pour le Comité. »

A la demande du Comité :

« *Résolu* : Que la Société prendrait le nom de Société Théosophique.

« Le président délégua le Rév. Wiggin et M. So-

pas été concertée avec moi, n'eut pas mon consentement et ne m'a été connue que trop tard pour pouvoir protester contre elle. Quoique vraie en substance, je la considérais comme prématurée et comme devant être réservée à la connaissance de la seule Société.

Ce qu'on appelle élémentals, ou intermédiaires, ou élémentaires, ou esprits originaires, sont des créatures qui existent réellement, j'en suis convaincu par mes études d'archéologie égyptienne. Pendant que je dessinais plusieurs zodiaques égyptiens pour en rechercher les concordances mathématiques, je remarquai la production d'effets très curieux et inexplicables. Ma famille s'aperçut qu'à de certains moments un chien terrier favori et un chat de Malte, élevés ensemble, qui fréquentaient beaucoup mon cabinet et qui couchaient au pied de mon lit, se conduisaient d'une façon singulière, et appela enfin mon attention là-dessus. Je vis alors que quand je me livrais à de certaines investigations, le chat commençait à se montrer inquiet et, tout d'abord, le chien essayait de le calmer, mais bientôt le chien se mettait aussi à s'inquiéter. On eût dit que les facultés du chat étaient plus sensibles, mais tous deux demandaient à sortir de la chambre, essayant de s'échapper en sautant contre les vitres. Délivrés, ils s'arrêtaient dehors et miaulant et aboyant semblaient me dire de sortir. Cela se renouvela jusqu'à ce que j'eusse acquis la conviction qu'ils ressentaient des influences auxquelles je n'étais point sensible.

Je crus d'abord que les hideuses images des zodiaques n'étaient que les « vaines imaginations d'un cerveau malade », mais je pensai ensuite que c'était des représentations conventionnelles d'objets naturels. Après avoir étudié les effets produits sur les animaux, je réfléchis que puisque le spectre a des rayons qui bien qu'invisibles à l'œil nu, ont été supposés capables de supporter une création autre que celle que nous connaissons et qui nous serait également invisible, et cela par

theran pour rechercher un local convenable, plusieurs nouveaux membres furent admis et sur une motion il fut :

« *Résolu* que ces personnes seraient inscrites sur la liste des fondateurs. »

Après quoi la réunion fut ajournée *sine die* pour

des savants éminents (théorie de Zöllner), ce phénomène devait en être la manifestation. Comme ces raies invisibles peuvent être rendues apparentes par des moyens chimiques et comme des images chimiques invisibles peuvent être reproduites, je commençai une série d'expériences pour voir si je pourrais effectuer cette création invisible ou ses influences. Je commençai alors à comprendre et apprécier certaines parties de mes recherches égyptiennes incompréhensibles jusque-là. En fin de compte, je suis arrivé à me prouver que ces zodiaques et autres figures sont des images de types de création invisible dessinées de façon plus ou moins précise et entremêlées d'images d'objets naturels représentés de façon plus ou moins conventionnelle. Je découvris que ces images étaient des intelligences et que tandis que les unes semblaient malignes et redoutées par les animaux, d'autres au contraire ne leur étaient pas antipathiques et qu'ils semblaient plutôt satisfaits de les voir.

Cela me conduisit à croire que cela formait une série de créatures dans un système d'évolution allant de la nature inanimée à travers le règne animal jusqu'à l'homme, son plus haut développement; que c'étaient des intelligences susceptibles d'être plus ou moins complètement dirigées, selon que l'homme les connaissait plus ou moins bien, selon qu'il pouvait se montrer supérieur ou inférieur à elles sur l'échelle de la création et selon qu'il se trouvait plus ou moins en harmonie avec la nature et avec ses œuvres. Des découvertes récentes montrant que les plantes possèdent des sens plus ou moins perfectionnés, m'ont convaincu que cette théorie pourrait être poussée plus loin. Je trouvai que la pureté de corps et d'esprit avait une grande puissance et qu'elles avaient une grande répugnance pour le tabac fumé ou chiqué et autres habitudes malpropres.

Je me persuadai que les Égyptiens s'étaient servis de ces apparences pour l'initiation : je crois même l'avoir établi sans

se réunir de nouveau à l'appel du président. Le procès-verbal est signé par moi comme président et par le docteur John Storer Cobb, pour Ch. Sotheran, secrétaire. »

Le choix du nom de la Société fut naturellement l'objet d'une grande discussion au sein du Comité. On

discussion possible. Mon premier projet était d'introduire dans la franc-maçonnerie une sorte d'initiation comme celle des anciens Égyptiens et j'essayai de le réaliser, mais voyant que seuls des hommes purs de corps et d'esprit pouvaient maîtriser ces apparences, je compris qu'il me faudrait trouver d'autres sujets que mes compatriotes imprégnés de whisky et saturés de tabac, vivant dans une atmosphère de fraude et de mensonge. Je vis que ces apparences ou élémentals devenaient fort méchants quand on ne savait pas les conduire et que méprisant les hommes que leur instinct leur montrait dégénérés, ils seraient dangereux et capables de nuire.

Voici ce que nous fîmes : un membre de la Société, homme de loi ayant l'esprit tourné aux mathématiques et moi, à l'exemple de Cornélius Agrippa qui soutient avec Trithemus « qu'il est possible sans aucun doute d'influencer spirituellement à une grande distance, même si l'endroit exact et la distance sont inconnus. » *De Occulta Phil.*, lib. III, 3. Il observa plusieurs fois qu'une lumière brillante lui apparaissait juste au moment de me rencontrer et il en vint à supposer un rapport entre cette lumière et ma venue. Il me questionna à cet endroit et je lui dis de noter exactement l'heure et la minute de ces apparitions lumineuses et que je lui en dirais le temps exact quand je le verrais. Je le fis bien trente ou quarante fois avant que son esprit sceptique s'avouât convaincu. Il voyait ces lumières à différentes heures du jour, où qu'il se trouvât, à New-York ou à Brooklyn et nous convînmes que, chaque fois, je le rejoindrais environ deux heures après à son bureau.

Ces phénomènes sont entièrement différents de ce qu'on appelle manifestations spirites, magnétiques ou mesméristes, et je ne m'en réclame point : jamais je n'ai influencé mon ami d'aucune de ces deux manières.

Un jour, il vint chez moi dans un faubourg de cette ville et il examina des dessins kabbalistiques auxquels je travaillais et

en proposa plusieurs, parmi lesquels, si je me rappelle bien, Société égyptologique, Hermétique, Rose-Croix, etc., mais cela ne paraissait pas assez caractéristique. Enfin, en feuilletant un dictionnaire, l'un de nous tomba sur le mot « Théosophie » et après l'avoir discuté nous tombâmes unanimement d'accord

qui parurent l'impressionner vivement. En partant, il vit en plein jour dans le tramway l'apparence d'un étrange animal dont il fit un croquis de mémoire. Il était si frappé de cet événement et de la précision de l'apparition, qu'il alla trouver aussitôt un des *Illuminati* de la Société pour lui montrer son dessin. Il apprit que cela représentait véritablement un certain esprit élémental que les Égyptiens représentaient à la suite d'un certain reptile, qu'il venait justement de voir chez moi et qui était employé par eux dans les zodiaques, les initiations, etc. Il revint ensuite me voir et je lui montrai sans commentaires un dessin de ce qu'il avait vu, sur quoi il me raconta ce qui lui était arrivé et sortit. Il fut alors convaincu que j'avais prévu qu'il verrait cette apparition après avoir été impressionné par mon dessin. Il est évident que ces phénomènes ne se rapportent à aucune forme habituelle de manifestations.

A une de mes conférences pour la Société Théosophique à laquelle assistaient des membres de tous les degrés, les Illuminati purent voir des lueurs passer d'un dessin à l'autre quoiqu'ils fussent exposés à l'éclat de plusieurs becs de gaz ; d'autres virent une image sombre se fixer sur eux et d'autres phénomènes tels que changement apparent des figures du zodiaque en d'autres formes d'élémentals. Des membres d'un degré inférieur éprouvaient un sentiment d'effroi comme s'il allait arriver quelque chose de terrible ; la plupart des postulants se sentaient mal à l'aise, quelques-uns devinrent désagréables et de mauvaise foi et plusieurs novices quittèrent la chambre. Mme Blavatsky qui avait vu en Orient des phénomènes du même genre avoir des suites fâcheuses, me pria de retourner les dessins et de changer le sujet. Si on avait douté jusqu'alors de l'utilité des degrés dans la Société, on en aurait vu à ce moment la nécessité absolue et depuis je n'ai jamais essayé de manifestations de ce genre qu'avec les Illuminati.

que c'était le meilleur puisqu'il représentait la vérité ésotérique que nous cherchions à atteindre et qu'il couvrait en même temps le champ des recherches occultes de Felt. On a raconté une sotte histoire d'un Hindou inconnu qui serait entré dans la salle du comité, aurait jeté un paquet scellé sur la table et serait ressorti, ou aurait disparu dans l'espace... le paquet une fois ouvert aurait contenu un projet de constitution et de règlement pour la Société, que nous aurions aussitôt adopté. Tout cela est pure absurdité : il ne s'est rien passé de semblable. De temps en temps des contes bleus de ce genre ont été mis en circulation à propos de nous, quelques-uns assez drôles, d'autres fantastiques, d'autres encore d'une improbabilité enfantine, tous parfaitement faux. J'étais un trop vieux journaliste pour prendre ces canards au sérieux. Sur le moment ils trompent quelques personnes mais à la longue ils sont inoffensifs.

En ce qui concerne le projet original de règlement,

Le ton agressif des articles sus-désignés n'avait été nullement provoqué et aucun des membres n'avait rien dit de trop. Appartenant à une société secrète, nous ne pouvions répliquer sans permission. Ayant maintenant reçu cette permission, je déclare ici publiquement que j'ai récemment accompli ce que j'avais promis de faire, et sauf défense du Conseil, je permets ici aux Illuminati qui m'ont vu de venir donner leur témoignage s'ils le jugent à propos.

Je ne sais si vous trouverez que ceci vaut la place que cela occuperait dans vos colonnes, mais je pense qu'il n'est que juste, après un silence absolu de plus de deux ans, que ma voix soit entendue sur ces matières. Le spiritualisme moderne n'a pas besoin de pleurer avec Alexandre : il lui reste un autre monde à conquérir.

GEORGE H. FELT.

nous prîmes toutes les précautions voulues et nous préparâmes une série d'articles aussi satisfaisante que possible. On examina les règlements de divers corps constitués, et on trouva les meilleurs modèles dans la Société géographique américaine, la Société de statistique et l'Institut américain. Après ces préliminaires, on demanda à Mrs Britten de tenir la réunion suivante chez elle (n'ayant pas encore loué de local) et j'envoyai la notice suivante sur des cartes postales :

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

Le Comité du Règlement ayant terminé son travail, la Société Théosophique tiendra une réunion le samedi 16 octobre 1875, à 8 heures du soir, dans une maison particulière, 206, West Second-street, pour élire et organiser ses officiers. Si M. Felt est en ville, il continuera à rendre compte de ses découvertes égyptiennes si profondément intéressantes. D'après le règlement proposé, les membres nouveaux ne pourront être élus qu'après trente jours de réflexion. Il est donc désirable que tout le monde assiste à cette première réunion.

Le soussigné adresse cet appel conformément au procès-verbal adopté par la réunion du 13 septembre.

Signé : HENRY S. OLCOTT, *président temporaire*.

J'ai fait encadrer et je garde à Gulistan la carte postale même qui fut envoyée à H.-P. B. et je possède encore mon propre exemplaire.

Le procès-verbal cite comme présentes à cette réunion les personnes suivantes : Mme Blavatsky, Mrs E. H. Britten, Henry S. Olcott, Henry J. Newton, Chas. Sotheran, W. Q. Judge, J. Hyslop, docteur Atkinson, docteur H. Carlos, docteur Simmons, Tudor Horton, docteur Britten, C. C. Massey, John Storer Cobb, W. L. Alden, Edwin S. Ralphs, Herbert D. Monachesi et Francesco Agromonte.

Le président, au nom du Comité du préambule et du règlement, lut le préambule, et M. Chas. Sotheran lut le règlement.

Le président présenta ensuite M. Massey qui prononça quelques paroles, puis, fut obligé de rejoindre le bateau qui allait l'emmener en Angleterre.

Ensuite vinrent des discussions et diverses propositions sur l'adoption du règlement et finalement le projet du Comité fut déposé et l'ordre donné de le faire imprimer. Puis on leva la séance. H. S. Olcott l'avait présidée avec J. S. Cobb comme secrétaire.

La séance préliminaire suivante se tint au même endroit le 30 octobre sur le rapport du comité du local, Mott Memorial Hall, 64, Madison avenue (situé à quelques pas de notre quartier général de New-York récemment acquis) fut choisi pour le lieu des réunions de la Société. Le règlement fut lu, discuté et adopté avec cette réserve que le préambule serait revu et corrigé par H. S. Olcott, C. Sotheran et J. S. Cobb avant d'être publié comme préambule officiel de la Société.

On vota ensuite pour nommer les officiers, et Tudor Horton et le docteur W. H. Atkinson faisant fonction de scrutateurs, M. Horton proclama le résultat comme suit :

Président : Henri S. Olcott ; *vice-présidents* : docteur S. Pancoast et G. H. Felt ; *Secrétaire* (*correspondance*) : Mme H. P. Blavatsky ; *Secrétaire* (*archives*) : John Storer Cobb; *Trésorier* : Henry J. Newton; *bibliothécaire* : Charles Sotheran ; *conseillers* : Rev. J. H. Wiggin, R. B. Westbrook, L. L. D. Mrs Emma Hardinge Britten, C. E. Simmons, M. D. et Herbert Monachesi ; *avocat conseil* : William Q. Judge.

L'assemblée fut alors ajournée au 17 novembre 1875 pour entendre la lecture du préambule corrigé, le discours d'ouverture du président et pour la constitution définitive de la Société.

Au jour dit, la Société se réunit dans le local qu'elle avait loué ; le procès-verbal des séances précédentes fut lu et adopté, le président prononça son discours d'inauguration dont l'impression fut ordonnée. Des remerciements furent votés au président sur la proposition de M. Newton. Et la Société, maintenant constituée, s'ajourna au 15 décembre.

C'est ainsi que la Société Théosophique, conçue le 8 septembre, mise au point le 17 novembre 1875, après une période de gestation de soixante-dix jours, vint au monde et commença sa merveilleuse carrière altruiste *per angusta ad augusta*. Dans le premier document imprimé, *Préambule et règlement de la Société Théosophique* on donna par inadvertance la date du 30 octobre, comme celle de l'organisation, tandis que, comme on vient de le voir, il eût fallu mettre le 17 novembre 1875.

Ce récit de l'origine et de la naissance de la Société est fort prosaïque et manque tout à fait du caractère

sensationnel qu'on lui a parfois attribué. Mais il a le mérite de l'exactitude historique, car écrivant de l'histoire et non du roman, j'ai dû m'en tenir à ce que rapportent nos procès-verbaux et je peux prouver mes dires un à un. Par exagération d'enthousiasme mal placé qui a produit un déni de justice comme toute bigoterie tend à le faire, beaucoup de personnes ont été répétant que H.-P. B. seule avait fondé la Société Théosophique et que ses collègues n'y étaient pour moins que rien. Mais elle-même a vigoureusement répudié cette suggestion quand M. Sullivan l'avança en 1878. Répondant à un critique caustique, elle dit :

« Il parle de nous comme nos Maîtres » avec une ironie mordante. Eh bien je me rappelle fort distinctement que j'ai déclaré dans une lettre précédente que nous (elle et moi) ne nous sommes jamais présentés comme des « maîtres », mais que nous avons au contraire décliné tout rôle de ce genre — quoi qu'en ait dit dans son excessif panégyrique mon digne ami M. Sullivan qui non seulement veut voir en moi une prêtresse bouddhiste (!) mais encore et *sans l'ombre de vérité, m'attribue la fondation de la Société Théosophique et de ses branches* (Lettre de H.-P. B. publiée par le *Spiritualist* du 22 mars 1878).

H.-P. B. était bien assez remarquable par elle-même sans la couvrir de tant d'éloges inconsidérés ; et cette idée fixe de chercher un sens occulte à chacune de ses paroles ou à chacun de ses actes ne peut que tourner contre ceux qui l'ont, selon la loi générale naturelle d'action et de réaction. Les dévots ne pensent pas que plus ils lui attribuent de clairvoyance et d'infaillibilité, plus le monde lui demandera un

compte impitoyable de tous ses actes, de ses erreurs de jugement, de ses inexactitudes et autres faiblesses que l'on ne blâme que modérément chez une personne ordinaire — c'est-à-dire non inspirée — parce qu'on les considère comme apanages de l'infirmité humaine. C'est un mauvais service à lui rendre que de vouloir la mettre au-dessus de l'humanité, sans faiblesses, taches ni défauts, car ses œuvres publiées, sans parler de sa correspondance privée, montrent assez le contraire.

Quoique mon discours d'inauguration ait été applaudi par ses auditeurs et que M. Newton, spiritualiste orthodoxe, M. Thomas Freethinker et le Rév. M. Westbrook aient fait voter son impression — preuve certaine qu'ils ne le trouvaient pas déraisonnable d'idées et de ton — je le trouve tout de même un peu extraordinaire après dix-sept ans de rude expérience.

Pas mal de mes prévisions se sont réalisées, beaucoup, non. Ce que nous croyions être une base expérimentale solide, à savoir la démonstration de l'existence des races élémentales par M. Felt, tourna en désappointement et en mortification. Quoiqu'il ait pu accomplir tout seul en ce genre, il ne réussit à nous faire rien voir, pas le plus petit bout de la queue du plus petit esprit naturel. Il nous rendit la risée des spiritualistes et des sceptiques de tous genres. C'était un homme de grand talent et il semblait avoir fait une découverte remarquable, qui paraissait même si probable que, comme je l'ai dit, un éditeur expérimenté, M. Bouton, risqua la forte somme pour publier son livre. Pour ma part, je crois

qu'il avait fait les choses qu'il dit et que s'il avait voulu travailler systématiquement dans cette voie, son nom aurait acquis une grande notoriété. Ayant vu si souvent H.-P. B. se servir des élémentals ainsi que le signor B. en plusieurs occasions, et après ce que l'étranger mystérieux m'avait montré dans ma propre chambre, pourquoi n'aurais-je pas cru Felt capable d'en faire autant ? surtout quand H.-P. B. affirmait qu'il le pouvait. De sorte qu'avec la témérité d'un pionnier et le zèle d'un enthousiaste et d'un optimiste incorrigible, je laissai la bride sur le cou à mon imagination, dans mon discours d'ouverture et fis un tableau enchanteur de ce qui résulterait des promesses de Felt — s'il les tenait. Heureusement pour moi que ce si est là et il aurait encore mieux valu l'écrire SI. Il obtint 100 dollars de notre trésorier Newton sous prétexte de payer les préparatifs de ses expériences, étant pauvre lui-même; mais il ne nous montra point d'élémentals. Une lettre de lui fut lue au conseil du 29 mars 1876 où il disait « être prêt à remplir sa promesse de donner à la Société une conférence sur la Kabbale et où il annonçait les grandes divisions de son sujet ». Sur quoi M. Monachesi proposa la résolution suivante qui fut adoptée :

« Le secrétaire sera chargé de faire imprimer et distribuer aux membres de la Société, soit la lettre de V.P. Felt, soit un syllabus préparé par le dit Felt lui-même. » (Extrait des procès-verbaux de la Société Théosophique, p. 15.)

La circulaire fut imprimée et diminua un peu le ressentiment général contre le manque de foi de M. Felt. Il donna réellement sa seconde conférence

le 21 juin, puis nous abandonna de nouveau et je vois qu'au conseil tenu le 11 octobre, sur la proposition du trésorier Newton, on passa la résolution de charger M. Judge conseil légal de la Société, de lui demander de remplir son obligation au plus tôt. Mais c'est ce qu'il ne fit jamais. Finalement, il quitta la Société et quand il fut bien prouvé qu'on ne tirerait rien de lui, pas mal de gens disparurent à sa suite et nous laissèrent, nous qui cherchions autre chose que des apparitions sensationnelles, nous débrouiller comme nous pourrions.

Et nous eûmes bien du mal à nous débrouiller, comme le savent bien tous ceux qui travaillèrent avec nous. Nous voulions apprendre d'une façon expérimentale tout ce qui peut se savoir de la constitution de l'homme, de son intelligence et de sa place dans la nature. L'esprit surtout, en tant que volonté, était notre grand problème. Les mages orientaux l'emploient ainsi que les magnétiseurs et les psychopathes occidentaux. Développé chez un homme, il en fait un héros; étouffé chez un autre, il en fait un médium. Tous les êtres de tous les règnes et de tous les plans de la matière obéissent à son irrésistible pouvoir; joint à l'imagination, il *crée* en donnant aux images mentales à peine conçues une forme objective. De sorte que malgré la défection de Felt et les obstacles qui hérissaient notre chemin, il nous restait bien des champs à explorer, et nous les explorâmes de notre mieux. Nos archives montrent des essais de médiums, d'expériences de psychométrie, de lecture, de pensée, de magnétisme; nous écrivions et nous écoutions des mémoires. Mais les progrès étaient

lents, car tout en voulant faire bonne figure, chacun de nous était secrètement découragé par le fiasco de Felt et il ne semblait pas qu'on pût le remplacer. Le signor B., qui savait faire pleuvoir, avait été mis à la porte par H.-P. B. après avoir vainement essayé de me brouiller avec elle ; mon inconnu au teint brun qui évoquait les élémentals n'avait pas reparu et H.-P. B. sur qui tout le monde avait assez naturellement compté, refusa de montrer l'ombre d'un phénomène à nos réunions. De sorte que le nombre des membres allait diminuant et au bout d'un an tout ce qui surnageait était une bonne organisation, saine et solide par la base ; une notoriété un peu trop éclatante, quelques membres plus ou moins indolents, et un foyer indestructible de vitalité entretenu par l'enthousiasme des deux amis, la Russe et l'Américain. Tous deux prenant la chose au sérieux, n'ayant jamais douté un instant de l'existence de leurs Maîtres, de l'excellence de leur mission et du complet succès qui devait finir par couronner leurs efforts. Judge était un ami loyal et plein de bonne volonté, mais trop jeune pour que nous puissions le considérer comme un troisième associé égal aux autres. C'était plutôt le benjamin de la famille. Combien de fois le soir, à notre quartier général, après le départ de nos hôtes, n'avons-nous pas ri, H.-P. B. et moi, du petit nombre des gens sur qui nous pouvions compter, tout en fumant une cigarette dans la bibliothèque avant d'aller nous coucher. On rappelait les jolies phrases et les aimables sourires des invités et l'égoïsme qui se montrait à travers leur masque transparent. Nous sentions par exemple chaque jour davantage

que chacun de nous pouvait compter absolument sur l'autre pour la Théosophie, dût le ciel tomber sur nos têtes. Mais hors cela, tout dépendait des circonstances. Souvent, nous nous appelions les jumeaux théosophiques ou la Trinité, en comptant le lustre sur nos têtes comme la troisième personne. On trouve de fréquentes allusions à ces plaisanteries dans notre correspondance théosophique. Et le jour où nous quittâmes définitivement notre maison démeublée de New-York pour nous embarquer sur le vapeur qui allait nous emmener vers les Indes, nos dernières paroles furent un adieu solennellement comique au lustre « ami silencieux, illuminant et fidèle confident ». Nos ennemis ont dit souvent qu'en quittant l'Amérique nous ne laissions pas de Société Théosophique derrière nous et cela est vrai jusqu'à un certain point, car pendant les six années suivantes, elle ne fit pour ainsi dire rien. Le noyau social — facteur le plus important d'un mouvement de ce genre — était brisé, personne n'était capable d'en former un nouveau, on ne pouvait pas créer une autre H.-P. B. et M. Judge, le seul organisateur et directeur de l'avenir, avait été appelé par ses affaires professionnelles en pays espagnol.

Il faut dire à la décharge de M. Judge, du général Doubleday et de leurs collègues de la Société Théosophique primitive que nous avions laissés chargés de la Société en partant pour l'Inde, que la suspension d'activité qui suivit pendant deux ou trois ans fut surtout de ma faute. On avait parlé de transformer la Société en degré supérieur de franc-maçonnerie et ce projet était regardé favorablement par certains francs-

maçons influents. J'aurai à revenir là-dessus plus tard; pour le présent, il suffira de dire qu'on me demanda de préparer un rituel approprié et que cela devait être une de mes premières occupations en arrivant aux Indes. Mais au lieu d'y trouver le calme et les loisirs attendus, nous y fûmes aussitôt plongés dans un tourbillon d'intérêts nouveaux et de devoirs journaliers. Je dus entreprendre des séries de conférences, nous fîmes de longs voyages à travers le pays, le *Theosophist* fut fondé et il me fut tout simplement impossible de m'occuper du rituel, quoique j'aie encore plusieurs lettres du général Doubleday et de Judge se plaignant du retard et disant qu'ils ne peuvent rien faire sans lui. De plus, en prenant de l'expérience, nous nous convainquîmes que ce projet était impraticable : notre activité avait gagné en étendue et notre travail avait pris un caractère plus sérieux et plus indépendant. De sorte que, finalement, j'abandonnai cette idée; mais, entre temps, Judge était parti et les autres ne faisaient rien.

M. Judge écrit de New-York le 17 octobre 1879 — un an après notre départ — : « Nous avons reçu très peu de membres et nous attendons le rituel pour en recevoir d'autres, parce que ce serait un grand changement ». Mais, de notre côté, nous avions beaucoup travaillé pendant ces douze mois. Le général Doubleday écrit aussi le 1er septembre 1879 : « Quant à la Société Théosophique aux États-Unis, nous restons dans le *statu quo* en attendant le manuel promis. » Il demande le 23 juin 1880 : « Pourquoi n'envoyez-vous pas ce rituel ? » Et M. Judge m'écrit le 10 avril 1880 : « Tout traîne ici.

Pas encore de rituel. Pourquoi ? » Le 17 novembre 1881, Judge parti pour l'Amérique du Sud, son frère, qu'il avait chargé des affaires de la Société Théosophique, écrit que rien ne marche et que la Société ne se mettra pas à l'œuvre tant que W.-Q. Judge, le général Doubleday et moi, nous ne pourrons pas trouver le temps et les moyens de la lancer », temps et moyens manquaient. Enfin, car il est inutile de poursuivre cela plus loin, Judge écrit le 7 janvier 1882 : « La Société sommeille et ne fait rien de rien : votre explication pour le rituel est satisfaisante ». Cependant les lettres de M. Judge écrites pendant tout ce temps à H.-P. B., à moi ou à Damodar, montrent un zèle inaltérable pour la Théosophie et le mysticisme en général. Son plus grand désir était d'être un jour libre de donner tout son temps et toute son énergie à la Société. Mais comme le grain de trèfle enseveli sous vingt pieds de terre, germe et pousse quand, creusant un puits, les ouvriers l'amènent à la surface du sol, cette semence que nous avions plantée dans l'âme américaine entre 1874 et 1878 fructifia en son temps et Judge se trouva être le moissonneur de notre récolte. C'est ainsi que toujours le Karma suscite ses pionniers, ses semeurs et ses moissonneurs. La vie de la Société dépendait directement de nous, ses deux fondateurs, mais elle reposait en dernier ressort dans son principe fondamental et dans les Augustes Intermédiaires qui nous l'avaient enseigné et qui avaient rempli nos cœurs et nos esprits de la lumière de leur bienveillance. Conscients tous deux de cela, et autorisés à travailler avec eux dans ce but, un lien plus fort que celui d'aucune parenté nous unissait étroite-

ment, nous faisant passer sur nos faiblesses réciproques et supporter les frottements inévitables entre deux collaborateurs de personnalité si différente et tranchée. Quant à moi, cela me fit rejeter comme choses de nulle valeur tous les liens sociaux, toutes les ambitions et tous les désirs. Sincèrement, du fond du cœur, je sentais et je sens encore qu'il vaut mieux être portier ou moins encore dans la maison du Très-Haut que de demeurer sous les tentes de soie que je n'aurais eu qu'à demander à un monde égoïste pour les obtenir. Ainsi jugeait aussi H.-P. B. dont l'enthousiasme infatigable était une source intarissable d'encouragement pour tous ceux qui l'approchaient. Il était tout simplement impossible que la Société Théosophique périt, tandis que nous étions prêts à faire tous les sacrifices pour notre cause.

On trouve dans les archives de ces premiers temps de la Société bien des choses qui intéresseraient les Théosophes. Il fut résolu au 12 janvier 1876, sur la proposition de J. S. Cobb, « que William A. Judge, conseil de la Société, serait invité à prendre part aux délibérations du conseil ». A la même réunion, acte fut pris de la démission de M. Sotheran et M. J.-H. Newton élu à sa place. Et le conseil ordonna au secrétaire de soumettre à la prochaine assemblée régulière de la Société la résolution suivante que le conseil recommandait à son adoption :

« Que la Société adopte à l'avenir en principe le secret de ses procédures et transactions et qu'un comité soit nommé pour préparer un mémoire sur les moyens de procéder à ce changement. »

De sorte que, au bout de trois mois à peine — je

croyais plus que cela — nous fûmes obligés pour notre défense de nous constituer en société secrète. Au conseil du 8 mars 1876 sur la proposition de H.-P. B., il fut:

« *Résolu* que la Société adopterait un ou plusieurs signes de reconnaissance qui serviraient aux membres entre eux et d'admission aux réunions. »

Un comité de trois membres, dont H.-P. B., fut nommé par moi pour inventer et proposer des signes. Le cachet si typique de la Société fut en partie dessiné d'après un autre, très mystique, qu'un ami de H.-P. B. avait composé pour elle et qu'elle mettait sur son papier à lettres; M. Tudor Harton en grava le bloc. Un peu plus tard, M. Judge et moi, aidés par d'autres, nous préparâmes un insigne de membre composé d'un serpent enroulé sur un Tau égyptien. J'en fis faire deux pour H.-P. B. et moi, mais ils finirent par être donnés à des amis. On a repris le joli et suggestif symbole récemment en Amérique.

Mais le peu qu'il y eut jamais de secret dans la Société — aussi peu et moins encore que n'en garde un franc-maçon — disparut après une courte période de nos jours d'enfance. En 1889, on en fit l'élément principal de la Société Ésotérique que j'instituai pour H.-P. B. et, je le dis à regret, avec autant de mauvais résultats que de bons.

CHAPITRE X

Le Baron de Palm.

Ayant retracé l'évolution de la Société jusqu'au moment où elle fut parfaitement organisée, nous pouvons nous occuper de quelques incidents qui occupèrent l'attention des fondateurs et eurent une influence plus ou moins prononcée sur sa croissance. Si la majorité des membres de la S. T. connaissaient les détails des débuts de son histoire, quelqu'un de moins occupé que moi pourrait se charger de cette compilation rétrospective. Mais comme en réalité personne *n'est aussi bien informé que moi ;* comme nul autre que moi n'a assumé avec H.-P. B. les responsabilités, reçu les coups et organisé la victoire, c'est encore à moi à prendre la plume de l'historien. Autrement, la vérité ne serait jamais dite. L'incident que je veux raconter dans ce chapitre est relatif aux rapports du baron de Palm avec notre Société, à ses antécédents, sa mort, son testament et ses funérailles : son inciné-ration fera l'objet d'un autre chapitre. Ceci n'est pas de la Théosophie, mais je n'écris pas un traité de théosophie. C'est l'histoire d'une des affaires qui furent

étroitement connexes à la Société et qui occupèrent le temps et l'attention de ma collègue et la mienne. Ces affaires engagèrent gravement ma responsabilité comme président. On comprendra ce que je veux dire, quand on saura que je me chargeai des obsèques du baron de Palm, avec l'appréhension d'y perdre un client qui me rapportait professionnellement 2.000 livres par an. Appréhension justifiée du reste. J'offensai mortellement ce gentleman, chrétien d'esprit étroit qui me retira sa confiance pour la donner à un autre de ses amis. Bien entendu, si c'était à refaire, je le referais et je ne cite le fait que pour montrer qu'il en coûtait quelque chose dans ce temps-là de servir les Maîtres.

Joseph-Henry-Louis-Charles baron de Palm, commandeur grand-croix de l'ordre du Saint-Sépulcre, chevalier de plusieurs autres ordres, naquit à Augsbourg le 10 mai 1809, dans une famille noble et ancienne de Bavière. A un âge avancé il émigra en Amérique, vécut plusieurs années dans l'Ouest,et vers le mois de décembre 1875 se présenta à moi avec une lettre de recommandation de feu le col. Bundy, éditeur du *Religio philosophical Journal.* Je trouvai un homme de manières agréables, visiblement du meilleur monde, professant un vif intérêt pour le spiritualisme et un grand désir d'apprendre quelque chose de nos théories orientales. Je le reçus fort bien et, sur sa demande, je le présentai à H.-P. B. Les relations continuèrent, le baron devint membre de la Société, et même du conseil, la démission du Rév. J. H. Wiggin ayant laissé un vide le 29 mars 1876. Comme il se plaignait de son état de santé et de n'a-

voir personne à New-York qui se souciât de sa vie ou de sa mort dans la misérable pension où il vivait ; je l'invitai à occuper une chambre de mon appartement ; je m'occupai de lui et je fis venir un médecin pour le soigner. Celui-ci diagnostiqua une pneumonie et de la néphrite et déclara le malade en danger. Le baron me demanda alors de faire venir M. Judge, conseil permament de la Société, et fit un testament par lequel il laissait certains terrains à Chicago à deux amies, me nommait légataire universel et son exécuteur testamentaire conjointement avec M. Newton trésorier de la S. T. Sur l'ordre du médecin et à sa prière instante, il fut transporté à l'hôpital Roosevelt le vendredi soir 19 mai 1876 et mourut le lendemain matin. L'autopsie prouva qu'il souffrait depuis des années de maladies des poumons et des reins, etc. Un certificat médical donné et enregistré selon la loi au bureau de la Société établit qu'il était mort d'une néphrite et le corps fut porté au dépôt du cimetière luthérien en attendant l'organisation des obsèques.

En fait de religion, le baron de Palm professait les opinions de Voltaire sous un vernis de spiritisme. Il demanda expressément qu'aucun prêtre n'officiât à ses funérailles et que je lui fisse rendre les derniers devoirs de façon à mettre en lumière les idées orientales sur la mort et l'immortalité. L'agitation qui venait de se produire en Angleterre et en Amérique au sujet de l'incinération des restes de la première Lady Dilke, des expériences scientifiques de Sir Henry Thompson (voir son essai : *Treatment of the Body after Death*. Londres, 1854) et des articles sen-

sationnels et des brochures du Rév H. R. Haweis sur les horreurs sans nom des cimetières de Londres, m'amena à lui demander ce qu'il désirait que je fisse de ses restes. Il me demanda mon opinion sur la valeur des deux modes de sépulture, acquiesça à mes préférences pour la crémation, montra de la répugnance pour l'enterrement, une dame de ses amies ayant été enterrée vive, et finalement me dit de faire comme je voudrais. Une espèce de société d'amateurs qui s'appelait Société crématoire de New-York avait été formée en avril 1874, j'en étais membre et je faisais même partie du comité de consultation légale. Mais ses membres n'avaient encore prouvé leurs convictions que par des déclarations et des publications. Enfin se présentait la chance d'avoir un corps à brûler pour inaugurer les réformes; je l'offris à la Société en question qui l'accepta. Il faisait fort chaud pour la saison, le temps pressait et jusqu'à la veille au soir des funérailles solennelles du baron, il était entendu qu'aussitôt après la cérémonie, je remettrais le corps aux agents de la Société de crémation. Entre temps, H.-P. B. et nous tous, nous nous démenions pour organiser des « funérailles païennes » impressionnantes — selon le terme employé par la presse — pour composer une litanie, préparer un cérémonial, écrire une couple d'hymnes orphiques pour la circonstance et les faire mettre en musique. Le samedi soir, nous étions en train de répéter notre programme pour la dernière fois, quand on m'apporta une note du secrétaire de la Société de Crémation de New-York, disant qu'ils renonçaient à procéder à l'incinération devant le bruit que les journaux faisaient à l'endroit des

obsèques et leurs attaques contre la Soc. Théos. En d'autres termes, ces lâches n'osaient affronter le ridicule et l'animosité que l'innovation déchaînait contre nous. Notre perplexité ne dura qu'une demi-heure, car j'offris de suite de prendre sur moi l'entière responsabilité, et je donnai ma parole que le corps serait brûlé, quand je devrais le faire moi-même. Promesse que je tins en temps voulu, comme la suite le montrera.

L'obligeance du Rév. O. B. Frothingam qui réunissait ses fidèles dans le grand hall du Temple Maçonique, au coin de la sixième avenue et de la vingt-troisième rue (New-York city) nous permit de procéder aux funérailles du baron dans cette vaste salle. Une heure avant celle qu'on avait fixée, la rue était encombrée d'une foule curieuse et un peu houleuse, et un nombre important d'agents de police dut être requis pour empêcher les portes d'être forcées. Nous avions envoyé deux espèces de cartes d'entrée, toutes deux triangulaires, l'une noire imprimée en argent pour les places réservées, l'autre beige imprimée en noir pour le public ; et la police ne devait laisser entrer personne sans carte. Mais il n'est pas facile de maintenir une foule américaine ou anglaise, et l'élan fut tel à l'ouverture des portes que les 1.500 possesseurs de cartes se casèrent comme ils purent. Le grand hall qui contient 2.000 personnes était plein comme un œuf ; les corridors et les vestibules bondés et le bruit des conversations et l'agitation prouvaient assez que cette multitude était attirée par la curiosité et non par le désir de témoigner son respect au mort ou sa sympathie à la Société Théosophique

On sentait que le moindre incident transformerait cette foule en véritable ménagerie. Toute la semaine précédente, les journaux avaient excité la curiosité publique jusqu'à l'exaspération, et une des plus drôles de parodies que j'aie jamais lues raconta par anticipation notre cérémonie et notre procession: New-York s'en tint les côtes. J'en citerai un fragment pour l'édification de notre descendance théosophique:

« Allons, dit le colonel, en route et faites votre programme, mais surtout qu'il n'y ait que des membres de la Société, car les Francs-Maçons ne veulent rien savoir. »

« Deux heures se passent à rédiger l'ordre de la marche et le programme des exercices après l'arrivée du convoi au Temple. Voici le résultat et l'ordre du défilé :

« Le colonel Olcott en grand prêtre, vêtu d'une peau de léopard et portant un rouleau de papyrus (carton écru).

« M. Cobb en scribe sacré avec ses tablettes et son stylet.

« La boîte d'une momie égyptienne, sur un traineau traîné par quatre bœufs (aussi un esclave portant un pot d'huile à graisser).

« Mme Blavatsky conduisant le deuil et portant le sistre (dans un long linceul de lin tombant jusqu'aux pieds, une ceinture à la taille).

« Des négrillons portant trois oies d'Abyssinie (des poulets de Philadelphie) pour orner la bière.

« Le vice-président Felt, l'Œil d'Osiris peint sur le sein gauche, portant un aspic (acheté à la boutique de jouets huitième avenue).

« Le docteur Pancoast chantant un vieux psaume thébain :

Isis et Nepthys, le commencement et la fin
Nous envoyons une nouvelle victime à l'Amenti.
Payons la taxe et dépêchons-nous,
Traversons le Styx par le bac Roosevelt. »

« Des esclaves en robes de deuil, portant les offrandes et libations, à savoir des pommes de terre nouvelles, des asperges, du roastbeef, des crêpes, des bocks de bière et du cidre de New-Jersey.

« Le trésorier Newton, chef de musique, jouant de la flûte double.

« D'autres musiciens avec des harpes à huit cordes, des tamtams.

« Des garçons portant un grand lotus (soleil des perroquets).

« Le bibliothécaire Fassit qui chantera entre les morceaux de musique :

Voilà Horus, je vois son bateau.
Amis, séchez vos larmes,
L'âme d'un homme met juste 3.000 ans
A traverser un bouc !

« Au temple, cérémonie courte et simple. Les bœufs resteront dehors et un garçon les empêchera d'éventrer les passants. Après l'hymne théurgique ci-dessus imprimé, l'hymne national copte sera chanté, traduit et adapté pour l'occasion. Ci :

O cynocéphale, grimpé dans un arbre
Je te vois et tu me vois.
Rivière pleine de crocodiles ! Voyez son museau !
Houp la shadouf et tirez-le à bord.

Après plusieurs jours de ce genre d'exercice, on

peut s'imaginer l'état d'esprit de la foule, dont une poignée seulement appartenait à la Société Théosophique, et dont la majorité était prévenue contre elle. Tout alla bien pourtant, jusqu'au moment où un méthodiste exalté, parent d'un membre de la S. T. qui m'assistait, dans la cérémonie, se leva en gesticulant et cria: « Mensonges » juste quand j'eus dit: « Il n'y a qu'une cause primitive, incréée. » Aussitôt toute l'assistance se leva et quelques-uns essayèrent de sortir, comme il arrive toujours dans ces crises où on ne sait pas si les cris confus n'annoncent pas un incendie. Quelques assez vilains types montèrent sur les chaises, prêts à se jeter dans la bagarre s'il en survenait une. C'était un de ces moments où tout dépend de l'orateur. Il se trouva que j'avais vu une fois le grand orateur abolitionniste, Wendell Philips, maîtriser une foule qui le huait et le conspuait et, m'étant instantanément rappelé son procédé, je l'imitai. M'avançant paisiblement, je plaçai ma main gauche sur le cercueil du baron, face au public, je ne dis rien et je restai immobile. Aussitôt il se fit un silence de mort. Alors, levant lentement la main droite, je dis très lentement et distinctement : « Nous sommes en présence de la mort », et j'attendis. L'effet produit m'intéressa et m'amusa beaucoup, car j'ai depuis bien des années étudié l'âme des foules. L'agitation tomba comme par magie et de la même voix qu'avant, sans avoir l'air d'avoir perçu l'interruption, je finis la phrase de la litanie « éternelle, infinie, inconnue ».

Les deux hymnes orphiques que nous avions compilés pour la circonstance furent chantés par un chœur de bonne volonté du Sängerbund de New-York, ac-

compagné à l'orgue par la musique d'une messe italienne d'il y a trois cents ans « et, dit le reporter du *Sun*, l'effet était profondément impressionnant dans la demi-obscurité de la salle bondée mais silencieuse, les derniers accords mourant peu à peu tandis que le feu symbolique brûlant sur l'autel triangulaire, jetait ses lueurs sur les décorations posées sur le cercueil ».

Après le chant du premier hymne mystique, il y eut une invocation ou mantram à « l'Ame du Monde dont le souffle donne ou retire la forme à toute chose ». « L'univers est ton expression et ta révélation. Devant Toi la lumière de l'être est comme l'ombre qui s'enfuit et la vapeur qui passe. Tu respires et les espaces infinis se trouvent peuplés. Tu reprends ton souffle et tout ce qui était issu de toi y rentre aussitôt. » Bon védantisme que ceci et bonne théosophie! La même idée se reproduisait dans tout le service : hymnes, invocations, litanie et mon discours. Dans celui-ci je donnais tous les détails que je tenais du baron de Palm sur lui-même (et ils se trouvèrent singulièrement fantaisistes quand j'eus communiqué avec son notaire). J'expliquais le caractère et le but de la Société Théosophique (1), et mes idées sur l'inefficacité totale du repentir *in extremis* pour la rémission des péchés. Je suis bien aise de voir, d'après les comptes rendus

(1) Cette Société, dis-je, n'est pas une association religieuse ni scientifique. Elle a pour objet l'étude et non l'enseignement et ses membres professent les croyances les plus variées. On appelle théologie la volonté révélée de Dieu ; théosophie, la connaissance directe de Dieu. L'une nous demande de croire ce que d'autres ont vu ou entendu, l'autre de voir et d'entendre nous-mêmes. La théosophie enseigne qu'en cultivant ses pouvoirs, l'homme peut atteindre l'illumination intérieure et acquérir la connaissance de ses facultés divines.

des journaux, que dès cette époque, je prêchais la doctrine pure et simple du Karma. Il y eut une explosion de bravos et de sifflets, quand je dis que la Société « considérait le criminel sur l'échafaud comme tout aussi criminel après la récitation autour de lui de vingt prières ». J'imposai silence et je continuai ainsi — d'après le compte rendu : « Il dit ensuite que la théosophie ne pouvait concevoir que le mal restât impuni ou le bien sans récompense. Qu'il croyait que l'homme est un être responsable ; que c'est une religion pratique et non bornée aux assertions, entièrement opposée à la sensualité et qui prescrit la subordination du corps à l'esprit. Là, dans ce cercueil, repose le corps d'un théosophe ; devrons-nous dire que son avenir sera un bonheur sans mélange et sans rapport avec sa vie passée ? Non ; mais que selon ses actes, il souffrira ou se réjouira. S'il a été un viveur et un séducteur, la Cause unique et divine ne lui pardonnera pas la moindre de ses offenses, car ce serait replonger le monde dans le chaos. Il doit y avoir compensation, équilibre, justice. »

Après le chant du deuxième hymne orphique, Mrs H. Britten, orateur spiritualiste, prit la parole pendant une dizaine de minutes en qualité de médium parlant, et finit sur une apostrophe émue au feu baron, lui souhaitant bon voyage, déclarant qu'il avait « franchi les portes dorées où le chagrin (*sic*) n'entre point » et jeta des fleurs sur le cercueil, « symboles de la vie pleinement épanouie ! » Ceci termina la séance et l'énorme assistance se dispersa paisiblement.

Le corps du défunt fut confié à M. Buckhorst, mar-

brier de la Société, pour être déposé dans un caveau provisoire jusqu'à ce que j'eusse arrangé son incinération. Je fus obligé d'aviser à une meilleure méthode de conservation que l'embaumement succinct qui avait eu lieu à l'hôpital et dont l'insuffisance fut démontrée au bout de quinze jours. Cela me donna bien du tourment et demanda des recherches sans nombre, mais enfin je résolus le problème en ensevelissant le cadavre dans de l'argile séchée, imprégnée d'acide carbolique et autres vapeurs de goudron. Quand on fit l'application de cet antiseptique dans la première semaine de juin, la décomposition était commencée, mais quand on examina le cadavre en décembre avant la crémation, on le trouva parfaitement momifié, tous les liquides absorbés et la pourriture arrêtée. Je suis persuadé que l'on aurait pu le conserver ainsi pendant des années, peut-être un siècle, et je recommande ce procédé comme le meilleur que je connaisse pour embaumer à bon compte.

H.-P. B. n'avait pas de rôle officiel dans les funérailles publiques du baron de Palm ; elle ne laissa pas que de se faire entendre. Assise au milieu du public avec les membres de la Société qui n'officiaient point elle se leva au moment où le méthodiste interrompit notre litanie et pendant qu'un agent de police le mettait dehors, elle cria : « C'est un bigot, voilà tout ! » ce qui fit rire tout le monde et elle-même. MM. Judge, Cobb, Thomas, Monachesi, Oliver et trois ou quatre autres que j'ai oubliés, prirent part à la cérémonie comme membres de la Société.

Le conseil de la S. T., réuni le 24 juin, et la Société à sa session du 21 juin 1876, approuvèrent et confir-

mèrent tout ce que les délégués avaient fait pour les obsèques, l'embaumement et l'autopsie du baron de Palm. On adopta la résolution ci-après :

« Le Président et le Trésorier de la Société, exécuteurs testamentaires de notre défunt collègue, sont autorisés par les présentes à faire, au nom de la Société, tous actes quelconques pour disposer des restes du défunt selon ses désirs exprès et ses instructions. »

Les funérailles du baron terminées, il restait à voir ce que sa succession pourrait bien rapporter à la Société (car bien qu'individuellement son légataire universel, il était convenu que je serais libre de tout transmettre à la Société). Nous obtînmes, M. Newton et moi, l'enregistrement du testament et M. Judge commença l'inventaire. Nous reçûmes un premier coup à l'ouverture de sa malle laissée à l'hôpital : laquelle contenait deux de mes chemises *dont on avait débrodé la marque*. Ceci n'avait pas bonne mine et ne préludait guère bien à un grand héritage. Il y avait aussi dans cette malle un petit bronze d'enfant pleurant, des photographies et des lettres d'actrices et de chanteuses, des factures non acquittées, des doubles dorés et émaillés de ses décorations, une boîte plate doublée de velours où se trouvaient son acte de naissance, ses passeports et ses brevets diplomatiques ou de cour, le brouillon d'un ancien testament révoqué et fort peu de vêtements. Outre cela, rien : pas d'argent, pas de bijoux, pas de papiers, de manuscrits ni de livres, aucuns signes de goûts ou d'habitudes littéraires. Ces détails, que M. Newton, M. Judge et d'autres peuvent corroborer, trouveront plus loin leur raison d'être.

Le vieux testament le désignait comme seigneur des châteaux du vieux et du nouveau Wartensee, sur le lac de Constance et de ses papiers semblait résulter la possession de 20.000 acres de terre dans le Wisconsin, de quarante lots de terrain dans la ville de Chicago et de sept ou huit mines dans les États de l'Ouest. A n'estimer l'acre qu'à 5 dollars, la rumeur se propagea que j'avais hérité d'au moins 20.000 livres, sans parler des deux châteaux suisses, des lots de Chicago et de l'or et l'argent des mines. Toute la presse américaine en retentit ; on en fit des articles de tête et je reçus un monceau de lettres de compliments ou de demandes de personnes connues ou inconnues et de pays variés. M. Judge écrivit aux dames légataires, aux notaires du pays et de l'étranger et à un membre de la famille du baron. Tout ceci prit des mois et il advint que les dames refusèrent leur legs, que les terres de Wisconsin avaient été vendues pour payer les contributions depuis plusieurs années, que les actions de mines étaient bonnes à faire du papier de tenture, et que les châteaux en Suisse étaient des châteaux en Espagne. Le tout ne donnerait pas de quoi nous rembourser, M. Newton et moi, des dépenses modestes que nous avions faites pour les funérailles. Le baron était un noble ruiné, sans ressources, sans crédit et sans espérances : il en vient beaucoup de ce genre en Amérique après que l'Europe n'en veut plus. Leurs manières et leurs titres les font recevoir dans la société américaine, leur valent parfois des situations lucratives, plus souvent encore de riches mariages. Je n'ai jamais bien su ce que notre ami avait fait dans l'Ouest, mais des créanciers importuns qui

se présentèrent me montrèrent tout au moins qu'il avait été mêlé à des essais manqués de formation de sociétés industrielles.

Je n'ai jamais découvert, ni alors ni depuis, la moindre indication que le baron de Palm possédât ni talent littéraire, ni érudition, ni goûts intellectuels. Sa conversation avec nous était surtout superficielle, touchant les sujets qui intéressent les gens du monde. Même au point de vue spiritualiste, il semblait moins un penseur profond qu'un observateur soigneux de médiums et de phénomènes. Il parlait beaucoup de ses souvenirs diplomatiques et attribuait la minceur de ses ressources actuelles (en fait de monnaie courante) à ses vains essais de rivaliser de luxe avec les riches attachés anglais. Il lisait peu et n'écrivait rien; et je le sais bien, moi qui l'ai hébergé sous mon toit.

Il me serait pénible d'entrer dans ces détails personnels, s'il ne me fallait montrer cet homme sous ses vraies couleurs, pour permettre à mes lecteurs de juger si c'était là un maître ou un mentor digne de l'auteur d' *Isis dévoilée* et de *la Doctrine secrète*. Car tel est le point en litige. Certains adversaires sans principes de H.-P. B. ont répandu avec une malice incroyable la calomnie qu'*Isis dévoilée* « n'était qu'une compilation inavouée des manuscrits du baron de Palm ». Cela se trouve dans une lettre calomniatrice du docteur Elliott Cones publiée par le *New-York Sun*, du 20 juillet 1890. Du reste, l'éditeur de ce journal influent, mû par le plus honorable sentiment de justice, a récemment exprimé ses regrets de l'avoir publiée et l'a déclarée sans fondement. Mrs Har-

dinge Britten m'a dit que ce mensonge avait été mis en circulation par un calomniateur savant dans *The Carrier Dove* et par d'autres journalistes hostiles. De plus, un membre renvoyé de la section française de la S. T., le docteur Encausse (plus connu sous le pseudonyme de Papus), lui a donné une certaine publicité dans son *Traité méthodique de Science Occulte* dont le compte rendu se trouve dans le *Theosophist* d'août 1892.

Les détails ci-dessus, candides et faciles à vérifier, suffiront à renseigner ceux qui ont connu le baron pendant le peu de temps qu'il appartint à la Société ou pendant ses séjours dans l'Ouest ou à New-York, et qui connaissaient aussi la manière d'écrire de H.-P. B. Quant aux autres, je leur dédie à regret la lettre cruelle que le consul Obermayer, d'Augsbourg et Bavière, envoya à M. Judge, en réponse à ses questions professionnelles sur les propriétés en Europe du baron de Palm et qui a été traduite pour ce livre sur l'original qui est en ma possession. Sa date montrera au lecteur que nous ne l'avons reçue, et que par conséquent nous n'avons su la vérité sur les antécédents du baron qu'une année entière après sa mort et cinq mois après son incinération, d'universelle renommée.

CONSULAT DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE.
Augsbourg, le 16 mai 1877.

N° 1130.

A M. WILLIAM Q. JUDGE.
Notaire et Conseil légal
21, *Broadway, New-York.*

« J'apprends par votre lettre du 7 écoulé que le baron Josef Heinrich Ludwig von Palm est mort à New-

York en mai 1876. Le soussigné, consul Max Ober mayer (ci-devant consul des États-Unis à Augsbourg de 1866 à 1873), se trouve être en situation de vous fournir les informations désirées d'une façon très complète, et s'y prête volontiers.

« Le baron de Palm fut en sa jeunesse officier dans l'armée bavaroise, mais ses dettes et quelques transactions douteuses le forcèrent à quitter le service. Il se rendit alors dans d'autres parties de l'Allemagne, mais ne put rester longtemps nulle part à cause de son extrême frivolité, de son amour de la bonne chère et de ses débauches qui lui faisaient sans cesse contracter de nouvelles dettes et se mêler à de fâcheuses affaires ; de sorte qu'il fut même condamné en justice et mis en prison.

« Quand il ne put pas demeurer davantage en Allemagne, il passa en Suisse où il continua ses escroqueries et il réussit par de fausses promesses et déclarations à se faire céder le château de Wartensee par son propriétaire, et il s'y fixa aussitôt. Son séjour cependant ne fut pas de longue durée; non seulement il ne pouvait payer le prix d'achat, mais pas même les impositions, de sorte que la propriété fut vendue pour payer les créanciers, et von Palm se sauva en Amérique.

« Nous ne savons pas ici comment il s'y conduisit.

« En Europe, il ne possède pas un sou de terre; tout ce que ses papiers en disent est *pure escroquerie*.

« La seule chose qui lui appartint vraiment avant son départ pour l'Amérique, c'était une part dans l'héritage Knébele de Trieste. Avant de partir, il s'était donné inutilement beaucoup de mal pour la toucher immédiatement.

« A la fin de 1869, de Palm s'adressa au soussigné en sa qualité alors de consul des États-Unis pour lui demander de lui procurer le paiement de cet héritage.

« Sa requête lui fut aussitôt accordée, comme il appert de la copie ci-incluse de son reçu d'une somme de 1068 thalers 4/6 = 3.247 dol. 53 c., mise à la disposition de de Palm par lettre consulaire du 21 janvier 1870 et touchée par lui à la banque Greenbaum frères et C^ie^, comme il le dit dans sa lettre au consul du 14 février 1870.

« Je ne peux que répéter que de Palm ne possédait en Europe ni un dollar en argent ni un pied de terre et que tout ce que ses papiers peuvent suggérer d'autre est frauduleux.

« Les seuls parents connus de de Palm sont les deux baronnes de T... qui habitent Augsbourg, deux familles éminemment respectable, à qui de Palm causa bien des ennuis pendant la dernière année qu'il passa en Europe.

« Ci tout ce que l'on sait du défunt baron de Palm, donné dans les plus grands détails, probablement plus que vous n'en attendiez.

« Signé : MAX OBERMAYER.
« Consul de la République Argentine. »

Mes compliments à M. Papus, Mrs Hardinge Britten et compagnie. *Palmam qui meruit ferat !*

CHAPITRE XI

La première Crémation en Amérique.

L'incinération du baron de Palm fera l'objet de ce chapitre. J'ai raconté par quelles circonstances je fus amené à l'entreprendre et que ce fut la première crémation publique en Amérique et la première où on employa le four crématoire ; c'est un événement historique dont les détails ont leur intérêt. Cette crémation eut lieu le 6 décembre 1876 dans la petite ville de Washington, comté de Washington, Pennsylvania, plus de six mois après l'ensevelissement du cadavre dans de l'argile saturé d'acide carbolique. Il est bien facile maintenant d'incinérer un corps soit en Angleterre, soit en Amérique, où il existe des fours crématoires et des sociétés de crémation ; c'était alors, une toute autre affaire. Quand je pris l'engagement de disposer des restes du feu baron selon ses désirs, il n'y avait dans mon pays ni facilités, ni précédents à suivre à moins d'adopter le procédé oriental du bûcher en plein air qui avait déjà été employé une fois mais qui dans l'état de l'opinion publique et en face d'un refus probable du comité d'hygiène de

donner la permission, aurait été difficile sinon dangereux. Tout ce que je pouvais faire de mieux, c'était d'attendre une occasion. En 1816, un riche habitant de la Caroline du Sud, M. Henry Laurens, ordonna que son corps fût incinéré et contraignit sa famille d'obtempérer à ses désirs en posant la condition qu'elle perdrait l'héritage en cas de désobéissance. Le corps fut brûlé sur un bûcher à la mode orientale, sur ses propres plantations, en présence de sa famille et de ses proches amis. Un autre cas semblable est celui d'un M. Berry, brûlé aussi sur un bûcher, si ma mémoire est fidèle. Mais il n'y avait point d'exemple qu'on eût disposé des restes d'aucun être humain dans un four construit exprès; je ne pouvais donc qu'attendre les événements. Cela ne dura pas longtemps, car un matin, en juillet ou en août, je vis dans les journaux que le docteur F. Julius Le Moyne, médecin excentrique mais grand philanthrope de la Pennsylvania occidentale, avait commencé à construire un four pour l'incinération de son propre corps. J'entrai aussitôt en correspondance avec lui et finalement (lettre du 16 août 1876), il consentit à ce que le corps du baron fût brûlé le premier, au cas où il survivrait à l'érection de son four. On n'avait pas annoncé positivement au moment des funérailles la possibilité d'une crémation subséquente, mais il en avait transpiré quelque chose. Maintenant je déclarai ouvertement mes intentions dans le but d'avertir les autorités à temps pour le cas où il se trouverait quelque obstacle légal. M. F. C. Bowman, avocat, et moi, nous fûmes délégués par la Société de crémation de New-York pour étudier soigneusement toutes les lois

et décrets et faire connaître si on avait ou non le droit de disposer à sa guise de son propre corps. Nous ne trouvâmes rien de prohibitif en ce genre, et en somme le simple bon sens démontre que si un homme a le droit d'absolue propriété sur quelque chose, ce doit être son propre corps et qu'il est libre de prescrire l'usage qui en sera fait après sa mort, à condition de choisir un procédé qui ne puisse nuire aux droits ni au bien-être de personne. Lors de mes démarches auprès de la Société de Crémation de New-York, par conséquent longtemps avant que le four du docteur Le Moyne fût prêt, nous demandâmes officiellement l'autorisation du Comité sanitaire de Brooklyn, d'enlever le corps pour procéder à la crémation (1). Le comité consulta un avocat qui fut de l'avis de M. Bowman et du mien et notre demande officielle ayant été présentée quand le four crématoire se trouva fini, l'autorisation fut accordée. Ce premier point acquis, aucun empêchement légal ne s'étant produit, les défenseurs de l'incinération n'avaient plus qu'à répondre aux objections théologiques, économiques, scientifiques et sentimentales. Nous décidâmes, le docteur Le Moyne et moi, d'organiser une

(1) Voici le texte de la demande en question :

New-York City, 5 *juin* 1876.

MESSIEURS,

Les soussignés exécuteurs testamentaires de feu Joseph-Louis-Henry, baron de Palm, sollicitent, par la présente, remise de son corps déposé quant à présent au dépôt mortuaire du cimetière luthérien. Pour être ledit corps transporté en un endroit convenable hors les limites de la commune et incinéré selon les désirs dudit de Palm.

Signé : H. S. OLCOTT
H. J. NEWTON.

réunion publique où des hommes compétents prendraient la parole successivement, peu de temps avant la crémation, et une réunion du soir consacrée à la discussion des avantages et des inconvénients de ce genre de sépulture. On résolut que chaque orateur ne traiterait qu'un des aspects du sujet, pour éviter les répétitions et cependant le couvrir tout entier.

Pour garantir le principe de la neutralité de la Société dans toutes les questions touchant aux opinions religieuses, il avait été décidé que mon co-exécuteur et moi nous agirions en notre nom privé. On décida aussi qu'il n'y aurait pas de nouvelle cérémonie religieuse. Le docteur Le Moyne étant comme moi avocat convaincu des avantages de la crémation, nous pensâmes que l'intérêt public demandait qu'on donnât à cet événement la plus grande publicité et que des hommes de science et des membres du comité sanitaire fussent invités à assister officiellement à la crémation pour suivre soigneusement l'opération. « Je trouve comme vous, écrit le bon docteur, que les discours doivent traiter uniquement de la crémation sans s'égarer dans d'autres sujets quelque justes et utiles qu'ils puissent paraître à leur propre place. Je n'ai jamais prévu ni désiré que notre programme comprît une cérémonie religieuse, mais au contraire qu'il fût uniquement une expérience scientifique et sanitaire préparant une réforme dans la manière de disposer des cadavres. » La presse américaine, qui s'était moquée de la Société Théosophique parce qu'elle avait fait trop de cérémonies religieuses aux funérailles du baron, trouva encore à redire parce qu'il n'y en avait pas à sa crémation.

Mais cela nous était fort égal, les éloges ou les blâmes des ignorants étant également sans valeur. Le docteur Le Moyne et moi nous voulions établir les points suivants : *a*) la crémation est-elle un mode scientifique de sépulture? *b*) est-elle moins coûteuse que l'enterrement? *c*) présente-t-elle quelque chose de répugnant? *d*) combien de temps faut-il pour incinérer un corps? Pour obtenir toute la publicité possible, M. Newton et moi, exécuteurs testamentaires et le docteur Le Moyne, propriétaire du four crématoire, nous adressâmes l'invitation ci-après aux comités sanitaires, aux savants, à des directeurs de collèges et à des professeurs choisis, des ecclésiastiques et des éditeurs :

New-York, novembre 1876.

CHER MONSIEUR,

Le 6 décembre prochain, à Washington, Pennsylvania, on procédera à l'incinération du corps de feu

JOSEPH-HENRY-LOUIS, baron de PALM,

Grand-croix, commandeur de l'ordre souverain du Saint-Sépulcre à Jérusalem,
Chevalier de Saint-Jean de Malte, Prince du Saint-Empire
Ci-devant chambellan de S. M. le Roi de Bavière
Membre de la Société Théosophique, etc.

en exécution du désir exprimé par lui à ses exécuteurs peu de temps avant son décès. Vous êtes prié d'assister à cette cérémonie en personne ou de vous faire représenter.

La crémation aura lieu dans un four construit exprès par F. Julius Le Moyne, M. D., qui veut ainsi prouver ses préférences pour ce genre de sépulture.

La science ayant intérêt à étudier cette opération sous ses points de vue historique, sanitaire et autres, les exécuteurs testamentaires du baron de Palm ont consenti à lui donner une certaine publicité. Cette invitation vous permettra de vous y faire représenter et de prendre part au débat, au cas où le sujet de la crémation en général serait discuté. L'Université de Pennsylvanie, le collège de Washington et Jefferson, le collège de médecins et chirurgiens de New-York, d'autres sociétés savantes, et les comités d'hygiène de Boston, Philadelphie, Washington (D. C.) et de plusieurs autres villes ont déjà annoncé leur intention d'envoyer des délégués. On croit qu'un grand nombre d'observateurs d'une haute compétence scientifique seront réunis à cette occasion. Des discours appropriés seront prononcés.

Washington est une ville du comté de Washington, Etat de Pennsylvanie, à 25 milles à l'ouest de Pittsbourg, sur le chemin de fer de la Chartiers-Valley, environ à moitié chemin entre Pittsbourg et Wheeling. Il y a des trains vers 9 heures du matin et vers 5 heures du soir tous les jours, sauf le dimanche, de Pittsbourg et de Wheeling. Trajet d'environ deux heures.

La salle d'attente du crématorium étant toute petite, nous avons besoin de savoir d'avance le nombre des assistants. Vous êtes donc prié de vouloir bien faire connaître vos intentions le plus tôt possible par lettre ou dépêche à l'un des soussignés :

Henry S. Olcott, Henry J. Newton, exécuteurs testamentaires du feu baron de Palm, ou à F. Julius Le Moyne, M. D., Washington. Washington Co. Pa.

Il y eut de nombreuses acceptations et l'intérêt général fut si vif que M. A. C. Simpson, de Pittsbourg Pa, qui avait occasion de voir presque toute la presse, déclare qu' « il n'y a pas un journal imprimé aux États-Unis qui ne parle plus ou moins de l'incinération du baron et même de ses opinions théosophiques » (voir *Banner of Light*, 6 janvier 1887). Une des choses les plus divertissantes parmi toute cette littérature fut la phrase de M. Brombey dans un article de tête de *la New-York Tribune* : « Le baron de Palm, connu surtout comme cadavre ».

Nous prenions là une grande responsabilité, car s'il arrivait quelque chose au four du docteur Le Moyne, tout le pays nous aurait vilipendés pour avoir exposé un corps humain aux chances d'une expérience scientifique (1). Cependant l'intérêt humanitaire était tel que nous poursuivîmes notre entreprise sans faiblir. Pour nous garantir autant que possible contre toute surprise, le bon docteur essaya son four sur une charogne de mouton et il m'écrivit à la date du 26 octobre 1876 : le « succès a été complet, un mouton de 164 livres a été réduit en cendres en six heures et aurait pu l'être en moins de temps ». Il prépara ensuite une sorte de grille en berceau formée de barres de fer plates et courbées pesant 40 livres

(1) Il fallait prévoir la possibilité de la carbonisation du corps dans l'air clos du four d'argile chauffé à 1.500 ou 2.000°. Pour l'empêcher, le docteur Le Moyne, malgré les protestations de son entrepreneur, fit percer un trou d'air dans la porte de fer du four et le munit d'un obturateur qu'on pouvait ôter et mettre à volonté. Cette adjonction parut si efficace lors de la crémation du mouton, que l'entrepreneur se rallia à l'opinion du docteur.

pour recevoir le corps et me demanda de me procurer si possible un drap d'amiante pour servir de linceul. Mais ceci n'ayant pu se trouver, je dus chercher quelque chose pour le remplacer. En arrivant sur place, mon premier coup d'œil à l'intérieur du four chauffé me convainquit que n'importe quelle enveloppe serait instantanément consumée et laisserait le corps exposé aux regards; j'essayai un drap de lit trempé dans une solution saturée d'alun. Cela réussit parfaitement et je crois que c'est ce qu'on emploie toujours maintenant.

Inutile d'entrer dans les détails de l'incinération que l'on peut trouver dans toutes les collections de journaux américains du mois de décembre 1876; cependant étant donné l'intérêt historique de cette première incinération scientifique aux États-Unis, il vaut mieux que son entrepreneur responsable donne un résumé succinct de ce qui s'y est passé.

Le crématorium Le Moyne, qui existe encore, est un petit bâtiment de brique à un seul étage divisé en deux pièces, à gauche en entrant le salon d'attente, à droite le four. Sans parler de la valeur du terrain, il coûta au docteur Le Moyne environ 1.700 dollars ou 340 livres sterling. Tout était très simple, on pourrait dire désagréablement simple, aucune ornementation intérieure ou extérieure — un four à cadavre aussi inesthétique qu'un four à pain. Cependant le résultat prouva qu'il était pratique et aussi parfaitement adapté à son but que si les murs avaient été de marbre sculpté, les cloisons en bois finement travaillé et les portes du four en bronze ciselé. Le docteur Le Moyne m'écrivit que son but était de fournir aux pauvres un

mode de sépulture plus économique que l'enterrement, et offrant plus de garanties contre les violations de tombeaux et ces tragiques enterrements prématurés inévitables avec la façon usuelle de procéder. L'enlèvement du cadavre de Lord Crawford et Balcarres en Ecosse, celui de M. A. T. Stewart à New-York, sans parler des milliers de soustractions de corps en vue de dissections, prouve la valeur du premier argument, tandis que l'histoire du pauvre évêque Irving disséqué en léthargie et les nombreux cas de corps trouvés lors des ouvertures de tombes avec la chair des bras mordue, par la malheureuse victime dans sa cruelle agonie, affamée et suffoquée, pèse d'un grand poids dans l'autre côté de la balance. Le but économique et sanitaire du docteur Le Moyne fut entièrement atteint puisque cette première crémation en Amérique ne nous coûta guère que 10 dollars et prouva qu'il est possible de disposer ainsi d'un cadavre sans inconvénients.

Nous arrivâmes, M. Newton et moi, à Washington Pa, le 5 décembre 1876, accompagnant le corps du baron enfermé dans un double cercueil. Le docteur Le Moyne avec d'autres personnes nous attendait à la gare et le corps fut porté au crématorium dans un corbillard; il y resta jusqu'au lendemain matin sous la garde du chauffeur du four. Le feu de coke avait été allumé dès 2 heures du matin et le four était déjà chauffé à blanc. « Assez chaud », disait le chauffeur « pour fondre du fer ». La construction de l'appareil était tout ce qu'il y a de plus simple : une retorte voûtée de terre à feu de 8 pieds de long sur 3 pieds de large et de haut pour placer le corps,

entourée par un tuyau d'air chaud communiquant avec le foyer situé derrière; une grande cheminée fournissait le courant d'air et conduisait la fumée. Une ouverture du four sur le tuyau permettait l'échappement des gaz et autres produits volatils de la crémation. Une grande porte de fer scellée dans la terre à feu fermait le devant du four et l'ouverture à obturateur décrite plus haut permettait non seulement l'introduction de l'air froid à volonté dans le four, mais servait aussi à observer de temps en temps les progrès de l'opération. Comme le corps reposait sur la grille de fer, couvert du drap d'alun, dans un four de terre à feu qui le séparait du foyer, on voit qu'il ne pouvait être question de ces horribles grillades de chair, éclatements d'entrailles, etc., qui font frémir quand le corps est brûlé dehors sur un bûcher et, d'autre part, les parties gazeuses et liquides du corps trouvant à s'échapper dans le tuyau qui entourait le four, il n'y avait point à craindre ces odeurs nauséabondes que l'on respire parfois près des lieux de crémation dans l'Inde. Le corps se dessèche jusqu'à ce qu'il ne reste rien que les cendres du squelette. Quand le four fut ouvert le lendemain de l'incinération du baron de Palm, il ne restait de ce corps grand et fort qu'une traînée de poudre blanche et quelques fragments d'articulations, le tout du poids d'environ six livres (1).

(1) Plus heureux que beaucoup d'inventeurs, j'ai vu de mon vivant devenir d'un emploi universel des procédés que j'avais prônés au berceau, et la crémation est un de ceux-là. L'opinion publique est arrivée au point où un journal légal peut insérer les louanges de l'incinération en ces termes :

« Rien n'est plus sûr que de prédire dans un avenir très

Beaucoup de nos invitations aux savants et aux comités d'hygiène furent acceptées et voici les noms de quelques assistants : le docteur Ottersen du comité d'hygiène de Brooklyn ; le docteur Seinke, président du comité d'hygiène de Queen's county ; le docteur Richardson, éditeur du *Medical Journal* de Boston ; le docteur Folsom, secrétaire du conseil d'hygiène de Boston ; le professeur Parker de l'Université de Pennsylvanie ; trois médecins délégués par le comité d'hygiène de Philadelphie ; un autre, représentant l'Université de Lehigh ; le docteur Johnson du comité d'hygiène de Wheeling, le docteur Alsdale, secrétaire du comité d'hygiène de Pittsburg ; un certain nombre de médecins venus non officiellement, et une nuée de reporters et correspondants

prochain la vogue universelle de l'incinération des cadavres. On sait maintenant que les vers de terre disséminent les microbes des cimetières et amènent partout la contagion. Nous n'avons jamais pu comprendre comment une trentaine de milliers de corps en putréfaction dans un acre ou deux de terrain pouvaient ne pas constituer un grave danger pour les vivants à plusieurs milles à l'entour. La terre est un bon absorbant, mais enfin dans de certaines limites. Si l'on étudie la lente putréfaction des corps animaux, on voit combien elle est révoltante et combien dangereux les gaz qui s'échappent bruyamment. Les avocats de l'enterrement croient-ils que les gaz de 30.000 corps serrés, s'échappent vers le centre de la terre ? Qu'ils apprennent, en ce cas, qu'ils ont vite fait de saturer les quelques pieds de terre et qu'ils errent ensuite dans l'atmosphère empoisonnant ceux qui les respirent. Toutes les maladies contagieuses qui affligent l'humanité d'aujourd'hui sont des avertissements de changer nos habitudes et de vivre selon la raison et le seul espoir d'être débarrassés des épidémies, c'est le lent mais sûr moyen de l'éducation. Le temps viendra où toutes les matières en décomposition seront rendues inoffensives par l'action du feu. » *Jury*.

spéciaux envoyés par tous les principaux journaux américains et quelques étrangers. Je sais positivement que les éditeurs voulaient avoir tous les détails possibles; le *N. Y. Herald*, par exemple, avait donné l'ordre à son reporter de télégraphier au moins trois colonnes, mais une terrible tragédie changea leurs projets. Le théâtre de Brooklyn brûla ce même soir et environ 200 personnes périrent dans les flammes. Cette crémation en grand affaiblit l'intérêt général de celle du baron.

Le corps momifié de de Palm ôté du cercueil fut placé sur la grille de fer couvert du drap saturé d'alun; je l'arrosai de gommes aromatiques et le couvris de roses, de primevères, de muguet et de palmes naines avec de la verdure sur la poitrine et autour de la tête (1). Je cite un extrait du *N. Y. Times* : « Quand tout fut prêt, le corps fut respectueusement et doucement glissé dans le four. Ni service religieux, ni discours, ni musique pour donner de la solennité à l'événement. Pas un iota de cérémonie, tout se passa aussi simplement que possible. A 8 h. 20, le docteur Le Moyne, le col. Olcott, M. Newton et le docteur Alsdale se placèrent de chaque côté du corps et le soulevant du catafalque le portèrent aussitôt dans le four où il entra par la tête. Lorsque le bout de la grille atteignit l'extrémité la plus chaude du four, les verdures qui entouraient la tête prirent feu et furent bientôt consumées, mais les fleurs et la verdure sur le reste du corps restèrent indemnes. Les flammes

(1) Les personnes qui visitent le quartier général d'Adyar peuvent y voir des images de cette scène et d'autres détails de la crémation extraits du *New-York Graphic*.

semblaient former un nimbe autour de la tête du mort. »

Cette description n'est pas tout à fait complète, car au moment où la tête passa dans le four, les verdures prirent feu et il sortit un tourbillon de fumée qui ressemblait à ces touffes de plumes d'autruche que les dames portent dans leurs cheveux ou qui ornaient le haume des chevaliers. La porte de fer du four fut aussitôt refermée, verrouillée et vissée à bloc. Tout d'abord on ne vit rien dans l'intérieur à cause de la vapeur dégagée par le drap mouillé et de la fumée des gommes et des plantes qui brûlaient. Mais au bout de quelques minutes on put apercevoir ce que le correspondant du *Times* décrit ainsi fidèlement :

« A ce moment le four présentait l'aspect d'un disque solaire radieux, d'une couleur chaude plutôt que brillante, et bien que les fleurs et les verdures fussent passées à l'état de charbon incandescent, elles gardaient chacune leur forme; les pointes des branches encadrant le corps. En même temps, je pus voir que le linceul enveloppait toujours le corps, montrant ainsi l'efficacité de la solution d'alun. Cela détruit une des objections que l'on fait à la crémation : la possibilité d'une exhibition indécente du corps. Une demi-heure après le drap était carbonisé. Autour de la tête, il était noirci et déchiré, ce qui est facile à expliquer. Il paraît que le colonel Olcott en trempant son drap commença par les pieds et en arrivant à la tête, la solution était épuisée. On se réjouit de voir que la chaleur augmentait rapidement. »

Une scène remarquable.

« A ce moment même un réflexe remarquable, qui ressemblait presque à un phénomène, se produisit dans le cadavre. La main gauche qui jusqu'alors reposait à côté du corps se redressa peu à peu, trois doigts montrant le ciel. Quoique un peu saisissant sur le moment, ce mouvement provenait naturellement d'une contraction musculaire causée par l'excessive température. A 9 h. 25, le docteur Otterson fit passer un morceau de papier de soie par le petit trou pour éprouver le courant d'air, quelqu'un ayant dit qu'il n'y avait pas assez d'oxygène dans le four pour produire la combustion. Le courant d'air était amplement suffisant. Alors la main gauche retomba lentement dans sa position normale et une lueur rose entoura les restes du corps tandis qu'une légère odeur aromatique s'échappait par le trou d'air du foyer. Une heure après le corps était complètement incandescent, il paraissait rouge feu. La chaleur du foyer avait considérablement augmenté et se sentait davantage que lorsque la bouche du four était ouverte.

Curieuses remarques.

A mesure que le four devenait plus chaud, la lueur rose dont j'ai parlé devenait dorée et il se produisit quelque chose de très curieux dans les pieds. La plante des pieds était naturellement en face de qui regardait par le trou. Elle prit peu à peu une certaine transparence, comme la main quand les doigts sont fermés entre l'œil et une vive lumière, mais bien

plus lumineuse. A 10 h. 40, le docteur Le Moyne, col. Olcott et M. William Hardinge entrèrent avec les médecins présents dans la salle de chauffe et y tinrent une conversation à portes fermées. En revenant ils annoncèrent que la combustion du corps pouvait être considérée comme complète, et un coup d'œil dans le four à ce moment le donnait bien à penser.

« Shadrach, Meshach et Abed-nego dans leur fournaise devaient être sur un lit de roses en comparaison du corps du baron de Palm. On avait fait quelques expériences sur des moutons quand le four fut terminé, mais M. Dye, le constructeur, nous dit que le corps devait être plus complètement incinéré au bout de 2 h. 40 que le mouton en 5 ou 6 heures. Je remarquai vers ce moment que le corps commençait à se réduire et que bien qu'extrêmement incandescent ce n'était plus que des cendres légères qu'un souffle d'enfant eût dispersées. Le linceul ardent continuait à couvrir les restes et les verdures pointaient encore quoique affaissées en même temps que le corps. Les pieds aussi étaient tombés et le tout n'était bientôt plus qu'une masse ardente chauffée à blanc... A 11 h. 12, le docteur Folsom, secrétaire du comité d'hygiène du Massachusetts, examina le four aussi soigneusement que possible et annonça, à la satisfaction générale, que « l'incinération était terminée sans aucun doute ». Tout vestige de forme avait disparu dans la masse. »

J'ai donné ces quelques lignes parmi tant d'autres qui auraient pu être citées à cause de l'excellence de la description et de sa valeur historique. Aussi parce qu'elles démontrent la netteté et la beauté de ce genre de sépulture si on le compare à l'enterrement.

Ce qui peut encore faire apprécier l'incinération aux parents de ceux qui meurent au loin, c'est que les corps ainsi réduits en cendres peuvent être déposés dans les caveaux de famille ou au cimetière auprès de ceux

Qu'il a aimés si longtemps et ne voit plus
... Non pas morts, mais partis devant.

Le même jour, dans l'après-midi, le docteur King, de Pittsbourg, fit une conférence au Town Hall sur les effets délétères des cimetières encombrés ; le docteur Le Moyne parla des aspects pratiques et scripturaux de la crémation ; le président Hays montra que la Bible ne s'y opposait pas ; M. Crumrine discuta le point de vue légal et je fis une étude rétrospective et historique de la crémation dans l'antiquité et les temps modernes.

Le feu fut éteint dans le foyer aussitôt l'incinération du corps complète et le trou de la porte du four bouché afin de donner au four le temps de se refroidir doucement, autrement l'air froid l'aurait fait fissurer. J'enlevai les cendres le lendemain avec le docteur Alsdale et je les mis dans une urne hindoue que l'on m'avait donnée pour cela à New-York. Je les emportai en ville où je les gardai jusqu'un peu avant notre départ pour l'Inde. Je les répandis alors sur les flots du port de New-York avec quelques cérémonies simples mais convenables.

C'est ainsi que la Société Théosophique introduisit aux Etats-Unis non seulement les idées philosophiques de l'Inde, mais encore le genre de sépulture de ce pays. Depuis cette première crémation scientifique en Amérique, il s'en est produit bien d'autres

d'hommes, de femmes et d'enfants ; — on a construit des fours et il s'est fondé des sociétés de crémation dans mon pays. Les préjugés anglais se sont adoucis au point que le parlement a légalisé la crémation, une société a reçu un privilège et c'est dans son crématorium à Woking près Londres que le corps de H.-P. B. a été brûlé selon sa volonté écrite et verbale.

Théoriquement, il m'importe peu que mon « corps de désirs » soit jeté aux amœbé qui tapissent le fond de la mer, ou abandonné dans les passes fermées par les neiges de l'Himalaya ou sur le sable brûlant des déserts ; mais si je dois mourir chez moi entouré d'amis, je désire que, comme celui de H.-P. B. et du baron de Palm, il soit réduit en poussière inoffensive par le feu, au lieu de devenir un danger pour les survivants après avoir servi d'instrument à mon *prarabdha Karma*.

(1) Le corps du colonel Olcott a été brûlé selon son désir dans le parc d'Adyar le 17 février 1907.

CHAPITRE XII

L'auteur supposé de « l'Art Magique »

Je vais maintenant tenir ma promesse (V. ch. VIII) de dire quelque chose de l'Art Magique de Mrs Hardinge Britten et de la façon dont il fut écrit. On a dit plus haut que ce livre fut lancé presque au moment de la fondation de la Société Théosophique et il est assez curieux de savoir comment. Mrs Britten fut très frappée de la coïncidence et montre sa surprise dans les passages suivants d'une lettre à la *Banner of Light*:

« J'ai été si étonnée et frappée de la coïncidence des *intentions — non des idées* — exprimées à l'inauguration de la Société Théosophique à laquelle j'assistais, avec quelques-unes des intentions, mais non des idées, exprimées dans le livre de mon ami, que je sentis qu'il était de mon devoir d'écrire au président de la Société. Je lui envoyai un exemplaire de l'annonce encore inédite en lui expliquant que la publication du livre en question anticipait sur toutes les révélations de science cabbalistique que la Société se proposait de faire, et cela sans entente préalable, sans même relations entre les parties. »

La coïncidence c'était l'affirmation simultanée par le livre et par notre Société de l'existence d'Adeptes, de la dignité de l'ancienne science occulte, de la réalité de la magie blanche et noire et de leurs contrastes, de l'existence de la lumière astrale, des hordes de races élémentales dans l'air, la terre, etc., de l'existence de relations entre elles et nous et de la possibilité de s'en faire servir par des méthodes anciennement connues et éprouvées. C'étaient, si on peut dire, deux attaques de flanc simultanées contre le camp retranché de l'ignorance et des préjugés de l'Occident.

Mrs Britten affirmait que le livre avait été écrit par un adepte de sa connaissance, « un ami estimable de toute sa vie (1) » qu'elle avait rencontré d'abord en Europe et pour qui elle faisait fonction de traducteur seulement et de secrétaire. Il s'appelait Louis, disait-elle, et il était chevalier. Un prospectus alléchant, bien fait pour exciter la curiosité la plus blasée et la porter à l'achat ferme avait été publié, et l'intérêt des bibliophiles ému par l'annonce que l'auteur ne permettrait le tirage qu'à 500 exemplaires et se réserverait le droit de ne vendre qu'à ceux qui lui paraîtraient dignes (2). Il semble qu'il ait usé de ce droit, car

(1) *Nineteenth century Miracles*, p. 437.

(2) Afin d'empêcher ce livre profond de tomber entre les mains de lecteurs quelconques qui pourraient le mal comprendre et même le mal employer. (*Nineteenth century Miracles*, p. 437.) Et elle m'écrit le 20 septembre 1875 dans une lettre à propos de son *Cornelius Agrippa* que je désirais emprunter : « L'auteur de ce *Livre des Livres*, qui vient d'être annoncé dans la *Banner*... cet homme aimerait mieux brûler son livre et périr avec lui que d'en faire part même à 500 privilégiés. »

dans une autre lettre publique adressée aux calomniateurs d'art magique, qu'elle appelle « petits roquets », elle dit que vingt noms environ ont été biffés par l'auteur ». Il se trouva quelques personnes hostiles et mal informées pour insinuer que son livre avait été couvé au sein de la Société Théosophique. Elle en conçut tant de rage qu'à grand renfort de majuscules et d'italique, elle avertit ces « chuchotteurs qui n'osent se montrer en face », qu'elle et son mari « ont soumis le cas à un légiste éminent de New-York » qui leur a recommandé « de dire publiquement que si libre que chacun soit en ce pays de dire ce qu'il lui plaît, cela ne va pas jusqu'à la liberté de la diffamation » et qu'il « leur avait prescrit de poursuivre sans tarder quiconque s'avisait de soutenir que l'œuvre que j'ai entreprise — à savoir de servir de secrétaire pour la publication de l'*Art Magique*, ou spiritualisme mondial, sub-mondial et super-mondial — a rien de commun avec le colonel Olcott, Mme Blavatsky, la Société Théosophique de New-York ou quelque chose ou personne que ce soit appartenant à ces personnes ou cette Société ». (Voir *Banner of Light* vers décembre 1875 ; je ne peux être plus précis parce que la coupure du *Scrap-book* est sans date.)

Elle joua si bien de ce tamtam — elle et son mari, membres actifs de la Société Théosophique pendant tout le temps, que malgré le prix fantastique du livre — 5 dollars pour un volume de 467 pages en caractères épais, c'est-à-dire à peine autant de texte que dans un volume anglais à 7 shil. 6 p. — elle eut vite fait de remplir sa liste. Je lui remis moi-même 10 dol-

lars pour deux exemplaires, mais celui que j'ai sous les yeux porte, de l'écriture de Mrs Britten : « A Mme Blavatsky en témoignage de l'estime de l'éditeur (elle-même) et de l'Auteur. » (?) Le prospectus disait qu'après le tirage de 500 exemplaires les « planches » seraient brisées. La première page dit : publié par l'Auteur à New-York (Amérique), mais William Britten, le mari de Mrs Britten, le déposa selon les formes voulues en 1876. Imprimeurs MM. Wheat et Cornett, 8, Spruce street, N. Y.

Voici pour quelles raisons j'ai donné ces détails : 1° ce livre fait époque dans la littérature et la pensée américaine; 2° je soupçonne que l'auteur n'a pas été de bonne foi avec ses souscripteurs, moi compris, puisque l'ouvrage pour lequel nous avions payé un prix extravagant avait été imprimé sur des formes et non sur des planches et que M. Wheat lui-même m'a dit avoir fait tirer 1.500 exemplaires et non 500, sur l'ordre de Mr. et de Mrs Britten. Ses livres montreraient la vérité, je répète seulement ce qui m'a été dit par l'imprimeur et je donne son affirmation pour ce qu'elle vaut; 3° parce que d'après ces choses et d'autres qui ressortent de la façon dont le livre est composé et écrit, je doute que l'auteur ait été celui qu'on dit. Certainement il y a des passages qui sont beaux, même brillants, et beaucoup de choses instructives et de valeur. Dans mon ardeur de néophyte, je fus alors très impressionné par ce livre et je l'écrivis à Mrs Britten. Mais par la suite, je fus bien désillusionné par la découverte d'emprunts subreptices de texte et d'illustrations aux dépens de Barrett, Pietro de Albano, Jennings, Layard et même

(voir les fig. pages 193 et 219) au journal illustré de Frank Leslie (1). Aussi par la personnification de Dieu « l'Éternel, incréé, existant par lui-même, le règne infini de l'esprit » (p. 31) sous forme de *globe*, c'est-à-dire une sphère limitée placée au centre de l'univers comme le soleil dans notre système; par beaucoup de fautes d'orthographe ou de syntaxe; par des erreurs comme de faire de « Chrisna et de Bouddha Sakia » les héros d'un épisode semblable à celui qu'on raconte de Jésus, c'est-à-dire « leur fuite en Égypte et leur retour suivi de miracles (2) »; encore, cette décla-

(1) Le critique de *Woodhull and blaflin's Weekly* publié alors à New-York, signalant la publication de *l'Art Magique* se sert d'expressions sévères pour qualifier l'auteur qu'il identifie à tort ou à raison avec Mrs Britten. Ce livre, dit-il, « est un simple salmis de livres que les intéressés les moins fortunés peuvent aisément se procurer chez presque n'importe quel libraire ou sur les rayons d'une bibliothèque publique quelconque. *L'Histoire de la Magie* d'Ennemoser, *le Surnaturel* d'Howitt, *la Philosophie de la Magie* de Salverte, *les Rose-Croix* d'Hargrave Jennings, *le Mage* de Barrett, *la Philosophie occulte* d'Agrippa et quelques autres ont fourni les éléments de cette misérable compilation, pleine de fautes d'anglais et d'erreurs encore pires. Nous déclarons sans hésiter qu'il n'y a pas dans le livre quoique ce soit d'important qui ne puisse être retrouvé dans d'autres ouvrages imprimés ». Ceci est exagéré, car il y a des passages dignes de Bulwer Lytton, qu'on croirait même écrits par lui. Et quoique les emprunts forcés aux auteurs cités soient palpables, le lecteur patient y trouverait beaucoup de saine doctrine occulte sentencieusement exprimée.

(2) Il faut vraiment que je cite le passage entier pour l'édification du grand prêtre Sumangala et autres autorités bouddhiques : « La naissance de ces avatars d'une vierge pure, leur enfance menacée par un roi inquiet, leur fuite et leur vie cachée en Egypte, leur retour accompagné de miracles, pour sauver, guérir et racheter le monde, souffrir les persécutions, une mort violente, descendre aux enfers, et reparaître en

ration en contradiction avec tous les canons de Science Occulte de quelque école que ce soit, que pour devenir magicien ou adepte « la première et principale condition, c'est de posséder une organisation prophétique ou naturellement *médiumistique* » (p. 160) et que les « cercles », le mesmérisme réciproque, le commerce avec les esprits des morts et la soumission aux guides spirites sont un moyen sérieux et permis de développer les pouvoirs des Adeptes. Quel que puisse être l'Adepte qui est supposé avoir écrit ce livre, il est certain qu'il s'est transformé sous la plume de son « éditrice » ou « traductrice » en panégyriste des médiums et des phases du spiritisme auxquelles les dons particuliers de Mrs Britten semblent se rapporter. Que l'on compare avec *Isis Dévoilée* et on verra quelle différence entre les deux et combien la seconde est supérieure en tant qu'éluci-

sauveur nouveau-né, tous ces détails de l'histoire du Dieu-Soleil qui ont déjà été racontés, etc. (*Op. cit.*, p. 60). Voyez-vous d'ici Gautama Buddha caché en Egypte, souffrant une mort violente, et descendant aux Enfers ! Et cet *Art Magique* se donne comme l'œuvre d'un adepte qui a étudié en Orient et a été initié à son mysticisme ! Un adepte, de plus, qui pendant que le choléra faisait rage à Londres « se serait retiré dans un observatoire à Londres, où avec des « compagnons choisis — tous remarquables au point de vue scientifique », il aurait fait « des observations au moyen d'un immense télescope construit sous la direction de Lord Rosse (*Ghost Land*, p. 134, par le même auteur) lequel télescope n'a pourtant jamais approché Londres de plus près que Birr castle près Parsons town, King's county, Irlande ! La vérité, c'est que l'auteur de ce livre semble avoir emprunté ses allégations — y compris les fautes d'orthographe — au chapitre I de l'ouvrage véridique de Kersey Graves : les seize sauveurs crucifiés du monde, dont H.-P. B. s'est si lestement moquée dans *Isis Dévoilée*.

dation de la nature, de l'histoire et des conditions scientifiques de la Magie et des magiciens du chemin de gauche comme du chemin de droite. Affirmer que médium et adeptes sont synonymes, ou qu'aucun adepte consentirait à se laisser guider et diriger par des esprits défunts, c'est une absurdité comparable à celle de dire que le pôle Nord touche au pôle Sud. Je me rappelle très bien avoir signalé cela à Mrs Britten en lisant son livre pour la première fois, et qu'elle me donna des explications peu satisfaisantes. Elle déclare cependant une chose certainement vraie, quoique les spiritualistes la nient souvent : « C'est un fait significatif qui devrait attirer l'attention aussi bien du physiologue que du psychologue, que ce sont les personnes atteintes de scrofule ou d'engorgement des glandes qui semblent souvent servir d'instruments aux esprits pour produire des manifestations physiques. Des femmes frêles et délicates, des personnes de nature distinguée, innocentes, pures, mais dont le système glandulaire a été attaqué par le démon de la scrofule, se sont trouvées souvent les plus remarquables instruments de démonstration des esprits. »

L'auteur a été témoin de phénomènes surprenants accomplis par de « grosses paysannes et des hommes solides de l'Allemagne du Nord ou de l'Irlande »; mais un examen minutieux révélait souvent chez ces médiums des tendances à l'épilepsie, à la chorée et à des troubles fonctionnels des viscères pelviens. « C'est un fait certain que nous pouvons essayer de cacher ou contre lequel nous (les adeptes ?) pouvons protester avec indignation, que l'existence de pouvoirs

médiumistiques remarquables annonce un manque d'équilibre dans le système, etc. »

Cependant, il est dit (p. 161) : « Être adepte, c'est savoir pratiquer la magie et pour cela être un prophète naturel (ou médium comme plus haut) qui s'est développé jusqu'au magicien, ou un individu qui a acquis ce pouvoir prophétique (médiumistique) et ce développement magique par une discipline. » Et ce soi-disant adepte dit (p. 228) que « si la magie orientale se combine avec la spontanéité magnétique du spiritualisme occidental, nous pourrons avoir une religion fondée sur la science élevée jusqu'au ciel par l'inspiration, qui révolutionnera l'opinion des siècles et établira sur la terre le règne du véritable Royaume spirituel ».

Que ceci suffise pour montrer quelle espèce d'Adepte était l'auteur supposé de *l'Art Magique* et de quel poids peuvent être les sarcasmes et les sifflets continuels de Mrs Britten contre H.-P. B., ; ses doctrines, et les prétentions de la Société Théosophique qu'elle-même avait contribué à fonder. Tout d'abord elle déclarait que c'était un « grand privilège » pour elle de nous avoir connus, que son titre de membre était un titre de gloire, et ses fonctions dans la Société Théosophique « une marque de distinction » (Lettre sur les calomniateurs de *l'Art Magique*, *Spiritual Scientist*). Même encore en 1881 ou 82, elle se dit, dans une lettre d'introduction du professeur S. Smyth, de Sydney, à H.-P. B., « son amie fidèle qui a toujours pour elle la même affection qu'autrefois ». Ce n'est pas ce qu'elle se montra plus tard ; et son attitude vis-à-vis de la Théosophie m'a con

traint de publier ces souvenirs, autant dans l'intérêt de l'histoire que pour son propre profit et celui de ses amis.

On nous dit que l'auteur a eu « plus de quarante ans » d'expérience occulte (p. 166) après avoir « appris la vérité » de la Science magique ; de sorte qu'on pourrait raisonnablement lui donner au moins cinquante ou soixante ans, lors de la publication de *l'Art Magique*. Mais d'après son portrait (?) que Mrs Britten m'envoya aimablement de Boston à New-York en 1876 — à la condition de le montrer aux seules personnes vivant dans notre maison et de le lui renvoyer après — il paraît environ vingt-cinq ans. De plus, tant d'années de profondes études auraient dû graver sur sa physionomie cette mâle majesté que l'on admire chez un vrai yogi ou un mahatma : mais, hélas, ce portrait d'un joli homme à favoris en côtelettes, a toute la fadeur d'un « pauvre sensitif », d'un mangeur de cœurs, surtout d'une tête de coiffeur. Quiconque s'est trouvé face à face avec un véritable Adepte, serait obligé de croire ou que Mrs Britten a montré, faute de mieux, un portrait de fantaisie, ou que jamais le livre n'a été écrit par le « chevalier Louis ».

Le portrait lui-même est bien moins intéressant qu'un phénomène remarquable dont il fournit l'occasion et que H.-P. B. accomplit sur la provocation d'une dame spirite française qui était alors notre invitée au quartier général de New-York. Elle s'appelait Mlle Pauline Liébert et habitait Leavenworth dans le Kansas, un État du Far Ouest. H.-P. B. l'avait connue autrefois à Paris où elle s'intéressait vive-

ment aux « photographies d'esprits ». Elle se croyait sous la protection spirituelle de Napoléon et pensait posséder la faculté de faire apparaître sur les plaques de n'importe quel photographe les esprits amis des sujets posés ! Quand elle vit dans les journaux les premières lettres de H.-P. B. sur le docteur Beard et les phénomènes des Eddy, elle lui écrivit pour lui raconter ses succès chez les photographes du Kansas, de Saint-Louis et d'ailleurs, à qui elle avait fait obtenir des photographies spirites. M. J. H. Newton, trésorier de la Société, était un photographe amateur, distingué et scientifique, et il avait un excellent atelier très bien monté dans sa maison. Apprenant par moi les prétentions de Mlle Liébert, il nous pria de l'inviter chez nous et de lui demander des séances d'épreuve dans l'intérêt de la science. H.-P. B. y consentit et cette personne excentrique vint à New-York à nos frais et passa plusieurs mois chez nous.

Le calomniateur érudit de la *Carrier Dove* dont j'ai déjà parlé, publia (*C. D*, vol-VIII, 298) une soi-disant déclaration de Mlle Liébert à lui-même, que les phénomènes de H.-P. B n'étaient que des tours de passe-passe, pour nous tromper moi et les autres, que les dessins étaient achetés ou exécutés d'avance et repassés comme impromptus, etc., etc., en somme un tissu de mensonges. Il la dépeint comme une personne intelligente, mais c'était en réalité la crédulité personnifiée, du moins en ce qui concerne les photographies spirites. En arrivant à New-York, elle commença une série de séances chez M. Newton annonçant avec assurance qu'elle lui ferait avoir de

vrais portraits d'esprits. M. Newton recommença docilement les essais, jusqu'au quinzième insuccès où la patience lui manqua, et il refusa de continuer. Mlle Liébert voulut excuser son peu de réussite en disant que les esprits ne pouvaient s'accommoder du « magnétisme » de l'atelier de M. Newton. Il était pourtant le spiritualiste le plus marquant de la cité de New-York et président de la plus grande société spirite. Il voulut bien m'aider à organiser une nouvelle série de tentatives dans l'atelier photographique de l'hôpital de Bellevue dont le directeur, M. Mason, avait reçu une éducation scientifique, était membre de la section de photographie de l'Institut américain et se prêtait à éprouver les talents de Mlle Liébert avec beaucoup de sympathie. Il n'obtint pas plus de succès que M. Newton en dépit de soixante-quinze essais dans les conditions mêmes que la Française avait prescrites comme sûres. Pendant les mois et les semaines que durèrent ces expériences, Mlle Liébert vécut chez nous et presque chaque soir elle avait l'habitude d'apporter une poignée de soi-disant photographies spirites collectionnées dans divers endroits et qu'elle caressait avec amour. La faillite ignominieuse de ses espérances dans les épreuves du présent semblait attacher encore davantage cette pauvre illusionnée à ce qu'elle croyait être ses succès passés, et c'était tout une étude que de l'observer tandis qu'elle maniait ses pièces à conviction. H.-P. B. n'avait guère de pitié de reste pour les faibles d'esprit, encore moins pour les dupes malgré tout des supercheries des médiums, et elle déversait souvent les torrents de son indignation sur « cette aveugle vieille

fille » comme elle l'appelait. Une froide soirée de décembre (1er décembre 1875) après un nouvel échec chez M. Mason, Mlle Liébert était en train comme de coutume de manier ses vieilles photos, soupirant et levant au ciel des sourcils désespérés quand H.-P. B. éclata : « Pourquoi vous obstinez-vous à ces folies ? Ne voyez-vous pas que ces photographies que vous tenez sont des tours du photographe pour vous voler votre argent ? On vous a fourni toutes les occasions possibles de montrer vos prétendus pouvoirs — vous avez eu plus de cent chances sans pouvoir faire la moindre chose. Où est votre prétendu guide Napoléon ? Où sont les autres anges du Summerland ? Pourquoi ne viennent-ils pas vous aider ? Pouah ! je suis dégoûtée de voir tant de crédulité. Maintenant, regardez bien. Je peux faire un portrait d'esprit quand je veux et celui que je veux. Vous ne me croyez pas ? Très bien, je vais vous donner une preuve tout de suite. » Elle chercha un morceau de carton, le coupa à la dimension d'une photographie et demanda à Mlle Liébert : « Quel portrait voulez-vous ? Voulez-vous votre Napoléon ? — Non, répondit Mlle Liébert, faites-moi celui de ce beau monsieur Louis. » H.-P. B. eut un rire ironique, car ayant renvoyé par la poste à Mrs Britten, comme elle le demandait trois jours auparavant, le portrait de son Louis, il se trouvait alors à Boston à 250 milles de nous, et le piège de la Française était assez visible. « Ah, s'écria H.-P. B., vous croyez m'attraper ? Nous allons voir ! » Elle mit le morceau de carton sur la table entre Mlle Liébert et moi, le frotta deux ou trois fois avec la paume de la

main, le retourna et... nous vîmes — à ce que nous crûmes du moins alors — un fac-similé du portrait de Louis sous le revers. Dans un fond nuageux deux têtes grimaçantes d'élémentals encadraient le visage et une main fantôme pointait un doigt vers le ciel au-dessus de la tête. Je n'ai jamais vu personne de si étonnée que Mlle Liébert à ce moment-là. Elle regardait le carton mystérieux avec une terreur réelle; elle fondit en larmes et s'enfuit de la chambre en l'emportant, tandis que nous avions le fou rire, H.-P. B. et moi. Elle revint au bout d'une demi-heure et me rendit le portrait que je laissai ensuite dans un livre que je lisais pour marquer la page avant d'aller me coucher. Je notai au dos la date et les noms des trois témoins.

Le lendemain, je m'aperçus que le portrait était tout à fait effacé sauf le nom Louis écrit dessous comme dans l'original, précipité, comme l'image elle-même et celle des esprits du fond. Fait curieux, qu'un fragment de précipitation fût demeuré visible quand le reste avait disparu, et que je ne saurais expliquer. J'enfermai le carton dans un tiroir et M. Judge étant venu nous voir un jour ou deux après ou peut-être dès le même soir, je lui racontai l'histoire en lui montrant l'image effacée. Il demanda alors à H.-P. B. de faire réapparaître le portrait et de le fixer. Il ne lui fallut qu'un instant pour retourner le carton sur la table, le couvrir de sa main et reproduire l'image telle qu'elle était d'abord. Il la prit avec sa permission et la garda jusqu'en 1884; je le rencontrai alors à Paris et je la lui demandai pour la bibliothèque d'Adyar. Très heureusement, il l'avait

apportée avec lui. De Paris, je m'en allai à Londres, et mon ami Stainton Moses me montra un soir que j'avais dîné chez lui sa collection de curiosités spirites. *J'y trouvai l'original du portrait de Louis, celui-là même que j'avais renvoyé à Mrs Britten par la poste de New-York à Boston en 1876.* Au dos était écrit : M. A. Oxon, le 1er mars 1877, donné par l'auteur de l'*Art Magique* et du *Pays des Esprits*. Le lendemain j'apportai la copie de H.-P. B. à Stainton Moses pour la lui montrer et il eut la bonté de me donner l'original. De sorte que, au bout de huit ans, je me trouvai en possession des deux exemplaires. En les comparant, nous y trouvâmes tant de différences, qu'il parut évident que l'un n'était pas le fac-similé de l'autre. Tout d'abord les deux têtes ne sont pas tournées du même côté et il semble que l'une soit la réflexion un peu agrandie et modifiée de l'autre dans un miroir. Quand j'en demandai la raison à H.-P. B., elle me répondit que les choses du plan physique ont leur image renversée sur le plan astral et qu'elle avait simplement transporté sur le papier la réflexion astrale du portrait de Louis, *telle qu'elle la voyait*, et que l'exactitude de la reproduction dépendait de celle de sa clairvoyance à ce moment-là. Examinant les deux portraits à ce point de vue, nous voyons que les mesures tant horizontales que verticales sont entièrement différentes, ainsi que la frisure des cheveux et les détails du costume. Il y a aussi des divergences dans les signatures quoiqu'elles se ressemblent en gros. Au moment de la précipitation de la copie, la teinte était répandue sur toute la surface comme un nuage (tel qu'est encore le fond) et

H.-P. B. retoucha quelques grandes lignes au crayon ; l'image y gagna artistiquement, mais y perdit en tant que photographie occulte.

Je suis en mesure de donner un récit inédit fait par Mrs Britten elle-même, de la façon dont fut prise cette photographie. Il est extrait d'une lettre à Lady Caithness, duchesse de Pomar, qui l'a copié pour moi sur ma demande :

« Je vous envoie ci-inclus une faible image de notre *Archimage*. Je regrette de ne pouvoir vous donner mieux, car vraiment sa tête est superbe. Il a les cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau, des yeux magnifiques, un très beau teint et le plus charmant sourire qu'on puisse imaginer — jugez donc combien peu ce portrait lui rend justice. Cela lui ressemble au moment où il était évanoui (1) dans la voiture en sortant de chez le photographe. Ce portrait a toute une histoire. Aussitôt le négatif terminé, j'exigeai du photographe qu'il tirât de suite une épreuve pour que je puisse juger de la ressemblance. J'emportai cette épreuve et je demandai à mon ami qui est un artiste remarquable de m'en faire un crayon agrandi. Il y consentit. Je me demandais pourquoi le photographe ne m'envoyait pas les autres épreuves et je les attendais depuis plusieurs jours. Je savais bien que cela représentait mon pauvre malade tel qu'il était alors et non tel qu'il paraît d'ordinaire, cependant il me suppliait de l'envoyer ainsi à sa Madone, comme il vous appelle, puisqu'il avait pris tant de peine pour le faire faire et seulement à cause de vous.

(1) Un adepte évanoui ! Que dirait l'Orient !

« Cependant rien n'arrivait. Je pensais que les épreuves n'avaient peut-être pas pu être tirées à cause du mauvais temps. J'allai enfin chez le photographe qui finit par m'avouer avec un air d'hésitation extraordinaire que presque aussitôt après notre départ, l'image négative avait *absolument disparu* laissant sur la plaque quelques traits vagues qui semblaient des lettres cabalistiques. Il paraissait très en colère et se plaignait que les spiritualistes lui jouassent toujours de ces tours quand ils venaient se faire photographier. Il jura de ne plus avoir à faire à eux. Je demandai à voir le négatif qu'il fit difficulté de me montrer. Il développa ensuite la plaque sur ma demande (rappelez-vous qu'elle avait déjà été développée et avait fourni une épreuve, H. S. O.), mais les signes sont si vagues qu'on les distingue à peine. Il ajouta, l'air très effrayé, « qu'il ne voulait pas que ce monsieur revînt et qu'il ne croyait pas du tout que ce fût un homme mortel ».

« J'ai été bien désappointée, mais que faire ? J'avais presque envie de faire copier ma miniature quand je reçus de Cuba le dessin que Louis a fait d'après l'épreuve qu'il a emportée. Il me dit que cette épreuve a *étrangement pâli* et qu'on ne distingue plus que quelques signes cabalistiques illisibles.

« N'est-ce pas bien étrange ? Je me suis entêtée et j'ai fait photographier le dessin. Quoique inférieur à l'épreuve comme douceur, c'est une bonne image de notre cher malade. Dans quels temps graves nous vivons ! »

Graves en vérité, où des Adeptes de quarante ans d'expérience sont représentés comme des héros de pensionnaires, et où on développe deux fois des négatifs, qui deux fois développés donnent des positifs différents.

CHAPITRE XIII

« Isis Dévoilée. »

Voyons un peu ce que notre mémoire pourra retrouver de souvenirs d'*Isis Dévoilée* dans la chambre noire où elle conserve ses négatifs inaltérables.

Si jamais livre a fait époque, on peut dire que c'est celui-ci. Ses résultats ont été aussi importants dans un sens que ceux du premier grand ouvrage de Darwin dans l'autre ; ce sont deux grandes marées de la pensée moderne qui toutes deux tendaient à balayer des sottises théologiques et à remplacer la croyance au miracle par la croyance aux lois naturelles. Et pourtant rien de plus terre à terre et de moins brillant que les débuts d'*Isis*. Un jour d'été, en 1875, H.-P. B. me montra quelques pages de manuscrit qu'elle venait d'écrire en disant : « J'ai écrit cela la nuit dernière *par ordre*, mais du diable si je sais ce que cela deviendra. Peut-être un article de journal, peut-être un livre, peut-être rien. En tout cas, j'ai obéi$ ». Et elle le serra dans un tiroir et il n'en fut plus question de quelque temps. Mais au mois de septembre — si ma mémoire me sert bien — elle fut à

CENTRE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE BIBLIOTHÈQUE

Syracuse (New-York) faire une visite à ses nouveaux amis le professeur et Mrs Corson de l'Université de Cornell et elle continua son travail. Elle m'écrivit que ce serait un livre sur l'histoire et la philosophie des écoles orientales et leur rapport avec celles de notre temps. Elle dit qu'elle écrivait sur des sujets qu'elle n'avait jamais étudiés, et qu'elle donnait des citations de livres qu'elle n'avait jamais lus de sa vie. Que le professeur Corson pour éprouver leur exactitude avait vérifié ces citations dans les ouvrages classiques de la bibliothèque de l'Université et les avaient trouvées justes. Elle ne travailla pas beaucoup à cet ouvrage en rentrant en ville et n'écrivait que par accès. Il en fut de même pendant son séjour à Philadelphie ; mais un mois ou deux après la fondation de la Soc. Théos., nous prîmes deux appartements dans la même maison 1433, West 34th Street, elle au premier étage, moi au second, et désormais *Isis* se continua sans interruption jusqu'à ce qu'elle fût terminée en 1877. En toute sa vie, elle n'avait pas fait le dixième d'un pareil travail littéraire et pourtant je n'ai jamais connu même un rédacteur en chef de journal quotidien qui ait pu lui être comparé quant à l'endurance déterminée ou la faculté de travail incessant. Du matin au soir elle était à sa table et il était bien rare qu'un de nous deux allât se coucher avant deux heures du matin. Pendant la journée, je m'occupais de ma profession, mais après avoir dîné de bonne heure, nous nous installions ensemble à un grand bureau et nous travaillions comme des enragés jusqu'à ce que la fatigue physique nous forçât de nous arrêter. Quelle expérience ! Pendant ce laps de moins de deux ans, je

concentrai toute l'éducation d'une vie ordinaire de lecture et de pensée ; je ne lui servais pas seulement de secrétaire et de correcteur d'épreuves, mais elle me faisait collaborer en utilisant à ce qu'il me semblait tout ce que j'avais jamais pu lire ou penser. Elle stimulait mon esprit par de nouveaux problèmes à résoudre, occultes ou métaphysiques, auxquels mon éducation ne m'avait pas préparé et que je n'arrivais à concevoir qu'à mesure que mon intuition se développait dans cette culture forcée. Elle ne travaillait pas d'après un programme arrêté, mais les idées jaillissaient dans son cerveau comme une source vive qui déborde sans cesse. Tantôt elle parlait de Brahma et tantôt du chat météore électrique de Babinet, tantôt elle citait respectueusement Porphyre et tantôt le journal du matin ou une brochure nouvelle que je venais de lui apporter. Elle sortait des abîmes de l'adoration de l'Adepte idéal pour prendre violemment à partie le professeur Tyndall ou quelque autre bête noire. Cela venait par sauts et par bonds, à la queue leu leu, chaque paragraphe formant un tout susceptible d'être retranché sans nuire au précédent ni au suivant. Même maintenant, si l'on examine ce livre surprenant, on s'en apercevra malgré les nombreuses refontes qu'il a subies.

Si malgré toute sa science elle travaillait sans plan arrêté, cela ne tend-il pas à prouver qu'elle n'écrivait pas d'elle-même et qu'elle n'était que le canal à travers lequel cette vague d'essence vitale vivante se déversait dans la mare stagnante de la pensée spiritualiste moderne ? Parfois, dans un but d'éducation et d'entraînement, elle me demandait d'écrire sur un sujet

donné, tantôt me suggérant les points principaux à mettre en lumière, tantôt m'abandonnant au mieux de mon intuition. Ma copie finie, si elle n'en était pas contente, elle se fâchait tout rouge et me traitait de toutes sortes de façons qui font bouillir le sang. Mais si je faisais mine de déchirer le malencontreux travail, elle me l'arrachait des mains et le mettait de-côté pour s'en servir à l'occasion après un bout de toilette ; et je recommençais. Il fallait voir parfois son propre manuscrit : découpé, recollé, redécoupé, reconstitué tant et si bien qu'en regardant un feuillet par transparence on voyait qu'il se composait de six, huit ou même dix coupures extraites de pages diverses collées l'une à côté de l'autre avec quelques lignes de texte pour relier l'ensemble. Elle devint d'une telle habileté à cet exercice qu'elle s'en vantait souvent à ses amis.

Nos livres de références ne furent pas sans en souffrir car le collage se passait souvent sur leurs pages ouvertes et il ne manque pas de volumes dans la bibliothèque d'Adyar ou dans celles de Londres pour en montrer encore aujourd'hui les traces.

Depuis le jour de sa première publication dans le *Daily Graphic* en 1874 et pendant toute sa période américaine, elle fut sans cesse assiégée de visiteurs, et si dans le nombre il s'en trouvait un qui possédât quelque connaissance spéciale en quelque branche que ce fût qui se rapportât à son œuvre, elle lui faisait dire, et quand c'était possible écrire, ses opinions ou ses souvenirs selon le cas, pour les insérer plus tard dans son livre. Entre autres exemples le récit fait par M. O' Sullivan d'une séance de magie à Paris,

l'essai intéressant de M. Rawson sur les initiations secrètes chez les Druses du Liban, les notes nombreuses et les paragraphes entiers du docteur Alexandre Wilder dans l'introduction et çà et là dans ces deux volumes. D'autres encore qui contribuent à l'intérêt et à la valeur de cet ouvrage. J'ai vu un rabbin juif passer des soirées entières à discuter la Kabbale avec elle, et je l'ai entendu dire que quoi qu'il eût étudié pendant trente ans les sciences secrètes de sa religion, elle lui avait appris des choses auxquelles il n'avait jamais pensé et clairement élucidé des passages que ses maîtres les plus savants n'avaient pu comprendre. Où prenait-elle cette science ? Impossible de nier qu'elle la possédât : d'où l'avait-elle tirée ? Ni de ses institutrices de Russie, ni d'aucune source connue à sa famille ou à ses amis intimes ! Ce ne pouvait être des chemins de fer et des bateaux où elle avait passé sa jeunesse à courir le monde ni d'aucune université puisqu'elle n'en avait point fréquenté. Non plus des grandes bibliothèques publiques. A en juger par sa conversation et ses habitudes, elle n'avait jamais fait les études nécessaires pour l'acquérir avant de commencer sa tâche géante ; mais au moment voulu elle se trouvait en possession des connaissances requises, et dans ses moments les plus inspirés — si on peut parler ainsi — elle surprenait autant les érudits par sa science qu'elle éblouissait son cercle par son éloquence ou le ravissait par la vivacité de son esprit et l'ironie de ses critiques.

On croirait à voir les nombreuses citations d'*Isis Dévoilée* qu'elle avait dû l'écrire dans un coin du British Muséum ou de l'Astor Library de New-York. Le fait

est pourtant que notre bibliothèque ne renfermait guère qu'une centaine de volumes de références. De temps en temps M. Sotheran, M. Marble ou quelqu'autre ami lui apportait un livre et vers la fin elle en emprunta quelques-uns à M. Bouton. Elle fit un grand usage de quelques ouvrages comme : *The Gnostics* de King, *the Rosicrucians* de Jennings, *the Sod* et *the Spirit history of man* de Dunlop, *the Hindu Pantheon* de Moor, les attaques furieuses de des Mousseaux contre la Magie, le Magnétisme, l'Occultisme, etc., qu'il traitait de diaboliques, les œuvres variées d'Eliphas Levi ; les 27 volumes de Jacolliot ; les œuvres de Max Müller, de Huxley, de Tyndall, d'Herbert Spencer et celles de divers auteurs plus ou moins célèbres, mais pas plus d'une centaine de volumes, j'en suis persuadé. Alors, quelle bibliothèque aurait-elle fréquentée et quels livres aurait-elle consultés ?

M. W. H. Burr demanda dans une lettre publiée par le *Truth-Seeker* au docteur Wilder, si, comme le bruit en courait, il était vrai qu'il eût écrit *Isis* pour H. P. B., et notre bon vieil ami de répondre sincèrement que c'était un faux bruit, qu'il avait fait pour elle ce que j'ai dit plus haut, qu'il lui avait donné d'excellents conseils et que contre rémunération il avait préparé le grand index d'une cinquantaine de pages d'après les bonnes feuilles qu'on lui avait communiquées dans ce but. Voilà tout. Et le bruit également très répandu que j'avais écrit le livre et qu'elle l'avait retouché est tout aussi dénué de fondement. C'est tout le contraire qui est vrai. J'ai corrigé plusieurs fois toutes les pages de son manuscrit et toutes les

épreuves; j'ai écrit pour elle beaucoup de paragraphes d'après ses idées qu'elle ne pouvait pas toujours alors (quinze ans avant sa mort et avant presque d'avoir jamais rien écrit en anglais) exprimer comme elle le voulait en anglais ; je l'ai aidée à retrouver des citations et j'ai fait d'autres travaux auxiliaires du même genre ; mais son livre lui appartient tout entier, tout au moins si on ne considère que les collaborateurs du plan physique et c'est à elle que doivent s'adresser les éloges et les critiques. Son livre a fait époque et en l'écrivant, elle m'a qualifié autant que j'ai pu l'être — moi son élève et son auxiliaire — pour tout le travail théosophique accompli depuis vingt ans. En somme, d'où donc H.-P. B. a-t-elle tiré les matériaux d'*Isis* qui ne proviennent d'aucune source littéraire connue ? De la *lumière astrale* et au moyen de ses sens spirituels, de ses Maîtres — les « Frères », les « Adeptes », les « Sages », les « Maîtres » — selon les noms divers qu'on leur a donnés. Comment puis-je savoir cela ? Parce que j'ai travaillé pendant deux ans à *Isis* avec elle et bien longtemps après à d'autres publications. C'était une chose curieuse et inoubliable de la regarder travailler. Nous nous mettions d'ordinaire de chaque côté d'une grande table et je pouvais suivre tous ses mouvements. Sa plume volait sur la page; puis soudain elle s'arrêtait, regardait dans l'espace avec la fixité vague des clairvoyants, et ensuite semblait lire quelque chose d'invisible dans l'air devant elle et se mettait à le copier. La citation finie, ses yeux reprenaient leur expression habituelle et elle se reprenait à écrire normalement jusqu'à nouvelle répétition. Je me rappelle très bien deux circonstances où moi

aussi j'ai pu voir et toucher des livres sur les doubles astrals desquels elle avait copié des citations et qu'elle avait dû matérialiser pour me prouver leur exactitude parce que je refusais de laisser passer les épreuves sans vérification. L'un de ces livres était un ouvrage français de physiologie et de psychologie; l'autre français aussi, sur une branche de la neurologie. Le premier en deux volumes relié en demi-veau, l'autre broché. C'était quand nous habitions la fameuse « Lamaserie » 302, West 47th street, le quartier général exécutif de la Société Théosophique. Je lui dis : « Je ne peux pas laisser passer cette citation, je suis sûr qu'elle n'est pas exacte ». Elle : « Oh! laissez donc, ça va bien, allez toujours. » Je refusai et elle finit par dire : « Eh bien, c'est bon, tenez-vous tranquille un moment et je vais tâcher de l'avoir. » Ses yeux prirent leur regard lointain et au bout d'un instant, elle me montra au fond de la chambre une étagère où nous mettions nos bibelots en disant : « Là » d'une voix caverneuse. Après quoi elle redevint comme à l'ordinaire : « Là, là, allez regarder là ». J'y allai et je trouvai les deux volumes demandés qui, à ma connaissance, n'avaient jamais été dans la maison jusqu'à cette heure. Je comparai le texte avec la citation de H.-P. B., je lui fis voir que j'avais bien deviné son erreur, je fis aussitôt la correction sur l'épreuve et à sa demande je replaçai les volumes sur l'étagère où je les avais trouvés. Je me remis au travail et quand au bout d'un certain temps je regardai de nouveau dans cette direction, les deux volumes avaient disparu. Maintenant, après ce récit véridique, il est permis aux sceptiques de douter de ma raison. Grand bien leur fasse. Il arriva la

même chose pour le second *apport* de livre, mais ce dernier demeura en notre possession et y est encore à l'heure qu'il est.

La copie de H.-P. B. présentait, selon les temps, les aspects les plus différents. Tandis que l'écriture conserve toujours son caractère de sorte que quelqu'un qui la connaît bien peut toujours reconnaître une page écrite par elle, cependant un examen attentif découvre au moins deux ou trois variantes dans le même style et qui se soutiennent pendant plusieurs pages de suite et font place à une autre. C'est-à-dire qu'on ne trouvait guère — jamais même à mon souvenir — plus de deux variantes sur la même page et une même seulement quand celle qui avait servi toute la soirée ou une demi-soirée faisait soudain place à une autre qui à son tour durait tout le reste de la soirée ou celle du lendemain, ou toute la matinée. Une de ces écritures de H.-P. B. était très petite, mais simple ; une autre libre et hardie ; une autre simple et moyenne et très lisible, une autre griffonnée et difficile à déchiffrer avec des *a*, des *e* et des *x* étrangers et singuliers. L'anglais aussi de ces écritures variait du tout au tout. Tantôt j'avais à faire plusieurs corrections par ligne, tantôt je pouvais laisser passer plusieurs pages de suite sans presque aucune faute de grammaire ou d'orthographe. Les plus parfaits de ses manuscrits étaient ceux qu'on écrivait pour elle pendant son sommeil. Tel est le commencement du chapitre XIV du volume I sur la civilisation de l'ancienne Égypte. Nous avions cessé de travailler comme de coutume vers deux heures du matin, trop fatigués tous les deux pour fumer une cigarette en bavardant comme de coutume

avant de nous séparer. Elle tombait de sommeil sur sa chaise en me disant bonsoir, de sorte que je me sauvai vite dans ma chambre. Le lendemain matin, quand je vins déjeuner, elle me montra une pile de 30 ou 40 pages de beau manuscrit de sa meilleure écriture et me dit que : — un Maître dont le nom n'a pas été si galvaudé que les autres, l'avait écrit pour elle. La copie était parfaite sous tous les rapports et s'en fut à l'impression sans retouches.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'avant chaque changement d'écriture et de style, H.-P. B. sortait un moment de la chambre, ou passait par une transe ou état d'abstraction pendant lequel ses yeux regardaient l'espace au delà de moi et revenaient presque immédiatement à l'état normal. Il se produisait en même temps un changement visible dans sa personnalité ou pour mieux dire dans ses idiosyncraties, dans sa tenue, dans le timbre de sa voix, dans la vivacité de ses manières et surtout de son caractère. Ceux qui ont lu ses *Caves and Jungles of Hindustan* se rappelent-ils la pythonisse disparaissant comme un tourbillon pour revenir soi-disant possédée par un dieu nouveau ? Telle était H.-P. B. — sorcellerie et danse vertigineuse à part. Elle quittait la chambre et c'était une autre personne qui rentrait, non pas quant au corps physique lui-même, mais avec d'autres mouvements, d'autres manières et un autre langage. Avec une mentalité différente une autre façon de voir les choses, un maniement différent de la grammaire, du vocabulaire et de l'orthographe et surtout, *oh! surtout*, une humeur incertaine qui variait de la douceur angélique à son contraire absolu. Parfois elle suppor-

tait avec la plus bienveillante patience ma plus stupide incapacité à mettre ses idées par écrit ; mais d'autres fois la plus légère des erreurs la mettait en rage et on aurait dit qu'elle allait me mettre en pièces. Sans doute ces accès de violence pouvaient parfois dépendre de sa santé et par conséquent n'avoir rien d'anormal, mais cette théorie ne suffirait pas à expliquer toutes ses folies. Sinnett l'a admirablement décrite dans une lettre privée comme un mélange mystique de déesse et de Tartare. Il dit à propos de ses façons dans ces divers états :

« Sûrement on ne voyait point en elle les attributs superficiels que l'on attendrait chez un maître spirituel, et ce fut longtemps pour nous un mystère qu'elle eût été capable à la fois de renoncer au monde pour chercher son avancement spirituel et de se mettre dans de bouillantes colères à propos du moindre ennui, etc. » Cependant si l'on admet que quand son corps était occupé par un sage elle agissait en sage, et tout autrement en son absence, le problème est résolu. Sa chère tante, Mme N. A. F., qui l'aimait et qu'elle a toujours aimée passionnément jusqu'à son dernier jour, écrivait à M. Sinnett qu'elle avait montré dès sa plus tendre jeunesse ce tempérament excitable qui restait une de ses plus grandes caractéristiques. Même alors elle était sujette à des accès de violence indomptable et rebelle à toute espèce d'autorité ou de surveillance»... La moindre contradiction amenait une crise de colère et parfois de convulsions. Elle a raconté elle-même dans une lettre de famille (*op. cit.*, p. 205) des expériences psychologiques en écrivant son livre :

« Quand j'écrivais *Isis*, j'écrivais si facilement que

ce n'était pas un travail mais un plaisir. Pourquoi me louerait-on ? Quand on me *dit* d'écrire, je m'asseois et j'obéis et je peux alors écrire avec la même facilité presque n'importe sur quel sujet : Métaphysique, psychologie, philosophie, anciennes religions, zoologie, sciences naturelles, quoi encore ? Je ne me demande jamais : « *Puis-je* écrire là dessus ? ou en suis-je capable ? » Mais je me mets à mon bureau et j'écris. Pourquoi ? Parce que quelqu'un me dicte *qui sait tout*, mon *Maître* et d'autres parfois que j'ai connus dans mes voyages. Je vous prie de ne pas me croire folle, je vous l'ai déjà donné à entendre plusieurs fois... et je vous le dis franchement : quand j'écris sur un sujet que je connais mal ou pas du tout, c'est à eux que je m'adresse et l'un d'eux m'inspire, c'est-à-dire tout simplement qu'il me laisse copier des manuscrits ou des imprimés que je vois passer en l'air devant mes yeux, sans que je perde un *seul instant* conscience de la réalité. »

Elle écrivit une autre fois au sujet de ses œuvres à sa sœur Véra :

« Tu peux ne pas me croire, mais je t'affirme que je ne dis que la vérité ; je suis uniquement occupée, non d'écrire *Isis* mais d'Isis elle-même. Je vis dans une sorte d'enchantement continuel, une vie de visions et de rêves éveillés. Je suis là et je vois sans cesse la belle déesse. Et à mesure qu'elle me révèle le sens caché de ses *secrets* si longtemps perdus, et que son voile devenant sans cesse plus transparent tombe peu à peu devant mes regards, je retiens mon souffle et je peux à peine en croire mes yeux... Depuis plusieurs années, afin de ne pas oublier ce que j'ai appris

ailleurs, on m'a fait garder sans cesse devant les yeux tout ce qu'il est nécessaire que je sache. C'est ainsi que nuit et jour, mon œil intérieur passe en revue toutes les images du passé. Lentement, comme un panorama silencieux et enchanté, les siècles se déroulent devant moi... et l'on me fait identifier ces images avec de certains événements historiques et je *sais* qu'il n'y a pas d'erreur possible. Des races et des nations apparaissent pendant certains siècles, puis disparaissent au cours d'un autre dont on me dit la date précise... L'antiquité préhistorique fait place aux périodes historiques; les mythes s'expliquent en voyant des événements et des personnages qui ont réellement existé, et tous les événements importants, ou même quelconques, toutes les révolutions, toutes les pages qui se tournent dans l'histoire des nations tout cela — avec les causes latentes et les résultats naturels subséquents — demeure photographié dans mon esprit, comme imprimé en couleurs indélébiles... Quand je pense et que je regarde mes pensées, je les vois comme ces petits morceaux de bois de formes et de couleurs différentes du jeu de casse-tête : je les prends une à une, et j'essaie de les raccorder, mettant celle-ci de côté jusqu'à ce que je trouve sa voisine et cela finit toujours par faire un dessin géométrique correct... *je refuse absolument d'attribuer ma science à ma mémoire*, car je serais incapable d'arriver seule à de telles prémisses et à de telles conclusions... je te le dis sérieusement : je suis *aidée*, et celui qui m'aide est mon *Gourou* (*op. cit.* 207).

Elle dit à sa tante que pendant que son maître est absent et occupé à autre chose :

« Il éveille en moi son substitut de science... Alors ce n'est pas *moi* qui écris, mais mon *Ego* intérieur, mon *moi lumineux* qui pense et qui écrit pour moi. Pensez un peu.. Vous qui me connaissez, quand ai-je jamais su toutes ces choses? D'où me vient toute cette science ? »

Les lecteurs qui voudraient étudier à fond un phénomène psychique aussi unique ne devront pas manquer de comparer les explications ci-dessus de ses états de conscience avec une série de lettres à sa famille dont la publication a commencé dans le *Path* de décembre 1894 (N. Y. 144 Madison, Avenue). Elle y reconnaît formellement que dans ces moments-là son corps était occupé par des entités étrangères qui faisaient son ouvrage et m'enseignaient par sa bouche des choses dont elle n'avait pas la plus légère connaissance à l'état normal.

Cette explication n'est pas tout à fait satisfaisante si on la prend au pied de la lettre, car si tous les morceaux séparés de son casse-tête psychologique s'étaient toujours si bien rejoints pour former un dessin géométrique, ses œuvres littéraires seraient exemptes d'erreur et ses matières suivraient un plan logique et régulier. Inutile de dire qu'il en va tout autrement et que même quand *Isis* sortit des presses de Trow après que Bouton eût dépensé près de 600 dollars en corrections et changements sur les formes, les pages et les épreuves (1), elle n'avait pas de plan et n'en a pas en-

(1) Il m'écrit le 17 mai 1887 « les changements me coûtent déjà 280 doll. 80 c. et de ce train, quand le livre paraîtra, la dépense préalable aura été telle que chacun des mille premiers exemplaires vaudra beaucoup plus que ce qu'on pourra

core de défini. Le premier volume est supposé traiter les questions scientifiques, le second les questions religieuses, mais il y a de nombreuses parties dans chaque livre qui empiètent sur le sujet de l'autre. Et miss Kislingbury qui prépara la table des matières du second volume le soir même où je préparais celle du premier, pourrait témoigner de la peine que nous eûmes à tracer les grandes lignes d'un plan pour nos tomes respectifs.

Ensuite, quand l'éditeur refusa péremptoirement de risquer davantage son capital dans l'entreprise, nous avions presque assez de copie supplémentaire pour faire un troisième volume et tout cela fut détruit sans pitié avant de partir pour les Indes, H.-P. B. n'imaginant point que cela pourrait s'utiliser là et n'ayant jamais songé au *Theosophist*, à la *Doctrine Secrète* et autres ouvrages à venir. Combien de fois n'avons-nous pas mêlé nos regrets d'avoir si inconsidérément détruit tant de matériaux précieux !

Nous avions déjà travaillé à ce livre plusieurs mois et nous avions terminé quelque chose comme 870 pages de manuscrit, quand, un beau soir, elle me demanda si pour faire plaisir à (notre *Paramaguru*) je consentirais à tout recommencer ! Je me rappelle quel

le faire payer, ce qui est décourageant pour commencer. La composition du premier volume seulement (avec la stéréotypie) se monte à 1.359 doll. 59 c. Rien que le premier volume remarquez, *sans le papier, l'impression, ni la reliure* ! Bien à vous, J.-W. Bouton ». Non seulement elle faisait corriger indéfiniment les caractères, mais encore quand les planches étaient coulées, elle les faisait recouper pour transposer le texte et ajouter de nouveaux paragraphes qui lui étaient venus depuis ou qu'elle avait lus quelque part.

coup je ressentis à l'idée que toutes ces semaines de travail forcé, d'orages psychologiques et d'énigmes archéologiques à migraines allaient compter pour rien — à ce que je croyais du moins alors dans mon ignorance enfantine. Cependant, comme mon amour, mon respect et ma reconnaissance pour ce Maître et pour tous les autres qui m'avaient accordé le privilège de partager leurs travaux, étaient sans bornes, j'y consentis et nous recommençâmes tout. Très heureusement pour moi, car ayant ainsi prouvé ma fidélité à H.-P. B. et la fermeté de ma résolution, je reçus d'amples dédommagements spirituels. On m'expliqua des principes, on me montra de nombreux exemples par des phénomènes psychiques, on m'aida moi-même à faire des expériences, on me fit faire la connaissance profitable d'Adeptes divers et, d'une façon générale, je fus mis au point — autant du moins que mon entêtement natif et ma suffisance d'homme du monde pratique voulaient bien le permettre — pour l'œuvre publique encore insoupçonnée dans l'avenir et qui devait devenir historique. Bien des gens ont trouvé étrange, même incompréhensible, que de tous ceux qui ont aidé au mouvement théosophique, souvent au prix des plus lourds sacrifices, j'eusse été le seul à recevoir la faveur d'une telle intimité personnelle avec les Mahâtmas, que leur existence me soit aussi assurée et évidente que celle de mes propres parents ou amis intimes. Je ne peux pas expliquer cela. Je sais ce que je sais, mais j'ignore pourquoi beaucoup de mes collègues n'en savent pas autant. Quoi qu'il en soit, beaucoup de personnes m'ont dit qu'elles basent leur foi aux Mahâtmas sur mon témoignagne invariable et

inattaquable venant corroborer les assertions de H.-P. B. J'ai été ainsi favorisé probablement parce que j'avais à lancer la nef « Théosophie » avec H.-P. B. et pour ses Maîtres et à la gouverner à travers maint Maëlstrom et maint cyclone, et qu'il ne fallait rien moins que la parfaite certitude de la solidité de la base de notre mouvement pour me faire rester à mon poste.

Essayons maintenant d'analyser l'état d'esprit de H.-P. B. pendant qu'elle écrivait son livre et de voir si quelque hypothèse plausible nous donnera la clef de ces différences marquées de personnalité, d'écriture et de mentalité décrites plus haut. Cette tâche est si délicate et compliquée que je me demande si, Shakespeare à part, il s'est jamais présenté de pareil problème psychologique et je crois qu'après avoir lu ce que j'en dirai, tous ceux qui étudient avec moi la Théosophie et les Sciences Occultes seront de la même opinion.

CHAPITRE XIV

Hypothèses diverses.

Quoique je désespère de pouvoir établir dans quelle mesure la personnalité complexe de H.-P. B. peut passer pour avoir écrit *Isis Dévoilée*, je crois cependant clair et hors de question qu'elle ait digéré et assimilé ses matériaux de façon à les faire entièrement siens et à les employer dans son livre comme des fragments dans une mosaïque. Comme le professeur Wilder me l'écrivait récemment : « Peu de livres sont absolument originaux. Il est de toute évidence que ces volumes portent bien sa marque particulière. Il n'y a qu'à leur appliquer le principe de M. Henry Ward Beecher : Quand je mange du poulet, je ne deviens pas poulet ; c'est le poulet qui devient moi ! »

Il n'y aurait rien de plus simple que de se refuser à tout examen en se joignant à ceux qui déclarent tout uniment que H.-P. B. était pour ainsi dire divinement inspirée, exempte de toute erreur, contradiction, exagération ou limitation. Mais je l'ai trop bien connue pour pouvoir faire rien de tel, et je m'en tiens à la vérité. Quant à éluder l'enquête approfondie de

ses dons occultes et mentaux, il n'y faut pas songer.

Je ne saurais du tout pas fermer les yeux en face de faits certains et l'abandonner ainsi avec son œuvre à ceux qui prendraient plaisir à démolir le piédestal sur lequel nous devons la placer, et à la représenter comme un dangereux imposteur à la suite de la Société de Recherches Psychiques. Une de leurs accusations, la prétendue ressemblance de son écriture avec celle d'un des Maîtres, tombe précisément dans le champ de notre discussion du manuscrit d'*Isis Dévoilée*.

On ne peut s'empêcher de reconnaître, après y avoir réfléchi, que diverses hypothèses se présentent à l'examen. A savoir :

1° Le livre a-t-il été écrit entièrement par H.-P. B., agissant comme secrétaire indépendant et consciencieux sous la dictée d'un maître ?

2° Ou bien, en entier ou en partie par son Moi supérieur dirigeant son organisme physique ?

3° Ou comme par un médium obsédé par diverses personnes vivantes ?

4° Ou en partie selon deux ou plusieurs de ces trois conditions ?

5° Ou comme un médium spirite ordinaire, influencé par des intelligences désincarnées ?

6° Ou par diverses personnalités alternativement actives ou latentes en elle ?

7° Ou tout simplement par la dame russe H.-P. Blavatsky sans obsession, inspiration ni contrôle, à l'état ordinaire de veille sans rien de différent de n'importe quel auteur de livres du même genre ?

Commençons par cette dernière hypothèse. Nous

verrons aussitôt et sans aucun doute que l'éducation et la préparation de H.-P. B. étaient tout à fait inadéquates à l'idée d'érudition, de philosophie ou même de lecture étendue. Les mémoires de sa vie tels que sa famille les a communiqués à M. Sinnett, son biographe et à moi-même (1), montrent une élève indocile, n'aimant pas les livres sérieux, ni les gens savants, ne fréquentant pas les bibliothèques, terreur de ses gouvernantes, désespoir de ses parents, en rébellion ouverte et passionnée contre toute contrainte et toute convention. Ses premières années passées en compagnie « d'esprits crochus » avec lesquels elle jouait pendant des jours et des semaines de suite ; et les tours désagréables et les vérités non moins désagréables que clairvoyantes qu'elle se plaisait à dire aux gens.

La seule littérature qu'elle appréciât, c'était le folklore russe et à aucun moment de son existence jusqu'au commencement de la composition d'*Isis* — non pas même pendant l'année qu'elle passa à New-York avant d'être envoyée à ma recherche — sa famille et ses amis ne lui connurent de goûts ni d'habitudes littéraires. Miss Ballard et d'autres dames qui l'avaient vue dans divers garnis de New-York et connaissaient familièrement ses habitudes et son genre de vie, n'ont jamais su qu'elle ait visité les bibliothèques Astor, Society, Mechanic, Historique, American Institute, Brooklyn ou Mercantile. Personne ne l'a jamais reconnue comme habituée de ces sanctuaires de la pensée imprimée. Elle ne faisait partie d'aucune société scientifique ni savante d'au-

(1) Voir chap. VII.

cune partie du monde : elle n'avait publié aucun livre. Elle avait recherché les thaumaturges des contrées sauvages ou demi-civilisées, non pour lire leurs livres (ils n'existent pas), mais pour apprendre la psychologie pratique. En somme, ce n'était pas une femme de lettres jusqu'à *Isis*. Tous ses amis intimes de New-York le savaient aussi bien que moi ; et elle confirme elle-même cette opinion dans le dernier article qu'elle écrivit pour *Lucifer* avant sa mort : « Mes livres (1) ». Elle y déclare qu'il est indéniable et irréfutable que :

« 1° Quand je vins en Amérique, en 1873, je n'avais pas parlé l'anglais depuis trente ans, après l'avoir appris dans mon enfance. Je pouvais le lire, mais à peine le parler ;

« 2° Je n'avais jamais suivi les cours d'aucune Université et j'avais appris seule ce que je savais. Je n'avais jamais eu aucune prétention à l'érudition ; à peine avais-je lu alors quelque ouvrage scientifique européen et je ne savais que peu de chose de la philosophie et des sciences occidentales. Le peu que j'en avais étudié me déplaisait par son matérialisme, ses limites, son esprit de dogmatisme étroit et sec et son air de supériorité envers les philosophies et les sciences antiques ;

« 3° Jusqu'en 1874, je n'avais jamais écrit un mot en anglais et je n'avais publié aucun ouvrage en aucune langue. Par conséquent ;

« 4° Je n'avais aucune idée des règles littéraires. L'art

(1) L'article en question manque beaucoup d'exactitude, comme le prouvait ce chapitre tel qu'il fut d'abord publié dans le *Theosophist* de mai 1893. Le manque de place oblige à l'abréger ici.

d'écrire les livres, de les mettre au point pour l'impression et la publication, de corriger les épreuves, etc., étaient autant de secrets pour moi ;

« 5° Quand je commençai à écrire ce qui devait devenir *Isis*, je ne me doutais pas le moins du monde de ce que cela serait. Je n'avais pas de plan, je ne savais pas si ce serait un essai, une brochure, un livre ou un article. Je savais que je *devais l'écrire*, voilà tout. Je commençai avant de bien connaître le colonel Olcott et quelques mois avant la formation de la Société Théosophique. »

La dernière phase manque d'exactitude, car elle ne commença qu'après que nous nous connaissions bien et même que nous étions intimement liés. Du reste, l'article entier aurait eu besoin d'être récrit pour rester définitif.

Les perpétuelles transpositions et substitutions d'*Isis* se trouvent seulement dans les parties de l'ouvrage, que je suis porté à croire écrites dans son état normal, à supposer qu'il y en ait, et elles décèlent les perplexités d'une novice entreprenant une œuvre littéraire gigantesque. Sans pratique de l'anglais écrit et des méthodes littéraires, l'esprit non préparé à un travail de bureau soutenu, mais douée d'un courage sans borne, et d'un pouvoir de concentration mentale continue sans égal, elle pataugea héroïquement pendant des mois vers son but : l'accomplissement des ordres de son maître. Ce haut fait littéraire dépasse tous ses phénomènes.

Le contraste frappant entre les fragments presque parfaits et les gribouillages de son manuscrit prouve évidemment que la même intelligence ne produisait

pas les uns et les autres et les variations dans l'écriture, la méthode mentale, la facilité et les idiosyncraties confirment cette hypothèse. Au bout de si longtemps, et après la destruction du manuscrit, il m'est impossible de dire laquelle de ses changeantes personnalités demeure responsable des citations clandestines qu'on lui a reprochées. Dans tout ce qui m'a passé par les mains, je mettais entre guillemets tout ce qui me paraissait venir d'un autre auteur, mais il est bien possible que j'en aie laissé en mélange avec ses idées personnelles. Quand elle mettait la prose d'autrui au milieu de ses propres arguments sans solution de continuité, si les passages n'appartenaient pas à des livres qui me fussent très familiers, je les prenais assez naturellement pour de l'H.-P. B. Je dois ajouter que si mon éducation occulte s'est faite en préparant *Isis* et d'après les leçons et les expériences de H.-P. B., ma vie littéraire précédente m'avait fait fréquenter des sentiers plus pratiques, à savoir la chimie agricole et l'agriculture scientifique en général. De sorte qu'elle aurait pu me donner à corriger de la copie entièrement composée d'emprunts aux orientalistes, aux philologues et aux sages orientaux, sans que j'aie su m'en apercevoir. Personnellement, personne ne m'a jamais montré verbalement ou par écrit aucun plagiat dans *Isis* et j'ignore s'il s'en trouve ; mais s'il y en a, deux choses sont possibles : *a*) Que l'emprunt ait été fait par la commençante inexpérimentée H.-P. B. qui ne savait pas quel péché littéraire elle commettait ; *b*) ou que les passages aient été si bien fondus dans le texte que mon attention d'éditeur n'ait pas été attirée par leur incongruité avec

le contexte. Ou encore, il se pourrait que comme quand elle écrivait, elle fonctionnait moitié sur ce plan-ci, moitié sur l'autre, elle eût lu les citations dans la lumière astrale, et s'en fût servi quand il convenait sans bien savoir quels étaient les auteurs ni les titres des ouvrages ? Assurément, ses amis orientaux ne verront rien d'extraordinaire à cette théorie, car si quelqu'un vécut jamais dans deux mondes, c'est bien elle. Je l'ai vue souvent — comme je l'ai dit plus haut — copiant des extraits dans des livres fantômes invisibles à mes yeux, mais certainement visibles aux siens.

Étudions maintenant l'hypothèse, n° 6, à savoir que le livre ait été écrit par plusieurs H.-P. B. différentes, ou différentes couches de sa personnalité, capables de se manifester alternativement. Les recherches contemporaines ne sont pas encore parvenues à élucider des points de ce genre. M. Sinnett cite dans ses *Incidents de la vie de Mme Blavatsky*, une description qu'elle fit de sa « double vie », pendant une certaine « fièvre lente », maladie épuisante qu'elle fit étant jeune fille en Mingrélie : « Quand on m'appelait par mon nom, j'ouvrais les yeux et je redevenais moi-même, ma personnalité tout entière. Mais dès qu'on me laissait tranquille, je retombais dans mon état habituel de rêverie et je redevenais *quelqu'un d'autre* (Mme B. ne dit pas qui)... Quand on m'interrompait en prononçant mon nom, l'Autre Moi qui causait dans le rêve s'arrêtait au milieu d'une phrase prononcée par lui ou adressée à lui, et j'ouvrais les yeux pour répondre très raisonnablement et lucidement car je n'avais pas le délire. Mais aussitôt mes yeux refermés, l'Autre Moi terminait la phrase inter-

rompue la reprenant au mot, à la syllabe même où il s'était arrêté. Réveillée et *moi-même*, je me rappelais l'Autre Moi et ce qu'il faisait et disait. Mais l'Autre Moi ne savait rien de H.-P. Blavatsky ! Il vivait dans une contrée éloignée et c'était une individualité différente sans rapport avec ma vie normale. »

Tout ce qui est passé depuis ferait penser que la seule H.-P. B. était l'entité consciente qui habitait son corps physique et que l'Autre n'était pas H. P. B., mais une autre entité incarnée qui avait des rapports inexplicables avec H.-P. B. et son corps. Il est vrai que, dans certains cas, la seconde personnalité a montré des goûts et des talents étrangers à la personnalité normale. Le professeur Barrett, par exemple, cite le cas du fils d'un pasteur dans le nord de Londres qui devint deux personnes distinctes à la suite d'une grave maladie. Le Moi anormal « ne connaissait pas ses parents, n'avait aucun souvenir du passé, se donnait à lui-même un autre nom, et, ce qui est plus remarquable, possédait un talent musical dont on n'avait *jamais vu la moindre trace* ». Il y a de nombreux cas où le second Moi se donne un autre nom et a une mémoire particulière et différente. Lurancy Vennum, cas bien connu, était entièrement obsédée par l'âme désincarnée d'une autre jeune fille Mary Rofl, morte depuis douze ans. Cette obsession changea totalement sa personnalité : elle se rappelait tout ce qui était arrivé à Mary Roff avant sa mort, mais ses propres parents et ses amis lui étaient devenus étrangers. Cela dura près de quatre mois (1). Le corps occupé semblait à

(1) Voir *The Watseka Wonder*. Aux bureaux du *Theosophist*.

Mary Rofl « si naturel, qu'elle s'apercevait à peine que ce ne fût pas son corps originel né trente ans auparavant ». L'éditeur de la brochure *The Watseka Wonder*, copie dans le *Harper's Magazine* de mai 1860, le compte rendu fait par le Rév. docteur W.-S. Plummer du cas de double personnalité d'une certaine Mary Reynolds qui dura, avec des intervalles de retour à l'état normal, de dix-huit à soixante et un ans. Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, elle demeura constamment dans *l'état second* : le Moi normal, propriétaire conscient de son corps ayant été pour ainsi dire oblitéré. Mais notez ce fait étrange que tout ce qu'elle savait dans l'état second lui avait été enseigné dans cet état. Elle commença sa seconde vie à dix-huit ans (âge du corps), oubliant Mary Reynolds, et tout ce qu'elle avait jusque-là su ou souffert. Elle était exactement comme un enfant nouveau-né. « Tout ce qui lui restait du passé, c'était la faculté de prononcer quelques mots ; mais qui n'avaient aucun sens pour elle jusqu'à ce qu'elle l'eût appris. » (*Watseka Wonder*, p. 42.)

On voit dans les *Incidents*, etc. (p. 546), l'explication de la manière de répondre de H.-P. B. à un membre de la noblesse de Gosriel et de Mingrélie qui venaient la consulter sur leurs affaires personnelles. Elle voyait, en pleine conscience éveillée leurs pensées « s'élever de leurs têtes en spirales de fumée lumineuse, parfois en fusées de quelque chose qui semblait une matière brillante, et se condenser en images distinctes autour d'eux ». Ce qui suit est particulière ment suggestif :

« Souvent ces pensées et ces réponses se trouvaient *imprimées sur leur propre cerveau en mots et en*

phrases comme les pensées originales. Mais autant que nous pouvons le comprendre, les images primitives étaient toujours plus sûres, parce qu'indépendantes des impressions personnelles de la voyante, provenant de la pure clairvoyance et non de la transmission de pensée, procédé toujours sujet à se mêler aux impressions mentales personnelles forcément plus vives. »

Voilà qui semble éclairer notre problème et suggérer la possibilité pour H.-P. B. tout en étant normalement éveillée, de voir par clairvoyance, absorption de pensée — un terme plus juste que transmission de pensée en ce cas-ci — la sagesse accumulée de la branche littéraire qu'elle examinait et de se l'assimiler au point de ne plus distinguer ce qui était original ou étranger. Les psychologues pratiques de l'Orient ne trouveront pas cette hypothèse si hasardée que ceux d'ailleurs. Mais après tout, ce n'est qu'une hypothèse et ses ennemis continueront à la traiter de plagiaire. Pour les ignorants, l'insulte est la ligne de moindre résistance. Cependant ceux qui prennent cette position devraient se rappeler que c'était le désir le plus ardent et le plus passionné de H.-P. B. de recueillir autant de confirmations que possible de l'enseignement théosophique qu'elle donnait, dans toutes les sources possibles anciennes et modernes ; et qu'elle avait tout intérêt à citer des autorités respectables au lieu de les piller pour sa plus grande gloire personnelle.

J'ai lu beaucoup et su quelque chose de cette question des personnalités multiples, mais je ne me rappelle aucun cas où la personnalité seconde ait été en

état de faire des citations ou de parler des langues inconnues de la personnalité normale. Je connais un savant en Angleterre qui avait entièrement oublié sa langue maternelle après avoir vécu à l'étranger depuis sa onzième année sans la parler ni même l'entendre, jusqu'à sa vingt-neuvième année où il dut la rapprendre à coups de grammaire et de dictionnaire. Et pourtant, tandis qu'il en revenait ainsi au rudiment, il parlait correctement cette langue en dormant. Elle était alors simplement retombée dans le domaine du « subliminal », c'est-à-dire de la mémoire latente. Et il y a aussi le cas d'une bonne illettrée qui déclamait à l'état somnambulique des phrases et des vers hébraïques que l'on découvrit ensuite qu'elle avait entendu chez un maître précédent bien des années auparavant. Mais qui pourrait prouver que H.-P. B. avait jamais de sa vie étudié les auteurs cités dans *Isis Dévoilée* ? Si ses plagiats n'étaient pas conscients et si elle ne les avait jamais lus, comment pouvait-elle les connaître si on admet la théorie que le livre a été écrit par H.-P. B. II ou H. P. B. III ? Mes lecteurs occidentaux connaissent le cas unique de Mme B., malade hystérique du professeur Janet, rapporté et commenté par le professeur Richet, l'hypnotiseur éminent. M. Stead cite ce cas dans ses *Real Ghost Stories*, numéro de Noël 1891 de la *Review of Reviews*. On voit que chez cette dame « deux personnalités existent côte à côte, mais de plus, que le moi subconscient connaît l'existence de l'autre, tandis qu'au dessus ou au-dessous de tous deux, une troisième personnalité connaît les deux autres et leur semble supérieure... Mme B. peut

être endormie à n'importe quelle distance et quand elle est hypnotisée change entièrement de caractère. Il y a en elle deux personnalités bien définies et une troisième d'une nature plus mystérieuse que les deux premières. L'état normal éveillé de cette femme est désigné par Léonie I, l'état hypnotique par Léonie II. La troisième personnalité occulte et inconsciente du niveau profond, Léonie III. Léonie I est une femme sérieuse et quelque peu mélancolique, calme, lente, très douce et extrêmement timide. Léonie II est au contraire gaie, bruyante, et agitée à un degré insupportable ; elle reste bon enfant, mais elle a acquis une singulière tendance à l'ironie et aux plaisanteries amères. En cet état elle ne connaît pas son identité avec le Moi normal. « Ce n'est pas moi, cette bonne femme, dit-elle, elle est trop bête ! » Léonie II contrôle la main de Léonie I quand celle-ci est absorbée; la figure calme, les yeux regardant dans l'espace avec une certaine fixité qui n'est pas cataleptique, car elle fredonnait une chanson villageoise. La main droite écrivait rapidement et on aurait dit subrepticement ! Rappelée à elle-même et confrontée avec l'écrit, elle ne savait rien de ce qu'elle venait d'écrire. Quand Léonie I (normale) était effacée et Léonie II évoquée dans l'état hypnotique, bavardant comme d'habitude rapidement et sottement, elle montrait soudain des signes de terreur, entendant une voix de l'autre côté de la chambre qui disait : Assez, tais-toi, tu es assommante. C'était la troisième personnalité qui s'éveillait et prenait entièrement le dessus quand le sujet était plongé dans une léthargie plus profonde. Elle avouait sans hésiter que c'était elle qui avait pro-

noncé les paroles entendues par Léonie II et qu'elle avait parlé ainsi parce qu'elle voyait le professeur ennuyé par son bavardage. La voix imaginaire qui bouleversait Léonie II parce qu'elle lui semblait surnaturelle provenait, dit M. Stead, « d'une couche profonde de la conscience de son propre individu ».

N'ayant qu'à examiner superficiellement le sujet des personnalités multiples par rapport à l'hypothèse que H.-P. B. n'aurait eu d'autre aide en écrivant *Isis* que celle de ses différents Moi, nous n'avons pas besoin de creuser davantage un problème que les anciens auteurs hindous philosophes ou mystiques sont seuls à savoir sonder. L'antique théorie, c'est que « celui qui sait » est capable de tout voir et de tout savoir, quand il est débarrassé des derniers voiles de la conscience physique. Et cette connaissance suprême vient progressivement à mesure que les voiles charnels se lèvent. Comme tous les hommes qui improvisent en public, je crois, j'ai acquis par une longue pratique et jusqu'à un certain point l'habitude d'une triple mentalité. Quand je faisais aux Indes en anglais, des conférences improvisées traduites phrase à phrase dans une autre langue, je sais qu'une partie de mon esprit suivait le traducteur essayant de deviner à l'effet produit sur l'auditoire, souvent à l'audition de mots connus, si ma pensée était fidèlement rendue ; en même temps une autre partie de mon esprit observait certains individus et faisait des réflexions sur leurs originalités ou leurs capacités probables — parfois même j'adressais quelques mots à part à une personne de connaissance : ces deux activités mentales restaient distinctes et indépendantes. Mais dès que

mon interprète avait prononcé son dernier mot, je reprenais le fil de mon discours et je prononçais une autre phrase. Simultanément, sans interrompre les deux autres opérations, une troisième conscience, tel un tiers observateur et supérieur, notait ces deux courants d'idées sans s'y mêler aucunement. Ceci n'est bien entendu qu'un état rudimentaire de développement psychique dont les degrés supérieurs sont représentés par quelques-uns des aspects des dons spirituels de H.-P. B. Mais même une faible expérience de ce genre peut aider à comprendre le problème de ces phénomènes mentaux : c'est un indice léger mais sûr que « celui qui sait » peut observer et savoir.

Si j'étais musulman, je soutiendrais probablement avec Mahomet lui-même que le fait pour un homme sans éducation comme lui d'avoir écrit le Koran en arabe classique est le plus grand des miracles psychiques, une preuve que son Moi spirituel avait rompu tous les liens charnels pour lire directement aux sources éternelles. Si H.-P. B. avait été un ascète, maître de son cerveau physique et éveillé, capable d'écrire purement en anglais sans l'avoir appris, et d'avoir composé et arrangé son livre d'après un plan préconçu au lieu de brouillonner ses matériaux, je pourrais croire aussi cela d'elle et attribuer ce livre merveilleux d'un intérêt passionnant à son individualité développée. Mais je ne le peux pas étant donnés les faits et je dois passer à la discussion des autres théories.

CHAPITRE XV

Possession apparente par diverses entités.

Maintenant, dirons-nous qu'elle écrivit *Isis* comme un médium ordinaire, c'est-à-dire sous la direction des esprits des morts ? Je réponds : Sûrement non. Car dans son cas le pouvoir qui l'aurait fait agir aurait employé des méthodes tout autres que celles que l'on trouve dans les livres ou que celles que j'ai jamais observées pendant les nombreuses années que j'ai étudié le spiritisme. J'ai connu des médiums de toutes sortes, parlants, écrivains, somnambules, médicaux, clairvoyants, produisant des phénomènes ou des matérialisations. Je les ai vus à l'œuvre; j'ai suivi leurs séances et observé les caractères de leur obsession et de leur possession. Le cas de H.-P. B. ne rentre dans aucun des leurs. Elle pouvait bien en réalité faire à peu près tout ce qu'ils faisaient : Mais à son gré et à son heure, de jour ou de nuit, sans former de cercle, sans choisir les témoins, sans imposer les conditions habituelles. Et de plus j'ai eu la preuve oculaire que quelquse-uns au moins de ceux pour qui nous travaillions étaient bien des hommes

vivants, puisque je les ai vus en chair et en os aux Indes, après les avoir vus dans leur corps astral en Amérique et en Europe, puisque je les ai touchés et que j'ai causé avec eux. Loin de se donner comme des esprits, ils me dirent qu'ils étaient aussi vivants que moi, que chacun d'eux avait ses propres idiosyncraties et ses propres facultés, en un mot sa complète individualité. Ils me dirent en outre que je pourrais un jour arriver là où ils étaient eux-mêmes parvenus, et cela aussi vite que je le voudrais; mais que je ne devais rien espérer de la faveur et qu'à leur exemple je devrais monter chaque échelon par mes propres efforts. L'un des plus grands d'entre eux, le Maître des deux Maîtres dont le public a entendu parler et qu'il a tant vilipendés, m'écrivait le 22 juin 1875 : « Le moment est venu de vous dire qui je suis. Mon frère, je ne suis pas un esprit désincarné, mais un homme vivant à qui notre Loge a confié des pouvoirs qui seront vôtres quelque jour. Je ne peux vous visiter qu'en esprit, car des milliers de lieues nous séparent en ce moment. Ayez patience et bon courage, infatigable serviteur de la Fraternité sacrée. Travaillez et efforcez-vous de vous-même, car c'est un des plus grands facteurs du succès de ne compter que sur soi-même. Venez en aide à votre frère dans le besoin et vous serez aidé vous-même en vertu de la loi perpétuelle et immuable des compensations. » En somme, de la loi du Karma qui, comme on le voit, me fut enseignée presque dès le commencement de mes relations avec H.-P. B. et les Maîtres.

Cependant, malgré ce qui précède, je fus induit à croire que l'un au moins de nos collaborateurs était

un esprit désincarné, l'âme pure d'un des plus sages philosophes des temps modernes, l'ornement de notre race, une des gloires de son pays. C'était un grand platonicien et l'on me dit qu'il s'était absorbé si entièrement dans ses études qu'il était devenu « enchaîné à la terre », c'est-à-dire qu'il n'avait pas pu rompre les liens qui l'attachaient à ce monde-ci, mais qu'il vivait dans une bibliothèque astrale créée par sa propre imagination, plongé dans ses réflexions philosophiques, ignorant la fuite du temps, et préoccupé de tourner les esprits des hommes vers une base philosophique et solide de la vraie religion. Ce désir ne l'entraînait pas à renaître parmi nous, mais le portait à rechercher ceux qui, comme nos Maîtres ou leurs agents, s'efforcent de travailler à la diffusion de la vérité et au renversement des superstitions. On me dit qu'il était si pur et inégoïste que tous les Maîtres avaient pour lui le plus profond respect et que n'ayant pas le droit d'intervenir dans son Karma, ils ne pouvaient que lui laisser user à la longue ses illusions astrales avant de parvenir à cet état idéal d'être sans forme et de spiritualité absolue qui est le but naturel de l'Évolution. L'absorption trop complète de son esprit dans ses préoccupations intellectuelles avait momentanément étouffé en lui la spiritualité, mais entre temps il était fort désireux de travailler avec H.-P. B. à un livre si important, à la partie philosophique duquel il contribua beaucoup. Il ne se matérialisait pas, n'obsédait pas H.-P. B. à la façon spirite; il causait simplement avec elle psychiquement pendant des heures, lui dictait sa copie, lui indiquait des citations à chercher, répondait à mes questions

de détail, m'instruisait dans les principes et en somme jouait le rôle de la troisième personne de notre association littéraire. Un jour, il me donna son portrait, — un croquis aux crayons de couleur sur un mauvais papier — et parfois il me gratifiait de quelques lignes sur des sujets personnels, mais pendant toute la durée de nos relations il fut pour nous deux un maître et un ami, très doux, très bon et très savant. Jamais nous ne l'entendîmes suggérer le moins du monde qu'il se crût mort, et j'ai appris qu'il se croyait toujours vivant. Il paraissait n'avoir aucune idée du temps et je me rappelle avoir bien ri avec H.-P. B. un certain jour, vers 2 heures et demie du matin, où pendant la cigarette d'adieu après une nuit de travail acharné, il demanda paisiblement à H.-P. B : « Êtes-vous prêts à commencer ? » prenant la fin de la nuit pour le début de la soirée. Et je me rappelle aussi qu'elle s'écria : « Au nom du ciel, ne riez pas jusqu'au fond de votre esprit, sans quoi le vieux monsieur l'entendra et il sera blessé. » J'en conclus que rire superficiellement ce n'est que gaîté courante, mais rire profondément, c'est impressionner le plan des perceptions psychiques, de sorte que les émotions, comme la beauté, peuvent *parfois* ne pas dépasser l'épiderme. Le mal aussi : pensez-y bien.

Saut ce vieux platonicien, je n'ai jamais eu de rapports conscients, avec ou sans l'aide de H.-P. B., avec aucune entité désincarnée au cours de la confection de notre ouvrage, à moins que Paracelse ne doive être compté comme tel, ce dont, comme les Alsaciens, je doute grandement. Je me rappelle

qu'un soir, vers le crépuscule, quand nous habitions la trente-quatrième rue de l'Ouest, nous venions de parler de la grandeur de Paracelse et des traitements infâmes qu'on lui avait fait subir pèndant sa vie et après sa mort apparente. Nous nous trouvions dans le corridor entre les chambres du devant et celles du derrière, H.-P. B. et moi, quand soudain sa voix changea, elle prit ma main affectueusement et demanda : « Voulez-vous de Théophraste pour votre ami, Harry ? » Je murmurai une réponse, et aussitôt cette étrange manière disparut, H.-P. B. redevint elle-même et nous nous remîmes à l'ouvrage. J'écrivis ce soir-là les paragraphes qui le concernent, page 500 du tome II *d'Isis*. Quant à sa mort, toutes les probabilités sont contre la véritable mort d'un adepte au moment où elle semble s'être produite. Étant donnée sa connaissance des procédés d'illusion, même un cadavre apparemment cloué dans un cercueil et enfermé dans une tombe, ne serait pas une preuve suffisante de la réalité du décès. En dehors des accidents qui peuvent lui arriver comme aux autres hommes quand il n'est pas sur ses gardes, un adepte choisit le lieu de sa mort et son corps disparaît sans laisser de traces. Ainsi, qui peut dire ce que devint le comte de Saint-Germain, cette grande âme noblement douée, l' « Aventurier », l'Espion des encyclopédies, qui éblouit les cours du siècle avant-dernier, fut accueilli dans les cercles les plus recherchés et les plus érudits, dans l'intimité de Louis XV, et qui fonda des hôpitaux, dépensa des sommes énormes en œuvres charitables sans accepter jamais de rémunération pour les plus signalés services, qui se retira

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE
TOULOUSE

dans le Holstein et disparut aussi mystérieusement qu'il était apparu. « Après nous le déluge », disait la maîtresse du Roi. Après Saint-Germain vint la Révolution française et le soulèvement de l'humanité.

Tout en rejetant l'hypothèse que H.-P. B. écrivit *Isis* en médium ordinaire « sous contrôle », nous avons vu cependant que quelques parties furent composées sous la dictée d'un esprit : une entité extraordinaire et exceptionnelle, il est vrai, mais enfin un homme hors de son corps physique. Ce quej'ai dit plus haut de notre façon de travailler avec lui s'accorde bien avec ce qu'elle dit dans une lettre de famille pour expliquer comment elle écrivit son livre sans préparation spéciale :

« Quand on me *dit* d'écrire, j'obéis et je m'y mets; je peux alors écrire facilement presque sur tous les sujets : métaphysique, psychologie, philosophie, religions antiques, zoologie, sciences naturelles, quoi encore? Pourquoi? parce que *quelqu'un qui sait tout cela me le dicte. Mes Maîtres* et parfois *d'autres que j'ai connus autrefois dans mes voyages.* » (Incidents, p. 205.)

C'est exactement ce qui se passait entre elle et le vieux platonicien, mais il n'était pas un de « ses Maîtres » et elle ne pouvait pas l'avoir connu dans ses voyages, car il était mort avant qu'elle fût née — cette fois-ci du moins. — La question se pose alors de savoir si le vieux platonicien était vraiment un esprit désincarné ou un adepte qui aurait occupé le corps de ce philosophe et aurait *paru* mourir (mais paru seulement) le 1er septembre 1687. Le problème

est assurément difficile à résoudre. Étant donnée l'absence de circonstances accessoires, habituelles dans les cas d'obsession par un esprit, et considérant que H.-P. B. servait de secrétaire au platonicien exactement comme cela arrive entre personnes ordinaires, sauf que le patron était invisible à mes yeux, il semble que nous ayons eu plutôt affaire à un homme vivant qu'à un esprit désincarné.

Il n'avait pas tout à fait l'air d'un Frère, comme nous appelions alors les Adeptes, mais presque, et en ce qui touche au travail littéraire les choses se passaient avec lui exactement comme lorsqu'un maître avoué (voir théorie 1) écrivait ou dictait une autre partie du livre. Ceci demande une explication. On a vu plus haut que les manuscrits de H.-P. B. présentaient de grandes différences et que son écriture habituelle avait de nombreuses variantes; de plus, que chaque changement d'écriture était accompagné d'un changement concomitant de manières, de mouvements, d'expression et de capacité littéraire chez H.-P. B. Il n'était pas difficile de voir quand elle restait abandonnée à elle-même, car son inexpérience se faisait jour tout de suite et les coupures et les replâtrages de recommencer de plus belle. La copie que j'avais à revoir devenait détestable et après transformation en une masse confuse de renvois, de barrages, de corrections et de substitutions finissait par être entièrement récrite par elle sous ma dictée (voir théorie 7). De plus, il m'a été insinué maintes fois que des intelligences diverses se servaient du corps de H.-P. B. comme d'une machine à écrire, mais on ne m'a jamais dit expressément : « Je suis un tel »

ni « Voilà A ou B ». Je n'en avais pas besoin du reste, après avoir travaillé assez longtemps avec « ma jumelle » pour connaître à fond toutes ses variétés d'humeur, de langage et d'impulsions. Les changements étaient clairs comme le jour, et au bout d'un certain temps, je pouvais me dire quand elle rentrait dans la chambre, après un court examen de sa physionomie et de ses mouvements : « Voilà un tel, ou un tel », et bientôt ce qui suivait venait confirmer ma supposition. Un de ses alter ego que j'ai rencontré depuis en personne porte toute sa barbe et de longues moustaches dont le haut rejoint ses favoris à la mode radjpoute. Quand il réfléchit profondément, il a l'habitude de tirer sur sa moustache mécaniquement et inconsciemment. Eh bien, parfois, dans les moments où mon amie était devenue « quelqu'un d'autre », je l'ai vue frisant et tiraillant avec un regard lointain, une moustache imaginaire qui ne croissait assurément pas sur sa lèvre supérieure, puis soudain le « quelqu'un » de moustachu revenu au sentiment des choses extérieures s'apercevant que je l'observais, se hâtait de retirer la main de sa figure et se remettait à écrire : Un autre « quelqu'un » avait une telle horreur de l'anglais qu'il ne voulait jamais me parler que français; c'était un artiste et un inventeur passionné. Un autre survenait, griffonnant au crayon des douzaines de stances sur des sujets tantôt sublimes, tantôt humoristiques. Ainsi chaque « quelqu'un » montrait des dispositions marquées et différentes, aussi reconnaissables que celles de nos amis et connaissances. Il y en avait un qui adorait les bonnes histoires et qui avait infiniment d'esprit. Un autre au contraire était

plein de dignité, de réserve et d'érudition. Il y en avait de patients, plein de bienveillance, d'autres nerveux et exaspérants. Un « quelqu'un » ne demandait pas mieux que d'appuyer par des phénomènes ses explications philosophiques ou scientifiques des sujets que je devais rédiger, mais il y avait un autre « quelqu'un » à qui on n'aurait pas seulement osé en suggérer l'idée. Un certain soir, je fus vivement repris. J'avais rapporté quelque temps auparavant deux jolis crayons mous parfaits pour notre travail, j'en avais donné un à H.-P. B. et gardé l'autre pour moi. Elle avait la fâcheuse habitude d'emprunter les canifs, crayons, gommes, etc., et d'oublier de les rendre : une fois entrés dans son pupitre ils n'en ressortaient plus quoi qu'on pût dire ou faire. Ce soir-là donc, le « quelqu'un » d'artiste esquissait une figure de débardeur sur un papier quelconque tout en bavardant avec moi, quand il me demanda un autre crayon. Je me dis aussitôt : « Si j'ai le malheur de lui prêter mon bon crayon, il va disparaître dans le tiroir et je n'en aurai plus pour moi». Je ne dis rien, je pensai seulement cela en dedans, mais le « quelqu'un » avec un regard doucement sarcastique prit le plumier qui était entre nous deux, le mania un moment et voilà qu'il se trouva garni d'une douzaine de crayons de qualité identique ! Il ne dit pas un mot, ne me regarda même pas, mais je me sentis rougir jusqu'au front et je me sentis humilié comme je ne l'avais jamais été de ma vie. Cependant, je ne méritais peut-être pas une telle leçon étant données les habitudes « annexantes » de H.-P. B. en matière d'articles de bureau !

Donc quand un de ces « quelqu'un » était *de ser-*

vice, comme je disais alors, le manuscrit de H.-P. B. reprenait absolument la même apparence que toutes les autres fois qu'il avait prêté sa collaboration. Il écrivait de préférence sur certains sujets de son goût et dans ce cas H.-P. B., au lieu de servir de secrétaire, devenait positivement une autre personne (voir théorie III). Dans ce temps-là, à la seule vue d'une page du manuscrit d'*Isis*, j'aurais pu dire presque à coup sûr par quel « quelqu'un » elle avait été écrite. Où était le Moi de H.-P. B. dans ces moments de remplacement ? Voilà la question, et ce sont là des mystères qu'on ne révèle pas au premier venu (1). D'après ce que j'ai compris, elle prêtait son corps comme on prête une machine à écrire et s'en allait vaquer à quelqu'autre affaire qu'elle pouvait mener à bien dans son corps astral tandis qu'un certain groupe d'Adeptes occupait et manœuvrait tour à tour son corps physique. Quand ils apprenaient que je savais les reconnaître — au point de leur avoir donné des noms pour pouvoir parler d'eux avec H.-P. B. — ils m'honoraient souvent d'un grave salut ou d'un signe familier d'adieu avant de quitter la chambre pour laisser la place à celui qui venait prendre le service. Et parfois ils me parlaient les uns des autres comme on fait des absents, et c'est ainsi que j'arrivai peu à peu à apprendre quelque chose de leur histoire. Ils parlaient aussi de H.-P. B. alors absente en faisant distinction de sa personne et du corps physique

(1) Près de deux ans après la publication de ces lignes H.-P. B. expliquait le secret à sa famille (voir *Path.*, art. cit., elle n'était pas dans son corps mais demeurait fort près en pleine conscience, à surveiller les opérations des occupants.

qu'elle leur prêtait alors. Un des Mahâtmas, dans une lettre d'affaires, occultes le traite (ce corps) de « vieille illusion » et en 1876 il en parle encore « ainsi que du frère qui l'occupe ». Un autre Maître me demande à propos d'un terrible accès de colère que j'avais (involontairement) provoqué chez H.-P. B. : « Voulez-vous donc tuer le corps ? Et le même dans une note en 1875 parle de « ceux dont l'*enveloppe* nous sert de représentant » (c'est lui qui souligne). On comprendra mon trouble en découvrant un beau soir que j'avais sans m'en douté accueilli le grave philosophe que je vais décrire plus loin avec une légèreté qui dérangera tout à fait son calme habituel. Croyant interpeller ma vieille amie H.-P. B. « je dis : Eh bien ! ma vieille branche, au travail ». L'instant d'après, je rougissais de honte, car l'expression mélangée de surprise et de dignité offensée que je vis paraître me montra à qui j'avais à affaire. Ma gaucherie valait celle du bon vieux Peter Cooper au bal donné par la New-York Academy à l'héritier du trône, quand lui frappant sur l'épaule il lui dit familièrement : Eh bien ! Galles, qu'en pensez-vous ? » C'était justement un Maître qui m'inspirait le plus filial respect, non seulement à cause de sa profonde érudition, de son noble caractère et de ses manières distinguées, mais encore pour sa bonté et sa patience vraiment paternelles. Il me semblait que lui seul lût au fond de mon cœur et désirât développer et mûrir chaque petit germe spirituel qui sommeillait à l'état latent. On m'a dit que c'était un personnage de l'Inde du Sud, d'une grande expérience spirituelle, un Maître des Maîtres; vivant sous l'apparence d'un propriétaire rural et inconnu, sous sa

vraie forme, de ceux qui l'entouraient. Ah, quels soirs de hautes pensées j'ai passés avec lui : je ne peux les comparer à quoi que ce soit dans le reste de ma vie ! Je me rappelle surtout un certain soir où par des demi-suggestions surtout il éveilla mon intuition pour me faire saisir la théorie de la relation des cycles cosmiques avec des points fixes dans les constellations le centre d'attraction se déplaçant dans un ordre déterminé. Rappelez-vous vos sensations la première fois que vous avez vu le ciel étoilé dans un grand télescope — l'émotion, l'étonnement, la soudaine expansion mentale en comparant notre terre familière et si ordinaire aux profondeurs infinies de l'espace et aux innombrables mondes stellaires qui parsèment l'immensité azurée. Vous aurez une faible idée de ce que j'éprouvai au moment où cette conception majestueuse de l'ordre cosmique envahit mon esprit et le bouleversa tellement que j'en perdis la respiration. S'il me restait encore la moindre trace héréditaire d'une tendance vers les théories géocentriques sur lesquelles reposent les théologies, elles furent balayées comme des feuilles mortes devant la tempête, je me sentis renaître sur un plan nouveau et devenir un homme libre.

C'est ce Maître qui dicta à H.-P. B. les réponses aux questions suggérées à un membre anglais de la Société par la lecture du *Bouddhisme ésotérique* publiée dans le *Theosophist* en septembre, octobre et novembre 1883. Elle était à Octacamund chez le major général Morgan, frissonnante de froid et les jambes enveloppées de couvertures ; un matin que j'étais dans sa chambre en train de lire, elle tourna la tête

et dit : « Je veux bien être pendue si j'ai jamais entendu parler des Iaphygiens ; avez-vous jamais lu quelque chose sur cette tribu, Olcott ? Je lui dis que non et demandai pourquoi cette question. « Voilà, dit-elle ; le vieux gentleman me dit d'écrire cela. Mais il me semble qu'il doit y avoir erreur, qu'en pensez-vous ? » Je lui répondis que si le Maître en question lui avait dicté ce nom, elle pouvait l'écrire sans crainte, car il avait toujours raison. C'est ce qu'elle fit. Voici encore un exemple de choses écrites sous la dictée dont elle n'avait pas l'idée auparavant. Elle n'a jamais étudié l'hindi et dans son état normal n'a jamais su le parler ni l'écrire. Cependant j'ai en ma possession une note en hindi en caractères devanagari que je lui ai vu écrire et passer à Swami Dyanand Saraswati, dans le jardin de Vizianagram à Benarès où nous étions reçus en 1880. Le Swami lut la note, écrivit et signa sa réponse sur la même feuille et H.-P. B. la laissa sur une table où je la ramassai.

Mais je le dis et je le répète de la façon la plus positive : aucun, pas même le plus sage ou le plus noble de ces « quelqu'un » ne m'a jamais donné le plus léger encouragement à le croire infaillible, omniscient ou omnipotent. Jamais ils n'ont manifesté la moindre velléité d'un désir d'être adorés, traités comme des êtres divins ni considérés comme inspirés quand ils se servaient de H.-P. B. comme d'un secrétaire. Je les ai toujours considérés comme des hommes, mortels comme moi, en vérité plus sages et infiniment plus avancés que moi, mais seulement parce qu'ils me précédaient sur le chemin normal de l'évolution humaine. Ils avaient toute servilité en

horreur ainsi que la flatterie et se disaient remplis d'égoïsme, de vanité et de mollesse. Ils me donnaient souvent leur opinion sincère sur des visiteurs trop mielleux après leur départ et mes lecteurs auraient bien ri s'ils avaient été là un certain soir après qu'une dame de l'espèce débordante venait de nous dire bonsoir. Avant de s'en aller elle avait caliné H.-P. B., s'était assise sur le bras de son fauteuil lui caressant les mains et l'embrassant sur la joue. J'étais par là et je voyais l'effarement du « quelqu'un » (mâle) peint sur son visage. Je reconduisis la dame et en rentrant j'éclatais presque de rire en voyant le « quelqu'un » — un sadhoo sans sexe s'il en fût jamais un — me regarder d'un air navré en disant avec un accent d'indescriptible mélancolie : elle m'a *embrassé* ! C'en était trop, je dus m'asseoir.

J'ai déjà dit plus haut que la collaboration du vieux platonicien et sa manière de dicter à H.-P. B. était identique à celle des Adeptes et que de même qu'il se plaisait à certains sujets, chacun d'eux avait ses préférences individuelles. Mais avec cette différence que tandis que les Adeptes occupaient parfois son corps comme le leur et s'en servaient pour écrire comme du leur (de même que l'esprit de Marie Roff utilisait le corps de Lurancy Vennum et s'y trouvait aussi à l'aise que si elle y fût née) le Platoniste ne l'obséda jamais et l'employa seulement à la façon d'un secrétaire. J'ai parlé aussi des parties d'*Isis* qui étaient l'œuvre personnelle de H.-P. B. et dit combien elles étaient inférieures à celles que les « quelqu'un » écrivaient pour elle : cela est bien facile à comprendre. Comment H.-P. B., qui n'avait pas les connaissances

voulues, aurait-elle pu écrire correctement sur les sujets si variés traités dans son livre ? Dans son état normal (ou qui semblait tel) elle lisait un livre, marquait ce qui la frappait, faisait des erreurs, les corrigeait, les discutait avec moi, me faisait écrire, stimulait mes intuitions, demandait des renseignements à ses amis, enfin faisait de son mieux tant qu'elle ne pouvait pas faire venir un Maître en réponse à ses appels psychiques. Et ils n'étaient pas toujours à portée de nous, tant s'en faut. Elle produisait une grande quantité de très belles pages, car elle avait des dons littéraires magnifiques ; elle n'était jamais taciturne ni ennuyeuse, et comme je l'ai dit ailleurs, elle se servait avec un brio égal de trois langues quand elle était en train. Elle écrit à sa tante que quand son Maître avait affaire ailleurs, il lui laissait son remplaçant et que c'était alors son «Moi Lumineux », son Augoéides qui pensait et écrivait pour elle (voir théorie II). Je n'ose pas me prononcer là-dessus, car je ne l'ai jamais vue en cet état ; je ne l'ai connue que sous trois formes, à savoir : H.-P. B. elle-même, H.-P. B. possédée ou adombrée par les Maîtres, H.-P. B. leur servant de secrétaire et écrivant sous leur dictée. Il est possible que son Augoéides prenant possession de son cerveau physique m'ait donné l'impression qu'un des Maîtres était présent, je ne saurais dire. Mais ce qu'elle omet d'écrire à sa tante, c'est qu'il y avait de nombreux — combien nombreux — moments où elle n'était ni possédée, ni contrôlée, où elle ne travaillait pas sous la dictée d'une intelligence supérieure, mais où elle était simplement et visiblement H.-P. B. notre amie familière et aimée, et de-

puis notre maître, s'efforçant de son mieux de remplir sa mission littéraire. Malgré ces interventions variées, *Isis* donne bien la sensation d'individualité que l'on retrouve dans ses autres œuvres : quelque chose qui lui appartient en propre. Epes Sargent et d'autres écrivains américains m'ont exprimé leur admiration pour son parfait maniement de notre langue et l'un d'eux alla jusqu'à dire et à publier qu'aucun auteur vivant n'écrivait l'anglais mieux qu'elle. Exagération, bien entendu. Mais heureusement, un philologue compétent a soumis son style à un examen scientifique comparé.

Le savant docteur John A. Weisse, dans son ouvrage : *Origine, Progrès et Destinée de la langue et de la littérature anglaises*, a donné un certain nombre de tableaux où il montre d'où viennent les mots employés par des écrivains anglais connus. Les extraits suivants feront voir les sources de la langue d'*Isis dévoilée* comparées à celles où ont puisé d'autres auteurs. Le docteur Weisse dit : « Ce livre est un trésor de faits nouveaux et de phases nouvelles présentées d'une manière si brillante qu'il n'y a pas besoin d'être initié pour le lire avec intérêt. » Voici son analyse dans le tableau ci-contre.

Il semble donc que l'anglais de Mme Blavatsky soit en somme celui du docteur Samuel Johnson qui passe pour le plus parfait que l'on puisse lire. Un examen du même genre de ses œuvres françaises la montrerait sans doute aussi habile à manier cette belle langue que les plus grands auteurs français modernes.

AUTEURS ET OUVRAGES ANALYSÉS	Mots gréco-latins	Mots gotho-allemands	Mots celtiques	Mots sémitiques
Robert Burton (1621), Anatomy of melancholy.	54	46	0	0
John Bunyan (1682), Pilgrim's progress	31	68	1	0
Sir Thomas Browne (1682), Hydriotaphia.	51	47	2	0
Sam. Johnson (1784 ou 80), Lives of the English poets.	47	51	2	0
W. L. Trench, On the study of words.	30	68	2	0
George P. Marsh, Lectures on the English language.	58	41	1	0
S. A. Allibone (1872), Crit. Dict. Engl. Literature, etc.	53	46	1	0
Darwin, Origin of species	53	46	1	0
H. P. Blavatsky, Isis unveiled. . .	46	51	1	2
Sa Majesté la reine Victoria, Leaves of our Jour. Highlands . . .	36	63	0	1

CHAPITRE XVI

Définition des Termes.

Maintenant comment définirons-nous la paternité d'*Isis dévoilée* et comment H.-P. B. elle-même ? *Isis* est sûrement un ouvrage en collaboration, produit par plusieurs auteurs différents et non par H.-P. B. seule. Mes observations personnelles à cet endroit sont pleinement confirmées dans ses lettres de famille citées par M. Sinnett, car elle y explique que toutes les parties de son livre qui traitent de sujets avec lesquels elle n'était pas familière lui ont été dictées par des maîtres ou ont été écrites par son Moi Supérieur utilisant sa main et son corps physique. C'est une question extrêmement complexe et on ne saura jamais exactement la vérité quant à la part exacte de chaque collaboration. La personnalité de H.-P. B. représente le moule où toutes les matières furent coulées et prirent forme, couleur, expression, sous l'influence de ses propres caractéristiques mentales et physiques. Car de même que les occupants successifs du corps de H.-P. B. ne faisaient que modi-

fier sa propre écriture sans employer la leur (1), de même en se servant de son cerveau, ils ne purent l'empêcher de colorer leur pensée et d'arranger leurs mots d'après ses habitudes personnelles. De même que la lumière du jour en passant à travers des vitraux d'église prend toutes les nuances du vitrail, les pensées transmises par l'intermédiaire du cerveau de H.-P.B. se modifiaient dans le sens des habitudes littéraires et du mode d'expression qu'elle avait adoptés. Le simple bon sens nous dit bien que la netteté de la composition et la clarté du style dépendent surtout de l'identité de nature entre la personnalité intellectuelle et morale de l'intelligence dominante et du sujet

(1) Il faut noter à ce sujet un fait très curieux : l'écriture du Mahâtma M. qui a été analysée par S. P. R. et ses experts et déclarée conforme à celle de H.-P. B., est une sorte de brouillonnage grossier qui ressemble à un assemblage de racines broyées et de bouts de fagots, tandis que l'écriture du même personnage dans le manuscrit d'*Isis* et dans les billets qu'il m'adressait personnellement est tout à fait différente. Elle est petite, légère comme une écriture de femme et quoi qu'elle ressemble à la main habituelle de H.-P. B., elle en diffère assez pour présenter une apparence individuelle distincte qui me permettait de reconnaître une page écrite par ce Maître à première vue. Je n'ai pas la prétention d'expliquer ce fait, je le mentionne seulement comme devant être conservé pour être étudié par tout psychologue cherchant à établir les lois de l'écriture psychique des médiums ou autres intermédiaires, produite par précipitation, contrôle de la main ou occupation du corps. Je crois qu'une étude de ce genre viendrait démontrer qu'une telle écriture soumise à l'analyse que la S. P. R. a fait subir à celle supposée provenir du Mahâtma, ressemble toujours de plus ou moins près à celle du médium et cela sans soupçon de mauvaise foi. Les accusations de la S. P. R. ont perdu presque toute leur valeur parce que ce fait a été perdu de vue volontairement ou non. Feu Stainton Moses M. A. (Oxon) cite dans son livre *Psychography*, p. 125, une lettre écrite

dominé. En fait j'ai remarqué que dans les moments où H.-P. B. en chair et en os était dans un état d'extrême irritabilité, son corps n'était jamais occupé, sauf par le maître dont elle était l'élève particulière et comme la pupille spirituelle, et dont la volonté de fer était encore plus forte que la sienne : les philosophes moins énergiques se tenaient à l'écart. Je posai naturellement la question : pourquoi n'était-elle pas soumise à un contrôle permanent et pourquoi n'était-elle pas sans cesse le sage tranquille et concentré qu'elle devenait sous l'empire de certaines obsessions? On me répondit que ce serait vouloir la faire mourir d'apoplexie ; ce corps était animé par un esprit chaud

par M. W. H. Harrison, ancien éditeur de *The Spiritualist*, observateur très expérimenté de phénomènes psychiques où il dit, à propos des messages transmis par le docteur Slade: « Je remarquai qu'ils étaient presque toujours de l'écriture du médium et ce qui aurait paru indiquer l'imposture aux ignorants mais qui témoigne en faveur de sa bonne foi aux yeux d'un expert. En quittant la chambre après la séance, j'eus un court entretien avec M. Simmons, et sans lui dire ce que je savais, pour éprouver son intégrité, je lui demandai si l'écriture des ardoises ressemblait aucunement à celle du docteur Slade. Il répondit sans hésiter que la ressemblance était généralement frappante. Ce qui montre la sincérité et l'absence d'exagération qui caractérisent les déclarations de M. Simmons. » M. Harrison ajoute « avant que le docteur Slade vînt à Londres, des années d'observation à de nombreuses séances m'avaient démontré que les mains matérialisées si souvent à ces séances étaient des duplicata des mains du médium et fournissaient à peu près la même écriture. « Et cependant, en présence de Slade et d'un autre psychique nommé Watkins, de soi-disant « messages d'esprits » furent écrits en une vingtaine de langues différentes inconnues des médiums et qu'ils ne savaient pas écrire à l'état normal, par précipitation ou manipulation d'un fragment de crayon posé sur une ardoise que leurs mains ne touchaient pas.

et impérieux qui dès l'enfance avait repoussé toute contrainte et si on ne lui laissait pas une valve par où l'excès d'énergie physique pût s'échapper, le résultat serait fatal. On me dit que l'étude de l'histoire de sa famille (les Dolgorouki) m'éclaircirait ce mystère. Je vis en effet que cette famille de princes et de soldats remontant à Rourik (neuvième siècle) s'était toujours signalée par un courage extrême, une hardiesse à toute épreuve, un amour passionné de l'indépendance et le mépris de ce qui pourrait advenir en conséquence. Le prince Jacob, sénateur de Pierre le Grand, est un exemple typique du caractère familial : il déchira en plein conseil du Sénat un oukase qui lui déplaisait et quand l'Empereur le menaça de mort répondit : « Imitez Alexandre, vous trouverez en moi Clitus. » (*Am. Encyl.* VI, 55.) Telle était H.-P.B. et elle m'a dit souvent qu'elle ne se laisserait jamais mener par aucun pouvoir de ce monde ni d'ailleurs. Elle n'avait de respect que pour ses maîtres et encore elle se montrait parfois si combative même avec eux qu'on a vu que les plus doux d'entre eux ne s'y risquaient point quand elle était d'une certaine humeur. Elle m'assura avec émotion que pour se mettre en état d'entrer en relation avec eux, il lui en avait coûté des années d'efforts héroïques sur elle-même. Je doute que personne ait jamais eu de plus grands obstacles à surmonter pour entrer dans le Chemin ni de plus grande lutte intérieure pour y rester. Il va sans dire qu'un cerveau si aisément enflammé n'était pas des mieux appropriés à la mission délicate qu'elle s'était donnée, mais les maîtres m'affirmèrent que c'était et de beaucoup le meilleur qu'ils avaient pu trouver et qu'il fal-

lait qu'ils en tirassent tout le profit possible. Elle était pour eux la fidélité et le dévouement personnifiés et elle était prête à tout oser et à tout souffrir pour leur cause.

Douée plus que personne de sa génération de pouvoirs psychiques naturels, brûlant d'un enthousiasme qui touchait au fanatisme, elle fournissait sa ténacité personnelle qui, jointe à un degré phénoménal d'endurance physique, faisait d'elle un agent d'une grande puissance sinon d'une grande docilité et égalité. Un esprit moins turbulent aurait peut-être produit de meilleure besogne littéraire, mais au lieu de durer dix-sept ans aurait sûrement été usé après dix ans d'efforts et le monde n'aurait pas eu ses derniers ouvrages.

Il me semble que puisque la personnalité du psychique modifie distinctement l'écriture produite par son intermédiaire, nous avons là une pierre de touche pour juger de l'authenticité des communications prétendues des mahâtmas M. et K. H. reçues depuis la mort de H.-P.B. Tant qu'elle vécut, toutes leurs communications quel qu'en fût le scripteur apparent et où qu'elles fussent reçues, étaient d'une écriture qui ressemblait plus ou moins à la sienne. Cela est aussi vrai des lettres que j'ai reçues phénoménalement en pleine mer sur un bateau à vapeur ou dans des wagons de chemin de fer que de celles qui tombèrent du ciel ou furent reçues de quelque autre manière extraordinaire par M. Sinnett, M. Hume et d'autres correspondants privilégiés de nos maîtres orientaux. Car où qu'elle fût, c'est à travers sa personnalité qu'ils devaient travailler avec nous à l'évolution de notre mou-

vement. Peu importait d'ailleurs qu'elle fût avec eux au Thibet ou avec moi à New-York ou avec M. Sinnett à Simla : leur affinité coopérative était de nature psychique, par conséquent aussi indépendante que la pensée elle-même du temps et de l'espace.

Nous avons vu un résultat frappant de ce principe appliqué à la psycho-dynamique (chap. II) dans le phénomène des lettres arrêtées dans leur transit postal, augmentées de commentaires et envoyées à Philadelphie au lieu de New-York. Si on ne perd pas cela de vue, on en déduira qu'il y a cent chances pour une que toutes les communications attribuées à l'un de ces deux maîtres et reçues depuis la mort de H.-P. B. soient *douteuses si elles continuent à être de la même écriture qu'avant* (1). Si les prémisses sont justes, la conclusion s'impose. Si tous les manuscrits des Mahâtmas de son temps devaient forcément être plus ou moins de son écriture parce qu'ils étaient transmis psychiquement par son intermédiaire, il est évident que rien de ce qui nous est parvenu depuis mai 1891 ne devrait être de la même main puisqu'elle a cessé d'imposer ses modifications en servant d'intermédiaire. A l'heure qu'il est les manuscrits devraient ressembler à ceux du nouvel agent ou des nouveaux agents de transmission. Ceci en supposant que l'authenticité de ces manuscrits soit aussi bien établie que

(1) Ce chapitre a été publié pour la première fois en juillet 1893. Quelques personnes pour l'opinion desquelles j'ai un grand respect n'acceptent pas mes déductions. Je peux me tromper, mais en tout cas, je peux dire que je n'ai encore eu aucune preuve du contraire jusqu'à présent (août 95). Les spécimens d'écriture des Mahâtmas que j'ai pu voir depuis 91 sont, je le crains bien, des imitations frauduleuses.

dans le cas de H.-P. B. qui les transmettait souvent par précipitation sous nos yeux, ou sous enveloppes fermées *qu'elle n'avait pas touchées*, ou par chute dans l'espace devant témoins ou de toute autre manière phénoménale. Les textes précipités de Slade, de Wastkins et de divers autres médiums rentrent dans la même catégorie. Le fait de ressembler à l'écriture d'un maître ou plus ou moins à celle du médium supposé ne serait pas du tout une preuve en soi d'authenticité, tout au contraire. A moins d'écarter toute chance de mauvaise foi, un message mystique ne vaut pas le papier sur lequel il est écrit ni le temps qu'il faut pour le lire. Même quand l'authenticité ne fait aucun doute, les messages psychiques sont souvent très quelconques et sans aucune valeur en dehors de leur origine psychique. Personnellement, je peux dire que depuis 1853 que ces phénomènes me sont devenus familiers, je n'ai jamais attaché la moindre importance à aucun enseignement psychique sous prétexte que tel ou tel en était l'auteur; je n'ai jugé de sa valeur que par sa nature même et je conseille fortement à mes lecteurs de faire de même s'ils veulent éviter d'être trompés : mieux vaut un scepticisme éclairé que la plus approuvée des crédulités, car rappelez-vous bien que personne n'a probablement jamais reçu une ligne en anglais de l'écriture personnelle d'un maître, écrite par lui selon le procédé ordinaire — sauf peut-être le billet que K. H. forma dans ma propre main quand il vint me voir en chair et en os dans ma tente, une nuit à Lahore en 1883. Je ne voudrais rien affirmer même quant à celui-là, car je ne le lui ai pas vu écrire et il peut avoir créé la lettre sur place au moyen de

l'Aura de H.-P. B. qui m'accompagnait partout. En dehors de K. H. et du vieux Platonicien déjà nommé, aucun des Maîtres n'avait appris à écrire l'anglais et quand ils avaient à le faire, ils étaient obligés de recourir à quelque méthode anormale comme H.-P. B. quand elle écrivit un billet hindi en caractères devanagari au Swani Dayanand Saraswati à Benarès (voir plus haut). Il faut se rappeler à ce propos les deux écritures totalement différentes du Mahâtma M. dans le manuscrit d'*Isis* en 1875-77 et dans les lettres de l'Inde adressées à diverses personnes après 1879.

Quand H.-P. B. écrivait à ses Maîtres, ou quand ils lui écrivaient sur des sujets qui ne devaient pas être communiqués à des tiers, c'était en une langue archaïque que l'on disait être le senzar, qui ressemble au thibétain et qu'elle écrivait aussi couramment que le russe, le français ou l'anglais. J'ai même gardé un billet reçu à New-York d'un des Maîtres, en haut duquel est écrit en caractères thibétains avec une espèce d'encre dorée, le mot « Sem*s*-*d*pa*h* ». Je ne l'avais montré à personne depuis le temps, jusqu'à ce que le Pandit Sarat Chandre Das C. I. E, explorateur du Thibet et versé en ces matières, me l'ait traduit tout récemment à Calcutta. Cela veut dire : « Au cœur puissant » et c'est un titre honorifique donné au Thibet à un Bodhisattwa.

Les Maîtres avaient encore une autre raison de ne pas forcer H.-P. B. à adoucir et à affiner sa nature originale pour devenir malgré elle un Sage doux et bénévole : c'eût été intervenir illégitimement dans son Karma personnel. Comme tout le monde, elle représentait telle qu'elle était alors une équation person-

nelle déterminée, fruit du progrès évolutionnel de son Ego. Son Karma voulait qu'elle naquît cette fois dans ce corps agité de femme et qu'elle eût la possibilité d'acquérir le progrès spirituel en luttant pendant sa vie entière contre des passions héréditaires. On lui aurait fait tort et on n'aurait en rien avancé ce progrès en éteignant ce caractère ardent et en supprimant les autres défauts : c'eût été la même chose que de maintenir un sujet dans un état d'hypnotisme perpétuel ou un malade continuellement sous l'influence d'un narcotique. Il y avait des intervalles pendant lesquels son corps n'était pas occupé par un des Mahâtmas ni son esprit en train d'absorber ce qu'on lui dictait. Du moins je le présume, mais j'ai souvent été tenté de penser qu'aucun de nous, ses collègues, nous n'avons jamais connu la H.-P. B. normale et que nous avons été en relation avec un corps artificiellement vitalisé, une espèce de mystère psychique perpétuel dont le *Jiva* avait été tué à Mentana quand elle reçut cinq blessures et fut laissée pour morte dans un fossé. Cette théorie n'a rien d'impossible à priori puisque nous savons que la personnalité normale de Marie Reynolds fut oblitérée pendant quarante-deux ans tandis que son corps était occupé, vitalisé et contrôlé par une autre personne qui ne savait rien des dix-huit ans écoulés jusqu'à son apparition. Quant à H.-P. B. je n'affirme rien, je raisonne seulement, car je n'oserais positivement dire ce que fut cette femme merveilleuse ou plutôt comme aurait dit Buffon : cet homo duplex. C'était un tel amas de contradictions, si impossible à comparer à nous autres gens ordinaires, que je recule devant une assertion positive. Tout ce qu'elle

a pu dire à moi ou aux autres compte, à mon avis, pour à peu près rien, car en vivant et voyageant si longtemps avec elle, témoin de tant de conversations avec des tiers, je lui ai entendu raconter sur elle-même les histoires les plus contradictoires. C'eût été trahir la personnalité et la résidence de ses Maîtres que de se montrer communicative et sincère avec cette multitude de curieux dont l'importunité égoïste a toujours poussé les ermites dans le désert. Elle trouvait plus facile de dérouter les gens par de perpétuelles contradictions.

Ainsi elle aurait vraiment bien pu dire que lorsqu'en 1854 elle avait essayé de pénétrer au Thibet par le Bhutan ou le Nepal, le capitaine, maintenant général, Murray, commandant de cette partie de la frontière, l'en avait empêchée et qu'il l'avait gardée chez lui avec sa femme pendant un mois. Mais elle ne l'avait jamais dit et personne n'en savait rien jusqu'au 3 mars dernier que le général Murray nous le raconta à M. Edge et à moi dans le train entre Naldati et Calcutta et que je le publiai. Quant à son âge, elle se donnait tantôt vingt ans, quarante, soixante ou même soixante-dix de plus qu'elle n'avait réellement. J'ai dans nos scrap-books un certain nombre de ces fantaisies publiées dans divers journaux après des interviews auxquels j'avais souvent assisté (1). Du

(1) Voir le compte rendu d'une interview dans le *Hartford Daily Times* du 2 décembre 1888. Elle s'était donnée pour une espèce de Mathusalem. « Très, très vieille, dit le correspondant, c'est impossible, mais elle l'affirme, parfois avec indignation, parfois avec orgueil, parfois impatiemment. Je suis d'une race comme cela : toute ma famille vit très vieille... Vous n'y croyez pas ? Je vais vous montrer mes passeports et mes pa-

reste elle me dit que le « Quelqu'un » alors présent dans son esprit avait justement cet âge, de sorte que ce n'était pas un mensonge positif, quoique l'interlocuteur qui ne voyait que H.-P. B. elle-même crût que c'était d'elle qu'il était question.

Je me suis servi jusqu'à présent du mot obsession, mais je sais bien à quel point il est insuffisant. Obsession et possession se disent généralement à propos d'une personne tourmentée par des esprits malins ou des démons : une persoune obsédée est tourmentée et assiégée, une personne possédée est maîtrisée, influencée ou occupée par eux. Mais quel autre terme employer ? Pourquoi les Pères de l'Église n'ont-ils pas inventé d'expression meilleure que «rempli» pour indiquer la possession d'un être par les bons esprits : « Ils furent remplis du Saint-Esprit et commencèrent à parler diverses langues. »

Mais n'oublions pas que le corps de H.-P. B. était parfois occupé par diverses entités et l'anecdote suivante montrera jusqu'à quel point. Nous étions elle et moi, dans notre bureau à New-York, un soir d'été après dîner; c'était entre chien et loup, sans lumière. Elle était assise près de la fenêtre au midi, j'étais de-

piers. Je peux le prouver de mille manières. » C'était sa façon de jongler avec les chiffres ! Comme Sikh Akali (voir le rapport de M. Maclagan sur le recensement du Penjab en 1851) qui rêvait d'armées et pensait en lakhs (un lakh — 100-000) S'il veut dire qu'il y a là cinq Akalis, il vous dira : « en voilà cinq lakhs ».

Le *Phrenological journal* de mars 1858 donne son portrait et une esquisse de son caractère. « Au cours de sa longue vie, car elle a plus de 80 ans, etc. » Je l'ai entendue moi-même rédacteur de l'article.

bout devant la cheminée en train de réfléchir. J'entendis qu'elle disait : «Voyez et instruisez-vous » et regardant de son côté, je vis comme un brouillard s'élever de sa tête et de ses épaules. Peu à peu cela devint l'image d'un des Mahâtmas, celui qui plus tard me donna le turban historique, dont le double astral ornait alors sa tête brumeuse. Je demeurai immobile et silencieux, absorbé dans l'observation du phénomène : la partie supérieure du torse seule devint distincte puis pâlit et disparut, résorbée dans le corps de H.-P. B. ou autrement, je ne sais. Elle resta assise comme une statue pendant deux ou trois minutes, puis revint à elle, soupira et me demanda si j'avais vu quelque chose. A mes demandes d'explications, elle répondit que c'était à moi de développer mon intuition pour comprendre les phénomènes du monde où je vivais. Tout ce qu'elle pouvait faire pour m'aider, c'était de me les montrer et de me laisser les interpréter de mon mieux.

De nombreux témoins sont en mesure d'attester d'autres phénomènes qui pourraient prouver que des entités diverses occupaient quelquefois le corps de H.-P. B. A cinq reprises différentes — une fois pour faire plaisir à miss Emily Kislingbury et une autre à ma sœur, Mrs Mitchell — elle prit une mèche de ses beaux cheveux blonds légers et ondulés, l'arracha ou la coupa avec des ciseaux et nous la donna. Mais la mèche se trouva être *rude*, *noire comme le jais*, *raide* et sans l'ombre de frisure ou d'ondulation. En un mot des cheveux hindous ou asiatiques et non point ses propres cheveux flous, enfantins et châtains. Je vois dans mon journal de 1878, qu'à deux autres

reprises elle reproduisit ce phénomène : le 9 juillet pour l'Hon J. L.-O. Sullivan, ancien ministre des États-Unis en Portugal et le 19 novembre pour miss Rosa Bates en présence de six témoins en plus de miss Bates et de moi-même. Des adversaires pourraient insinuer que c'est là un simple tour de passe-passe, mais je réponds à cela que dans un des cas, celui de miss Kislingbury, ou celui de ma sœur, la mèche fut coupée par la récipiendaire elle-même. J'ai deux mèches de cheveux coupées sur sa tête, toutes les deux noires comme jais et bien plus gros de qualités que les siens, l'une des deux plus rude encore que l'autre. La première est égyptienne, la seconde hindoue. Quelle meilleure explication trouvera-t-on de ces phénomènes que de supposer que les propriétaires réels de ces cheveux occupaient à ce moment le corps mâyâvique de H.-P. B. Mais revenons-en à notre problème linguistique.

Le mot *epistase* ne conviendrait pas davantage, car il signifie : « inspection, surintendance, commandement, direction », ce qui ne répond pas aux faits. Epiphanie ne vaut guère mieux, qui veut dire réflexion, manifestation, etc. Nous manquons de terme et pourtant le besoin s'en fait grandement sentir au point où nous sommes parvenus dans notre enquête psychique. Il faut le demander à l'Orient.

Comme beaucoup d'autres choses de la science psychologique, l'occupation d'un corps vivant par d'autres êtres vivants est parfaitement connue et définie aux Indes, quoique si étrangère à nos connaissances occidentales que nous n'avons pas même de mot pour en parler. *A'vesha* (pron avécha) veut

dire entrer dans le corps d'un être vivant (*jîva*) pour le contrôler. On en connaît deux espèces. La première est appelée *Swarûpâ ves'ha*, c'est quand le propre corps astral de l'Adepte (am'sasukshma sharîra), retiré de son corps physique est introduit dans celui de l'autre personne. La seconde, *saktyâves'ha*, c'est quand par sa seule volonté (sankalpa) il influence, inspire ou dirige l'autre corps de façon à lui faire faire des choses qui dépassent ses facultés normales, par exemple : parler une langue inconnue, disparaître instantanément aux yeux des assistants pour se transformer en apparition effrayante comme un serpent ou un animal féroce. Ceci nous satisfait pleinement et puisque nous avons emprunté épiphanie au grec, pourquoi ne prendrions-nous pas au sanscrit aves'ha qui dit bien ce que nous voudrions exprimer? Le mot s'applique seulement au commerce psychique entre deux personnes vivantes ou à l'inspiration venant d'une entité spirituellement supérieure et il ne faut pas le salir en lui faisant signifier l'occupation ou le contrôle du corps d'un médium en vue de la production de phénomènes par l'âme d'un mort. On appelle cela grahana et l'élémentaire (âme du mort) graham. Le même mot se dit aussi de l'occupation d'un corps vivant par un élémental ou esprit naturel. Cette occupation peut être ou : *a*) spontanée, c'est-à-dire produite par l'attraction du psychique par l'élémental, ou *b*) forcée, c'est-à-dire résulter des conspirations d'un sorcier ou magicien qui connaît les formules pour contraindre l'élémental ou l'élémentaire à lui obéir. J'ai rapporté du Japon la photographie d'une image en bronze de Kobo Daïshi, fondateur de

la secte Shingon que l'on dit avoir été un Adepte et il est représenté avec deux petits élémentals à ses pieds qui attendent ses ordres. Un moine de la secte Yama Ousi qui est celle des faiseurs de miracles au Japon, m'a donné un kakemono où l'on voit le fondateur de la secte entouré d'élémentals à son service. Cette peinture est maintenant dans l'ancienne chambre de H.-P. B. à Londres : elle disposait aussi de serviteurs de ce genre.

Un vieux conte hindou nous apprend d'une façon bien amusante comment le roi Vikramâditya fit la conquête de la princesse Pes'amadandé qui avait fait vœu de n'épouser que celui qui saurait l'obliger à répondre à ses questions. Le grand roi magicien enfourcha son élémentaire (pas élémental) favori Brahmarâkshas Bhetala et se fit transporter par lui jusque dans la chambre de la belle. Mais comme elle ne daignait pas lui répondre un mot, il chargea l'élémentaire d'obséder les dames d'honneur pour leur faire chanter ses louanges et reprocher à leur maîtresse son silence obstiné. Sur quoi elle les renvoya de sa chambre et tendit un rideau entre elle et le roi. Le roi fit entrer son élémentaire dans le rideau qui se mit à parler. La princesse tira le rideau, mais hélas son jupon continua la conversation. Elle ôta son jupon ; voilà sa robe qui cause à son tour, puis sa chemise. enfin les quatre pieds de sa chaise longue. L'entêtée princesse ne répondait toujours rien. Enfin Bhetala se transforma en perroquet: la princesse se le fit donner, et le perroquet aussitôt de raconter comme quoi la princesse était obsédée par S'ani, le dieu de la déveine. Vaincue enfin, elle se jeta aux pieds du roi,

confessant sa défaite et comme il ne voulait pas l'épouser lui-même, il la donna en mariage à un prince charmant. Telle est l'histoire que nous raconte le Pes'amadandé Kathai, un recueil tamil.

Dans le *Laghu Sabdârtha Sarvasa* de Mahamahopâdyâya Paravastu Vencatarungâchârye vol. I, p. 316, art. Avatâra, on trouvera l'éclaircissement de ce sujet important de l'Aves'a. Tous les lecteurs occidentaux intelligents de la littérature théosophique connaissent la théorie hindoue des Avatars et comme quoi les Avatars de Vishnou sont des manifestations visibles de la protection divine, et de la volonté du Dieu de maintenir l'humanité errante sur le chemin de l'aspiration religieuse. Il y a deux espèces d'Avatars: on appelle prâdurbhâva l'acte de s'incarner dans un corps qui n'est pas animé par un jîva: exemples, Rama et Krishna. On a vu plus haut ce qu'on appelle Aves'a. Le *Pancharâtra Padmasanhita Charâypâda*, chap. XXIV vers 131-140, nous apprend comment on opère l'Aves'a.

« Je te dirai maintenant, ô toi qui est né dans un lotus, la méthode pour entrer dans le corps (pindam) d'un autre... Le cadavre à occuper devra être frais, pur et d'âge moyen, doué de toutes les bonnes qualités et exempt de toutes les terribles maladies qui sont le fruit du péché (syphilis, lèpre, etc.). Il faut que le corps ait été celui d'un brahmane ou d'un Kshatrya. Il faut le placer dans un endroit retiré (où il n'y a pas de risque d'interruption pendant la cérémonie) la figure tournée vers le ciel et les jambes étendues. Puis il faut t'asseoir en yogâsana (posture du yogi) à côté de ses jambes, mais auparavant, ô toi

qui as le quadruple visage, il te faudra avoir longtemps pratiqué cette yogâ avec une grande concentration mentale. Le jîva et logé dans le Nâbhichakra (plexus solaire), il brille de son propre éclat et il y a la forme du hamsa (1) (oiseau). Il se meut le long des Idâ et Pingala nâdis (deux vaisseaux de circulation psychique, à ce que l'on dit). Transformé en hamsa (par le yoga) il passera les narines et s'envolera dans l'espace. Il faudra t'habituer à cet exercice et envoyer le Prâna à la hauteur d'un palmier ou à un mille à cinq milles et plus et le faire revenir dans ton corps où il rentrera par les narines et reprendre sa place naturelle dans le nâbhichakra. Il faut faire cela tous les jours jusqu'à ce que tu atteignes la perfection. »

Alors, ayant acquis cet art, le yogi pourra essayer ce transfert psychique et, assis comme on l'a vu, retirer de son propre corps son prâna jîva, le faire entrer dans le cadavre choisi, par les narines, le loger dans le plexus solaire vide et de là réanimer le mort et le faire réapparaître comme ressuscité.

L'histoire de la résurrection du corps du défunt Rajah Amaraka de Amritapura par le sage Sankara-

(1) Hamsa, c'est Soham renversé et Soham c'est « Je suis cela » c'est-à-dire Parabrahma. De sorte que Parabrahma-Jivâ Soham-Hamsa. Mais en même temps, Hamsa étant le nom d'un oiseau à qui l'on attribue le don de séparer l'eau du lait, on en fait le symbole ésotérique de Atma. C'est le sens du texte « la forme de l'oiseau Hamsa ». Hamsa est cette « étincelle argentée dans le cerveau » qui « n'est pas l'âme elle-même mais le halo qui l'entoure » que Bulwer Lytton décrit d'une manière si saisissante dans le XXXI[e] chap. de « *A Strange Story* ».

charya telle que l'un de ses biographes Mâdhava la raconte est bien connue. On en trouvera un résumé par M. (plus tard le juge) K.-R. Telang, à la page 69 du *Theosophist* de janvier 1880. Le sage avait promis de répondre après un délai d'un mois aux questions que la femme du sage Mandana Misra lui avait posées sur la science amoureuse quoique, célibataire depuis l'enfance, il n'en sût pas le premier mot. Voyageant avec ses disciples, il arriva aux environs d'Amritapura et vit le cadavre du Rajah au pied d'un arbre entouré de pleureurs. Apercevant le moyen d'acquérir personnellement les connaissances voulues il laissa son propre corps aux soins de ses disciples, et introduisit son prâna jîva dans le corps du Rajah qui, à la grande joie de ses sujets, parut ressusciter, s'en fut dans sa capitale où il vécut quelques mois de la vie du harem et finalement répondit à toutes les questions sur l'amour (1). Il n'y a pas besoin d'entrer dans les détails ici ; je n'ai d'autre but que de citer cet incident à propos du problème présenté par H.-P. B., pour montrer que les Yogis peuvent posséder le pouvoir d'Aves'a. Madhavâchârya le décrit ainsi dans le Sankaravijaya :

« Retirant le Vayu (prâna) de l'extrémité des doigts de pieds et le faisant sortir par le brahmarândhra, le Yogi (Sankara) entra dans le corps du roi et l'occupa peu à peu jusqu'aux pieds.

Par une curieuse coïncidence, je venais justement de lire ce passage quand je me souvins soudain d'une certaine circonstance. Après avoir feuilleté tous mes

(1) Voir Râma Sutra.

memoranda et mes lettres de New-York, j'y trouvai ce qui suit. Ce sont des notes prises sur le moment d'une conversation avec un des Mahâtmas, un Hongrois qui occupait ce soir-là le corps de H.-P. B.

« Il s'abrite les yeux et baisse le gaz de la lampe qui est sur la table. Je lui demande pourquoi. Il répond que la lurnière est une force physique qui en entrant par les yeux d'un corps inoccupé rencontre, c'est-à-dire frappe, l'âme astrale de l'habitant temporaire et si rudement qu'elle pourrait la faire sortir. La paralysie du corps occupé pourrait même s'en suivre. Il faut beaucoup de précautions pour entrer dans un corps et on ne peut s'y trouver parfaitement à l'aise que lorsque tous les actes automatiques de la circulation, de la respiration s'adaptent à ceux du corps habituel de l'occupant car, à quelque distance que ce soit, son corps astral reste intimement lié à l'autre. J'allumai alors un bec du lustre, mais l'occupant tint aussitôt un journal en l'air pour protéger le haut de son crâne contre la lumière. Surpris, je demandai une explication et on me répondit qu'une forte lumière est plus dangereuse encore sur la tête que devant les yeux. »

Je n'avais jamais alors entendu parler des six centres (shat chakramas) du corps et je ne savais pas que le plus important d'entre eux, le brahmarândhra est situé sous l'os pariétal et que les Hindous ont l'habitude de briser le crâne du cadavre sur le bûcher pour faciliter la sortie du corps astral du défunt. De plus, je n'avais pas lu encore l'histoire de Sankarâcharya quittant son corps pour entrer dans celui du Rajah par ce chemin de l'âme. Je vis seulement l'action du

Mahâtma et je m'étonnai de son explication. Mais maintenant, le mystère est éclairci et je vois la relation entre les cas de New-York et d'Amritapura. Ce dernier et les enseignements de la science occulte aryenne aident à comprendre le mystère du premier. Tandis qu'avant nous marchions dans les ténèbres, et n'avions pas même un nom à donner au phénomène, nous voyons maintenant comment il est possible à un Yogi d'occuper le corps d'une autre personne vivante, quand le corps astral de celle-ci en a été retiré pour mettre son enveloppe à la disposition des visiteurs. Le rapport entre ceci et le problème de H.-P. B. est des plus évidents comme je vais tâcher de le montrer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVII

Réincarnation.

Maintenant que nous avons prouvé qu'*Isis dévoilée* a été écrite en collaboration, nous voyons confirmées nos vues critiques de son auteur avoué. Elle demeure un prodige mental, mais cesse d'appartenir à cette classe de littérateurs qui compte des géants d'érudition comme Aristote, Longin, Buddhagosha, Hiouen Tsang, Alberoni, Madhavâchârya, Nasreddin — le philosophe persan — et dans les temps modernes Leibnitz, Voltaire, Spencer, etc. On aperçoit combien justement elle s'estimait elle-même et sans prendre rang parmi les érudits, elle reste un problème unique dans le monde occidental. Si on refuse d'admettre l'hypothèse que les pièces de Shakespeare ont été écrites par Bacon, la considération de sa nature vagabonde et vulgaire vient plutôt étayer que détruire la théorie que comme H.-P. B., il n'aurait été que l'agent de grandes intelligences vivantes qui contrôlaient son corps et lui faisaient écrire des choses qui dépassait de bien loin ses facultés normales. — La comparaison est naturellement toute à l'avantage de

Shakespeare parce que ses œuvres révèlent une bien plus profonde connaissance de la nature humaine et une bien plus grande étendue de science intuitive que celles de H.-P. B. L'esprit normal du premier (ou de celui qui le faisait penser) semble avoir dès l'abord renfermé tout ce qu'il devrait plus tard utiliser: tandis que la seconde paraît avoir suivi un procédé distinct d'évolution mentale. Prenons par exemple le sujet de la réincarnation qui est la pierre angulaire de l'ancienne philosophie occulte et qu'elle a enseignée dans la *Doctrine Secrète* et dans ses autres œuvres tardives. Au moment où nous travaillions à Isis, cette doctrine ne nous était pas révélée par les Mahâtmas et H.-P. B. n'en parlait pas dans ses controverses littéraires, ni dans ses discussions privées d'alors. Elle publiait et défendait la théorie du passage des âmes humaines après la mort par une purification évolutive dans des planètes plus spiritualisées. J'ai là mes notes sur une conversation avec un Mahâtma où cette théorie est soutenue. Et c'est ce qui m'intrigue le plus, car s'il est très plausible qu'elle l'élève et l'agent psychique ait ignoré cette base solide de la philosophie qu'est la Réincarnation, soit par insuffisance d'éducation cérébro-psychique, soit pour toute autre cause, je ne comprends pas que l'Adepte son maître ait partagé cette ignorance. Serait-il possible que la Réincarnation n'eût pas été enseignée à cet Adepte par son maître et que comme H.-P. B, il lui restât à l'apprendre plus tard? On dit qu'il y a soixante-trois degrés d'initiation, ce n'est donc pas impossible. On m'a appris que parmi les Adeptes, il y en avait qui, tout en possédant de grands

pouvoirs psychiques naturels étaient presque illettrés. Et que l'un d'eux au moins, comme le disciple favori du Bouddha, Ananda, n'a jamais pu acquérir les Siddhis, et cependant possède une telle intuition qu'il peut comprendre les livres ésotériques à première vue. Mes notes font dire au maître que « les âmes vont après la mort dans d'autres planètes et celles qui doivent naître sur la terre attendent sur d'autres planètes invisibles ». Ceci est d'accord avec les derniers enseignements de H.-P. B., ces planètes où commence et finit l'évolution de l'âme humaine, faisant partie de notre « chaîne de globes ». Mais il reste un hiatus énorme entre ces deux extrêmes que nous savons maintenant être rempli par les innombrables réincarnations de l'entité voyageuse. Voici la note, mais voici aussi ce que H.-P. B. dit formellement, p. 351 du volume I d'*Isis* :

« Nous allons donner maintenant quelques fragments de cette doctrine mystérieuse de la réincarnation — différente de la transmigration — *que nous tenons d'une autorité.* La réincarnation ou réapparition deux fois sur la même planète d'un même individu ou plutôt de sa monade astrale *n'est pas une loi naturelle mais une exception* comme le phénomène tératologique d'un enfant à deux têtes. »

Elle dit que quand cela arrive, il faut en voir la cause dans un accident qui a empêché la nature de produire un être parfait et l'a contrainte à recommencer. Tels sont les cas d'avortement, de mort de petits enfants avant un certain âge et d'idiotie congénitale et incurable. Les principes supérieurs n'ont pas réussi alors à s'unir aux inférieurs et un être par-

fait n'est pas né. Mais : « Si la raison a été développée au point de devenir active avec discernement, *il n'y a pas de réincarnation sur cette terre*, car les trois parties de l'homme triple ont été réunies et il est devenu capable de parcourir sa carrière. Mais quand l'être nouveau n'a pas dépassé l'état de monade ou quand la trinité n'a pas été complétée, comme chez l'idiot, il faut que l'étincelle divine qui l'éclaire revienne sur le plan terrestre parce que son premier essai est resté vain. Autrement les âmes mortelles ou astrales, et les immortelles ou divines ne pourraient pas progresser à l'unisson et passer *à la sphère supérieure*.»

C'est moi qui souligne, et voilà ce que l'on m'enseigna ; mais à l'heure qu'il est je partage l'opinion des Hindous et des Bouddhistes. Elle a dit à M. Waller Old qui me l'a lui-même répété, qu'elle n'apprit la doctrine de la réincarnation qu'en 1879 — nous étions alors aux Indes. J'accepte volontiers ce témoignage qui s'accorde avec ce que nous pensions et écrivions à New-York, et parce que vraiment si elle avait connu cette doctrine quand nous écrivions *Isis*, il n'y avait pas de raison au monde pour qu'elle me trompât et les autres aussi, même si elle l'avait voulu, ce que je ne crois pas.

Nous pensions alors et nous le disions et l'écrivions, que l'homme est une trinité composée d'un corps physique, d'un corps astral (âme, psyché) et de l'esprit divin. On peut le voir dans notre première communication aux lecteurs européens, un article intitulé « opinions théosophiques» qui parut dans le *Spiritualist* du 7 décembre 1877. Au nom de notre groupe, je disais :

« Nous croyons que l'homme de chair se corrompt

et rentre dans le creuset de l'évolution pour resservir indéfiniment. Que l'homme astral (double ou âme) délivré de sa prison physique est poursuivi par les conséquences de ses actions, de ses pensées et de ses désirs terrestres. Il devient alors, après un laps de temps incalculable pendant lequel il se purifie de toute souillure terrestre, une entité éternellement jointe à son esprit divin. Ou bien s'il est tombé trop bas sur la terre, il s'enfonce de plus en plus dans la matière et tombe dans le néant. » Je continue ainsi : « Après une vie pure, remplie d'aspirations spirituelles, l'homme se trouve attiré vers un domaine plus spirituel que la terre, et repoussé par son influence » Mais d'un autre côté un homme vicieux ou tout à fait dépravé, perd l'esprit divin pendant sa vie et, réduit à une dualité au lieu d'une trinité, en passant à l'heure de la mort hors de son corps physique, il se dissout, la matière grossière retourne à la terre et la plus subtile se transforme en Bhûta ou élémentaire « errant autour des habitations des hommes obsédant les sensitifs pour satisfaire par leur intermédiaire ses appétits dépravés, jusqu'à ce qu'usé enfin par leur intensité même le néant vienne couronner sa terrible carrière ».

Telle était l'essence même de notre enseignement des premiers temps au sujet de la nature et de la destinée de l'homme et l'on voit combien nous étions loin alors, H.-P. B. et moi, de croire à la Réincarnation ; si quelqu'un était tenté de penser que l'extrait précédent représente ma seule opinion et que ni H.-P. B. ni les Maîtres ne peuvent être tenus pour responsables de mon ignorance, je le prie de se repor-

ter au numéro du 8 février 1878 (1) du *Spiritualist* qui publie une lettre de H.-P. B. elle-même à peu près sur le même sujet que la mienne, laquelle avait soulevé une discussion animée entre les principaux représentants du spiritualisme anglais d'un côté, et C. C. Massey, John Storer Cobb, le professeur Al. Wilder, miss Kislingbury, le docteur C. Carter Blake, Gerald Massey et moi de l'autre, et avait été comparée par M. A. (Oxon) à « un roc théosophique précipité par le bras vigoureux du P. S. T. soulevant une trombe » dans le marais fétide du spiritualisme transatlantique. Comme toujours, le clairon de H.-P. B., éveilla les échos. Elle se désigne elle-même comme cette vieille personne déplaisante « *que l'on connaît superficiellement* sous le nom de H.-P. Blavatsky » par une phrase bien suggestive, puis elle continue: « Le colonel est en correspondance avec des savants hindous qui lui en apprennent plus long que ne pourrait le faire un aussi pauvre précepteur que moi », et elle pense que j'ai offert quelques suggestions bien dignes de considération de la part des gens sans préjugés ». En février parut une seconde lettre de moi en réponse à M. A (Oxon) et le 8 février 1878 le *Spiritualist* publia une grande lettre très forte et très explicite de H.-P. B. de N.-Y. le 14 janvier 1878. La lettre entière est à lire. A propos de la nécessité où se trouve un Ego qui n'a pas réussi à s'unir à la dualité physico-psychique d'un enfant mort prématurément de se réincarner, elle s'exprime ainsi : « Le cycle de

(1) Il semble que cette date ait été inscrite par erreur sur l'extrait de notre Scrap-book, ce doit être le 1er février qu'il faut lire.

l'homme n'est complet que quand il est devenu personnellement immortel ; il ne peut sauter aucune épreuve ni aucune expérience. Il faut qu'il ait été homme avant de devenir esprit. Un enfant mort prématurément est une maldonne de la nature : il faut qu'elle le fasse revivre, et la même psyché rentre dans le plan physique par une autre naissance. *Avec les idiots congénitaux, ce sont comme on l'a dit dans Isis dévoilé, les seuls cas de réincarnation humaine* ? »
Peut-on parler plus clairement?

Nous quittâmes New-York pour l'Inde le 17 dévembre 1878, et quelques jours avant H.-P.B. envoya à la *Revue Spirite* de Paris un article qui parut le 1er janvier 1879 en réponse à divers critiques. Elle y décrit l'homme cette fois comme ayant quatre principes : un tétraktis ou quaternaire. Je traduis :

« Oui, pour les théosophes de New-York, l'homme est une trinité et non une dualité. Mais il est encore plus que cela, car en comptant le corps physique, l'homme est un tétraktis ou quaternaire. Mais quel que soit l'appui que rencontre cette doctrine chez les grands philosophes de la Grèce antique, ce n'est ni à Pythagore ni à Platon, ni même aux célèbres *Theodidaktoi* de l'École d'Alexandrie que nous la devons. Nous parlerons plus loin de nos Maîtres. »

Après avoir cité plusieurs anciennes autorités à l'appui de ses dires, elle poursuit : « Nos Maîtres (ceux qui nous ont appris cette doctrine) sont Patanjali, Kapila, Kanada, tous les systèmes et toutes les écoles Aryavârta qui ont été une mine inépuisable pour les philosophes grecs de Pythagore à Platon ». Pas toutes les écoles hindoues, cependant, puisque les vieilles

sectes des Charvakas et des Brihaspatis niaient la survivance de l'homme après la mort et forment le prototype presque parfait de nos matérialistes modernes. Il faut remarquer aussi que Patanjali, Kapila et les autres maîtres qu'elle cite enseignent que la réincarnation est une loi naturelle, tandis que nous en faisions une exception.

Par la suite, la doctrine de la réincarnation fut entièrement acceptée et expliquée aussi bien dans son sens ésotérique qu'exotérique. Mais non pas enseignée publiquement dès 1879, cependant, car il n'en est pas question dans les deux premiers volumes du *Theosophist* et elle ne fait son apparition que dans le troisième, dans les « Fragments de Vérité occulte » une série d'essais écrits principalement par M. A. P. Sinnett, basés sur les enseignements qu'il avait reçus des Maîtres et de H.-P. B. Je l'avais reçue, sous sa simple forme exotérique à Ceylan, et je l'avais incorporée dans le catéchisme bouddhique, dont la première édition soumise à l'examen du grand-prêtre Sumangala Thero, parut en juillet 1881. Ce catéchisme n'était naturellement qu'un exposé des doctrines du bouddhisme méridional et non pas une profession de foi personnelle. L'exposition de la doctrine de la réincarnation était un peu maigre dans cette première édition ; mais l'édition revue de 1882 définit les relations de l'être actuellement réincarné avec ses prédécesseurs et explique pourquoi nous ne nous rappelons pas nos vies passées. Une conversation avec Sumangala Thero sur la moralité du Karma me conduisit à écrire la note sur la différence entre la personnalité

et l'individualité, entre la mémoire physique, ou souvenir des choses qui ressortissent à la conscience habituelle, et la mémoire spirituelle qui se rapporte aux expériences du Moi supérieur et de son individualité. On n'avait pas encore fait cette distinction, mais elle fut aussitôt adoptée et elle a été propagée par nos principaux écrivains théosophiques depuis cette époque. H.-P. B. l'introduisit dans sa *Clef de la Théosophie* (p. 134 et 130) en l'élargissant et l'accompagnant de plusieurs exemples. Voilà des faits historiques dont les rapports avec ce qui nous occupe sont très évidents.

On trouve dans l'article de tête du premier numéro du *Theosophist* : (Qu'est-ce que la théosophie ? vol. I, p., 3 octobre 1879) la première déclaration publiée par H.-P. B. que la réincarnation est un des éléments de la foi théosophique. Ce n'est qu'une simple allusion sans plus.

« La théosophie, dit-elle, croit aussi à l'Anastasis ou continuation de l'existence, et à la transmigration (évolution) ou série de changements dans l'âme qui peut être défendue et expliquée d'une manière purement philosophique. Et simplement en faisant la distinction entre *Paramâtma* (l'âme suprême ou transcendantale) et Jivâtma (l'âme animale ou consciente des Védantins) (1). » Ceci est très vague et n'aide pas beaucoup à résoudre le problème. Mais dans une note annexée à ce passage, elle promet une série d'articles sur *les grands théosophes du monde*, où

(1) Anastasis ne signifie pas réincarnation mais résurrection de la même personne, après la mort et Jivâtma n'est pas l'âme animale comme les commençants eux-mêmes le savent bien.

nous montrerons, dit-elle, que de Pythagore qui reçut sa sagesse de l'Inde, jusqu'à nos meilleurs philosophes et théosophes modernes — David Hume, Shelley, le poète anglais, et les spirites de France compris — les meilleurs d'entre eux ont cru ou croient encore à la métempsychose ou réincarnation de l'âme, etc. Mais elle ne définit pas clairement sa propre conviction. Malheureusement, la série d'articles promis ne parut jamais, mais il est possible que ç'ait été là le germe de son intention de consacrer un des futurs volumes de la *Doctrine secrète* à l'histoire des grands Adeptes.

La fameuse série d'essais de M. Sinnett intitulée : « Fragments de vérités occultes » commença dans le n° 1 du vol. III du *Theosophist*, par un article de H.-P. B. en réponse à M. Terry, de Melbourne, qui blâmait les vues antispiritualistes des théosophes. Dans ce premier fragment elle reproduit l'enseignement de New-York, à savoir qu'après la mort l'âme passe dans un autre monde. « Ce qu'on appelle le monde des effets (en réalité un état et non un endroit) et là, purifiée d'une partie de ses souillures matérielles, elle développe un nouvel Ego qui devra renaître (après une courte période de liberté et de jouissance) *dans le monde supérieur des causes*, *un monde objectif semblable à notre globe actuel*, plus élevé sur l'échelle spirituelle et où la matière et les tendances matérialistes jouent un rôle moins important qu'ici. » Voilà bien le postulat de la réincarnation, non sur ce même globe et non par le même Ego, mais par un autre qui se développe pendant le stage interplanétaire. Le fragment n° 3 (*Theosophist*, sept. 1882) nous montre

l'Ego après avoir passé le temps voulu — selon ses mérites, ce qui s'accorde avec la doctrine de Sri Krishna dans la *Bhagavad Gîta* — dans un état de félicité (Devachan) passant ensuite ou « dans la planète supérieure suivante » ou reprenant naissance en ce monde-ci « s'il n'a pas encore achevé son nombre déterminé de vies terrestres ». Il n'avait encore rien été publié jusqu'alors au sujet d'un nombre déterminé de réincarnations sur ce globe ou sur d'autres; on avait seulement tracé l'esquisse d'un pèlerinage psychique ou progrès évolutionniste d'étoile en étoile du Moi divin qui revêt un nouveau corps-âme à chaque palingénèse.

Nous fûmes à Simla en 1880 et M. A. O. Hume eut alors la bonne fortune, déjà échue à M. Sinnett, d'entrer en correspondance avec nos Mahâtmas. H.-P. B. y retourna en 1881 et ces deux amis reçurent des Maîtres la théorie de la réincarnation. M. Sinnett l'exposa dans le Fragment IV (*Theosophist* vol. IV, n° 1, octobre 1882) où il pose les bases de la doctrine de la réincarnation en série majeure et mineure de races-racines et sous-racines, s'étendant à d'autres planètes de la chaîne à laquelle la terre appartient. M. Hume fit de même dans ses *Suggestions théosophiques* (Calcutta, août 1882) où il pose cette synthèse : « L'homme doit accomplir de nombreux tours complets du cycle entier des planètes (il veut dire la chaîne). Et il doit vivre de nombreuses fois sur chaque planète à chaque tour. A un certain point de son évolution, quand certaines portions de ses éléments subtils sont tout à fait développés, il acquiert la responsabilité morale (*op. cit.*, p. 52).

C'est ainsi que six ans après ma conversation de New-York avec le Mahâtma, l'idée fondamentale et nécessaire de la réincarnation fut lancée du pays même où elle a pris naissance, sur l'océan de la pensée occidentale.

Il était tout à fait nécessaire, même au prix de cette digression, de prouver la futilité de cette théorie, que le corps entier de notre grand enseignement eût été en possession de H.-P. B. depuis le premier jour. Car je considère cette théorie comme pernicieuse et non fondée ; si j'ai tort, je serai très heureux d'être redressé. Mais son acceptation nous forcerait à admettre qu'elle s'était sciemment et volontairement prêtée à un mensonge et à l'enseignement d'une fausseté dans *Isis* et plus tard. Je crois qu'elle écrivait alors et toujours selon ses lumières et qu'elle était aussi sincère en niant la réincarnation en 1876-78 qu'en l'affirmant après 1882. Maintenant, pourquoi nous laissa-t-on mettre cette fausse doctrine dans *Isis*, et surtout pourquoi me fut-elle personnellement enseignée par un Mahâtma? c'est ce que je ne peux expliquer, à moins que je n'aie été victime d'une illusion ce soir-là. Laissons cela. Les Maîtres pouvaient dicter ce qu'ils voulaient à H.-P. B. ou pouvaient l'écrire de sa main quand ils occupaient son corps, et pouvaient me mettre en état d'écrire en me fournissant des idées et des esquisses et en stimulant mon intuition. Mais malgré tout, ils ne nous ont certainement pas enseigné ce que nous appelons maintenant la vérité de la réincarnation, et ils ne nous ont pas imposé silence à ce sujet. Ils n'ont pas eu recours à des généralités vagues dont on

pourrait tirer un semblant d'acquiescement à nos vues actuelles. Et ils ne sont pas intervenus pour nous empêcher d'écrire et d'enseigner cette idée hérétique et anti-scientifique que l'entité humaine, sauf en de rares cas, ne peut pas se réincarner sur la même planète (1).

Pour en revenir à l'occupation (aves'ha) du corps de H.-P. B.,il y en avait des preuves continuelles pour peu qu'on y prît garde. Supposons que le maître A. ou B. ait été « de garde » depuis une heure ou deux travaillant à *Isis* seul ou avec moi, et qu'il fût en train de dire quelque chose à moi ou à un tiers. Tout d'un coup, nous la (le?) voyons cesser de parler, se lever, quitter la chambre sous un prétexte quelconque. Au bout d'un moment elle rentrait, regardait autour d'elle comme une personne qui arrive en compagnie, se roulait une cigarette et disait quelque chose qui n'avait aucun rapport avec la conversation précédente. Si quelqu'un pour la ramener au point demandait des explications, elle se montrait embarrassée, incapable de reprendre le fil de l'argument, peut-être même se contredisait en plein. Si on le lui faisait remarquer, elle se fâchait tout rouge et vous disait des sottises ou bien avait l'air de regarder en dedans, répondait distraitement : « Oh oui, pardon » et parlait d'autre chose. Ces changements étaient parfois rapides comme l'éclair, et moi-même quand j'oubliais

(1) Des amis influents ont essayé de me persuader qu'il vaudrait mieux omettre tout ce qui a trait à la genèse de l'idée de réincarnation parmi nous, mais je ne vois pas que ce soit mon devoir de le faire. Je ne veux pas plus passer les faits importants sous silence que faire de fausses déclarations.

ses personnalités multiples, je me suis souvent irrité de la voir changer constamment d'opinion et renier effrontément ce qu'elle venait de dire cinq minutes avant. Peu à peu on m'expliqua qu'en entrant dans un corps vivant, il faut un certain temps pour relier sa conscience à la mémoire de l'occupant précédent et que l'on peut se tromper, comme je l'ai expliqué, si on veut continuer la conversation avant que l'adaptation soit entière. Cela s'accorde avec ce qu'un Mahâtma me dit à New-York de l'occupation et avec ce qu'il est dit que Sankaracharya « entra dans le corps du défunt rajah et l'occupa *peu à peu* jusqu'aux pieds (1) ». L'explication de la manière dont les deux jîvas se fondent en un même cœur et en un même organisme physique s'applique à la fusion des deux consciences et jusqu'à ce que celle-ci soit complète, il doit se produire une grande confusion dans les idées, les souvenirs et les affirmations, comme je l'ai raconté de H.-P. B. qui a dû souvent intriguer ses visiteurs. Quelquefois quand nous étions seuls, le « quelqu'un » disait en partant : « Il faut que je laisse cela dans le cerveau afin que mon successeur l'y trouve. » Ou bien le « quelqu'un » qui arrivait me demandait après avoir dit bonjour, de quoi on parlait avant « le changement ».

J'ai dit plus haut que divers Mahâtmas en m'écrivant me parlaient du corps de H.-P. B. comme d'une enveloppe habitée par l'un d'eux. Je trouve dans mon

(1) J'ai montré dans une récente conférence à Calcutta sur l'hindouisme que les plus grands orientalistes regardent le Sankaravignâna comme inauthentique. Je conserve la citation uniquement pour la description de l'Aves'ha.

journal à la date du 12 octobre 1878 la note suivante de l'écriture du Mahâtma M. dans les manuscrits de H.-P. B.: «H.-P. B. a causé seule avec W. jusqu'à deux heures du matin. Il avoue qu'il a vu en elle *trois* personnalités DISTINCTES. Il le *sait*. Mais il n'ose pas le dire à Olcott de peur que celui-ci se moque de lui!!! » Les points d'exclamations et le double souligné sont reproduits exactement : le W en question est M. Wimbridge alors notre hôte. Pour comprendre comment il se trouve dans mon journal privé une note écrite par un tiers, il faut savoir que lorsque j'avais à quitter New-York pour mes affaires, ce que je fis plusieurs fois cette année-là, le journal était tenu par « H.-P.B. » dont le nom était légion. La même main écrit le jour suivant (13 oct.) à propos de l'un des sept visiteurs venus ce soir-là et qu'elle spécifie: « Le docteur Pike tressaillit plusieurs fois en regardant H.-P. B. et dit que personne au monde ne l'avait jamais tant impressionné. Tantôt il la voit comme une jeune fille de seize ans, tantôt comme une vieille femme de cent ans, tantôt comme un homme barbu ! ! » Le 20 octobre, de la même main : « H.-P. B. les laissa dans la salle à manger (les visiteurs) et se retira dans la bibliothèque avec H. S. O. pour écrire des lettres. N. (un Mahâtma) quitta la garde et S. (un autre adepte) arriva avec des ordres de .·. pour avoir tout fini le 1er décembre (pour notre départ aux Indes). Le 9 novembre, une autre écriture modifiée de H.-P. B. : « Le corps est malade et il n'y a pas d'eau chaude pour le baigner. Jolie cambuse. » Le 12 novembre, de l'écriture de M. : « H.-P. B. m'a joué le tour de s'évanouir tout à coup au grand déconcertement de Bales et de Wim.

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE
TOULOUSE

Employé le grand pouvoir-volonté pour remettre le corps sur ses pieds. » Le 14 novembre, même écriture : « N. décampa et M. entra (dans le corps de H.-P. B.), avec des ordres positifs de ∴ *Il faut partir* au plus tard du 15 au 20 décembre (pour l'Inde). Le 29 décembre, un autre Mahâtma écrit qu'il a « répondu à la tante russe », la tante bien aimée de H.-P.B. Enfin pour ne pas prolonger ce sujet trop longtemps, le 30 novembre un troisième Mahâtma écrit: « Belle Mitchell vint à midi et emmena le S. (Mahâtma M.) promener à pied et en voiture. Été chez Macy. A dû matérialiser des roupies. H.-P.B. rentrée à 4 heures, etc. » J'ai aussi diverses lettres des Mahâtmas où il est parlé de H.-P. B. elle-même et fort librement de ses originalités, et j'ai été envoyé une fois par les maîtres *avec des instructions écrites*, en mission confidentielle dans une autre ville pour faire arriver de certains événements nécessaires à son évolution spirituelle. J'ai encore le document. Une longue lettre reçue dans le Radjpoutana en 1879 méconnaît étrangement son sexe, parle d'elle au masculin et la confond avec le Mahâtma M., notre Gourou, disait-on. Il y est dit à propos d'un premier texte de la lettre qui ne m'était pas parvenue: « A cause de certaines expressions, cette lettre a été interceptée par ordre de frère H.-P. B. Comme c'est lui (elle) qui est chargé de vous et non pas moi, nous n'avons rien à réclamer, etc. » Et encore : « Notre frère H.-P. B. a remarqué à Jeypore avec raison que, etc. » C'est d'un bout à l'autre une belle épître et si le sujet se rapportait à celui qui nous occupe à présent, je serais tenté de la publier, pour montrer la haute valeur de la correspondance qui

dura pendant des années entre mes Maîtres bénis et moi. C'est dans cette même lettre qu'il fut répondu à l'expression de mon désir de me retirer du monde pour aller vivre avec eux. « Que le seul moyen à votre portée de venir à nous, c'est la *Société Théosophique* » laquelle on m'adjurait de consolider, avancer et édifier ; il me fallait apprendre à m'oublier moi-même. Mon correspondant ajoute : « Aucun de nous ne vit pour lui-même, nous vivons tous pour l'humanité. » Tel était l'esprit des mes instructions et l'idée dominante d'*Isis dévoilée*. Quels que soient les défauts littéraires de ce livre ; que l'auteur en ait été accusé de plagiat ou non, voici l'essence même de son argumentation : l'homme est de nature complexe, animale à une extrémité, divine à l'autre, et la seule vraie et parfaite existence exempte d'illusion, de douleur et de chagrin, c'est celle de l'esprit, du Moi Supérieur, parce que leur cause qui est l'ignorance n'y existe pas. Le livre incite à vivre bien et noblement, à développer l'esprit, et une tendresse et une sympathie universelles. Il montre qu'il existe un chemin qui monte accessible aux sages courageux. Il remonte aux sources archaïques de la science et des spéculations modernes. Et en proclamant dans le présent comme dans le passé l'existence des Adeptes et de la science occulte, il nous stimule à nous efforcer vers l'idéal qu'il nous montre.

Quand il parut, le livre fit une telle sensation que la première édition fut enlevée en dix jours (1). Dans

(1) On lit dans l'*American Bookseller* (octobre 1877) : « La vente... est sans précédent pour un ouvrage de ce genre, l'édition entière ayant été épuisée en dix jours. Godfrey Higgins

l'ensemble, les critiques se montrèrent bienveillants. L'un des plus remarquables d'entre eux, le docteur Sheldon Mackenzie, dit que « c'est un des ouvrages les plus remarquables qui ait paru depuis des années pour l'originalité de la pensée, la profondeur des recherches, de la philosophie, l'étendue et la variété des connaissances (*Phila. Press*, 9 octobre 1877). Du critique littéraire du *New. Y. Herald* (30 septembre 1879): « Les esprits indépendants accueilleront ce nouveau livre comme une contribution précieuse à la littérature philosophique ». « C'est un supplément de Godfrey Higgins', *Anacalypsis*. Les deux ouvrages se ressemblent beaucoup... Ses originalités frappantes, son audace, sa versatilité et la prodigieuse variété des sujets traités en font une des productions remarquables de ce siècle ». Le Dr Blœde, un érudit allemand, dit que « sous tous les rapports, il prend rang parmi les contributions contemporaines les plus importantes

publia en 1883 son *Anacalypsis*, une œuvre de même nature, et quoiqu'il n'en fut imprimé que 200 exemplaires, beaucoup restaient invendus bien des années après la mort de l'auteur et furent cédés en bloc par ses héritiers à un libraire de Londres. Ce livre est devenu extrêmement rare et se paie facilement 100 livres. Le monde a veilli depuis le temps de Higgins et le livre de Mme Blavatsky est plus intéressant que le sien. Cependant le succès est très remarquable et dépasse l'attente de l'éditeur. » Combien vrai ! Et M. Bouton fut si étonné et satisfait que le dimanche 10 février, en ma présence, il offrit à H.-P.B. 5.000 dollars sur la première édition d'un livre en un volume qui dévoilerait un peu plus *Isis*, si elle voulait l'écrire pour lui. Il se proposait de le tirer à 100 exemplaires seulement à 100 dollars pièce. Quoiqu'elle eût grand besoin d'argent, elle refusa en disant qu'il ne lui était pas permis quant à présent de divulguer de nouveaux secrets. M. Bouton vit encore et pourrait en témoigner.

à la science de l'esprit, et il est digne de l'attention de tous ceux qui l'étudient.

Quelques appréciations montraient par leur légèreté et leurs idées préconçues que l'auteur n'avait pas même lu le livre. Par exemple le *Springfield Republican* dit que c'est « un grand plat de restes réchauffés ». Le *N. Y. Sun* le classe avec d'autres ouvrages similaires anciens, parmi « les débris jetés à la voirie » ; l'éditeur du *N. Y. Times* écrivit à M. Bouton qu'il regrettait de ne pouvoir toucher à *Isis Dévoilée* parce qu'il avait « une sainte horreur de Mme Blavatsky et de ses lettres ». La *N. Y. Tribune* dit que « son érudition est superficielle et mal digérée et que ses descriptions incohérentes du Brahmanisme et du Bouddhisme montrent plutôt chez l'auteur de la présomption que de la science ». Ainsi de suite. Ce qui importe, c'est que le livre est devenu classique, comme M. Quaritch l'avait prédit à M. Bouton (1), qu'il a eu un grand nombre d'éditions et qu'au bout de dix-sept ans, on le demande dans le monde entier.

Au moment de la publication, je fis naturellement de mon mieux pour le faire connaître dans le cercle de mes relations. Je me rappelle avoir rencontré peu après un de mes amis — haut fonctionnaire légal —

(1) M. Quaritch écrit de Londres le 27 décembre 1877, dans une lettre que M. Bouton voulut bien me donner comme un encouragement :

« Ce livre fera certainement son chemin en Angleterre et y deviendra classique. Je suis heureux d'être chargé de la vente en Angleterre. » J'ajouterai que nous étions encore plus heureux nous-mêmes connaissant sa réputation d'énergie indomptable et de grandeur d'âme.

dans la rue où il se mit à me montrer amicalement le poing en disant : « Vous, il faut que je vous chante pouille? — Et pourquoi donc, demandai-je. — Pourquoi ? parce que vous m'avez fait acheter *Isis Dévoilée* et que je l'ai trouvée si passionnante que mes causes sont en souffrance et que j'ai passé les trois quarts des deux dernières nuits à le lire. Et ce n'est pas tout : elle me fait sentir quels petits hommes quelconques nous sommes en comparaison de ces mystiques et de ces philosophes orientaux qu'elle nous dépeint si bien. » Le premier argent reçu pour un exemplaire d'*Isis* me fut envoyé avec la commande par une dame de Styrie. Nous le gardâmes comme porte-bonheur et il est maintenant encadré dans les bureaux du *Theosophist* à Adyar. Ce qui a été dit de plus vrai au sujet d'*Isis*, c'est cette phrase d'un auteur américain : « Il y a une révolution dans ce livre. »

CHAPITRE XVIII

Les débuts de la Société.

Au nombre des manifestations publiques qui contribuèrent à étendre la notoriété de notre Société à ses débuts, il faut compter le sauvetage d'une bande d'Arabes sans ressources et leur rapatriement à Tunis. Cela ne touchait à la théosophie que par le côté humanitaire, par conséquent altruiste, tout effort altruiste étant essentiellement théosophique. De plus, l'élément religieux intervenait comme un des facteurs ; bref, voici l'histoire en peu de mots :

Un certain dimanche matin, au mois de juillet 1876, nous étions en train, H.-P. B. et moi, de lire les journaux du matin en tête à tête, quand nous vîmes qu'une bande de neuf arabes musulmans naufragés venait d'être débarquée du schooner *Kate Foster* arrivant de La Trinité. Sans argent et sans protection, ne disant pas un mot d'anglais, ils avaient erré deux jours dans les rues sans manger, puis le secrétaire du consul de Turquie leur avait donné quelques pains et le maire de New-York les avait fait hospitaliser temporairement à l'hôpital Bellevue. Malheureusement pour

eux, certaines lois nouvelles sur l'émigration adoptées trois mois auparavant par les commissaires de l'Assistance publique et le comité d'émigration, empêchaient ces deux corps constitués d'intervenir en leur faveur. Les journaux expliquaient que ces Arabes n'étaient en possession d'aucuns papiers prouvant leur nationalité et qu'on ne savait à quel consul incombait la responsabilité de leur soutien; on les avait menés en vain au consul de Turquie et au consul de France et l'avenir était sombre devant eux si la charité privée n'intervenait pas. Comme je nous vois encore après cette lecture, H.-P. B. et moi, l'un contre l'autre regardant par la fenêtre du midi en déplorant le sort de ces pauvres épaves ! Ce qui nous touchait le plus, c'est qu'ilsétaient musulmans, païens — placés par leur religion en dehors des liens de fraternité sympathique chez un peuple chrétien, qui, même en dehors de tout préjugé, n'avait que trop souvent à venir en aide à des coreligionnaires. Donc ces malheureux avaient tous les droits à l'aide d'autres païens comme nous, et il fut décidé sur-le-champ que je me mettrais en campagne. Sous les auspices du maire de New-York, je réussis à réunir une souscription de 2.000 dollars qui permit de leur fournir le nécessaire et de les renvoyer à Tunis sous la garde d'un membre de la Société. On peut lire l'histoire détaillée dans le numéro de septembre 1893 du *Theosophist*.

Comme je l'ai dit dans un précédent chapitre, un des plus délicieux souvenirs de ces premières années théosophiques, c'est notre correspondance avec des personnes sérieuses et cultivées des deux sexes parmi lesquelles, deux surtout eurent une place à part dans

nos affections: Charles Carleton Massey et William Stainton Moses (de son vrai nom Moseyn). On a vu (chap. IV) le sujet général de cette correspondance. Les noms de ces deux fidèles amis ne sortiront jamais de ma mémoire. Pour nous, nous représentions naturellement le parti conservateur de l'occultisme oriental. Stainton Moses (Moseyn) était un spiritualiste progressif, épris de vérité, d'une éducation supérieure, tout bien considéré, l'homme le plus capable de son parti. Quant à Massey, il demeurait entre les deux extrêmes, étudiant les phénomènes avec candeur et conviction, l'esprit tourné à la métaphysique et toujours prêt à venir au-devant de toute idée nouvelle dès que nous la proposions. Cet échange de lettres — dont quelques-unes assez longues pour mériter le nom d'essais — continua entre nous quatre pendant plusieurs années pendant lesquelles une grande variété de sujets intéressants, importants, vitaux même pour les études psychologiques furent amplement discutés. Je crois que celui qui fut le plus complètement élucidé a trait aux esprits élémentals, à leur place dans la nature et à leurs rapports avec l'humanité. J'y avais fait allusion dans notre premier manifeste européen (voir plus haut), mais il fut creusé ensuite avec tous ses tenants et aboutissants. Je regrette beaucoup que les héritiers de Stainton Moseyn ne m'aient pas encore envoyé les papiers qui m'auraient été si utiles pour rédiger mon histoire ; elle aurait été plus intéressante si on avait pu comparer les lettres de H.-P. B. et les miennes avec celles de nos amis que j'ai conservées. Stainton avait entrepris l'étude des phénomènes du spiritisme uniquement pour éclaircir

leur autenthicité ou leur fausseté, mais il s'était trouvé bientôt médium malgré lui et sujet à des phénomènes des plus extraordinaires. Ils se produisaient de jour comme de nuit, quand il était seul, ou en compagnie, et bientôt toutes les idées scientifiques et philosophiques qu'il avait rapportées d'Oxford s'envolèrent aux quatre vents et il se vit forcé d'adhérer à de nouvelles théories de la matière, de la force, de l'homme et de la nature. Mrs Speer, son amie et sa bienfaitrice révérée faisait paraître dans *Light* des comptes rendus hebdomadaires des séances tenues par Stainton chez le docteur Speer et j'oserai dire qu'il n'a jamais paru de recueil plus intéressant sur le spiritisme, car on ne pourrait trouver, dans le passé ni dans le présent, un médium mieux doué que mon frère d'élection, maintenant hélas défunt. Il était supérieur surtout par la variété de ses phénomènes qui étaient aussi bien physiques que psychiques et tous grandement instructifs, ajoutés à des dons intellectuels soigneusement cultivés qui se traduisaient par la valeur de ses transmissions psychiques et par son entêtement à ne rien croire de ce que disaient les soi-disant esprits que ce qu'il pouvait comprendre. Il reçut la plus grande partie de ses instructions par écriture automatique de sa propre main, comme M. Stead reçoit maintenant ses instructions de *Julia*. Quand son attention était consacrée tout entière à un livre ou à une conversation, sa main écrivait d'elle-même parfois une demi-heure de suite, et quand il lisait les pages ainsi couvertes, il y trouvait des pensées originales étrangères à ses propres convictions ou des réponses péremptoires à des questions, posées souvent dans

d'autres circonstances. Il était absolument convaincu que sa main était alors dirigée par une intelligence autre que la sienne, et il l'affirme avec véhémence dans les lettres qu'il nous écrivait. Il n'admettait pas que son inconscient fût en cause, mais un ou plusieurs esprits qu'il disait connaître parfaitement de vue (clairvoyante), d'ouïe (clairaudiente) et d'écriture comme il connaissait ses amis vivants. De notre côté, nous soutenions que ce n'était pas prouvé et qu'il y avait au moins une chance pour que ce fût son Moi latent qui signât Imperator et pour que ses phénomènes fussent produits par des Élémentals soumis momentanément au pouvoir de sa forte volonté. Il me semble en comparant mes documents que plusieurs de ses phénomènes les plus frappants sont presque identiques à ceux dont H.-P. B. nous régalait à New-York. Et puisque ceux-ci étaient de son aveu l'œuvre des Élémentals à son service, je ne vois pas pourquoi il en serait autrement de ceux de St. M. Exemples: les « cloches-fées » qu'on entendait en l'air; les parfums délicieux qui exsudaient du corps du psychique, chez H.-P. B. des paumes des mains, chez St. M. du crâne; les lueurs flottant dans l'espace, les précipitations d'écriture sur des surfaces hors de portée de l'opérateur; les apports de pierres précieuses et autres objets ; la musique aérienne ; les pierres qui changeaient de couleur et perdaient leur éclat quand ils tombaient malades (tous deux en possédaient de telles) ; la désintégration de crayons ou de mines de plomb employés dans les précipitations d'écriture; des parfums orientaux identiques révélant la présence de certaines intelligences versées dans les

sciences occultes ; la perception par St. M. dans la lumière astrale de points lumineux en triangle formant le symbole mystique de la Loge Orientale de nos Mahâtmas ; enfin la faculté pour le double de quitter le corps physique en pleine conscience et d'y rentrer à la fin de son envolée spirituelle. Tant de ressemblances dans les expériences amenaient naturellement une grande sympathie mutuelle entre les deux grands psychiques et St. M. était très désireux de profiter de toutes les instructions ou suggestions de H.-P. B. pour étendre ses connaissances sur l'autre monde et atteindre à cet empire absolu sur sa nature psychique nécessaire aux adeptes. On verra dans le chapitre suivant l'effet de cet échange de vues sur l'esprit de St M. et sur les instructions d' « Imperator » au cercle des Speer. J'aurai aussi à parler de ce que pensent les Hindous cultivés du danger et de la puérilité des phénomènes psychiques produits par des *Mantrikas* — qui opèrent par des charmes.

CHAPITRE XIX

Opinions contradictoires.

Les pôles ne sont guère plus éloignés l'un de l'autre que les vues des spirites occidentaux et celles des Asiatiques sur la communion des vivants et des morts. Les spirites l'encouragent, essaient de développer les facultés médiumistiques chez eux-mêmes ou chez les leurs, ils font vivre de nombreux journaux et impriment beaucoup de livres pour publier et discuter leurs phénomènes et ils comptent ceux-ci comme des preuves scientifiques de l'existence d'une autre vie. Les Asiatiques blâment ces fantaisies nécromantiques où ils voient des débauches spirituelles et ils affirment que l'on cause ainsi un mal incalculable aussi bien aux vivants qu'aux morts en retardant l'évolution naturelle de l'esprit humain et l'acquisition de la *jnâna* ou connaissance supérieure. On trouve souvent autour des tables des séances en Europe et en Amérique les gens les plus nobles, les meilleurs et les plus instruits en même temps que d'autres qui sont tout le contraire. En Orient, en règle générale, les sorciers et les médiums ne trouvent de faveur qu'auprès des pa-

rias ou des castes les plus infimes. En Occident, les familles se montrent plutôt satisfaites de découvrir un médium parmi leurs membres, tandis qu'en Orient on considère cela comme une honte, une calamité, quelque chose qu'il faut déplorer et étouffer le plus tôt possible.

Sous l'influence de leurs traditions ancestrales et de leurs livres sacrés, les Hindous, les bouddhistes, les parsis et les musulmans sont entièrement d'accord là-dessus. On ne désapprouve pas seulement le commerce des morts, mais encore les exhibitions de pouvoirs psychiques, soit naturels, soit acquis par des pratiques ascétiques. C'est ainsi qu'un brahmane hindou regarderait avec un égal mépris les phénomènes de M. A. Oxon le médium et ceux de H.-P. B., thaumaturge éclairé. Ils ne donnent aux phénomènes psychiques qu'une très mince valeur comme preuve de l'immortalité de l'âme parce qu'ils ne cherchent pas dans les problèmes de la psychologie occidentale un stimulus intellectuel et que leurs religions partent toutes de l'hypothèse primordiale de l'existence de l'esprit, ils méprisent les médiums obsédés et les considèrent comme impurs et ils n'ont qu'un respect mitigé pour ceux qui déflorent leurs *siddhis* en en faisant montre. A un certain degré de son entraînement le yogi acquiert spontanément une quantité de *siddhis* dont huit seulement *Anima*, *Mahima*, *Laghima*, etc., appartiennent à l'état spirituel supérieur ; les dix-huit autres ressortissent au monde astral et à nos relations avec lui et avec le plan physique. Les magiciens noirs et les commençants s'en servent ; les adeptes de la Magie Blanche pratiquent le premier groupe

qui est supérieur. Il faut remarquer que si les phénomènes de H.-P. B. lui valaient l'adoration émerveillée de ses élèves occidentaux et de ses amis intimes et le scepticisme hostile de ses adversaires, ils l'amoindrissaient aux yeux des pandits orthodoxes et des ascètes de l'Inde et de Ceylan qui les considéraient comme le signe d'une évolution spirituelle peu avancée. Ils ne mettaient pas en doute la réalité possible de ses miracles tous reconnus et catalogués par leurs Écritures : ils seraient asphyxiés dans l'aura mentale d'un Lankester. Pourtant si l'on condamne toute exhibition publique des phénomènes psychiques, un maître religieux gagne en sainteté s'il a la réputation de pouvoir les produire, parce que c'est un signe de développement intérieur. C'est une règle pour le maître de ne les laisser voir même à ses élèves que quand ceux-ci sont assez avancés dans la philosophie spirituelle pour pouvoir les comprendre.

On trouve dans la *Kullavagga*, V. 8-1, l'histoire de la coupe en bois de santal du Setthi de Râjagaha. Il avait fait ciseler une coupe dans un bloc de bois de santal, puis l'ayant attachée en haut d'une perche de plusieurs bambous, il déclara qu'il en ferait présent à celui des Sramanas ou des Brahmanes qui pourrait s'élever en l'air pour la détacher. Un célèbre moine nommé Pindala Bharadvaga accepta le défi, s'éleva en l'air et rapporta la coupe après « avoir fait trois fois en l'air le tour de Râjagaha ». Les nombreux assistants l'acclamèrent et lui rendirent hommage ; le bruit en étant venu aux oreilles du Bouddha, celui-ci réunit ses disciples et blâma Pindala.

« Ceci est mal à propos, dit-il, contraire aux règles,

malséant, indigne d'un Sramana, inconvenant et ne doit pas se faire... Comme une femme qui se montre pour une misérable pièce de monnaie, vous avez montré au public les qualités surhumaines de votre pouvoir miraculeux (Iddhi) pour gagner une malheureuse coupe de bois. Cela ne produit pas la conversion des inconvertis ni l'avancement des convertis ; mais plutôt cela empêche les inconvertis de se convertir et cela fait retourner les convertis en arrière. » Il prescrivit ensuite cette loi impérative : O Bikkus, vous ne devez pas montrer *devant les laïques* le pouvoir surhumain de l'Iddhi (*Vide, Sacred Books of the East*, vol. II, p. 79).

La *Kullavagga* dit encore (VII, 4, 7) que Devadatta « avait été arrêté sur le chemin (de l'Arhat) parce qu'il avait déjà atteint de petites choses » (pothugganika iddhi ou pouvoirs psychiques) et *qu'il se croyait arrivé au sommet de son développement*.

Le docteur Rajendralala Mitra dit dans une note sur l'aphorisme vingt-huitième des Yoga Sutra de Patanjali à propos des pouvoirs psychiques développés (Siddhis) :

« Les perfections qui viennent d'être décrites sont absolument terrestres, ne peuvent servir qu'à un but terrestre, et sont inutiles à la méditation supérieure qui ne cherche que l'isolation. Et elles ne sont pas seulement inutiles, mais réellement nuisibles, car elles empêchent la continuité du calme méditatif. »

Tout le monde ne comprend pas que les pouvoirs psychiques développés qui s'étendent aux degrés sublimes de la vue, de l'ouïe, du toucher, de l'odorat, du goût et de l'intuition (prophétique, rétrospective

ou actuelle) se rapportent à l'individualité nouvelle, comme les cinq sens ordinaires à la personnalité physique. De même que l'on doit être maître de ses sens physiques pour empêcher les sensations extérieures de venir nous troubler quand nous voulons réfléchir profondément à un problème scientifique ou philosophique, de même celui qui aspire à devenir jnâni (le sage) doit rester maître de sa clairvoyance, clairaudience, etc., afin de ne pas se voir distrait par elles.

Je n'ai pas vu jusqu'à présent que personne ait élucidé ce point qui est cependant très important. Pour l'avoir ignoré, Swedenborg, Davis, les saints catholiques et les visionnaires de toute secte se sont égarés comme grisés de clairvoyance dans les mondes d'images de la lumière astrale. Ils ont vu des choses qui existent réellement et ils en ont créé d'autres qui sont nées seulement de leur imagination, de sorte qu'ils ont donné des prophéties tronquées, de fausses révélations, de mauvais conseils, une science erronée et une théologie inexacte.

Les Asiatiques recherchent ceux qui sont réputés posséder les pouvoirs dans un but purement égoïste : ils demandent des enfants, des guérisons, souvent de maladies honteuses, la récupération d'objets perdus, l'influence sur l'esprit de leurs maîtres et la connaissance de l'avenir. C'est ce qu'ils appellent « demander la bénédiction du Mahâtma », mais personne ne s'y trompe et 99 fois sur 100, l'hypocrite doit partir désappointé. Même mon humble expérience m'a appris à connaître cette classe méprisable : car sur les milliers de malades suppliants que j'ai guéris ou soulagés pendant mes recherches expérimentales de 1881,

je ne sais pas si cent se sont montrés vraiment reconnaissants. Et en moins d'un an, j'ai appris ce qu'un yogi doit penser de l'exhibition de ses pouvoirs psychiques. Le Sage a raison de déclarer dans la Suta Samhita que le vrai Gourou n'est pas celui qui enseigne les sciences physiques, ni celui qui procure des satisfactions terrestres, ni celui qui développe ses pouvoirs jusqu'à voir les Gandharvas, car tout cela produit des distractions et des chagrins : le véritable maître, c'est celui qui enseigne la science de Brahma. Les Upanishad, Chandogya, Brahadaranya et autres, disent de même que quoique le yogi puisse par la puissance de sa volonté évoquer les Pitris, les Gandharvas et autres esprits, qu'il puisse exercer le pouvoir d'Ishwara dans un *Sattwa* sans mélange, il doit néanmoins éviter toutes ces vanités qui tendent à développer le sens de la séparation et qui nuisent à l'acquisition du vrai jnânam. Quant à entrer volontairement en rapport avec les habitants du monde astral pour demander leurs faveurs ou obéir à leurs ordres, c'est ce qu'un Asiatique instruit et dans son bon sens n'aurait jamais l'idée de faire. Sri Krishna résume cela avec une grande concision dans la fameuse strophe de la *Gîta* (ch. IX) : « Ceux qui adorent (invoquent, font puja) les Devatas (élémentals supérieurs) vont à eux (après leur mort). Ceux qui adorent les pitris, vont aux pitris. Les adorateurs des Bhûtas (Sankâra les appelle les plus grossiers des esprits naturels, mais ce mot est aussi synonyme de pisâcha qui veut dire les âmes des morts ou enveloppes astrales) vont aux Bhûtas. Il n'y a que mes adorateurs (les fidèles de jnânam, la science spirituelle

supérieure) qui viennent à moi. » Pour me résumer donc, on respectait H.-P. B. parce qu'elle possédait les Siddhis, mais on la blâmait de les montrer. Et M. A. Oxon était méprisé comme médium des Bhûtas et des Pisâchas, quels que fussent les dons de son esprit, son éducation universitaire, la pureté et le désintéressement de ses intentions.

Cela suffit pour montrer le point de vue des Asiatiques. Quant à moi, j'étais Occidental jusqu'aux moelles dans ma façon de juger les phénomènes de H.-P. B. et de Stainton Moseyn : ils me paraissaient d'une importance suprême comme indications psychiques et comme problèmes scientifiques. Tout en étant hors d'état d'éclaircir le problème de l'entité complexe de H.-P. B., je demeurais convaincu que les forces qui l'inspiraient et produisaient ses phénomènes étaient manœuvrées par des êtres vivants qui, possédant la science psychologique, avaient acquis la domination sur les races élémentales. Le cas de Stainton Moseyn était également obscur. Il était fermement persuadé que ses maîtres « Imperator », « Kabbila » (Kapila ?), « Mentor », « Magus », « Sade » (Sadi ?), etc., étaient des hommes désincarnés, les uns très anciens les autres moins, mais tous sages et bienfaisants. Non seulement ils lui permettaient de se servir de sa raison pour avancer lui-même sur le chemin qui monte, mais encore ils le lui ordonnaient et répondaient à ses questions avec une patience infatigable, dissipaient ses doutes, l'aidaient à développer son intuition spirituelle, à projeter son corps astral et prouvaient par des miracles variés la nature de la force et de la matière

et la possibilité de se rendre maître des phénomènes naturels. De plus, ils lui montraient qu'il existe à travers le Cosmos tout un système d'enseignement de maître à élèves divisé en étapes graduées de développement mental et spirituel comme les classes d'un collège. En tout ceci l'enseignement qu'il recevait était identique à celui qui m'était donné et j'ai toujours été convaincu que des Maîtres sinon du même groupe, du moins de la même nature s'occupaient alors de former les deux centres d'évolution et de réforme de Londres et de New-York. Combien noble son âme ! combien pur son cœur ! Quel but élevé, quel dévouement profond à la cause de la vérité ! A la fois érudit, homme du monde, penseur et écrivain lumineux, il devint le plus éminent des chefs du parti spirite, du moins à ce qu'il me semble, et j'ai été lié d'amitié personnelle avec Davis, Sargent, Owen et plusieurs autres. Avant de commencer à écrire ce chapitre, j'ai relu et étudié environ soixante-dix des charmantes lettres qu'il adressait à H.-P. B. et à moi — parmi une centaine qui furent échangées entre nous. J'ai aussi consulté les *Records* de Mrs Speers qui ont évoqué le charme de nos premières relations. Il est nécessaire que je donne un aperçu moins superficiel d'un homme avec lequel nous avons été si liés et dont les expériences psychiques tenaient de si près aux nôtres. Et le meilleur moyen de montrer son âme, son cœur et ses aspirations, c'est de publier ici quelques fragments d'une sorte d'autobiographie extraite d'une de ses lettres. Elle m'est adressée, datée de University College, Londres, 29 avril 1876, et voilà ce que j'y lis :

« Ma vie se partage en « Sections » d'environ cinq

ans — chacune comportant une discipline différente mais tendant au même but. Dans chacune la maladie intervient et il ne m'est pas permis de poursuivre un même genre d'étude plus de cinq ou sept ans. J'avais fait un bel héritage, il m'a été retiré : je l'ai perdu en une nuit par une incursion de la marée. Je marchais bien à l'Université, j'avais des chances d'obtenir un numéro 1 et une bourse. Dix jours avant l'examen, je tombai malade de surmenage et pendant deux ans je ne fus plus en état de lire ou d'écrire une lettre. Du moins je fus obligé d'attendre deux ans pour prendre un diplôme ordinaire. Pendant ces deux ans, je voyageai dans toute l'Europe et j'appris peut-être plus de choses que par les livres. Mais c'était la ruine de mes espérances.

« Ensuite vinrent cinq ou plutôt six années de théologie. Je m'étais fait un nom dans l'Église et on me considérait comme un prédicateur d'avenir! Tout à fait orthodoxe, j'étais un assez bon théologien, de lecture étendue avec de la facilité pour l'argumentation. Dans un pays lointain presque sauvage où m'avait envoyé mon médecin pour profiter de l'air de la mer et de la solitude pour remettre ma santé ébranlée à Oxford, je me mis passionnément à lire et à travailler. Mon troupeau aurait tout fait pour moi, je l'aurais mené partout, j'acquérais une réputation dans les œuvres et dans la chaire. De nouveau surmené, je sentis qu'il me fallait abandonner cet effort excessif (30 milles carrés de paroisse ne sont pas rien et j'avais tout à faire). Je me rendis dans l'ouest de l'Angleterre où je trouvai une grande situation dans le diocèse de Sarum — quelque chose comme un prédicateur select. Je

parlai deux fois et je succombai définitivement. Les docteurs ne savaient que faire de moi, ils disaient que j'étais surmené, qu'il fallait me reposer, etc. Je me reposai sans y rien gagner. Je n'étais pas réellement malade, mais je ne pouvais reparaître en public.

« J'eus une nouvelle maladie et cela dans un endroit où il n'y avait pas de bon médecin. Un passant me soigna, me sauva à grand'peine et devint mon grand ami : le docteur Speer. A Londres, il me pria de demeurer chez lui et de servir de répétiteur à son fils. J'avais perdu ma fortune, ma position et ma santé. Il me recueillit et je vécus chez lui. Mais je ne pouvais rien faire en public : il ne pouvait pas comprendre cela ni moi l'expliquer ; mais *c'était une réalité terrible et toujours présente*. Je sentais ma vie finie. Cependant je conservais toute ma foi sans l'ombre d'un doute. Peu à peu pourtant, je m'aperçus que les anciennes convictions pâlissaient : mon pain devenait rassis. Un jour un professeur vint à manquer ici (Université de Londres) et il fallait trouver quelqu'un pour continuer le cours de philologie. Peu de gens peuvent faire cela au pied levé. J'ai le don de mettre de côté les choses que j'apprends jusqu'au moment où j'en ai besoin et j'avais étudié la philologie à Oxford. Je m'y remis et finalement j'obtins le poste d'une façon permanente.

Vous voyez que c'était encore un changement. Je pouvais bien faire mon cours, mais je ne pouvais pas reprendre ma carrière ecclésiastique. Mes amis en me voyant de nouveau au travail pensaient que j'allais me remettre à prêcher à Londres, où on m'aurait volontiers accueilli ; mais cela m'aurait été tout sim-

plement *impossible*. Et pourtant je n'écris jamais mes cours et je peux parler tout un semestre sans une note.

C'est étrange, n'est-ce pas ?

Enfin Mrs Speer tomba sérieusement malade et on ouvrit par hasard un des livres de Dale Owen. Aussitôt descendue elle m'attaqua. Je ne fis qu'en rire mais je finis par promettre d'examiner la chose. J'allai chez Burns, j'y recueillis tout ce que je pus, chez Herne et Williams et en deux mois j'étais plongé dans le spiritisme et les médiums à un degré incroyable. Nos phénomènes dépassaient de bien loin tout ce que j'ai jamais vu en ce genre. Cela dura quatre ans et maintenant cela est en train de s'étendre et je vais entrer dans une phase nouvelle. J'en ai passé bien d'autres : et vraiment j'ai trop parlé de moi. Mais il vaut mieux que vous sachiez quelle espèce d'homme je suis. A présent j'ai perdu toute foi sectaire, c'est-à-dire tout dogmatisme déterminé. Vous verrez dans *Spirit Teachings* quels efforts j'ai fait pour la conserver. J'ai perdu la lettre, mais j'ai gardé l'esprit. Je ne me considère plus comme appartenant à aucune Église. Mais j'ai tiré de chacune ce qu'elle a de meilleur. Je suis un homme libre et je sais ce que les systèmes théosophiques peuvent apprendre. J'ai rejeté les écailles et maintenant, dès que j'aurai été assez purifié, j'espère qu'il me sera permis de pénétrer derrière le voile pour y répéter un processus éternel avec quelques modifications. Progrès sans fin, purification perpétuelle, voile après voile qui se soulève jusqu'à ce que... Eh, où en suis-je venu ? Dieu vous bénisse.

Votre frère et ami,

M. A. Oxon.

Voilà où nous en étions ensemble et depuis lors nous devions rester en parfaite sympathie et travailler amicalement dans une direction parallèle : nos aspirations étaient les mêmes et nos opinions ne différaient pas totalement. Bien souvent il regrette dans ses lettres que nous ne vivions pas dans la même ville pour pouvoir constamment échanger nos idées. Plusieurs chapitres du *Theosophist* sont consacrés aux dons de médium de Stainton Moseyn et à leurs rapports avec les phénomènes de H.-P. B. On pourra les relire avec fruit.

On apprendra avec intérêt en Occident que quand un Hindou veut se mettre à méditer, c'est-à-dire à concentrer toutes ses facultés sur les problèmes spirituels, il doit observer une triple préparation. Premièrement, il faut faire la cérémonie du Sthalla Shuddhi qui a pour objet de purifier la terre où on va s'asseoir : tranchant les liens avec le corps astral de la terre et les élémentals qui l'habitent (voir *Isis*, I, 379). Cet isolement s'obtient en lavant le sol et en s'asseyant sur un lit d'herbe Kusha, un des végétaux qui attirent les bonnes influences élémentales, et repoussent les mauvaises. Le neem (margosa), le tulsi (consacré à Vishnou) et le bilwa (consacré à Siva) rentrent dans cette catégorie. Le tamarin et le banyan au contraire sont défavorables et on croit que les « adversaires » d'Imperator les habitent. Ils infestent aussi les vieux puits, les maisons longtemps inoccupées, les lieux où l'on brûle les morts, les cimetières, les champs de bataille, les abattoirs, les endroits où un crime a été commis et en général tous ceux où le sang a été répandu : telle est la croyance des Hindous (voir *Isis*, I, XII et XIII).

L'opérateur ayant purifié le sol et s'étant isolé des mauvaises influences terrestres, il fait ensuite *Bhûta Shuddi*, une récitation de strophes qui ont le pouvoir d'arrêter les « adversaires » qui vivent dans l'atmosphère aussi bien les élémentaires que les élementals, accompagnée de passes circulaires (magnétiques) autour de sa tête. Il crée ainsi une barrière ou mur psychique autour de lui. Ces deux opérations préliminaires indispensables qui ne doivent jamais être négligées ni faites avec insouciance une fois terminées, il passe à *l'Atma Shuddhi,* récitations de mantras qui contribuent à la purification de son corps et de son esprit et préparent l'éveil de ses facultés spirituelles et l'absorption appelée méditation qui a pour but d'acquérir *jnâna*, la connaissance. Il faut à celui qui se livre à la recherche de la vérité divine un endroit pur, un air pur, et un entourage pur, c'est-à-dire pas de gens malpropres, immoraux, matérialistes, hostiles ni qui aient trop mangé.

Les conseils donnés par Imperator au cercle Speer et en somme tous ceux qu'ont reçus les cercles vraiment choisis de chercheurs spirites dans toutes les parties du monde, sont sensiblement d'accord avec les lois de l'Orient; et de fait plus on a observé soigneusement ces précautions, et plus les enseignements reçus ont été nobles et élevés. On peut attribuer à l'oubli de ces conditions protectrices, les scènes révoltantes, le langage et les instructions ignobles qui sont si souvent l'apanage des séances où des médiums impurs et sans protection prêtent leurs services à un public mêlé. Depuis dix-sept ans, les choses vont en s'améliorant peu à peu et les médiums physiques ainsi

que les phénomènes physiques disparaissent lentement devant les formes plus élevées de manifestations médiumistiques.

On trouve dans les œuvres publiées de Stainton Moseyn, et plus encore s'il est possible dans sa correspondance privée, le reflet des idées d'Imperator sur les inconvénients des cercles mêlés. Il comprenait parfaitement que l'expérience séculaire des Hindous devait leur avoir découvert cette vérité qu'une aura spirituelle pure ne peut pas plus passer sans se salir à travers un vil médium et un cercle fâcheux, que l'eau d'une source montagneuse ne peut traverser un filtre malpropre sans se souiller. C'est ce qui a dicté leurs règles pour l'isolement de l'aspirant à la connaissance spirituelle de toutes les influences corruptrices et leurs prescriptions de purification personnelle. Quand on voit l'aveuglement et l'insouciance avec laquelle les Occidentaux se mêlent, même avec leurs enfants, à l'atmosphère empoisonnée de vices de certaines séances, on se rend compte de la justesse de l'observation du guide principal de M. A. Oxon à l'endroit de l'étonnante fatuité déployée dans notre commerce avec les esprits des défunts. Ce n'est que maintenant, après une quarantaine d'années d'expérience, que les plus « orthodoxes » des écrivains spirites commencent à le comprendre. Et cependant ces mêmes personnes cédant à leur haine de la théosophie — sous prétexte de leur horreur pour H.-P. B — ne veulent pas écouter les anciens et prendre contre les périls des cercles et des médiums publics les précautions dictées par l'expérience. Les progrès que nous signalons sont dus plutôt à l'intérêt général inspiré par notre littérature

et à son effet indirect sur les médiums et les cercles qu'à l'influence directe des éditeurs, des conférenciers, et des écrivains spirites. Espérons que les vues des théosophes sur les élémentaires et les élémentals obtiendront bientôt l'attention qu'elles méritent.

CHAPITRE XX

Opinions contradictoires (Suite).

J'étais assis un matin sur la vérandah de « Gulistan », mon cottage de la montagne, et je regardais vers le nord par-dessus la mer de nuages qui me cachait les plaines de Mysore. Tout à coup, l'océan vaporeux se dissipa et les hauteurs de Bilgirirangam, situées à 70 milles, se révélèrent : avec une bonne lorgnette on pouvait facilement distinguer les détails. Une association d'idées évoqua dans mon esprit le problème de nos relations — H.-P. B et moi — avec Stainton Moses (1). En repassant une à une toutes les données, les nuages obscurs des événements subséquents se dissipèrent et la lorgnette du souvenir montra dans ce distant passé plus clairement que jamais, sa parenté avec nous et avec nos sages. Il est maintenant évident pour moi qu'une Intelligence directrice, en poursuivant un plan étendu à travers les nations et les peuples, au moyen de beaucoup d'autres agents, avait contribué à son développement et au mien, à son corps de preuves psychiques, et à celles qui

(1) Je me sers à regret de ce nom défiguré.

m'avaient été fournies par H.-P. B. Qui pouvait être cet « Imperator, » son agent, je ne le sais pas — je ne sais même pas qui pouvait être réellement H.-P. B. — mais j'ai toujours été porté à penser que ce devait être ou le Moi supérieur de St. Mos., ou un adepte : et que « Magus » et les autres de sa bande étaient aussi des adeptes. J'avais ma bande aussi, mais non pas d'esprits contrôleurs. St. Mos. avait un maître arabe : moi aussi. Il avait des Égyptiens, j'avais un Copte ; un philosophe italien, moi aussi. Il avait « Prudent » versé dans l'école d'Alexandrie et dans celle de l'Inde, moi aussi et plusieurs. Il avait le docteur Dee, un mystique anglais et moi celui que j'ai appelé plus haut le vieux platonicien. Entre ses phénomènes et ceux de H.-P. B. on observait de frappantes ressemblances. Tous ces détails ne m'étaient pas connus avant la publication des records de Mrs Speer. Mais maintenant tout est éclairci. Rien d'étonnant à ce que St. Mos. et moi nous nous soyons senti attirés l'un vers l'autre : c'était inévitable. Sa correspondance entière prouve qu'il le sentait aussi. Il résume ses sentiments dans une lettre du 21 janvier 1876 : « C'est vers vous deux que je me sens le plus fortement attiré et je donnerais n'importe quoi pour réussir à vous joindre » (il veut dire dans son double). Ce qui m'attriste, c'est qu'il n'ait pas pu arriver à savoir qui étaient vraiment ceux de sa bande — ou si vous voulez ce que je crois qu'ils étaient. Si mon hypothèse est correcte, l'obstacle devait venir de sa tournure d'esprit. Son histoire intellectuelle ressemble, par certains côtés, à celle de Mrs Besant : tous deux ont lutté désespérément pour leurs premières convictions et ne les ont abandon-

nées que sous l'empire de preuves accumulées : tous deux ne cherchaient que la vérité et tous deux prenaient courageusement parti pour elle. Combien pathétique le conflit entre la raison et la foi chez Mrs Besant et son adhésion finale à la logique. De même le lecteur des autobiographies publiées ou privées de Stainton Moses doit s'apercevoir que Imperator et ses collègues avaient à lutter contre l'incrédulité combative de l'homme intelligent qui gardait son empire sur l'esprit du médium jusqu'à ce qu'elle eût été pour ainsi dire emportée par le flot des démonstrations psychiques (1). Il avait le tempérament d'un bœuf consciencieux : mais dès qu'il fut converti à la nouvelle philosophie, il se montra la personnification même du courage et de la loyauté, un lion au combat et pour la bravoure. Le premier portrait qu'il m'envoya, montre un vicaire au visage maigre, doux comme une crème. Personne n'aurait jamais deviné que cet ecclésiastique inoffensif deviendrait avec le temps le grand chef des libres penseurs spirites. Tant il faut de clairvoyance éclairée pour voir ce qu'est le prochain derrière sa *Mâya*.

On m'objectera qu'Imperator lui-même a déclaré être un esprit : mais c'en était bien un pour St. Mos. qu'il fût encore uni à un corps ou non. Ne faut-il pas donner du lait aux jeunes enfants ? Voyez comme H.-P. B. se déclarait avec ardeur spiritualiste dans ses premières lettres aux journaux et ses premières interviews. Voyez-là produisant des phénomènes à

(1) Entre autres passages qui viennent corroborer cette assertion, voir ce que dit Imperator dans le Record de Mrs Speer, XX, *Light*, 30 juillet 1852.

Philadelphie aux séances des Holme et laissant croire au général Lippit, à M. Owen et à moi-même, qu'il fallait les attribuer à Mrs Holme qu'elle traite dans notre Scrapbook de vulgaire farceuse. Ne m'a-t-on pas d'abord induit à croire que j'avais à faire à des esprits désincarnés et ne me fit-on pas prendre une marionnette bonne à écrire et à frapper des coups et à produire des formes matérialisées, pour l'âme de John King? J'attribue le prompt abandon de ces fantasmagories et l'aveu de la vérité à mon indifférence chronique pour toutes les théologies et pour l'identité des personnalités cachées par les phénomènes. Mon casier est net à cet endroit puisque j'avais publié mes opinions dès 1853.

Ma tournure d'esprit d'alors était celle que j'ai encore aujourd'hui : ce qui explique que malgré mon affection pour H.-P. B. et mon respect pour nos maîtres — tous deux au moins égaux à ceux de n'importe lequel de ses disciples — j'ai toujours protesté contre l'idée qu'un fait ou une doctrine voit sa valeur augmentée quand on peut l'attribuer ou à elle ou à un de nos Maîtres ou de leurs chelas. Il n'y a pas de religion, de philosophie ou de maître supérieur plus grand ou de plus de poids que la vérité; car Dieu et la vérité ne font qu'un. Je fus bientôt désabusé à l'endroit de mes intelligences directrices parce que je n'avais pas à renverser de barrières sectaires. Tandis que Staint. M. était l'entêtement incarné, et ce qui m'a toujours paru étonnant, c'est que sa « bande » se soit montrée si patiente et si tolérante envers ce qui ne pouvait lui paraître que les caprices d'un enfant gâté. Comme il le dit, sa santé qui n'avait

jamais été très bonne céda tout à fait au surmenage avant qu'il se découvrît médium, et nous pouvons voir que les pouvoirs qui présidaient à son destin, le firent retomber malade chaque fois qu'il semblait en voie de reprendre son ministère. Il fut forcé d'y renoncer, quoi qu'il en eût.

. . . . . .

En tenant compte de tout cela (c'est-à-dire les faits et les arguments cités dans la version originale de ce chapitre et du précédent) ai-je donc si tort de supposer un lien étroit entre l'intelligence cachée derrière St. M. et celle qui conduisait H.-P. B. ? Il m'écrivait le 31 décembre 1876: « Je ne sais si j'ai raison de supposer, d'après ce que dit Imperator ce matin, qu'elle (H.-P. B.) est là près de moi, travaillant pour moi — je veux dire pour mon bien et mon illumination. Ce n'est pas la peine de le lui demander, mais *je le crois*. » Le 10 octobre 1876, il m'écrivit qu'il a eu « une vision superbe et parfaite, j'aimerais mieux dire une visite d'Isis (1). Il était tard, environ minuit — j'ai une note exacte chez moi — quand je vis tout à coup Isis qui de mon salon regardait par la porte ouverte dans mon bureau où j'étais debout et C. C. M. assis. Je m'écriai et m'élançai aussitôt dans le salon suivi de M. qui ne vit rien. Je voyais Isis aussi clairement que possible et je causai quelques instants avec elle. J'observai qu'en me précipitant dans le salon, je fis « dissiper » la forme, mais elle réapparut bientôt et entra dans mon cabinet où M. dit que je tombai dans

(1) Un des surnoms que les familiers de H.-P. B. se plaisaient à lui donner ; on disait aussi « Sphinx », « la papesse », « la vieille dame ».

une sorte de transe ou état anormal quelconque et me livrai à une pantomime d'un caractère maçonnique ».

Depuis que j'ai recopié ceci, je retrouve écrit de ma propre main sur le verso d'une lettre de M. A. Oxon : « Si d'aujourd'hui au 15 de ce mois M. A. O. ne voit pas H.-P. B. elle n'ira plus chez lui. Signé H. S. O. » Et il la vit cette nuit-là même comme il l'a raconté plus haut. Un an avant, à la date du 16 octobre 1875, il remercie H.-P. B. de sa lettre, disant qu' « elle jette un flot de lumière non seulement sur les phénomènes spirites en général, mais sur diverses suggestions jusque-là obscures ». En somme, elle l'avait aidé à comprendre les leçons de ses esprits conducteurs. Voilà un beau passage de sa lettre du 7 novembre 1876 :

« Je n'ai qu'une chose en vue : la recherche de la Vérité, je ne m'occupe pas d'autre chose. Et quoique je puisse parfois me détourner pour examiner les titres de ce qui se présente comme la Vérité, je ne tarde pas à quitter l'apparence pour reprendre le droit chemin. Il me semble que la vie ne m'a été donnée que pour cela et que tout est en vue de cette fin. Cette présente sphère d'existence ne me paraît qu'un moyen qui lorsqu'il aura rempli son but, cédera la place à un autre propre à assurer mes progrès. Tant que je vivrai, ce sera pour la Vérité, quand je mourrai, ce sera pour la poursuivre de plus près. »

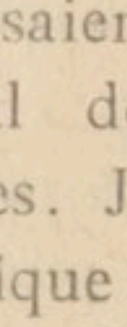
Voilà l'âme d'un homme digne de ce nom exposée à la lumière. Il continue plus loin :

« C'est parce que j'aperçois vaguement, et surtout parce qu'il (Imperator) me dit que je trouverai dans l'occultisme une face de la Vérité que je ne connais

pas encore, que je mets mon espérance en lui et en vous (H.-P. B). Il est probable que je n'arriverai pas pendant mon séjour sur la terre à lever le voile et que ma vie se passera à chercher la vérité par les moyens que vous m'enseignez maintenant. »

Quant à « Magus », j'ai des données très intéressantes et mon opinion sur lui est beaucoup plus précise que sur Imperator. Je suis presque sûr que c'est un adepte vivant et de plus un de ceux à qui nous avions à faire. J'envoyai à St. Mos., en mars 1876, un morceau de coton ou de mousseline imprégné d'un parfum liquide que H.-P. B. pouvait exsuder à volonté de la paume de ses mains en lui demandant s'il le reconnaissait. Il me répondit le 23 du même mois :

« Cette odeur de santal m'est si familière ! Un des phénomènes les plus habituels dans notre cercle était justement l'émission d'un parfum soit liquide, soit sous forme de brise odorante. L'odeur que nous appelions « parfum des esprits » était justement celle-ci et nous l'obtenions toujours dans les meilleures conditions pendant les deux dernières années. Mes amis prévoyaient que la séance serait intéressante, quand ce parfum dominait dans mon atmosphère. La maison où nous nous réunissions en restait imprégnée plusieurs jours : et chez le docteur Speer, dans l'île de Wight, l'odeur était aussi forte que jamais quand on rouvrit la maison au bout de six mois. Quel pouvoir merveilleux que celui de ces frères !... Je restai dans ma chambre toute la journée pour tâcher de soulager une toux pénible... ; à minuit, j'eus une quinte plus violente que d'ordinaire encore. Quand elle fut passée, je vis près de mon lit à environ 2 yards

et à la hauteur de 5 ou 6 pouces au-dessus du plancher, trois petites boules de lumière phosphorescente à peu près de la grosseur d'une petite orange. Elles se disposaient ainsi  formant un triangle équilatéral dont la base avait environ 18 pouces. Je crus d'abord à une illusion d'optique causée par la violence de la toux. Je les fixai et elles restèrent immobiles, donnant une lueur phosphorescente régulière qui n'éclairait rien alentour. Convaincu de l'objectivité du phénomène, je frottai une allumette. Je ne voyais plus les boules à sa lueur, mais elles reparurent comme avant dès qu'elle s'éteignit. Je répétai l'allumage six fois (sept en tout) elles pâlirent alors et disparurent peu à peu. C'est le symbole que J. K. a mis derrière votre portrait (pendant que la poste le transportait de chez moi chez lui, O). Etait-ce encore lui ? Je ne crois pas que ce fût aucun de mes gens. »

Comme je l'ai déjà dit ailleurs, les trois sphères lumineuses sont le symbole spécial de la loge de nos adeptes. Et aucun de nous, leurs élèves, ne pouvait désirer une meilleure preuve de leurs relations avec St. Moses. Il dit encore :

« Je n'ai certainement plus de doutes à l'endroit de la Fraternité et de son œuvre. Il ne m'en reste pas l'ombre. Je crois simplement et je travaille de mon mieux à me préparer à ce qu'ils peuvent vouloir de moi. »

Savez-vous quelque chose de mon ami « Magus » ? demande-t-il dans une autre lettre. Il est puissant et agit *occultement* sur moi. Dans une autre encore du 18 mai 1877 — il écrit à H.-P. B. : « Quelques-uns de

vos amis sont venus me voir assez souvent ces temps-ci, si j'en juge par l'atmosphère de santal — que O. appelle le parfum de la Loge » qui imprègne mon appartement et ma personne. Je le goûte, je l'exhale, tout ce qui m'appartient le sent, et un ancien phénomène inexplicable que je n'avais pas revu depuis bien des mois — plus d'un an — *et que j'avais l'habitude d'obtenir avec d'autres parfums* a réapparu. C'est une odeur forte qui exsude d'un endroit défini au sommet de ma tête (sur le Brahmarândhra? — O) qui est très petit (de la grandeur d'une pièce d'une demi-couronne). Ce parfum de la Loge est maintenant d'une force presque intolérable. Autrefois c'était une odeur de roses, ou de toute autre fleur fraîche de mon voisinage... L'autre soir, dans une réunion, un ami me donna un gardénia. Aussitôt il répandit un violent parfum de la Loge, devint sous mes yeux couleur d'acajou, et maintenant tout mort qu'il est, il reste saturé de cette odeur. Je me sens en transition et j'attends ce qui arrivera. « Magus » semble actuellement être mon génie tutélaire sous plusieurs rapports ».

Rien d'étonnant à cela, dira-t-on, quand St. Mos. était saturé et presque étouffé par le parfum de la Loge. C'est une odeur très persistante. En 1877, je lui envoyai une mèche des cheveux naturels de H.-P. B., avec une autre de ces cheveux hindous noirs comme le jais dont j'ai parlé plus haut et que l'on coupait sur sa tête quand elle était soumise à l'Avesha. Je coupai cette mèche moi-même pour St. Mos. Il en accuse réception dans une lettre à H.-P. B, datée du 25 mars 1877. Désirant photographier ces différentes espèces

de cheveux pour en faire une gravure dans ce livre, je demandai à C. C. M. de me r envoyer les deux spécimens qui étaient dans la collection de St. M., et ils me sont parvenus tout récemment. On perçoit encore le parfum de la Loge dans la tresse noire au bout de seize ans. Ceux qui lisent les histoires ecclésiastiques se rappelleront que ce phénomène odorant a été souvent observé chez les moines vraiment saints, les religieux et autres reclus du couvent, de la caverne ou du désert. On l'appelait alors l'odeur de sainteté. Appellation erronée, car dans ce cas tous les saints personnages devraient sentir bon et nous ne savons que trop qu'il en va tout autrement ! Parfois une liqueur parfumée coulait de la bouche d'une extatique pendant ses extases — le nectar des dieux de la Grèce. Et on a conservé en bouteille celle de Marie-Ange. Des Mousseaux, le démonophobe, attribue au diable les produits de la chimie psychique. Pauvre fanatique !

CHAPITRE XXI

Le Quartier général de New-York.

L'histoire des commencements de la Société Théosophique est presque finie. Il ne me reste plus guère qu'à compléter la première série de ces souvenirs par quelques croquis de notre vie de relations à New-York, jusqu'à notre embarquement pour les Indes.

De la fin de 1876 à celle de 1878, la Société Théosophique, en tant que telle, resta relativement inactive : ses règlements tombèrent dans l'oubli, ses réunions cessèrent presque tout à fait. On a vu plus haut le compte rendu de ses rares manifestations publiques et il faut chercher les signes de son influence grandissante dans l'accroissement de la correspondance nationale et étrangère des fondateurs, dans leurs articles de controverse dans la presse, dans l'établissement de branches de la Société à Londres et à Corfou et dans l'ouverture de relations sympathiques avec l'Inde et Ceylan.

Les spiritualistes influents qui avaient à l'origine fait partie de la Société s'étaient tous retirés ; nos réu-

nions dans un local loué exprès — Mott Memorial all Madison avenue, New-York — avaient cessé ; les droits d'entrée exigés jusque-là des nouveaux membres étaient abolis et le soutien de la société était entièrement à notre charge personnelle. Cependant l'Idée n'avait jamais été plus forte, ni le mouvement plus vivant que lorsque dépouillé de son existence extérieure son esprit se trouva réduit à nos cerveaux, nos cœurs et nos âmes. Notre vie au quartier général était tout simplement idéale pendant ces dernières années. Unis par notre dévouement à une cause commune, en rapports journaliers avec nos Maîtres, absorbés par des pensées, des rêves et des actes altruistes, nous vivions tous les deux dans cette bruyante métropole aussi ineffleurés par ses rivalités égoïstes et ses ambitions ignobles que si nous nous étions trouvés dans une cabane au bord de la mer ou dans une caverne au fond d'une forêt vierge. Je n'exagère rien en affirmant qu'on n'aurait pas trouvé dans une autre maison de New-York un tel détachement du monde. Nos visiteurs laissaient à la porte leurs distinctions sociales,et riches ou pauvres, chrétiens, juifs ou infidèles, savants ou ignorants tous étaient assurés de trouver le même accueil cordial et la même attention patiente à leurs questions sur des sujets religieux ou autres. H.-P. B. devait à sa naissance aristocratique une parfaite aisance dans la meilleure société et à ses convictions démocratiques la cordialité de son hospitalité envers les plus humbles visiteurs.

Un de nos hôtes les plus versés dans la philosophie grecque était peintre en bâtiments et je me rappelle la joie avec laquelle H.-P. B. et moi nous signâmes sa

requête d'admission en qualité de parrains et nous l'accueillîmes dans la Société.

Sans aucune exception, tous ceux qui publièrent le récit de leurs visites à la « Lamaserie » comme nous appelions en riant notre humble appartement, déclaraient que c'était là une expérience nouvelle en dehors de tout précédent. Presque tous parlent de H.-P. B. dans des termes exagérés d'admiration et d'étonnement. Il n'y avait pas l'ombre d'ascétisme, dans son apparence : elle ne méditait pas dans la solitude, ne pratiquait pas d'austérités dans sa nourriture, ne se refusait pas à recevoir les mondains et les esprits frivoles, et ne choisissait pas son entourage. Sa porte était ouverte à tous, même à ceux dont elle pouvait redouter la plume. On la caricaturait souvent ; mais si les articles étaient spirituels, elle s'en amusait de tout cœur avec moi.

M. Curtis, un des meilleurs reporters de la presse new-yorkaise, était un de nos assidus et il devint par la suite membre de la Société. La Lamaserie lui fournit des volumes de bonne copie tantôt sérieuse, tantôt à la farce, toujours brillante et leste. Il nous fit tomber un soir dans un joli piège en nous menant voir un cirque où deux Égyptiens faisaient des tours qui pouvaient tenir à la sorcellerie, mais qu'en tout cas il désirait nous montrer comme à des juges compétents de l'extraordinaire. Nous l'écoutâmes comme la sirène et l'accompagnâmes. Il ne s'agissait que de tours ordinaires et les Égyptiens étaient de bons Français avec lesquels nous causâmes longuement dans le bureau du directeur pendant les entr'actes. Ils n'avaient même jamais vu un vrai magicien égyptien

comme ceux que M. Laur décrit dans son livre bien connu.

En partant je fis quelques condoléances à Curtis sur l'insuccès de son expérience, mais il éclata de rire en répondant qu'au contraire il tenait maintenant les éléments d'un article sensationnel. Il le fit bien voir. Le *World* du lendemain donnait un récit intitulé les « Théosophes au cirque », dans lequel notre vague conversation avec les deux Français était transformée en entretien mystique appuyé de phénomènes impressionnants, d'apparitions de spectres, d'apports et de disparitions. Le tout faisait honneur à l'imagination du rédacteur sinon à sa véracité. Une autre fois, il nous apporta l'histoire des apparitions nocturnes de l'esprit d'un défunt veilleur de nuit sur les quais de la partie orientale de la cité et nous pria d'aller voir le fantôme. La police était, selon lui, sens dessus dessous et l'inspecteur de ce district avait pris ses mesures pour s'en emparer ce soir-là. Sans plus penser à l'aventure du cirque, ce fut encore accepté. La nuit était maussade quoique étoilée et nous passâmes quatre heures bien emmitouflés à fumer et à blaguer avec une troupe de journalistes envoyés pour prendre des notes. Hélas « Old Shep » ne daigna pas montrer sa vilaine ombre cette nuit-là et nous finîmes par rentrer à la Lamaserie fort vexés de cette soirée perdue. Mais les journaux du lendemain, à notre amer dégoût, nous montrèrent comme une paire de cerveaux fêlés qui s'attendaient à des impossibilités et nous accusèrent presque d'avoir empêché Old Shep de paraître pour faire une niche aux reporters ! Cela fut jusqu'aux journaux illustrés et j'ai encore dans

le Scrap-Book une image qui nous représente avec le groupe attentif et respectueux des reporters sous la rubrique « Membres de la Société Théosophique guettant le fantôme de Old Shep ». Fort heureusement, H.-P. B. et moi nous étions méconnaissables.

Un soir la comtesse Pashkoff raconta en présence de Curtis une aventure qui lui était arrivée dans le Liban avec H.-P. B. Elle parlait français et je traduisais en anglais. Le récit était si fantastique qu'il demanda la permission de le publier, et l'ayant obtenue, nous le trouvâmes dans le journal du lendemain. Comme c'est un exemple de la théorie de l'existence dans l'Akasha des images latentes d'événements terrestres et de la possibilité de les évoquer, je vais en citer une partie, en laissant à la belle narratrice la responsabilité des faits cités :

« La comtesse Pashkoff parle encore et encore et le colonel Olcott traduit pour le reporter... Je voyageais un jour entre Baalbeek et la rivière Orontes quand je vis une caravane dans le désert. C'était Mme Blavatsky. Nous campâmes ensemble. Il y avait un grand monument près du village d'El Marsum entre le Liban et l'Anti-Liban. Ce monument portait des inscriptions que personne n'avait pu lire et comme je savais quelles choses extraordinaires Mme Blavatsky peut obtenir des esprits, je la priai de tâcher de savoir ce que c'était que ce monument. Il fallut attendre la nuit ; elle traça un cercle et nous y fit entrer. On alluma un feu où on jeta beaucoup d'encens. Puis elle récita de nombreux charmes. On remit de l'encens. Alors elle montra du doigt le monument sur lequel on voyait une grande boule de feu blanche.

On voyait aussi beaucoup de petites flammes sur un sycomore qui était à côté. Les chacals aboyaient autour de nous dans l'ombre. On remit de l'encens. Alors Mme Blavatsky commanda à l'esprit de celui à qui le monument avait été élevé d'apparaître. Bientôt un nuage de vapeur s'éleva et voila le faible clair de lune. On remit de l'encens. Le nuage prit la forme vague d'unvieillard barbu et une voix parla de très loin à ce qu'il semblait à travers le nuage. Il dit que le monument avait été l'autel d'un temple disparu depuis longtemps, élevé à un Dieu retourné depuis longtemps dans l'autre monde. « Qui êtes-vous? » demanda Mme Blavatsky. « Je suis Hiéro, un des prêtres du temple », dit la voix. Alors Mme Blavatsky lui ordonna de montrer le temple comme il existait autrefois. Il s'inclina et on eut un instant la vision d'un temple et d'une grande ville qui couvrait la plaine aussi loin que l'œil pouvait s'étendre. Puis cela disparut et l'image s'effaça (1).

Vers la fin de 1875 ou le commencement de 1878, nous reçûmes la visite de l'hon. John. L. O'Sullivan, diplomate américain et spiritualiste ardent qui passait par New-York en allant de Londres à San Francisco. Il fut bien reçu par H.-P. B. et défendit bravement ses convictions contre ses attaques. On fit pour lui quelques phénomènes instructifs qu'il décrivit plus tard dans le *Spiritualist* du 8 février, dans ces termes :

« Elle jouait avec un chapelet oriental dans un bol

(1). *N. Y. World* du 21 avril 1878. L'article est intitulé : Collection d'histoires de revenants.

ou coupe de laque ; les grains étaient à peu près de la grosseur d'une grosse bille et sculptés tout autour. Un monsieur qui était là prit le chapelet dans sa main, admira les grains, et demanda si elle voudrait bien lui en donner un. Elle répondit qu'elle n'avait pas envie de casser le fil. Mais elle le reprit et se remit à jouer avec dans la coupe de laque. J'avais les yeux fixés dessus, en pleine lumière sous une grosse lampe placée au-dessus de la table. Il parut bientôt évident que le nombre des grains augmentait sous ses doigts et que la coupe en était presque pleine. Elle sortit ensuite le chapelet laissant au fond de la coupe beaucoup de grains en lui disant de prendre ce qu'il voudrait. J'ai toujours regretté de n'avoir pas eu la présence d'esprit ou la hardiesse d'en demander pour moi. Je suis sûre qu'elle me les aurait donnés, car elle paraît toute bonne, comme elle est toute science. Je penserais que les grains créés sous nos yeux étaient des apports faits par les esprits à sa demande ou sur son ordre. Je crois (sans en être certain) que Olcott et elle pensent que ces phénomènes mêmes sont produits d'une manière quelconque par un grand frère « Adepte » au Thibet, celui-là même dont j'ai entendu l'épinette dont les sons éteints mais clairs étaient apportés du Thibet sur nos têtes, me dit-on, par le fluide astral (j'ai déjà raconté cela et beaucoup d'amis ont été également favorisés). Mme Blavatsky déclara qu'aussitôt sa mission et ses devoirs actuels terminés (dont le principal est la publication de son livre) elle retournerait à ce pays de prédilection pour ne plus jamais le quitter.

« Autre exemple de fabrication d'objets matériels :

en arrivant un peu plus tard un après-midi dans son petit salon où elle passait à son bureau environ dix-sept heures sur vingt-quatre, je la trouvai avec le colonel Olcott occupé à corriger des épreuves. J'étais dès lors assez intime avec elle et avec Olcott et pour tous deux je conserverai toujours un grand attachement et un profond respect. Il me dit qu'il était arrivé ce jour-là un de ces *petits incidents* comme il les appelle, qui se produisent constamment chez eux. Ils avaient eu beaucoup de visites et on avait causé avec animation des civilisations comparées de l'Orient ancien et de l'Occident moderne.

On en vint à parler des tissus fabriqués ici et là. Mme Blavastky prit avec enthousiasme le parti de l'Orient ; soudain elle porta la main à son cou et sortit de son ample poitrine (de dessous la vieille robe de chambre qui est la seule toilette dans laquelle je l'ai jamais vue) un mouchoir de soie crêpée à bord rayé qui ressemblait beaucoup à ce que nous appelons crêpe de coton, et demanda si les métiers occidentaux produisaient rien de supérieur. Ils m'assurèrent, et j'ai toute raison de les croire sur parole, que jusqu'à ce moment le mouchoir n'était pas là. Il était dans ses plis originaux et la conversation était tout à fait accidentelle. Je l'admirai et je reconnus cette odeur fade et pénétrante qui caractérise les *apports* du Cathay lointain (y compris les perles dont j'ai parlé). Je remarquai aussi sur l'un des bords une signature particulière déjà vue sur d'autres objets et qui, me dit-on, était le nom en caractères plus anciens que le sanscrit du grand Frère Adepte du Thibet dont par parenthèse elle reconnaît la grande supé-

riorité. Plus tard, en nous rendant à table (où une bouteille de vin avait été ajoutée à mon usage au frugal menu : ni l'un ni l'autre n'en boivent jamais) elle dit à Olcott : « Donnez-moi ce mouchoir ». Il le sortit de la feuille de papier à lettres dans laquelle il l'avait soigneusement enveloppé tout neuf et tout frais. Elle le tortilla n'importe comment et s'en fit une cravate. En rentrant dans le salon mieux chauffé, elle l'ôta et le jeta sur une table à côté d'elle. Je lui fis remarquer qu'elle le traitait bien sans cérémonie et lui demandai si elle voulait me le donner. « Ah ! certainement, si cela vous fait plaisir » et elle me le lança. Je le repassai du mieux que je pus entre mes doigts, je le renveloppai dans du papier et je le mis dans la poche de ma jaquette. Au moment de partir elle dit : « Oh ! redonnez-moi donc un moment ce mouchoir ». — Naturellement j'obéis, elle me tourna le dos un instant, puis de face me montra deux mouchoirs, un dans chaque main en disant : « Prenez celui que vous voudrez, j'ai pensé que vous aimeriez peut-être mieux celui-ci que vous avez vu arriver ». Ce que je fis, et après avoir parcouru une quinzaine de milles en chemin de fer ce soir-là, je le donnai à la dame qui avait le plus de droits de recevoir les présents d'une autre dame, laquelle par parenthèse se prétend septuagénaire quoiqu'elle ne paraisse guère plus de quarante ans. Quand je quittai l'Amérique quelques jours après, le mouchoir n'avait pas encore fondu et n'était pas reparti pour le Thibet sur « un courant de fluide astral ». Je dois ajouter que ce second mouchoir était le fac-simile parfait du premier dans tous ses détails y compris le nom en caractères archaïques. Celui-ci

certainement écrit ou peint en noir et non pas imprimé mécaniquement.

Mes souvenirs de l'incident du mouchoir diffèrent un peu du récit de M. O'Sullivan. Le premier fut fait de rien — comme on dit couramment à tort, car rien n'a jamais été ni n'a jamais pu être fait de rien quoique prétendent les Théologiens, — au cours d'une conversation entre H.-P. B. et notre ami M. Herrisse de la Légation haïtienne. Il dit qu'un de ses parents avait rapporté de Chine des mouchoirs de crêpe de soie que les métiers occidentaux n'avaient encore pu imiter. Là-dessus elle montra ce mouchoir en demandant si c'était cela qu'il voulait dire, à quoi il acquiesça. Je m'en emparai et je racontai l'histoire à M. O'Sullivan quand il vint, en le lui montrant. Il demanda aussitôt à H.-P. B. de le lui donner et elle y consentit. Sur quoi je fis remarquer en riant qu'elle n'avait pas le droit de disposer ainsi de mon bien sans mon consentement, mais elle répondit que cela ne faisait rien qu'elle m'en donnerait un autre. En ce moment on annonça le dîner et près de la porte elle pria M. O'Sullivan de lui prêter le mouchoir un moment. Nous étions debout, elle nous tourna le dos un instant puis se retournant montra dans chaque main un mouchoir dont elle donna un à M. O'Sullivan et l'autre à moi. En sortant de dîner elle sentit un courant d'air venant d'une porte entr'ouverte derrière elle et me demanda quelque chose à se mettre au cou. Je lui donnai mon mouchoir magique qu'elle jeta négligemment sur son cou en continuant de parler. Comme les bouts n'étaient pas assez longs pour faire un nœud, je voulus les attacher avec une épingle, mais elle

s'écria : « Que le diable vous emporte vous et vos épingles, tenez, le voilà votre mouchoir ! » Et l'arrachant de son cou, elle me le jeta à la tête. Et aussitôt nous vîmes un autre mouchoir semblable encore autour de son cou. O'Sullivan se précipita en disant : « Celui-là, donnez-moi celui-là, je l'ai vu se former sous mes yeux ». Elle y consentit aimablement, reprit celui qu'elle lui avait donné d'abord et la conversation continua. Le premier, produit en présence de Hereisse, est en ma possession, l'autre entre les mains de ma sœur.

J'ai pensé que cela valait la peine de raconter cette histoire et d'autres qui suivront pour montrer les preuves constantes qu'elle nous donnait de ses pouvoirs miraculeux en ces jours anciens de New-York où il n'y avait point de missionnaires à l'affût pour inventer, acheter, ou peut-être acquérir honnêtement des témoignages de nature à jeter des doutes sur son intégrité. Même s'il ne s'était rien produit depuis, ces premiers phénomènes m'auraient suffisamment assuré qu'elle possédait certains des *Siddhis* et m'aurait empêché de douter de ses enseignements sur les forces psycho-dynamiques qui les produisent. Non pas une fois le temps, mais sans cesse, ses amis et ses visiteurs recevaient ces preuves répétées que l'enfant bien douée de Saratow était devenue la femme mystérieuse de 1875 sans rien perdre des facultés extra-normales de sa jeunesse, mais les avait au contraire infiniment augmentées et développées. Ces incidents donnaient à son salon un charme d'attraction qu'aucun autre ne possédait à New-York. C'était sa personnalité et non la Société Théosophique qui était l'aimant et elle

jouissait délicieusement de l'excitation de son entourage. Celui-ci était si bizarre, un tel mélange de musique, de métaphysique, d'orientalisme et de commérages, que je ne peux mieux faire que de le comparer à *Isis dévoilée* : y eut-il jamais livre plus salade que celui-là ?

CHAPITRE XXII

Description de divers Phénomènes.

Quoique une triste expérience nous ait appris que les phénomènes psychiques sont une base trop faible pour servir de fondations à un grand mouvement spiritualiste, ils ne laissent pas que d'avoir une certaine valeur quand ils se produisent à leur place sous une stricte surveillance. Or cette place se trouve dans les limites du troisième objet de la Société. Leur importance est considérable si on les envisage comme preuve élémentaire du pouvoir d'une volonté humaine disciplinée sur les forces brutes de la nature : à ce point de vue, ils touchent au problème des intelligences cachées derrière les phénomènes médiumistiques. Je considère que les premiers phénomènes de H.-P. B. ont porté un grand coup à la théorie jusque-là généralement acceptée que les messages reçus par l'intermédiaire des médiums devaient nécessairement provenir des morts : car ils se produisaient en l'absence de conditions présumées nécessaires, parfois même à ce qu'il semblait au défi de ces conditions. On en retrouve les traces dans des coupures de journaux

contemporains et dans la mémoire de témoins qui n'ont pas publié leurs souvenirs, mais qui vivant encore sont en mesure de corroborer ou de rectifier ma description des phénomènes qu'ils ont vus comme moi.

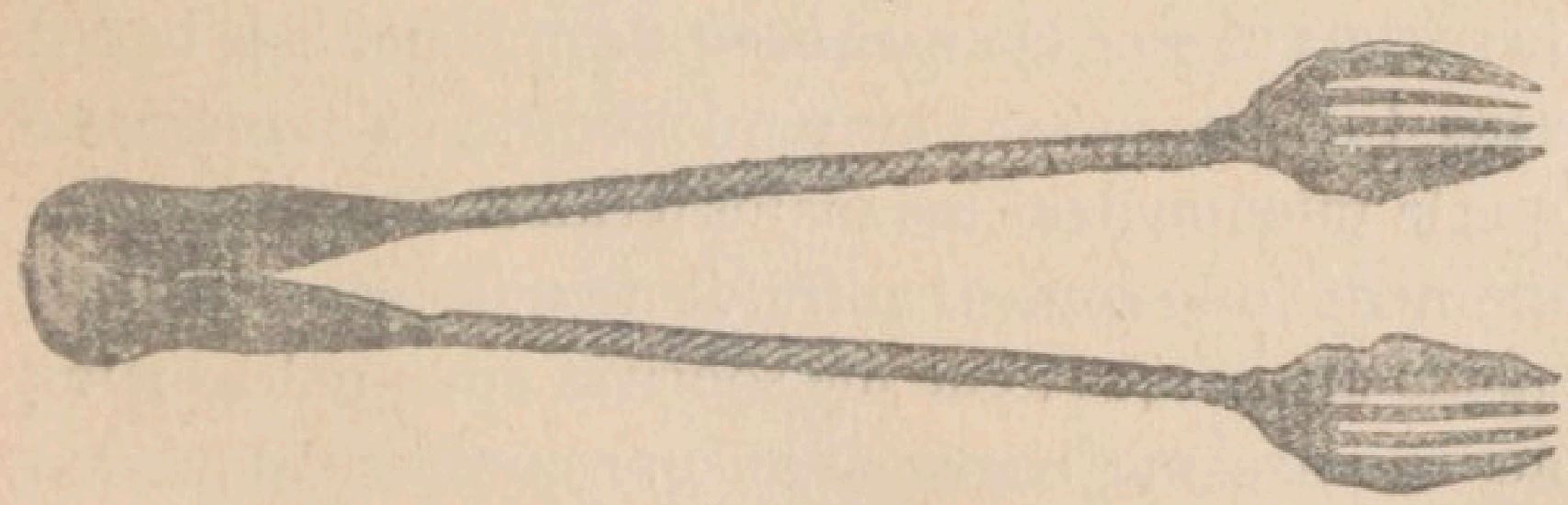
Très suggestifs par eux-mêmes, les miracles de H.-P. B. n'étaient pas généralement amenés par la conversation : seule avec moi elle produisait parfois quelque phénomène pour expliquer une doctrine particulière ou en réponse à une question se posant dans ma pensée quant à la nature de la force en jeu dans une opération donnée. Mais d'ordinaire, ils se manifestaient soudain et indépendamment de toute suggestion préalable d'une personne présente. Voici quelques exemples pour me faire mieux comprendre.

Un spiritualiste anglais vint nous voir un jour avec son fils, un petit bonhomme de 10 à 12 ans et un ami. L'enfant s'amusa d'abord à tourner autour de la chambre, fourrageant dans nos livres, examinant nos bibelots, etc. Bientôt il eut envie de s'en aller et commença à tourmenter son père interrompant une conversation des plus intéressantes avec H.-P. B.

Le père renonçant à le faire tenir tranquille se résignait à prendre congé quand H.-P. B. : dit « Oh ! ce n'est rien ; il lui faut quelque chose pour s'amuser, voyons si je pourrai trouver un jouet ». Sur quoi elle se leva, passa la main derrière la porte juste dans son dos et en tira un *gros mouton à roulettes* qui, je le sais de façon positive, n'y était pas l'instant d'avant !

Un soir, la veille de Noël, ma sœur descendit de son appartement situé à l'étage au-dessus de la Lamaserie pour nous prier de monter voir l'arbre de Noël

qu'elle avait préparé pour ses enfants, qui étaient déjà couchés. Après avoir examiné tous les cadeaux, H.-P. B. exprima le regret de n'avoir pas eu d'argent pour acheter elle aussi quelque chose pour l'arbre. Elle demanda à ma sœur qu'est-ce qui ferait plaisir à un des garçons, son favori, et ayant appris que ce serait un sifflet aigu, elle dit : « Eh bien ! attendez ». Tirant de sa poche son trousseau de clefs, elle en serra trois ensemble dans une main, et un moment après nous montra un gros sifflet d'acier suspendu sur l'anneau à leur place. Pour le fabriquer elle avait employé le métal des trois clefs qu'elle dut faire refaire le lendemain par un serrurier. Autre chose : Pendant un an ou deux nous nous servîmes à la Lamaserie de mon argenterie de famille, mais un beau jour il fallut s'en séparer et H.-P. B. m'aidait à l'emballer. Ce même jour, après dîner, au café, je remarquai qu'il n'y avait pas de pince à sucre et en lui passant le sucrier j'y mis une petite cuiller. Elle me demanda où était notre pince à sucre et quand je lui eus expliqué que nous l'avions emballée avec le reste de l'argenterie, elle répondit : « Il nous en faudra pourtant une autre, n'est-ce pas ? » Et allongeant la main à côté de sa chaise, elle ramassa une pince étonnante comme



on n'en trouve pas chez les orfèvres. Elle avait les branches bien plus longues que d'habitude et les deux

griffes ressemblaient à une fourchette à pickles. A l'intérieur d'une des branches se trouvait le cryptogramme du Mahâtma M. Cette curiosité est toujours chez moi à Adyar. Ceci peut servir d'exemple d'application d'une loi importante. Pour créer quelque chose d'objectif au moyen de la matière diffuse dans l'espace, il faut avoir parfaitement distinct à l'esprit tous les détails de forme, de modèle, de couleur, de matière, de poids et autres caractères particuliers. Ensuite il faut se servir de la volonté développée, de sa connaissance des lois de la matière et de ses procédés de conglomération, et forcer les esprits élémentaux à fabriquer ce que l'on désire. Si l'opérateur commet une erreur quelque part, le résultat est imparfait. Il est évident que dans le cas qui nous occupe, H.-P. B. avait confondu dans sa mémoire les formes des pinces à sucre et des fourchettes à pickles et les avait combinées ensemble dans cet objet hybride et incongru. Cela prouve naturellement encore davantage la réalité du phénomène, car une pince à sucre parfaite peut s'acheter dans n'importe quel magasin.

Un soir, notre bureau étant plein de visiteurs, elle était assise à un bout de la pièce et moi à l'autre quand elle me fit signe de lui passer une grande intaille que je portais ce soir-là en anneau de cravate. Elle la prit sans dire mot et sans attirer l'attention de personne que la mienne dans ses mains fermées et les frotta un moment l'une contre l'autre. J'entendis bientôt un cliquetis métallique ; elle me sourit et ouvrant les mains me montra ma bague avec une autre aussi grande mais de dessin différent, et la pierre un jaspe sanguin tandis que la mienne était une cornaline rouge.

Elle porta cette bague jusqu'à sa mort, elle est maintenant au doigt de Mrs Besant et bien connue de milliers de personnes. La pierre se brisa pendant notre voyage aux Indes et, si je ne me trompe, fut remplacée à Bombay. Cette fois encore le phénomène ne fut pas amené par la conversation : tout au contraire, il ne fut d'abord connu que de moi.

Encore une. J'étais obligé d'aller à Albany comme conseil spécial de la Mutual Life de New-York, pour prendre part à la discussion d'un projet de loi en comité par la Législature et m'opposer à son adoption. H.-P. B. trouva bon de profiter de mon escorte pour aller faire à Albany une visite promise depuis longtemps au docteur et à Mme Ditson. Elle n'entendait rien aux choses pratiques et s'en remettait volontiers aux bons offices de ses amis pour faire et défaire ses malles par exemple. Son ancienne amie, le docteur L. Marquette, lui fit son sac qui resta ouvert dans sa chambre jusqu'au moment où la voiture qui devait nous conduire à la gare arriva. Le sac était fort plein et je fus obligé de réarrimer quelques-uns des objets du dessus et de forcer un peu pour le fermer à clef. Je le portai moi-même dans la voiture, de la voiture au train, et le train partit. On verra bientôt pourquoi ce luxe de détails. A mi-chemin d'Albany, une bouteille de médicament pour la toux cassa dans la poche de H.-P. B., le contenu fort poisseux mit en triste état son tabac et son papier à cigarettes, son mouchoir et tout ce qu'elle avait dans sa poche.

Il fallut rouvrir le sac et en sortir des tas de choses pour trouver d'autre tabac, d'autre papier, etc. C'est moi qui m'en chargeai ; je refis et refermai le sac que

je portai encore à la voiture en arrivant à Albany et en haut de l'escalier chez le docteur Ditson où je le déposai sur le palier à la porte du salon. La maîtresse de la maison commença aussitôt une conversation animée avec H.-P. B. qu'elle voyait alors pour la première fois. La petite fille de M. Ditson était dans la pièce et s'empressait autour de H.-P. B. grimpant sur ses genoux et lui caressant la main. Ma mystérieuse amie n'appréciait guère ce genre d'interruptions et elle finit par dire : « Allons, ma petite, tenez vous tranquille un moment et je vous donnerai quelque chose de joli ». « Quoi donc, Madame. Donnez-le moi tout de suite, je vous en prie. » Moi qui croyais que le cadeau promis était encore dans quelque magasin de jouets d'Albany où on me prierait bientôt de l'aller chercher, je soufflai malicieusement à l'enfant de demander à Madame où elle cachait son cadeau. H.-P. B. répondit : « Ne vous tourmentez pas, mon enfant, il est dans mon sac. » Cela me suffit, je demandai les clefs, je sortis, j'ouvris le sac — et j'y trouvai bien emballé au milieu des vêtements, bien en vue, sitôt le sac ouvert, un harmonica d'environ quinze pouces par quatre, avec son marteau de liège à côté. Or H.-P. B. n'avait pas fait son sac elle-même à New-York et n'y avait pas touché un instant. Je l'avais fermé à clef avant de partir, ouvert, défait, refait, refermé en route et H.-P. B. n'avait pas d'autres bagages. D'où pouvait venir l'harmonica et comment diable avait-il jamais pu être inséré dans un sac plein à éclater ? je n'en sais rien. Peut-être qu'un membre de S. P. R. aimerait suggérer que le mécanicien du train payé et rendu invisible par H.-P. B. avait

ouvert le sac par terre à mes pieds et avait fait de la place pour le jouet musical en jetant quelque vêtement de H.-P. B. par la fenêtre ! Mais, peut-être était-ce un vrai phénomène et n'était-elle pas après tout une farceuse ! Si le docteur Marquette vit encore, il peut témoigner qu'il nous a mis dans le train avec mes bagages ; et si le docteur Ditson est vivant, il peut affirmer qu'il nous a conduits avec le fameux sac de la gare chez lui. Moi, mon devoir, c'est de raconter l'histoire aussi exactement que possible et de montrer par cet exemple que ma chère vieille collègue faisait parfois un miracle pour le simple plaisir d'un enfant qui n'avait aucune idée de l'importance de l'événement.

Dans l'*Histoire des Sorcelleries de Salem* de mon ami le docteur Upham, il raconte que l'une des infortunées victimes de la terrible et fanatique persécution de 1695 se vit imputer à preuve de son contrat avec Satan d'être arrivée à une certaine réunion sans une tache malgré la pluie et la boue. Le savant auteur verrait plutôt là une preuve que c'était une femme d'ordre qui savait marcher et relever ses jupes par la crotte ! D'un bout à l'autre de son livre il refuse de voir une intervention spirituelle dans les phénomènes d'obsession, sans réussir, il faut le dire, à nous persuader. Une fois à Boston, un jour de grande pluie et fort crotté, H.-P. B. marcha dans la rue sans rapporter une goutte de pluie ou une tache de boue. Et une autre fois je me rappelle qu'après avoir causé sur le balcon de son salon, Irving place à New-York, et être rentrés chassés par une grosse pluie qui dura une grande partie de la nuit, j'oubliai dehors une belle

chaise couverte en brocart ou en velours. Le lendemain matin, en venant voir H.-P. B. comme d'habitude avant d'aller à mon bureau, je me rappelai la chaise et j'allai la chercher pensant la trouver trempée et gâtée par la pluie. Elle était au contraire absolument sèche, je ne saurais expliquer comment.

Le lecteur se rappellera l'histoire du mouchoir de crêpe de M. O'Sullivan dans le chapitre précédent. J'ai vu faire un soir à H.-P. B. quelque chose de remarquable pour Wong Chin Fu, conférencier chinois devenu célèbre depuis aux États-Unis. Nous causions tous les trois des peintures de son pays qui manquent de perspective, il disait combien admirables les figures de leurs artistes, combien riche leur coloris et pur leur dessin. H.-P. B. en convint et comme par hasard ouvrit le tiroir où elle renfermait son papier à lettres et en sortit une fine peinture représentant une Chinoise en costume de cour. J'étais aussi sûr que possible qu'elle n'y était pas avant, mais comme Wong Chin Fu ne prenait pas un intérêt spécial à la science occulte qui avait pour nous tant de charmes, je ne dis rien. Notre visiteur prit l'image dans sa main, la trouva belle mais dit : « Ceci n'est pas Chinois, Madame, il n'y a pas de caractères chinois au coin, c'est probablement japonais. » H.-P. B. me regarda d'un air d'entente, remis l'image dans le tiroir, le ferma un moment et le rouvrant en tira une seconde peinture de la Chinoise vêtue d'autres couleurs et la passa à Wong Chin Fu. Cette fois il en reconnut l'authenticité, car il y avait des caractères chinois dans le coin du bas à gauche qu'il lut aussitôt.

Voici une circonstance où j'obtins phénoménalement certains renseignements sur trois membres de ma famille :

J'étais seul dans la maison avec H.-P. B. causant de ces trois personnes, quand on entendit du bruit dans la pièce voisine ; je m'y précipitai pour voir ce qu'il y avait et je trouvai la photographie de l'une d'elles qui était sur la cheminée retournée contre le mur, une grande aquarelle de l'autre arrachée de son clou gisait sur le parquet son verre brisé et le portrait de la troisième n'avait pas bougé sur la cheminée. C'était la réponse à mes questions. Une version fantastique et inexacte de cette histoire ayant été mise en circulation, je rétablis les faits comme ils se sont passés. Il n'y avait personne que nous dans l'appartement à ce moment-là et j'étais seul intéressé à obtenir une réponse,

Quelle étrange femme c'était et quelle variété dans ses phénomènes ! Nous l'avons vue multiplier des étoffes, voyons la maintenant dédoubler des lettres. Je reçus un jour une lettre d'une certaine personne très coupable envers moi et je la lisais tout haut à H.-P. B. qui s'écria : « Il faut garder une copie de cela » et prenant la feuille de papier de ma main, elle la tint délicatement par un coin et la dédoubla purement et simplement sous mes yeux : on aurait dit qu'elle pelait le papier. Autre exemple peut-être plus intéressant encore : A la date du 22 septembre 1887 : Stainton Moses lui écrivit une lettre de cinq pages pleine de controverse, tout au moins de critiques. Le papier était carré de grand format et portait en relief : « University College London » et dans l'angle gauche supé-

rieur son monogramme, un W et une M entrelacés traversés par le nom Stainton en petites majuscules. Elle dit qu'il nous fallait aussi une copie de cela et je pris dans le pupitre cinq demi-feuilles de papier à lettres pour l'étranger du même format et les lui tendis. Elle les plaça contre les cinq feuilles de la lettre et mit le tout dans un tiroir du pupitre juste en face de moi. Après avoir continué quelque temps à causer, elle dit qu'elle pensait que la copie était faite et que je devrais m'en assurer. J'ouvris le tiroir, je pris les papiers et je trouvai que chacune de mes cinq feuilles avait reçu comme l'impression de la feuille correspondante. L'original et la copie se ressemblaient tellement que je les pris pour identiques — comme j'avais déjà fait du portrait du chevalier Louis. Je l'avais cru pendant seize ans, mais depuis que j'ai recherché ces documents pour écrire ce chapitre, je vois qu'il n'en est rien. Les écritures sont presque identiques mais pas tout à fait, cela semble plutôt deux originaux de la même main. Si H.-P. B. avait eu le temps de me ménager cette surprise, il suffirait de l'accuser de les avoir écrits, mais elle ne l'avait pas eu. Le tout arriva comme j'ai dit et je donne le cas comme un témoignage indubitable de ses pouvoirs. J'ai essayé de placer une page sur l'autre pour voir comment les textes se correspondent : ils ne correspondent pas et cela démontre en tout cas que le transfert ne s'est pas produit par absorption de l'encre ; de plus, les encres sont différentes et celle d'Oxon n'est pas de l'encre à copier. Le phénomène n'a pas demandé en tout plus de cinq ou dix minutes et les papiers sont restés tout le temps dans le tiroir en

poitrine, de sorte qu'il était impossible de les et de leur substituer des feuilles préparées d'avance. Que cela soit passé à son crédit et mis en regard des accusations haineuses de ses ennemis.

M. Sinnett raconte dans ses *Incidents de la vie de Mme Blavatsky*, une histoire qu'il tenait de M. Judge au sujet de certaines couleurs d'aquarelle produites par elle pour lui. J'étais présent et je joins mon témoignage personnel au sien. Cela arriva un jour à la Lamaserie. Judge dessinait pour elle — je crois — un dieu égyptien formant l'homme sur un tour de potier ; mais faute de couleurs ne pouvait le finir. H.-P. B. lui demanda de quelles couleurs il avait besoin, puis s'approchant du petit piano, juste derrière la chaise de Judge, et se tenant en face du coin formé par l'extrémité du piano et le mur, releva sa robe comme pour recevoir quelque chose. Ensuite elle secoua sa jupe sur la table et il en tomba devant Judge treize tubes de couleurs sèches de Windsor et Newton parmi lesquelles celles qu'il avait demandées. Peu après, il dit qu'il aurait besoin d'or et elle lui ordonna de prendre une soucoupe dans la salle à manger, ce qu'il fit. Elle lui demanda ensuite la clef de la porte qui était en cuivre et tenant les deux objets sous la table elle frotta vivement la clef sur le fond de la soucoupe. Au bout d'un instant elle ramena la soucoupe dont le fond était couvert d'or de la meilleure qualité. Quand je lui demandai à quoi la clef avait servi dans l'expérience, elle répondit que l'âme du métal était un noyau nécessaire pour grouper autour les atomes d'autre métal empruntés à l'akasha. C'est aussi pourquoi elle avait emprunté ma bague

cachet pour s'en fabriquer une autre comme je l'ai raconté. N'y a-t-il pas là quelque chose de suggestif sur la matière première des alchimistes quand ils accomplissent ce qu'on appelle la transmutation des métaux ? On prétend que cet art est encore pratiqué par certains fakirs et sannyasis de l'Inde moderne. Et de plus, les découvertes du professeur Crookes (1) sur la genèse des éléments ne nous amènent-elles pas à un point où si la science ne veut reculer elle devra arriver à l'hypothèse aryenne de Purusha et Prakriti?

Et cette dernière théorie ne nous montre-t-elle pas la possibilité de redistribuer les éléments d'un métal dans des combinaisons nouvelles d'où résulterait le développement d'un autre métal sous l'influence irrésistible du pouvoir de la volonté ? Pour faire l'opération par les méthodes physiques, il faut, dit le professeur Crookes, faire remonter les éléments d'un métal donné à ce point reculé de leur genèse où ils pourraient être aiguillés sur la ligne de développement qui amènerait l'agrégation des éléments de l'autre métal désiré. La science n'y est pas encore parvenue, même en usant des ressources énormes de l'électricité. Mais ce qui est une difficulté insurmontable pour le chimiste et l'électricien qui dépendent entièrement des forces brutes, peut être très facile pour l'adepte dont l'agent actif est le pouvoir de l'esprit qu'il sait manier, en réalité, le pouvoir qui construit le cosmos.

Entre le point atteint par Crookes le 15 janvier 1891,

(1) A savoir que l'atome n'est pas une unité, mais un composé de la matière mondiale de l'espace, formé par l'action de l'électricité.

au soir, quand il prononça son discours d'ouverture comme président de l' « Institution of Electrical Engineers » et l'accompagna des brillantes expériences qui prouvaient la justesse de son hypothèse immortelle, et celui qu'occupait la science européenne un quart de siècle auparavant, il y a une distance infiniment plus grande qu'entre ce point et la Gupta Vidyâ de nos ancêtres aryens. L'héroïque Crookes, tout en apercevant les obstacles futurs et en reconnaissant « qu'il reste encore formidablement à faire » ne se montre pas le moins du monde découragé. « Quant à moi, dit-il (1), j'ai la ferme conviction que d'inlassables recherches trouveront leur récompense dans une pénétration des mystères naturels telle qu'on peut à peine la concevoir. Les difficultés, a dit un vieil homme d'État pénétrant, sont *faites pour être vaincues* et, selon moi, la science devrait mépriser la notion de finalité. »

En être là, c'est voir l'aurore d'un plus beau jour où les hommes de science verront que leur méthode inductive multiplie au centuple les difficultés « des mystères naturels ». Que la clef de ces mystères, c'est la science de l'esprit. Et que le chemin de cette science passe non pas par le fourneau du laboratoire, mais à travers le feu plus dévorant qui se nourrit d'égoïsme, s'entretient par les passions, soufflé par le vent des désirs.

Quand on reconnaîtra de nouveau l'esprit comme facteur suprême dans la genèse des éléments et l'élaboration du cosmos, les phénomènes psychiques de

(1) Voir *Journ. Inst. Elec. Engineers*, n° vol. XX, p. 49.

notre regrettée H.-P. B. prendront une importance transcendante en tant que faits scientifiques élémentaires et cesseront d'être considérés par les uns comme des tours de passe-passe, et par les autres comme des miracles à l'usage des gobe-mouches.

CHAPITRE XXIII

Précipitations d'images.

Lecteurs de *Modern Egyptians*, de Lane, vous rappelez-vous l'histoire du jeune homme, qui, étant allé voir un sheikh thaumaturge, obtint une preuve merveilleuse de ses pouvoirs occultes? Son père étant alors malade dans un endroit éloigné, le fils demanda à avoir de ses nouvelles. Le sheikh y consentit et lui dit d'écrire à son père pour lui demander comment il allait ; cela fait, le sheikh plaça la lettre sous le coussin sur lequel il s'appuyait. Au bout d'un moment le sheikh tira du même endroit une lettre en réponse aux questions du jeune homme. Elle était de l'écriture du père et si je ne me trompe — car je cite de mémoire — scellée de son sceau. Sur sa demande, le café fut servi dans les propres tasses (fingan) de son père qu'il avait tout lieu de croire dans la maison paternelle dans un village éloigné. H.-P. B. me montra, un soir, sans mise en scène et sans histoires, quelque chose du même genre que le premier de ces faits. Je désirais avoir l'opinion d'un certain adepte sur un certain sujet. Elle me pria d'écrire mes questions, de

les mettre dans une enveloppe cachetée et de placer l'enveloppe dans un endroit où je pourrais la surveiller. Ceci valait mieux encore que l'épisode du sheikh égyptien qui avait caché la lettre sous son oreiller. Comme j'étais alors assis devant le foyer je mis ma lettre sur la cheminée, derrière la pendule, laissant dépasser en vue le bord de l'enveloppe. Nous continuâmes à causer, ma collègue et moi, pendant environ une heure, puis elle dit que la réponse était arrivée. Je pris mon enveloppe dont le cachet était intact, dedans était ma lettre et dans ma lettre la réponse de l'adepte de son écriture ordinaire, écrite sur une feuille d'un papier vert spécial qui — j'ai toutes raisons de le croire — n'existait pas dans la maison. Nous étions à New-York, l'adepte en Asie. Je prétends que ce phénomène ne peut être taxé de fraude et que sa valeur est par conséquent considérable. Il n'y a qu'une explication possible — bien boîteuse à vrai dire — en dehors de ce que je considère comme la véritable théorie. En supposant H.-P. B. douée d'un pouvoir hypnotique extraordinaire, elle aurait pu paralyser instantanément toutes mes facultés de façon à m'empêcher de la voir se lever, prendre ma lettre derrière la pendule, ouvrir l'enveloppe à la vapeur, lire ma lettre, y répondre d'une écriture contrefaite, remettre le tout dans l'enveloppe, la recacheter, la remettre sur la cheminée et me rendre l'usage de mes sens sans que ma mémoire gardât la trace de l'expérience ! Mais j'avais et j'ai encore un souvenir très net d'avoir causé pendant une heure, de l'avoir vue errer çà et là, faire et fumer un grand nombre de cigarettes pendant que je bourrais, fumais

et rebourrais ma pipe. Enfin d'avoir été dans l'état de toute personne éveillée guettant un phénomène psychique en cours d'accomplissement. Si l'on accorde quelque valeur à une quarantaine d'années de familiarité avec tous les phénomènes d'hypnotisme et de magnétisme et leurs lois, je peux positivement déclarer que j'étais en pleine conscience éveillée et que j'ai décrit exactement les faits. Peut-être que deux fois quarante ans d'expérience sur le plan physique de Mâya ne rendraient pas capable de concevoir toutes les possibilités de la science hypnotique orientale. Peut-être ne suis-je pas plus capable que le premier ignorant venu de savoir ce qui s'est réellement passé entre le moment où j'ai écrit ma lettre et celui où j'ai reçu la réponse. C'est bien possible. Mais dans ce cas quelle valeur infinitésimale attribuer aux sévères accusations des critiques hostiles de H.-P. B. qui l'ont traitée de prestidigitatrice sans scrupule, sans posséder même le quart de mes connaissances des lois qui régissent les phénomènes psychiques! Dans le *Spiritualist* de Londres, du 28 janvier 1876, j'ai raconté cet incident en même temps que d'autres du même genre et le lecteur est prié de se reporter à cette lettre pour les détails.

Je ne sache pas qu'il y ait une classe de phénomènes que l'on puisse qualifier de hirsutes ; mais s'il y en a, l'incident suivant peut y être classé, ainsi que le soudain allongement des cheveux de H.-P. B. que j'ai raconté dans un des premiers chapitres. Après m'être rasé le menton pendant bien des années, je laissai croître ma barbe, sur le conseil de mon médecin, pour éviter de fréquents maux de gorge, et au temps dont

je parle, elle avait environ quatre pouces de long. Un matin, en faisant ma toilette après mon bain, je découvris un paquet de longs poils sous mon menton tout contre la gorge. Ne sachant pas qu'en penser, je démêlai très soigneusement cet embrouillage, ce qui me prit bien une heure de patience, et je découvris, à ma grande surprise, que j'avais une mèche de barbe de quatorze pouces qui me descendait jusqu'au creux de l'estomac ! Rien dans mes souvenirs ni dans mes lectures ne m'aidait à comprendre le comment et le pourquoi, mais le phénomène était là, palpable et permanent. Quand je montrai la mèche à H.-P. B., elle me dit que c'était l'œuvre de notre gourou pendant mon sommeil ; et elle me conseilla de la garder pour m'en servir comme d'un réservoir de sa bienfaisante aura. Je la montrai à beaucoup d'amis qui ne trouvèrent pas de meilleure explication à fournir mais qui tous s'accordèrent à me dire de ne pas la couper. De sorte que je la fourrais dans mon col pour la cacher, et cela dura des années jusqu'à ce que le reste de la barbe eût cru d'autant. Cela explique pourquoi on m'appelait si souvent « Barbe de Rishi » et pourquoi je n'ai jamais cédé à ma constante tentation de couper cet ornement naturel pour le réduire à des proportions plus portatives et moins impressionnantes. Quelque nom qu'on donne à ce phénomène, ce ne fut pas une mâya, mais quelque chose de tout à fait réel et tangible.

Comme le démontre ce qui précède, H.-P. B. était particulièrement forte pour les « précipitations ». C'était aussi le cas de M. A. Oxon. Un soir, en 1875, chez le Président de la section de photographie de

l'Institut Américain, M. H.-J. Newton, je vis un médium privé, nommé Cozine, produire des phénomènes d'écriture sur l'ardoise bien plus remarquables que ceux du docteur Slade. Les communications se produisaient en bleu et en rouge très vifs, on ne se servait d'aucun crayon pour l'expérience et je tenais moi-même un bout de l'ardoise. Quand je racontai cela à H.-P. B., elle dit : « Il me semble que je pourrais en faire autant, en tout cas je veux essayer. » Je sortis, j'achetai une ardoise et je la rapportai. Elle la prit, sans crayon, dans un petit cabinet noir et se jeta sur le sofa. Moi je sortis du cabinet, je fermai la porte et j'attendis dehors. Au bout de très peu d'instants elle reparut, toute en sueur, l'air très fatiguée et l'ardoise à la main. « Cristi, j'ai eu du mal, mais c'est fait, regardez », s'écria-t-elle ! L'ardoise était écrite aux crayons rouge et bleu d'autres mains que la sienne. M. A. Oxon m'a écrit le récit d'une expérience semblable qu'il fit, mais dans son cas il n'était que le médium passif d'Imperator, ce qui est une toute autre affaire. Sur sa demande Imperator écrivit des messages dans le portefeuille qui était dans sa poche en encres de différentes couleurs. Imperator demeure l'inconnu de la vie psychique d'Oxon : peut-être était-ce le corps éthéré de mon ami qui précipita ces textes colorés pour apaiser le criant scepticisme de sa conscience physique et dans ce cas son phénomène aurait une certaine parenté avec celui de H.-P. B.

J'ai parlé ailleurs d'une image précipitée sur satin par H.-P. B. pour me montrer à quel degré Oxon en était arrivé dans son effort pour atteindre le pouvoir de projeter son double en concentrant la volonté. Je

vais le raconter en détail. Un soir d'automne en 1876, nous travaillions comme d'ordinaire à *Isis* chacun d'un côté de la table et nous nous mîmes à discuter les principes qui régissent la projection volontaire du double. Faute d'avoir étudié ces sujets dès sa jeunesse, elle n'entendait rien aux explications scientifiques et j'avais peine à saisir sa pensée. Son tempérament bouillonnant ne manquait pas de me traiter d'idiot en pareil cas et ce jour-là elle ne me ménageait pas son opinion à l'endroit de ma compréhension difficile. Elle finit par où elle aurait dû commencer en offrant de démontrer par une figure où en était l'évolution d'Oxon et en se mettant aussitôt à l'ouvrage. Elle se leva, ouvrit un tiroir d'où elle sortit un petit rouleau de satin blanc, ce qui restait, je crois, d'une pièce qu'on lui avait donnée à Philadelphie, et l'étendant devant moi sur la table, elle coupa un morceau de la dimension voulue, après quoi elle remit le rouleau en place et s'assit. Elle mit le morceau de satin à l'envers sur la table, le couvrit presque entièrement avec une feuille propre de papier buvard et appuya ses coudes dessus pendant qu'elle se roulait une cigarette. Ensuite elle me pria d'aller chercher un verre d'eau. Je dis oui, mais je commençai par lui poser une question qui appela une réponse et prit du temps. En attendant, je ne quittais pas de l'œil le bord du satin qui dépassait et j'étais fort résolu à ne pas le perdre de vue. Voyant que je ne bougeais pas, elle me demanda si je ne voulais pas lui chercher ce verre d'eau. Je dis : « Oh bien sûr ! — Eh bien alors, qu'est-ce que vous attendez? — J'attends seulement pour voir ce que vous allez faire de

ce satin. » Elle me jeta un coup d'œil furieux, voyant que je ne voulais pas la laisser seule avec ce satin, et frappant du poing le papier buvard, elle s'écria : « Je le veux maintenant, à l'instant même! » Et relevant le papier, elle retourna le satin et me le lança. Imaginez ma surprise si vous pouvez : sur le côté satiné je vis une image en couleurs du caractère le plus extraordinaire (1). C'était un excellent portrait de la tête de Stainton Moses tel qu'il était alors, presque une reproduction d'une de ses photographies accrochée au mur au-dessus de la cheminée. Du sommet de la tête sortaient comme des dards de flamme dorée ; à la place du cœur et du plexus solaire, on voyait des foyers rouge et or, comme sortant de petits cratères. La tête et la place du thorax étaient enveloppés de nuages d'aura d'un bleu pur parsemés de points d'or. Et le bas de l'image, où le reste du corps aurait dû se trouver, était couvert de nuages semblables, mais d'une vapeur rougeâtre et grisâtre, c'est-à-dire d'une aura moins bonne que celle de la partie supérieure.

Je ne savais encore rien alors des six *chakra*, ou centres d'évolution psychique du corps humain dont il est parlé dans les yoga shastra et que connaissent bien tous ceux qui ont étudié Patanjali. Je ne comprenais donc pas la signification des deux vortex flamboyants au-dessus des régions cardiaques et ombilicales. Mais tout ce que j'ai appris depuis augmente beaucoup pour moi la valeur de cette image qui

(1) Les procédés de photogravure n'étant pas encore capables de reproduire les couleurs, la gravure ne donne qu'une bien faible idée de l'image sur satin.

prouve que l'occultiste pratique qui la produisit savait évidemment que pour séparer l'astral du corps physique la volonté doit être concentrée successivement sur chaque centre nerveux et que la séparation doit être complète sur un point avant de s'opérer sur le suivant. Je considère que cette image démontre que le développement de Stainton Moses était plutôt intellectuel que spirituel, puisque sa tête était déjà complètement formée et prête pour la projection, tandis que le reste de son corps astral était encore dans un état d'agitation nébuleuse et n'avait pas encore acquis la *rûpa* ou forme. Les nuages bleus représentaient une qualité pure, mais non la plus lumineuse, de l'aura humaine — que l'on appelle brillante ou radiante, un nimbe argenté. Les points dorés que l'on voit flotter dans le bleu, ce sont les étincelles de l'Esprit, cette « étincelle argentée du cerveau » que Bulwer décrit si bien dans son *Étrange Histoire*, tandis que les vapeurs grisâtres et rougeâtres des portions inférieures sont les auras de nos qualités animales et corporelles. Le gris devient de plus en plus foncé à mesure que l'animalité l'emporte chez un homme sur les qualités intellectuelles, morales et spirituelles, de sorte que les clairvoyants disent que les tout à fait dépravés sont noirs comme l'encre. On décrit l'aura des adeptes comme une fusion d'argent et d'or, comme quelques-uns de mes lecteurs le savent sûrement par expérience, et comme les poètes et les peintres de tous les temps ont toujours représenté leur idéal spirituel le plus élevé. Cette *Téjas*, ou lumière de l'âme, luit sur le visage des mystiques d'un éclat qu'on ne saurait oublier ni

confondre quand on l'a vu une fois. C'est le « visage brillant » des anges de la Bible, la « gloire du Seigneur », la lumière qui rayonnait du visage de Moïse descendant de la montagne avec un tel éclat que les hommes ne pouvaient le regarder en face, un rayonnement qui transforme les vêtements même en « vêtements brillants ». Les Hébreux appellent cela shekinah, et j'ai entendu un jour cette expression dans la bouche de juifs de Bagdad appliquée à l'aspect du visage d'un visiteur d'une grande spiritualité. De même, diverses autres nations se servent dans le même sens du mot *rayonnant*; les purs esprits et les hommes purs rayonnent la lumière blanche et les vicieux et les méchants sont voilés d'obscurité.

Un autre portrait précipité par H.-P. B. ne montre pas d'aura : je veux parler de celui d'un Yogi indien décrit par M. Sinnett dans le *Monde Occulte* et dans les *Incidents de la Vie de Mme Blavatsky*. Les documents qui le concernent furent publiés d'abord dans le *Spiritualist* peu de temps après l'événement. Voici comment les choses se passèrent. Un jour, en rentrant à la Lamaserie, je passai par le Lotos-Club pour y prendre du papier à lettre du club et des enveloppes pour m'en servir chez moi à l'occasion. Il était tard quand j'arrivai à la maison et H.-P. B. était déjà à table avec M. Judge et le docteur Marquette. Je mis le paquet de papier sur mon pupitre dans le bureau (qui, par parenthèse, était séparé de la salle à manger par un mur plein), je me changeai rapidement et j'allai dîner. A la fin du repas, la conversation tomba sur les précipitations et Judge pria H.-P. B. de nous faire un portrait. En allant au bureau, elle lui de-

manda quel portrait il désirait et il choisit ce Yogi que nous connaissions de nom comme tenu en grand respect par les maîtres. Elle prit sur la table une feuille de papier au monogramme de mon club, le déchira en deux, garda la moitié qui n'avait pas d'en-tête et la posa sur son papier buvard. Elle gratta ensuite environ un grain de mine de plomb d'un crayon Faber au-dessus, frotta la surface en rond avec la paume de sa main droite et nous présenta le résultat. Le portrait désiré se trouvait sur le papier et toute question de phénomène à part, c'est une œuvre d'art puissante et géniale. Le Clear, peintre américain de portraits connu, le déclara unique et absolument « individuel » au sens technique du mot, et tel qu'aucun artiste vivant de sa connaissance n'aurait été capable de produire. Le Yogi est représenté en *samâdhi*, la tête tournée un peu de côté, le regard profondément intérieur et détourné des choses du dehors, le corps semble déserté. La barbe et les cheveux sont de longueur modérée, et ces derniers sont traités si habilement qu'il semble que l'air passe à travers les mèches soulevées — effet que l'on trouve parfois dans les bonnes photographies, mais qui est difficile à obtenir au crayon. Il est malaisé de déterminer la nature du procédé : peut-être le crayon noir sans estompe ou la mine de plomb. Mais il n'y a sur la surface ni poussière ni reflet qui l'indique, aucune trace de pointe non plus. Si l'on tient le papier horizontalement vers la lumière, on peut s'imaginer que le pigment est sous la surface dans les fibres. Ce dessin incomparable subit aux Indes un cruel outrage. Un de nos membres hindous trop curieux, qui

l'avait emprunté par faveur spéciale « pour le faire voir à sa mère », imagina de le frotter avec une gomme pour voir si la couleur se trouvait sur la surface ou dessous! Une partie de la barbe a disparu dans cette expérience barbare et mes amers regrets ne sont en rien diminués par la certitude que le désastre ne provient pas de malveillance, mais d'une ignorance et d'une curiosité enfantines. H.-P. B. appelait toujours ce Yogi « Tiravala », mais je me figure, depuis que j'habite la présidence de Madras, qu'elle voulait dire Tiruvalluvar et que ce portrait, que l'on peut voir maintenant parmi les peintures de la bibliothèque d'Adyar, est bien celui du philosophe vénéré de l'ancienne Mylapore, l'ami et le maître des pauvres parias. Je n'ose rien affirmer quant à son existence physique actuelle, mais j'avais toujours conclu de ce qu'en disait H.-P. B. que c'était un homme vivant. Cependant cela ne paraîtra guère vraisemblable en dehors de l'Inde, puisqu'il a écrit son immortel *Kural*, il y a quelque chose comme un millier d'années ! Dans l'Inde méridionale, on le considère comme un des Siddhas et on dit qu'il vit encore, ainsi que les dix-sept autres, dans les montagnes Tirupati et Nilgiri, veillant sur la religion hindoue et la protégeant. Ces grandes âmes invisibles suscitent et encouragent, par le pouvoir de leur volonté, ceux qui l'aiment et la propagent ainsi que tous les amis de l'humanité. Que leur bénédiction soit sur nous !

Je remarque qu'il n'y a point d'aura, ou lueur spirituelle, autour de la tête du Yogi, quoique H.-P. B. confirme la réputation de haute spiritualité et de sainteté que lui attribuent ses admirateurs hindous.

Ceci est vrai aussi du premier portrait de mon Gourou, fait à New-York aux deux crayons par M. Harrisse ; il n'y a pas de nimbe. Pour celui-là, je peux témoigner de la ressemblance, aussi bien que d'autres personnes qui ont eu le bonheur de le voir. Comme les portraits à l'huile de Schmiechen faits à Londres en 1884, le premier est un exemple de transmission de pensée. Je ne crois pas avoir publié encore son histoire, mais en tout cas elle est à sa place dans ces souvenirs historiques. On aime toujours à posséder le portrait d'un correspondant lointain avec lequel on a des relations importantes : combien plus celui d'un maître spirituel, grâce auquel on a remplacé des vues ordinaires par un noble idéal. Je désirais fortement avoir tout au moins l'image de mon maître révéré si je ne pouvais le voir lui-même ; j'avais longtemps prié H.-P. B. de me la procurer et elle me l'avait promise à la première occasion favorable. Cette fois, ma collègue n'eut pas la permission de la précipiter pour moi, mais elle eut recours à une méthode plus simple et bien suggestive : elle la fit dessiner par quelqu'un qui n'était ni occultiste ni médium. M. Harrisse, notre ami français, était un peu artiste, et un soir que la conversation avait tourné sur l'Inde et la bravoure des Rajpoutes, H.-P. B. me dit tout bas qu'elle allait tâcher de lui faire dessiner le portrait de notre maître si je pouvais fournir les objets nécessaires. Ils ne se trouvaient pas dans la maison, mais j'allai acheter du papier et des crayons dans un magasin tout à côté. Le marchand fit le paquet, me le tendit par dessus le comptoir, prit la pièce d'un *demi-dollar* que je lui donnai et je m'en

allai. Arrivé à la maison, je défis le paquet et la somme d'un demi-dollar *en deux pièces d'un quart* en tomba sur le parquet. Le maître, comme on voit, voulait me donner son portrait sans qu'il m'en coûtât rien. H.-P. B. demanda alors à Harrisse de dessiner la tête d'un chef indien à sa fantaisie. Il répondit qu'il ne voyait pas cela dans son imagination et qu'il nous ferait autre chose. Mais, cédant à mon importunité, il commença à dessiner une tête d'Hindou. H.-P. B. me fit signe de me tenir tranquille à l'autre bout de la chambre et s'en fut s'asseoir près de l'artiste, fumant paisiblement. De temps en temps, elle allait doucement derrière lui comme pour surveiller ses progrès, mais elle ne dit mot jusqu'à ce que ce fût fini, environ une heure après. Je reçus le portrait avec reconnaissance, je le fis encadrer et je l'accrochai dans ma petite chambre à coucher. Mais il était arrivé quelque chose d'étrange. Après que nous eûmes jeté un dernier coup d'œil sur le portrait encore devant l'artiste, et pendant que H.-P. B. le prenait pour me le passer, la signature cryptographique de mon Gourou parut sur le papier, lui donnant en quelque sorte son imprimatur et augmentant beaucoup la valeur du cadeau.

Mais dans ce temps-là, je n'avais pas encore vu mon Gourou et je ne pouvais pas juger de la ressemblance. Plus tard, je vis qu'elle était réelle et, de plus, le Maître me donna le turban dont l'amateur l'avait coiffé. Voilà un cas authentique de transmission de pensée : le transfert d'une image d'une personne absente dans la conscience d'un étranger. Fût-ce à travers la pensée de H.-P. B.? Je le crois. Je crois que

cela se passa exactement comme les transmissions de figures géométriques ou autres décrites dans les anciens rapports de la S. P. R. Avec cette différence cependant que la mémoire même de H.-P. B. fournit le portrait exécuté par Harrisse et que ses pouvoirs occultes développés lui permirent d'effectuer le transfert directement sans intermédiaire. Je veux dire qu'elle n'eut pas besoin de voir le portrait dessiné devant elle sur un carton pour pouvoir le faire passer à l'autre esprit. Les deux magnifiques portraits à l'huile de ce maître et d'un autre qui ornent maintenant la bibliothèque d'Adyar furent peints par Schmiechen dans des conditions encore plus intéressantes, car la ressemblance est si parfaite et saisissante qu'ils paraissent vivants. Les yeux parlent et fouillent l'âme jusqu'au fond, le regard vous poursuit partout, les lèvres semblent prêtes à prononcer, selon qu'on le mérite, les éloges ou les reproches. C'est là plutôt une inspiration qu'une transmission de pensée. L'artiste en a fait deux ou trois copies sans pouvoir leur donner l'âme des originaux. Elles n'ont pas été produites sous l'inspiration divine et la volonté des maîtres n'y est pas concentrée. Les originaux sont le palladium de notre Quartier Général : les copies comme des images dans un miroir ont bien les détails de la forme et de la couleur, mais manquent de l'esprit vivifiant.

CHAPITRE XXIV

Projection du double.

Toutes les théories et toutes les spéculations au sujet de la double nature de l'homme, c'est-à-dire de sa possession d'un corps astral ou fantôme aussi bien que d'un corps physique, ne nous conduisent jamais qu'au point où l'on demande des preuves avant de se laisser mener plus loin. L'esprit matérialiste considère ce fait qui dépasse l'expérience ordinaire comme si incroyable, qu'il est plus disposé à le négliger comme une rêverie qu'à l'accepter comme une hypothèse discutable. C'est bien ainsi que l'ont traité les hommes de science moyenne, et si un chercheur plus hardi se risque à proclamer sa conviction, il compromet ce caractère de froide prudence que l'on considère, bien à tort du reste, comme le signe distinctif du véritable auteur de découvertes scientifiques. Cependant on a publié plusieurs livres précis et suggestifs comme *l'Humanité posthume* de d'Assier et surtout *Phantasms of the Livings* de MM. Gurney, Myers et Podmore qui présentent une accumulation d'observations impossibles à nier, quoique difficiles à croire. Il semble

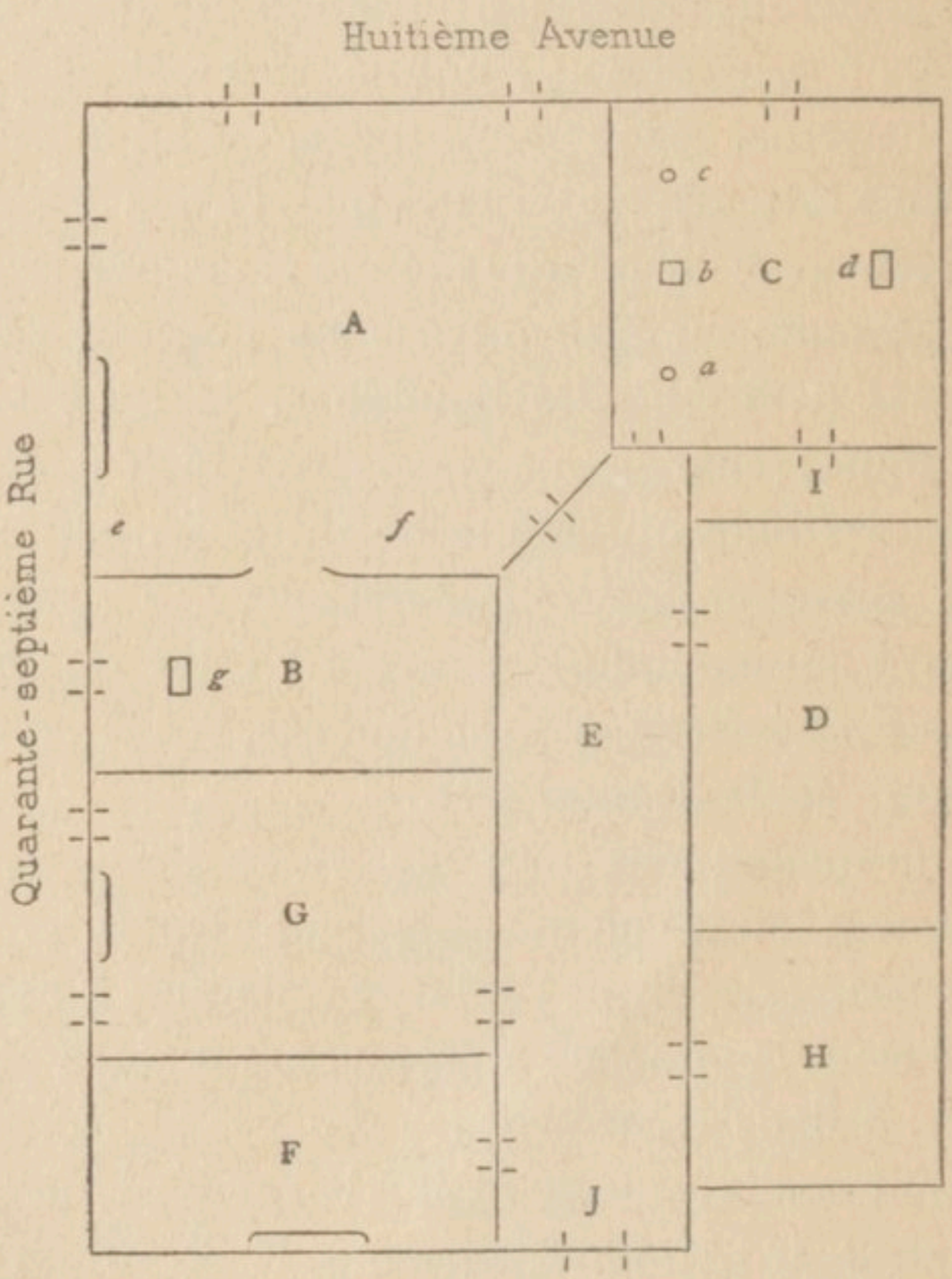
que le point soit établi par ces milliers de phénomènes dûment enregistrés, et le temps devrait être venu où l'on refuserait d'accepter l'autorité du métaphysicien qui feindrait de les ignorer. Cependant, si la raison peut être convaincue par tant d'exemples, on ne peut connaître l'existence réelle du corps astral et la possibilité de le séparer de l'enveloppe physique pendant la vie que de deux manières : ou bien voir le corps astral d'une autre personne, ou bien projeter le sien propre de façon à voir son corps physique *ab extra*. Une de ces expériences autorise à dire : je sais. Si on a les deux, la certitude devient absolue et inébranlable. J'ai fait ces deux expériences : je dépose mon témoignage pour l'édification de mes collègues. Je ne ferai que mentionner en passant les incidents suivants. Rencontre du corps astral de H.-P B., dans une rue de New-York, tandis que son corps physique était à Philadelphie ; aussi celle d'un ami qui était alors à plusieurs centaines de milles de là dans un des États du Sud ; celle d'un certain adepte, alors en Asie, dans un train et sur un bateau américain. La réception à Jummo d'un télégramme de H.-P. B, envoyé de Madras qui me fut remis par l'adepte sous la forme d'un télégraphiste du Kashmyr, forme assumée pour l'occasion et qui se dissipa en pleine lumière de la lune quand je m'avançai sur la porte pour le regarder. Autre rencontre sur le pont de Worli, à Bombay, où un de ces hommes majestueux me salua comme nous passions en voiture, H.-P. B., Damodar et moi, pour respirer la brise de mer et admirer les éclairs de chaleur ; nous le vîmes s'avancer vers nous, s'approcher jusqu'à la voiture, toucher H.-P. B. sur

l'épaule, s'éloigner d'une cinquantaine de mètres et disparaître subitement sur la chaussée à la lueur des éclairs et sans qu'il y eut d'arbres ni de buissons ni aucun moyen de se cacher. Passant sur ces expériences et d'autres semblables, j'en viens à celle qui eut le plus d'influence sur le reste de mon existence. Cela a déjà été raçonté, mais l'histoire doit se retrouver ici, car ç'a été la cause principale qui m'a décidé à quitter le monde et à m'établir aux Indes. C'est donc un des facteurs principaux du développement de la Société Théosophique. Je ne veux pas dire que sans elle je ne serais pas venu aux Indes, car mon cœur s'y était senti fortement attiré dès que j'avais appris ce que l'Inde avait été pour le monde et ce qu'elle pourrait redevenir; un désir intense me poussait vers le pays des Rishis et des Bouddhas, la terre sacrée entre toutes; mais je ne voyais pas bien comment rompre les liens qui m'attachaient à l'Amérique et j'aurais pu me croire forcé de remettre ma visite à ce plus tard qui manque si souvent à celui qui hésite et attend les événements. En tout cas, l'expérience en question décida de mon sort.

En un instant tous mes doutes se dissipèrent, la pénétration d'une volonté arrêtée me montra les voies et moyens, et dès avant l'aube de cette nuit sans sommeil, j'avais commencé à préparer mes plans pour y arriver. Voici l'événement :

Notre travail de chaque soir à la composition d'*Isis* était terminé ; j'avais dit bonsoir à H.-P. B. et rentré dans ma chambre j'avais fermé ma porte comme de coutume, je m'étais assis, mis à fumer et bientôt je me trouvais absorbé par le livre que je lisais, si je

ne me trompe *Travels in Yucatan* de Stephen, en tout cas pas des histoires de revenants ni rien qui dût le moins du monde stimuler mon imagination et la préparer à voir des spectres. Ma chaise et la table se trouvaient à gauche devant la porte, mon lit decamp, à droite, la fenêtre en face de la porte et un bec de gaz, tenant au mur, au-dessus de la table. Voici un plan qui donnera une idée correcte de la distribution de la Lamaserie sans être tout à fait à l'échelle.



Légende : A, notre bureau, en même temps unique salon de réception. B, chambre à coucher de H.-P. B. C, ma chambre. D, une petite chambre sombre. E, cor-

ridor. H, salle de bain. I, cabinet-penderie. J, porte de l'appartement sur l'escalier toujours fermée au loquet et à clef la nuit. Dans ma chambre : *a*, la chaise où je lisais ; *b*, la table ; *c*, la chaise sur laquelle s'assit mon visiteur pendant l'entrevue ; *d*, mon lit de camp. Dans le salon : *e*, le coucou ; *f*, l'étagère contre laquelle je me meurtris ; *g*, est le lit de H.-P. B.

On voit que la porte de ma chambre était à ma droite quand j'étais assis et que j'aurais nécessairement remarqué son ouverture ; d'autant plus qu'elle devait être fermée à clef, si je ne me trompe. On ne s'étonnera pas de me voir si peu affirmatif, si on tient compte de l'état d'excitation mentale dans lequel de tels événements me jetèrent : événements assez surprenants pour me faire oublier des détails que ma mémoire eût probablement conservés dans d'autres circonstances.

Je lisais tranquillement, uniquement occupé de mon livre. Rien de ce qui s'était passé ce soir-là ne m'avait préparé à voir un adepte dans son corps astral ; je ne l'avais pas souhaité, ni essayé de l'évoquer dans mon imagination, ni le moins du monde attendu. Tout à coup, tandis que je lisais un peu détourné de la porte, quelque chose de blanc apparut dans le le coin de mon œil droit : je tournai la tête et laissai tomber mon livre d'étonnement. Au-dessus de ma tête, me dominant de sa haute stature, je vis un Oriental vêtu de blanc, portant un turban rayé de couleur ambrée et brodé à la main en soie floche jaune. De longs cheveux très noirs tombaient sur ses épaules ; sa barbe noire, séparée verticalement sur le menton à la mode radjpoute, avait les bouts tordus et rejetés en

arrière sur les oreilles. Ses yeux brillaient d'un feu intérieur, à la fois perçants et bienveillants, c'étaient les yeux d'un mentor et d'un juge, adoucis par l'amour d'un père qui considère son fils quand il a besoin de conseils et de direction. C'était une figure si imposante, si empreinte de la majesté de la force morale, rayonnant une telle spiritualité, si évidemment supérieure à l'humanité ordinaire, que je me sentis intimidé et je fléchis le genou en baissant la tête comme on fait devant un dieu ou un personnage divin. Je sentis une main se poser légèrement sur ma tête, une voix douce mais forte me dit de m'asseoir et, quand je levai les yeux, l'apparition était assise sur l'autre côté de la table. Il me dit qu'il était venu au moment même où j'avais besoin de lui, que mes propres actes m'avaient conduit là, qu'il ne dépendrait que de moi de le revoir souvent dans cette vie si je travaillais avec lui pour le bien de l'humanité. Qu'il y avait une grande œuvre à entreprendre et que j'avais le droit, si je voulais, d'y coopérer; qu'un lien mystérieux qui ne pouvait encore m'être expliqué nous avait réunis ma collègue et moi, lien qui ne pouvait être rompu, quoique un peu tendu parfois. Il me dit sur H.-P. B. des choses que je ne dois pas répéter et sur moi d'autres qui ne concernent personne.

Je ne pourrais pas dire combien de temps il resta, peut-être une demi-heure, peut-être une heure, mais j'avais si peu conscience de la fuite du temps qu'il me sembla que ce fût une minute. Enfin il se leva et je m'étonnai de sa haute stature observant l'éclat de son visage — non pas un rayonnement extérieur, mais la douce lueur, eût-on dit, d'une lumière intérieure, celle

de l'esprit. Soudain je pensai : « Oui, mais si c est une hallucination ? Si H.-P. B. m'a suggéré cette vision ? Je voudrais avoir une preuve tangible de sa présence réelle ici, quelque chose que je puisse manier après son départ. » Le Maître sourit doucement comme s'il lisait ma pensée, déroula le *fehta* de sa tête, me salua gracieusement en signe d'adieu et disparut. Sa chaise était vide, je restai seul avec mon émotion.

Cependant, le turban brodé sur la table demeurait comme une preuve tangible et durable que je n'avais pas été hypnotisé ou psychiquement bafoué, mais que j'avais bien reçu la visite d'un des frères aînés de l'humanité, un des maîtres de notre race obscure. Mon premier mouvement fut de courir frapper à la porte de H.-P. B., pour lui raconter mon aventure et je la trouvai aussi heureuse de m'entendre que moi de parler. Je revins dans ma chambre pour réfléchir et l'aube grise me trouva encore en train de penser et de prendre des résolutions.

De ces réflexions et de ces résolutions sont venues mon activité théosophique et cette fidélité aux maîtres inspirateurs de notre mouvement que les coups les plus rudes, et les désillusions les plus cruelles n'ont jamais ébranlée. J'ai eu la faveur de plusieurs rencontres depuis avec ce Maître et avec d'autres, mais je n'ai pas besoin de répéter des récits d'expériences dont la précédente est un exemple suffisant. Si d'autres moins priviligiés peuvent douter, moi je sais.

L'idée que je me fais du respect que l'on doit à la vérité m'oblige à rappeler ici un événement propre à jeter un doute sur la valeur de mon témoignage en

faveur de l'incident ci-dessus. En 1884, à Londres, je fus interrogé comme témoin par un comité spécial de la Société de Recherches Psychiques, et je racontai cette histoire avec plusieurs autres. Un des membres me demanda comment je pouvais être sûr que Mme Blavatsky n'avait pas employé un grand Hindou pour jouer cette comédie et que mon imagination n'avait pas fourni quelques-uns des détails mystérieux ? Ces soupçons cruels à l'endroit de H.-P. B., et l'idée que je me fis d'un désir peu honorable de couvrir d'apparences prudentes leur crainte d'avoir à reconnaître des faits spirituels palpables, me saisirent d'un tel dégoût que je répondis brusquement, entre autres choses, que je n'avais jamais vu un Hindou de ma vie, oubliant totalement que j'avais jadis traversé l'Atlantique en 1870 avec deux Hindous dont l'un Mooljee Thakersey devint plus tard notre ami intime à Bombay. Cas bien évident d'amnésie, car je n'avais pas l'ombre d'intention de cacher une chose si indifférente ni aucun intérêt à le faire. L'impression produite sur mon esprit par la rencontre de 1870, quatorze ans avant ma comparution devant la S. P. R., était assez faible pour disparaître dans un moment de colère et la valeur de mon témoignage est affaiblie d'autant. Pour un homme qui avait vu tant de choses et tant de gens, la rencontre de ces Hindous cinq ans avant d'avoir connu H.-P. B., et par elle l'Inde vraie, n'avait pas grande importance. Oui, c'est un moment d'amnésie, mais manquer de mémoire n'est pas mentir et mon histoire est vraie quoique certaines personnes puissent n'y pas croire. C'est ici le lieu d'ajouter que comme quelques-uns de ces chapitres ont été

composés en voyageant, loin de mes livres et de mes papiers, et surtout comme beaucoup de passages sont écrits simplement de mémoire après de longs intervalles de temps, je demande l'indulgence du lecteur pour les erreurs que j'aurais pu commettre par inadvertance. Je fais de mon mieux pour être exact et, en tout cas, je suis toujours sincère.

Maintenant, venons-en à mes expériences personnelles de projection du Double. A ce propos, un mot d'avertissement à ceux qui ne sont pas très avancés en psychologie pratique. Le pouvoir de séparer le corps astral du corps physique *n'est pas une preuve nécessaire d'un développement spirituel avancé*. On le croit généralement quand on se mêle un peu d'occultisme mais on a tort. Une première preuve, qui suffirait à elle seule, c'est que la séparation du corps astral se produit souvent chez des hommes et des femmes qui ne savent rien ou peu de chose des lois occultes, qui n'ont essayé d'aucun système de Yoga, qui ne l'ont pas fait exprès et se montrent très effrayés ou très honteux et contrariés quand on leur prouve qu'ils l'ont fait, et enfin qui ne sont aucunement supérieurs à la moyenne comme pureté de vie et de pensée, spiritualité de l'idéal ou « dons du Saint-Esprit », comme dit l'Écriture, souvent tout au contraire. De plus, les annales de la magie noire sont pleines d'exemples de projection visibles ou invisibles (sauf par clairvoyance) du Double par de méchantes gens dans un but de malice, de bilocation, de hantise de victimes détestées, de mascarades lycanthropiques et autres « sorcelleries maudites ». Et encore, les trois ou quatre mille cas de projection du Double par toutes sortes

de personnes, dont quelques-unes ne valent pas grand' chose, et d'autres rien du tout, soigneusement passés au crible par la S. P. R., et d'autres plus nombreux encore qui n'ont pas été recueillis dans son grenier blindé.

Tout cela réuni prouve la justesse de ma prémonition : qu'on ne doit pas considérer le simple fait pour quelqu'un de pouvoir voyager — consciemment ou inconsciemment, il n'importe — dans son corps astral, comme une preuve que cette personne est meilleure, ou plus sage, ou plus avancée spirituellement ou mieux qualifiée pour servir de maître qu'une autre qui n'a pas le même don. C'est simplement un signe que le corps astral du sujet est plus ou moins lâche dans son fourreau — soit naturellement, soit artificiellement — ce qui lui permet de s'en aller et de revenir facilement quand le corps physique est endormi d'un sommeil naturel ou hypnotique, par conséquent, mis de côté. Le lecteur pourra se rappeler à ce sujet le portrait sur satin de M. A. Oxon essayant des expériences de ce genre fait pour moi par H.-P. B. D'une manière ou d'une autre, je n'ai jamais trouvé le temps d'essayer le yoga depuis que j'ai entrepris mon œuvre pratique dans le mouvement théosophique. Je ne me suis jamais soucié de savoir si je pourrais acquérir ou non les pouvoirs psychiques, je n'ai jamais aspiré à la direction des consciences, ni cherché la libération dès cette vie. Le service de l'humanité m'a toujours semblé le meilleur des mysticismes, et le pouvoir de contribuer si peu que ce soit à la diffusion de la vérité, et à la diminution de l'ignorance, une récompense suffisante. De sorte que je n'ai jamais songé, au début,

à m'entraîner pour devenir voyant, thaumaturge, métaphysicien ou adepte; mais j'ai pris pour guide depuis bien des années la suggestion d'un Maître : *que le meilleur moyen de les chercher, c'était la Société Théosophique*, une humble route peut-être, mais accessible à mes facultés restreintes, où j'ai marché à l'aise, et qui avait son utilité. Il ne faut donc pas croire que quand je raconte mes premiers voyages hors de mon corps, je me flatte d'un développement spirituel avancé, ni que je pose pour un psychique remarquable. En réalité, je crois que j'ai été aidé à cela comme je l'ai été pour beaucoup d'autres expériences psychiques, parce que cela faisait partie de l'éducation spéciale d'un homme qui devait travailler au genre d'ouvrage qui m'était destiné.

Voici une de mes expériences ; en 1896, quand nous habitions encore la 34e rue ouest, nous avions fini, un soir, le brouillon d'un chapitre d'*Isis Dévoilée*, et en nous retirant pour la nuit, nous avions rangé la grosse pile de copies dans un carton, la première page dessus, la dernière tout au fond. H. P. B. occupait un appartement directement en-dessous du mien, au second étage de la maison, et chacun de nous naturellement fermait sa porte extérieure à clef, de crainte des voleurs. En me déshabillant, j'eus l'idée que trois mots ajoutés à la dernière phrase du paragraphe final donneraient beaucoup plus de force au paragraphe tout entier. J'avais peur de les oublier le lendemain matin, de sorte que la fantaisie me prit d'essayer de descendre dans le bureau dans mon corps astral et de les écrire phénoménalement. Je n'avais encore jamais voyagé ainsi consciemment, mais je savais comment

il faut s'y prendre, à savoir fixer fermement son esprit sur l'intention avant de s'endormir. Et, c'est ce que je fis ; j'ignorais encore ce qui en était advenu le lendemain matin quand je passai chez H.-P. B. pour lui dire adieu avant d'aller à mon bureau. « Eh bien, dit-elle, que diable faisiez-vous ici, dites-moi, la nuit dernière après être monté vous coucher ? — Ici ? demandai-je, que voulez-vous dire ? — Mais, j'étais déjà au lit et bien tranquille quand tout à coup je vois le corps astral de mon Olcott qui sort du mur. Aviez-vous l'air assez ridicule et endormi ! Je vous ai parlé mais vous n'avez pas répondu. Vous êtes allé dans le cabinet de travail, je vous ai entendu remuer des papiers et voilà toute l'histoire. Qu'est-ce que vous faisiez-là ? » Je lui racontai alors ce que j'avais voulu essayer de faire ; nous allâmes ensemble dans l'autre pièce, et ayant retourné la pile entière de manuscrit, nous trouvâmes sur la dernière page, à la fin du paragraphe final deux des trois mots désirés, tracés de mon écriture et le troisième commencé mais laissé inachevé : la force de concentration était apparemment épuisée et le mot finissait en griffonnage. Comment, j'avais tenu le crayon, si je m'en étais servi, ou comment j'avais écrit sans crayon, je n'en sais rien. Peut-être pour cette fois-là me fut-il permis de précipiter l'écriture avec l'aide d'un des élémentals familiers de H.-P. B. en utilisant les molécules de mine de plomb d'un des crayons qui se trouvaient sur la table auprès du manuscrit. Quoi qu'il en soit, cette expérience me fut très utile.

Le lecteur est prié de remarquer que mon essai d'écriture phénoménale s'arrêta au moment où, faute

d'habitude, j'avais laissé mon esprit s'égarer. C'est justement la chose indispensable de le fixer d'une manière absolue sur ce qu'on veut accomplir; il en est de même sur le plan intellectuel ordinaire, on n'y fait rien de bon si on est distrait. J'ai expliqué dans le *Theosophist* de juillet 1888 (art. Images précipitées à New-York) le rapport qui existe entre la concentration de la force-volonté et la permanence des écrits, images et ombres, preuves similaires du pouvoir créateur de l'esprit. Je citais par exemple les détails très intéressants et suggestifs sur la projection du double donnés par Wilkie Collins dans son livre *les Deux Destinées* (1), livre qui dans son genre mérite autant l'attention des occultistes que *Zanoni*, *a Strange Story* ou *The coming race*. Je citais aussi le portrait de Louis précipité pour Mlle Liébert et pour moi qui était effacé le lendemain, mais que H.-P. B. fit reparaître à la demande de M. Judge et fixa si bien cette fois qu'il est encore aussi net et aussi clair après bien des années que lorsqu'il fut fait. Mais tout ce qu'on peut lire et apprendre des autres ne vaut pas la plus petite expérience personnelle — comme une de celles que je décris — pour persuader de la vérité de cette loi cosmique, que la pensée crée la forme. Il (Brahma) *souhaita*, disant : Puissé-je multiplier, puissé-je croître. Il rêva profondément et après avoir ainsi rêvé, il émit tout ce qui existe. L'ayant émis, il y

(1) A la suite de cet article M. Collins m'écrivit, que jamais rien ne l'avait plus étonné dans sa vie que d'apprendre par mes remarques sur son livre que *par un pur exercice d'imagination* il était apparemment tombé sur une des lois mystérieuses de la science occulte.

entra (Taittirya Upanishad VI[e] anuvaka 2[e] valli). Cette sloka m'a toujours paru profondément instructive : sa signification devient incomparablement plus vraie, plus profonde, plus suggestive quand on a soi-même *créé* une forme après avoir *médité*, que quand on ne fait que lire des mots sur une page sans trouver en soi un écho approbateur.

Je rappellerai un autre cas de projection de mon double où l'on voit un exemple de la loi dite de répercussion. Le lecteur désireux de se faire une opinion sur ce sujet trouvera les plus amples matériaux dans la littérature magique et les livres de sorcellerie. Le mot répercussion veut dire ici la réaction sur le corps physique d'un coup ou de n'importe quelle blessure infligés au double tandis qu'il est projeté et qu'il circule à l'état d'entité séparée. On appelle bilocation l'apparition simultanée d'une même personne dans deux endroits différents; en ce cas l'une est vraiment le corps physique, l'autre le corps astral ou Double. M. d'Assier le discute dans son livre *l'Humanité Posthume* et dans ma traduction anglaise de cet excellent ouvrage, j'ai ajouté quelques réflexions de mon crû. Il dit à propos des blessures que les sorciers peuvent recevoir quand ils dédoublent leur corps pour aller tourmenter leurs ennemis (p. 224) : « La sorcière pénétrait dans la maison de celui dont elle voulait se venger et lui faisait cent misères. Si l'obsédé était brave et trouvait une arme sous sa main, il arrivait souvent qu'il frappât le fantôme et en s'éveillant de sa trance, la sorcière *trouvait sur son propre corps* les blessures reçues dans la lutte fantastique. »

Le catholique des Mousseaux qui écrit contre la sorcellerie et autres « arts noirs » cite, d'après les archives judiciaires d'Angleterre, le cas de Jane Brooke qui persécutait fort méchamment un enfant, nommé Richard Jones. Pendant l'une de ces apparitions l'enfant s'écria qu'il voyait le fantôme de Jeanne et prétendit qu'il la touchait du doigt. Un témoin nommé Wilson s'élança vers l'endroit indiqué en y donnant un coup de couteau, bien que le fantôme ne fût visible que pour l'enfant. Aussitôt il se rendit avec le père de l'enfant et un agent de police chez Jane Brooke qui fut trouvée assise sur son tabouret tenant une de ses mains avec l'autre. Elle nia qu'il fût rien arrivé à sa main, mais l'autre ayant été écartée, on vit que celle qu'elle dissimulait était couverte de sang et portait une blessure exactement semblable à celle que l'enfant avait décrite. On connaît beaucoup d'autres cas de ce genre qui tendent à prouver que tout accident ou blessure arrivé au Double projeté se reproduit identiquement sur le même endroit du corps physique (1). J'en arrive à mon expérience personnelle.

Il y avait dans notre cabinet de travail à la Lamaserie un coucou suisse accroché au mur à côté de la

(1) On a reconnu dès les temps les plus reculés que le corps physique et le corps astral sont absolument homologues. Les Orientaux croient que l'homme astral est le produit de son karma et qu'il modèle son enveloppe extérieure selon ses qualités innées et se reproduit exactement en elle. Cette idée est succinctement exprimée dans ces vers de Spencer (Faerie Queene).

Car de l'âme ici-bas notre corps prend la forme
Car l'âme est une forme et se bâtit un corps.

cheminée que j'avais l'habitude de remonter méthodiquement tous les soirs avant de rentrer dans ma chambre. Je remarquai un matin, en me regardant dans la glace après mon bain, que mon œil droit était poché comme si j'avais reçu un coup de poing. Je n'y comprenais rien et j'étais encore plus surpris de constater que la contusion ne me faisait aucun mal. En vain je me creusais la tête pour trouver une explication : il n'y avait dans ma chambre ni colonne, ni angle aigu, ni rien qui ait pu me meurtrir, à supposer que j'eusse eu un accès de somnambulisme — ce qui, par parenthèse, ne m'arrivait jamais. Et de plus, un coup assez violent pour m'avoir mis l'œil en cet état m'aurait infailliblement réveillé en sursaut, tandis que j'avais dormi paisiblement toute la nuit. Je continuai à être fort intrigué jusqu'à ce je visse à déjeuner H.-P. B. et une de ses amies qui avait partagé son lit cette nuit-là. L'amie me fournit le mot de l'énigme en me demandant : « Mais colonel, ne vous seriez-vous pas heurté la nuit dernière quand vous êtes descendu monter la pendule ? — Monter la pendule ? que voulez-vous dire ? N'aviez-vous pas fermé la porte à clef ? — Parfaitement, je l'avais fermée moi-même. Comment avez-vous fait pour entrer ? Pourtant nous vous avons vu, madame et moi, passer devant les portes à coulisse de notre chambre et nous vous avons entendu tirer la chaîne des poids. Je vous ai parlé mais vous n'avez pas répondu et je n'ai plus rien vu ! »

Alors, pensai-je, si mon Double est entré dans le salon pour monter la pendule, celle-ci ne doit pas être arrêtée et il doit se trouver sur le chemin, entre

la porte et la cheminée, quelque obstacle contre lequel mon œil aurait porté. L'examen des lieux démontra.

1° Que la pendule marchait et avait dû être montée à l'heure habituelle; 2° qu'il y avait près de la porte une petite étagère à livres dont un des angles saillait juste à la hauteur voulue pour m'abîmer l'œil si je m'y étais heurté. Alors je me rappelai vaguement m'être dirigé vers la porte venant du coin opposé de la chambre la main droite tendue pour chercher la porte, puis un choc suivi, comme on dit vulgairement, de trente-six chandelles — et l'oubli jusqu'au matin.

Ceci me paraît curieux, très curieux, qu'un coup, qui reçu sur la tête physique n'aurait guère pu manquer de me réveiller, ait pu laisser sa trace par répercussion sur ma personne physique — bien que reçu par le Double projeté sans me faire reprendre mes sens. — Il y a encore d'autres enseignements à tirer de l'aventure. Elle montre qu'étant données des conditions favorables à la séparation du Double, celle-ci peut se produire sous le coup d'une préoccupation, comme l'habitude de faire une chose quelconque tous les jours à la même heure. Si les conditions étaient au contraire défavorables à la projection ou au dédoublement, le sujet autrement disposé pourrait, dans un accès de somnambulisme, se lever de son lit, faire ce qu'il avait à faire et revenir se coucher sans garder aucun souvenir de son expédition. On lit dans la traduction anglaise du *Dabistan* (préface, p. xxix). « Il est impossible de déterminer à quelle époque commencèrent telles ou telles opi-

nions ou pratiques... comme la conviction qu'un homme peut posséder la faculté de quitter son corps et d'y rentrer, de le considérer comme un vêtement flottant qu'il dépose pour s'élever vers un monde lumineux et reprend à son retour en se réunissant à ses éléments matériels. On considère ces idées comme très anciennes. » Une de mes expériences les plus curieuses, c'est d'avoir rencontré dans différentes parties du monde des personnes inconnues jusque-là qui m'ont dit m'avoir vu dans des endroits publics, ou que je les avais visitées dans mon corps astral, parfois que j'avais causé avec elles de sujets occultes, ou que je les avais guéries de leurs maladies, ou que je les avais même accompagnées sur le plan astral pour voir nos maîtres. Cependant de mon côté, je n'en avais pas le moindre souvenir. Quoi d'étonnant pourtant, si on y pense bien, à ce qu'un homme dont toute la vie, les pensées et les souhaits sont concentrés sur notre grand mouvement; qui n'a qu'un désir, son succès; qu'une ambition, que de contribuer à son avancement vers le but suprême, quoi d'étonnant à ce que de telles préoccupations envahissent son sommeil et le dirigent sur les courants de la lumière astrale vers les êtres de même nature attirés comme lui par un même aimant vers un centre commun d'aspirations ? C'est bien là :

La sympathie secrète
Et le fil argenté
Qui lie le cœur au cœur
Et l'esprit à l'esprit.

CHAPITRE XXV

Swami Dyanand.

Ce livre ne serait pas digne de s'appeler Histoire authentique des débuts de la Société Théosophique si j'omettais d'y faire figurer le bref épisode de nos rapports avec Swami Dyanand Sarasvati et son Arya Somaj. Je le regrette, car il n'est pas agréable d'enregistrer le détail d'espérances envolées, de malentendus amers et d'illusions perdues. Maintenant que H.-P. B. et le Swami sont morts tous les deux et que seize ans se sont écoulés depuis que nous votâmes la fusion des deux sociétés, je me sens libre d'éclaircir ce qui a jusqu'à présent passé pour une sorte de mystère et d'expliquer les causes cachées de notre liaison avec le grand Pandit et de notre brouille subséquente avec lui.

J'ai raconté toute la fondation de la Société : comment elle prit naissance, son but et ses objets déclarés ; comment elle se réduisit peu à peu à un petit groupe compact dont les deux fondateurs fournissaient la double énergie, simple noyau de l'organisation actuelle. Je n'hésite pas à déclarer qu'on ne saurait produire une seule ligne tendant à prouver que

nos opinions religieuses aient jamais été dissimulées ou déguisées, quelle que fût la croyance exotérique de nos correspondants. De sorte que, si Swami Dyanand ou ses disciples se sont mépris sur notre position et celle de la Société Théosophique, c'est leur faute et non la nôtre.

Nos deux cœurs soupiraient pour l'Orient, nous rêvions de l'Inde, notre plus grand désir était d'entrer en relations avec les peuples asiatiques. Cependant aucune voie ne s'ouvrait encore à nous sur le plan physique et nos chances d'entrer dans la Terre Promise paraissaient bien vagues, quand un soir en 1877 nous reçûmes la visite d'un voyageur américain qui avait été récemment aux Indes. Il se trouva placé dans le salon de telle sorte qu'en le regardant j'aperçus sur le mur au-dessus de lui la photographie encadrée des deux hindous avec qui j'avais traversé l'Atlantique en 1870. Je la pris, je la lui montrai en lui demandant s'il les connaissait. Il reconnut Moolji Thackersey qu'il avait vu récemment à Bombay. Je pris son adresse et dès le courrier suivant j'écrivis à Moolji en lui parlant de notre société, de notre amour pour l'Inde et de ses causes. En temps voulu il répondit en termes enthousiastes, accepta le diplôme de membre que je lui avais offert et me parla d'un grand pandit réformateur hindou qui était à la tête d'un mouvement puissant pour ressusciter la pure religion védique. En même temps il recommandait à mon attention en termes élogieux un certain Hurrychund Chintamon, président de l'Arya Somaj de Bombay, qui devint par la suite mon principal correspondant. Le mauvais accueil qu'il nous fit à notre arrivée à

Bombay est chose historique. Tout d'abord il proposa comme membres plusieurs Hindous de Bombay, s'exprima sur Swami Dyanand de la manière la plus flatteuse et nous mit en correspondance lui et moi comme chefs de nos sociétés respectives. Après avoir lu mon exposé de nos idées sur Dieu — un principe éternel, présent partout, le même dans toutes les religions sous différents noms — Mr Harrychund m'écrivit que les principes de l'Arya Somaj étaient identiques aux nôtres, suggérant que dans ce cas il était inutile de conserver deux sociétés distinctes tandis qu'en les réunissant nous pourrions accroître notre force utile et nos chances de succès (1). Ni alors, ni depuis je n'ai tenu aux honneurs vides de la présidence et je me sentais trop heureux de prendre la seconde place sous le Swami que l'on me représentait comme mon supérieur sous tous les rapports et infiniment. Les lettres de mes correspondants de Bombay, mes idées personnelles sur la philosophie védique et son titre de grand pandit sanscritiste jouant le rôle de Luther hindou, me préparèrent à croire sans peine ce que H.-P. B. me dit plus tard de lui. A savoir que c'était ni plus ni moins qu'un adepte (de la Fraternité de l'Himalaya), qui occupait le corps du Swami, que nos maîtres le connaissaient bien et qu'il était en relation avec eux pour l'accomplissement de son œuvre. Quoi d'étonnant à ce que je fusse aussi disposé que possible à accepter le plan de Harrychund qui voulait amalgamer la Société Théo-

(1) Voir le supplément du *Theosophist* de juillet 1882 pour l'exposé intégral de cet épisode avec tous les documents.

sophique avec l'Arya Somaj et me considérer comme le disciple du Swami et lui comme mon maître. Pour parvenir jusqu'à lui j'aurais consenti au besoin à être son serviteur et je l'aurais servi joyeusement pendant des années sans espoir de récompense. Tout ceci ayant été dûment expliqué à nos collègues de New-York, le conseil vota en mai 1878 l'union des deux sociétés et changea le titre de la nôtre en celui de Société théosophique de l'Arya Somaj. Notification en fut envoyée au Swami qui me renvoya en temps voulu la minute d'un nouveau diplôme (que j'ai sous les yeux en écrivant) que je lui avais expédiée, signée de son nom et scellée de son sceau comme je l'en avais prié. Je le fis graver et je le conférai à quelques membres qui désiraient suivre le nouveau courant ; j'envoyai aussi une circulaire pour faire connaître les principes que nous voulions adopter.

Tout ceci était parfait, mais avec le temps m'arriva de l'Inde une traduction anglaise des lois et des doctrines de l'Arya Somaj faite par le pandit Shyamiji Krishnavarna, un protégé du Swami et qui nous causa — me causa tout au moins — un grand saisissement. Il était clair comme le jour que les vues du Swami avaient totalement changé depuis le mois d'août précédent où l'Arya Somaj de Lahore avait publié sa réponse aux critiques de sa Véda Bashya. Dans celle-ci il citait avec approbation les opinions de Max Müller, de Colebrooke, Garrett et autres sur l'impersonnalité du Dieu des Védas.

Évidemment le Somaj n'était pas du tout « identique » à notre société, mais plutôt une nouvelle secte de l'hindouisme, une secte védique acceptant

l'autorité de Swami Dyanand comme juge suprême de l'infaillibilité de telle ou telle partie des Védas ou des shastras. L'impossibilité de poursuivre l'amalgamation des deux sociétés devenait évidente et nous la signalâmes aussitôt à nos frères hindous. La Société Théosophique en revint au *statu quo ante* et nous préparâmes, H.-P. B. et moi, deux circulaires que le conseil publia, une pour définir exactement la Société Théosophique et l'autre (datée de septembre 1878) pour annoncer un nouveau groupe « la Société Théosophique de l'Arya Somaj d'Aryavart » qui pourrait servir de trait d'union entre les deux sociétés mères. On y donnait en détail la traduction des lois, etc., de l'Arya Somaj laissant nos membres tout à fait libres de se joindre ou non à cette « société trait d'union », comme je l'appelais, et de se soumettre à son règlement.

Notre branche de Londres, après plus de deux ans de pourparlers préliminaires, s'était officiellement organisée le 27 juin 1878 sous le nom de (1) « British théos. Society of the Arya Somaj of Aryavart » et signa ainsi sa première circulaire publique. Je prie d'excuser une digression qui a un certain intérêt historique, je vais insérer ici quelques passages de mon exemplaire de cette circulaire :

1° La Société Théosophique anglaise est fondée dans le but de découvrir la nature et les pouvoirs de l'âme humaine et de l'esprit au moyen de recherches et d'expériences ;

(1) Le titre de British Theos. Soc. fut changé plus tard, en 1884, sous la présidence de feu la doctoresse Anna Lingsford en celui de London Logde of the Theos. Society, qu'elle porte encore.

2° La Société a pour objet d'accroître dans l'humanité la santé, la vertu, la science, la sagesse et le bonheur ;

3° Les membres s'engagent à faire tous leurs efforts pour mener une vie de tempérance, pure et pleine d'amour fraternel. Ils croient à une grande Cause première intelligente et à la filiation divine de l'esprit de l'homme, donc à l'immortalité de cet esprit et à la fraternité universelle de la race humaine.

4° La Société est en rapports et en sympathie avec l'Arya Somaj d'Aryavart, l'un des objets de cette Société étant d'élever l'humanité par une véritable éducation spirituelle au-dessus de toutes les formes impures, dégénérées ou idolâtres, quel que soit le culte où elles se rencontrent.

Voilà un programme clair, franc, auquel il n'y a rien à reprendre et qui reflète l'esprit sinon la lettre de ma circulaire de New-York de la même année. Dans toutes deux on proclame l'aspiration vers la science spirituelle au moyen de l'étude des phénomènes naturels, principalement occultes en même temps que la fraternité humaine. En écrivant la circulaire de New-York il me semblait que les membres de la Société et les entités qui dirigeaient le mouvement se groupaient naturellement en trois divisions : les membres nouveaux, non encore détachés de leurs intérêts matériels ; les disciples comme moi qui s'étaient retirés du monde ou allaient le quitter ; et les adeptes eux-mêmes qui, sans être membres, étaient du moins en rapports avec nous et prenaient part à notre œuvre en tant que celle-ci constituait un facteur potentiel de spiritualisation de l'humanité. Avec le

concours de H.-P. B. je définis ces trois groupes — que j'appelais sections — et que je subdivisais chacune en trois degrés. Ceci naturellement avec l'espoir et la conviction que nous recevrions plus tard des instructions pratiques pour l'arrangement des différents degrés parmi les membres, instructions qui n'étaient pas venues alors — et qui ne sont jamais venues depuis, je dois le dire. On lisait dans la circulaire de New-York, clause VI, ce qui suit :

« La Société a plusieurs objets. Elle cherche à porter ses membres à acquérir une connaissance intime des lois naturelles, particulièrement dans leurs manifestations occultes. » Ensuite venaient ces phrases écrites par H.-P. B. :

« Développement le plus élevé spirituellement et physiquement sur la terre de la Cause créatrice, l'homme devrait tenter de percer le mystère de son être. Procréateur de son espèce physiquement, et ayant hérité de la nature de la cause inconnue, mais palpable de sa propre création, il doit posséder cette force créatrice à un degré moindre au fond de son moi psychique intérieur. C'est donc son devoir de s'efforcer de développer ses pouvoirs latents et de se renseigner sur les lois du magnétisme, de l'électricité et de toutes les autres formes de forces des univers visibles ou invisibles. » Je continuais ensuite :

« La Société demande à ses membres de donner l'exemple personnel des plus hautes aspirations religieuses et de la plus parfaite moralité ; de lutter contre le matérialisme scientifique et contre toutes les formes de dogmatisme théologique..... de faire connaître parmi les nations occidentales la vérité

longtemps oubliée à l'endroit des philosophies orientales, de leur morale, de leur chronologie, de leur ésotérisme, de leur symbolisme... ; de répandre la connaissance des enseignements sublimes de ce pur système ésotérique de la période archaïque qui se reflète dans les plus anciens hymnes des védas, dans les philosophies de Gautama Bouddha, de Zoroastre et de Confucius; finalement et principalement d'aider à instituer une fraternité humaine où tous les hommes vertueux et purs de toutes les races reconnaîtront qu'ils sont tous également les effets (sur cette planète) de la cause sacrée, Universelle, Infinie et Éternelle. » C'est H.-P. B. qui inséra la parenthèse (sur cette planète).

On voit qu'en reprenant son autonomie après avoir découvert le caractère sectaire de l'Arya Somaj, la société faisait une déclaration de principes catégorique où l'on trouvait déjà :

1° L'étude de la science occulte;

2° La formation d'un noyau de fraternité humaine ;

3° La renaissance de la littérature et de la philosophie orientale.

En somme les trois objets déclarés sur lesquels la Société Théosophique s'est édifiée pendant les dix-sept ans qui ont suivi.

Si nos amis de Bombay s'étaient d'abord mépris le moins du monde sur le but et les principes de notre société, la circulaire en question ne leur aura plus laissé le moindre prétexte à malentendu.

Le préambule de la circulaire sur l'Arya Somaj publiée par nous en septembre 1898 — trois mois seulement avant notre départ pour l'Inde — attirait

l'attention sur la traduction des règles de l'association faite par le pandit Shyamji et qui était incorporée dans la circulaire, en disant : « L'observation de ces règles n'est obligatoire que pour ceux des membres qui demandent volontairement leur admission dans l'Arya Somaj, les autres continueront comme auparavant à n'avoir rien de commun avec l'œuvre spéciale de l'association. » Puis il était dit que notre société, dans le but d'aider « à l'établissement de la fraternité humaine avait organisé différentes sections (groupes) où des personnes nées dans les religions les plus diverses trouveraient leur place, pourvu que chaque aspirant désirât sincèrement apprendre les sublimes vérités écrites d'abord par les Aryens dans les Védas et promulguées à différentes époques par les Sages et les Voyants, et voulût y conformer sa vie. Et aussi, s'ils le désirent, s'efforcer d'acquérir cet empire sur certaines forces de la nature que la connaissance de ses mystères procure à ceux qui la possèdent ». Ceci faisait allusion aux dons et au développement occulte de H.-P. B. et à son degré de disciple. Cette phrase montre que la principale fin que se proposaient à l'origine les deux Fondateurs, c'était d'encourager cette sorte d'études ; leur conviction étant qu'avec le développement des pouvoirs psychiques et de l'intuition spirituelle, on pouvait atteindre à la plus haute science religieuse, tandis que le dogmatisme religieux, fils de l'ignorance, devrait disparaître. La circulaire dit encore que « la Société a reçu avec joie des bouddhistes, des lamaistes, des brahmanes, des parsis, des confucianistes, des juifs, etc., qui vivent entre eux dans une entière har-

monie », ce qui était vrai, car nous avions déjà reçu comme membres des aspirants de toutes ces religions. La divergence de ces vues avec celles de l'Arya Somaj est saisissante et s'aperçoit au premier coup d'œil. En effet, la règle II se lit aussi dans la traduction de Shyamji :

« On devra recevoir et regarder le texte des quatre Védas comme renfermant tout ce qui est nécessaire pour constituer une autorité extraordinaire en tout ce qui concerne la conduite. »

Il n'est pas question ici d'aucune autre Bible comme faisant autorité pour la conduite, ni d'un intérêt bienveillant pour le bien spirituel des peuples non-védiques ; en somme, c'est une association sectaire et non éclectique. Je ne veux pas dire que l'Arya Somaj soit une secte bonne ou mauvaise, je ne me prononce pas sur ses idées conservatrices ou progressistes, ni sur le bien ou le mal que son établissement par le Swami a pu faire à l'Inde. Seulement, c'est une secte, et notre Société, qui n'en est pas une et qui se place à un point de vue tout différent, ne pouvait pas se fondre dans l'Arya Somaj, quel que fût notre désir d'être en bons termes avec elle.

Pour faire voir l'autorité arbitraire à laquelle le Swami prétendait et qu'il exerçait sur le choix à faire dans les Shastras au point de vue de leur « autorité », je citerai encore un extrait de cette même règle II de l'Arya Somaj :

« Les Brahmanas, à partir du Shatapatka; les six Angas ou membres des Védas à partir du Shikshâ; les quatre Upavedas, les six Darshanas ou écoles de philosophie et les 1.127 discours sur les Védas appelés

Shâkhâs, ou branches — tous ces livres doivent être acceptés comme expliquant le sens des Védas aussi bien que l'histoire des Aryens. Dans la mesure où ils concordent avec les Védas, ils doivent être considérés comme ayant une autorité ordinaire ».

Voilà la définition d'une secte, une secte de l'hindouisme, une secte basée sur les opinions de son fondateur. Soit dit en passant, le Swami se met en contradiction avec tous les Pandits orthodoxes en refusant de faire figurer sur la liste de livres inspirés plusieurs de ceux que les autres tiennent pour sacrés. Par exemple, le Swami omet les Smritis comme n'ayant pas d'autorité. Mais Manou, au chapitre II, maintient que les Védas sont la « révélation » et les Smritis (dharma shastra) « la tradition », que toutes deux sont irréfutables sur tous sujets, car les vertus naissent de toutes deux. On accepte donc les Smritis comme « autorité ».

Les choses en restèrent là jusqu'à l'arrivée aux Indes des deux Fondateurs et leur rencontre peu après avec Swami Dyanand à Sarahanpur. L'obligation de causer avec le Swami par interprètes qui, quoique parlant bien l'anglais ordinaire, avaient peine à rendre correctement des questions abstraites de philosophie, de métaphysique ou d'occultisme, devait naturellement contribuer considérablement à augmenter les chances de malentendus et d'imbroglio. On nous donna positivement à comprendre que le Swami partageait la conception védantique de Dieu comme Parabrahma, la nôtre par conséquent. Sous l'influence de cette erreur — car il déclara plus tard que c'en était une — je fis une conférence à l'Arya

Somaj de Meerut en sa présence, où je déclarai que toute cause de malentendu ayant disparu, les deux sociétés étaient vraiment jumelles. Mais il n'en était rien : car elles ne se ressemblaient pas plus que notre Société ne ressemble à la Brahmo Somaj ou à aucune secte, chrétienne ou autre. La séparation était inévitable et elle ne tarda pas à se produire. Le Swami exaspéré voulut renier ses propres paroles et ses propres actes, et finalement nous couvrit d'injures et de reproches, publiant une circulaire et posant des affiches à Bombay, où il nous traitait de charlatans et je ne sais de quoi d'autre encore. Nous nous vîmes forcés, pour nous défendre, de raconter notre histoire et de publier nos preuves dans un supplément au *Theosophist* de juillet 1882. On y trouve tous les témoignages *in extenso* et des fac-similé d'un document important portant la signature du Swami et le certificat de M. Seervai, notre secrétaire archiviste d'alors. C'est ainsi qu'après des relations troublées d'une durée de trois ans environ, les deux sociétés se séparèrent violemment et chacune s'en fut de son côté.

La rupture fut provoquée : 1° par ma découverte que le Swami était tout simplement un ascète et un pandit — mais pas du tout un adepte ; 2° parce que l'Arya Somaj ne partageait pas les vues éclectiques de la Société Théosophique ; 3° par le désappointement du Swami en nous voyant revenir sur notre première adhésion au projet d'amalgamation de Harischandra ; 4° par sa fureur — il me l'exprima en termes violents — en me voyant aider les bouddhistes de Ceylan et les parsis de Bombay à connaître et à

aimer leur religion davantage, tandis qu'il les considérait comme de fausses religions. Je me suis toujours demandé si Harrychund Chintamon, notre intermédiaire, lui avait jamais bien expliqué les vues et le véritable but de notre Société. La découverte subséquente que ledit Harrychund s'était approprié les 600 roupies que nous lui avions envoyées pour l'Arya Somaj et qu'il rendit à Bombay, contraint par H.-P. B., me porte à penser qu'il avait trompé le Swami aussi bien que nous, et que, si je n'avais reçu la traduction des lois de l'Arya Somaj de Shyamji, le malentendu aurait duré jusqu'à notre arrivée aux Indes.

Ce serait perdre mon temps et mon papier que de parler davantage de cette affaire, puisque ceux qui désireraient la connaître à fond peuvent trouver tous les détails dans le supplément au *Theosophist* dont j'ai parlé plus haut. Le Swami était évidemment un grand homme, un savant sanscritiste, doué de beaucoup d'audace, de force de volonté et de ressource — un conducteur d'hommes. Quand nous le vîmes en 1879, il relevait d'une attaque de choléra et son physique était encore plus affiné et délicat que de coutume. Je le trouvais remarquablement beau : grand, d'un maintien digne, de manières gracieuses vis-à-vis de nous. Il fit une grande impression sur nos imaginations. Mais quand je le retrouvai quelques années après — à Bénarès, je crois — il avait beaucoup changé et pas à son avantage. Il était devenu gros, la graisse roulait en anneaux sur son corps presque nu et un énorme double menton pendait sous sa mâchoire. Il paraissait moins grand,

ayant crû en largeur, et sa figure dantesque avait perdu son expression poétique. J'ai heureusement un souvenir de son ancienne figure dans un portrait à l'huile fait d'après une photographie dont on me fit cadeau dans l'Inde septentrionale. Il est mort maintenant, mais son Arya Somaj survit et compte deux ou trois cents branches dans le nord de l'Inde. Nous avons fait une visite, Annie Besant et moi, à l'association principale à Lahore pendant notre voyage récent au Panjab, qui aura un peu contribué, j'espère, à adoucir l'amertume que les Somajis ont conservée longtemps contre nous, à mon grand regret.

Le monde est assez grand pour eux et nous, et il vaudrait mieux tâcher de vivre ensemble fraternellement.

CHAPITRE XXVI

Madame Blavatsky chez elle.

Jusqu'à présent nous avons vu surtout Mme Blavatsky en tant que femme célèbre : étudions-là maintenant dans son intimité.

Mais tout d'abord, y a-t-il quelqu'un parmi vous qui sache pourquoi elle se faisait appeler H.-P. B, et pourquoi elle détestait être appelée Madame ? Il n'est pas étonnant qu'elle ait haï le nom de Blavatsky étant données les circonstances de ce mariage malencontreux, telles que Sinnett les raconte dans *Incidents de la vie de Mme Blavatsky*. Elle n'en tira ni bonheur ni avantage, non plus que celui qu'elle associa par gageure à sa destinée bonne ou mauvaise. Cependant avant d'épouser M. B., à Philadelphie, elle avait stipulé qu'elle ne changerait point son nom et elle ne prit jamais le nom de son second mari que dans les actes nécessaires pour obtenir son divorce. Elle avait une extrême répugnance pour le titre de madame parce qu'elle avait connu et détesté une chienne de ce nom chez une de ses amies. Je crois que cette fantaisie excentrique d'être désignée par ses

trois initiales avait un sens caché plus profond qu'on ne croit. C'est que la personnalité de notre amie était si unie à celle de plusieurs de ses maîtres qu'en réalité le nom qu'elle portait était rarement celui de l'intelligence qui contrôlait momentanément son corps physique. Et le personnage asiatique qui parlait par sa bouche n'était assurément ni Helena, ni la veuve du général Blavatsky, ni une femme. Mais chacune de ces personnalités changeantes contribuait pour sa part, en même temps que Helena Petrowna elle-même, à former une entité composite qu'on pouvait appeler H.-P. B, aussi bien qu'autre chose. Ceci me rappelle la photographie collective, en apparence une personne réelle, en réalité un mélange d'une douzaine de types au moins que sir Francis Galton a publiée dans son *Inquiry into Human Faculty*. A première vue, ma théorie peut paraître absurde à ceux qui ne l'ont pas connue aussi intimement que moi, mais j'incline à croire que c'est la vraie.

Voici l'ordre habituel de nos journées à la Lamaserie. Nous déjeunions vers 8 heures, nous dînionsà 6 et nous allions nous coucher plus ou moins tard après minuit, selon les nécessités de notre travail et les interruptions causées par les visites. H.-P B. prenait son second déjeuner à la maison et moi en ville aux environs de mon étude. Quand je fis sa connaissance, j'étais membre du Lotus club et membre très actif ; mais *Isis* mit fin définitivement à mes rapports avec les clubs et le monde en général. Après déjeuner j'allais à mon étude et H.-P. B. se mettait au travail à son pupitre. La moitié du temps nous avions du monde à dîner et nous ne passions guère

de soirée seuls, car même si personne ne venait du dehors nous avions presque toujours quelqu'un qui demeurait avec nous. Notre table était des plus simples : pas de vins ni de liqueurs et une cuisine bourgeoise. Nous avions une bonne à tout faire, ou plutôt une procession de bonnes à tout faire traversait notre existence, car nous n'en gardions jamais une longtemps. Elles s'en allaient le soir après avoir desservi et nous ouvrions ensuite la porte nous-mêmes, ce qui n'était rien ; mais les difficultés commençaient quand il fallait trouver du thé, du lait, du sucre, etc., pour toute une chambrée d'amis. Vers une heure du matin, H.-P. B. avec un magnifique mépris des arrangements domestiques, réclamait soudain une tasse de thé et s'écriait noblement « mais nous allons tous en prendre, voulez-vous ? » Peine perdue que de lui faire signe qu'il n'y avait rien dans la maison de sorte qu'après diverses expéditions nocturnes (et vaines) dans le voisinage à la recherche de lait ou de sucre, je me mis en grève et j'affichai l'avis suivant :

« Thé »

Les inviés trouveront dans la cuisine de l'eau bouillante et du thé, peut-être même du lait et du sucre. Prière de se servir.

Cela s'acordait si bien avec le ton général un peu bohème de la maison que personne ne songea à s'en étonner et on voyait les invités se lever tranquillement pour aler se faire une tasse de thé à la cuisine. De belles dames, des professeurs, des artistes, des journalistes, devenaient membres du « cercle de la cui-

BIBLIOTHÈQUE ... TOULOUSE

sine », comme on l'appelait. H.-P. B. n'avait aucune idée de l'art de tenir une maison. Un jour, pour avoir des œufs à la coque, elle posa ses œufs sur les charbons ! Quelquefois notre bonne nous abandonnait le samedi soir et nous laissait nous débrouiller le dimanche. Qui faisait le marché et la cuisine, H.-P. B. ? Non vraiment, mais votre serviteur ! Elle restait au salon à écrire et à fumer ou bien elle venait mettre le désordre dans la cuisine. Je lis dans mon journal, 12 avril 1898 : « La bonne nous a lâchés sans préparer le dîner ; la comtesse L. P., a fait une excellente salade. O'Donovan dînait aussi. » C'était un homme surprenant que cet Irlandais, sculpteur de talent, parfait camarade avec une blague à froid irrésistible. H.-P. B. l'aimait beaucoup et il le lui rendait bien. Il fit son portrait, un médaillon en bronze qui est toujours en ma possession. Je ne sais pas où il en est maintenant, mais dans ce temps-là il avait un faible pour le bon whisky (si on peut dire que le whisky soit bon) et il nous fit mourir de rire un jour à propos de whisky.

Il en buvait avec un autre de nos amis qui, après l'avoir goûté, reposa son verre en s'éciant : quel mauvais whisky ! Mais O' Donovan se retournant lui prit le bras avec une extrême gravité : « Ne dites pas cela, mon ami, ne dites pas cela ! Il n'y a pas de mauvais whisky. Seulement il y en a de meilleur ! » Catholique de naissance, il ne paraissait plus croire à rien, mais sachant dans quelles bouillantes colères le seul mot de catholicisme mettait H.-P. B., il feignait de croire que c'était la religion de l'avenir et que le bouddhisme, le brahmanisme et le parsisme disparaîtraient pour lui céder la place. Bien qu'attrapée

vingt fois, H.-P. B. ne manquait pas de retomber dans le piège qu'O'Donovan lui tendait. Elle rageait, jurait, le traitait d'incorrigible idiot et autres douceurs semblables, mais en vain : il continuait de fumer en silence, impassible et comme écoutant une scène de tragédie à laquelle il restait aussi étranger que l'actrice. Puis quand elle avait parlé et crié à perdre haleine, il se tournait doucement vers son voisin en remarquant à mi-voix : « Comme elle parle bien ! Mais ce n'est que pour montrer son esprit, elle ne croit pas un mot de ce qu'elle dit et nous la verrons un jour convertie et bonne catholique ! » Et quand H.-P. B. éclatait de fureur à ce dernier trait, il se faufilait à la cuisine pour se faire une tasse de thé ! Il allait jusqu'à amener des amis pour les régaler de ces scènes, mais H.-P. B. n'avait point de rancune et après avoir couvert le taquin de malédictions, elle redevenait sa meilleure amie.

Un de nos hôtes les plus habituels et les plus appréciés était le professeur Alexandre Wilder, une personnalité curieuse, le type de cette large classe moyenne américaine, autodidacte, de la forte trempe des ancêtres puritains, hommes de caractère et de pensée, extrêmement indépendants, très versatiles, très honnêtes, très audacieux et patriotes. Le professeur Wilder et moi nous étions des amis d'avant la rébellion et j'ai toujours eu pour lui la plus haute estime. Il a l'esprit bourré de connaissances qu'il est toujours prêt à partager avec des auditeurs attentifs. Je ne crois pas que ce soit un universitaire ni un homme des villes, mais si l'on a besoin de renseignements sur les migrations des races et des symboles,

le sens ésotérique de la philosophie grecque, la valeur d'un texte hébreu ou grec, ou l'excellence relative de telle ou telle école de médecine, il est aussi compétent pour les fournir que le docteur le plus diplômé. C'est un grand homme maigre du type de Lincoln, avec une noble tête qui ressemble à un dôme, les mâchoires étroites, les cheveux gris et un langage curieusement assaisonné d'américanisme. Il venait constamment et causait pendant des heures avec H.-P. B. souvent allongé sur le canapé « une jambe sur le lustre, l'autre sur la cheminée », disait-elle. Quant à elle, aussi forte qu'il était mince, aussi abondante parleuse qu'il était épigrammatique et sentencieux, elle fumait des cigarettes sans nombre et soutenait brillamment sa part dans la conversation. Elle lui demanda d'écrire beaucoup de ses idées, pour s'en servir dans *Isis* où on peut les trouver citées. Les heures passaient inaperçues, si bien qu'il manquait souvent le dernier train pour Newark et restait coucher en ville. Je crois que de tous nos hôtes, c'était celui qui appréciait le moins les phénomènes de H.-P. B. Il les croyait possibles scientifiquement et ne doutait pas qu'elle n'eût le pouvoir de les produire, mais la philosophie était son idole et médiums et adeptes ne l'intéressaient que théoriquement.

Cependant, de bonne foi, quelques-uns des phénomènes de H.-P. B. étaient bien curieux. En sus de ceux que j'ai déjà décrits, j'en trouve d'autres mentionnés dans mon journal, dont celui-ci qui est étrange :

Je rencontrai un jour dans la ville basse (New-York) une personne de connaissance avec qui je cau-

sai quelques instants. Il avait très mauvaise opinion de H.-P. B., et l'attaqua vivement, maintenant ses critiques quoi que je puisse dire. Enfin il alla si loin que, révolté, je le quittai brusquement pour rentrer. J'arrivai à la maison comme de coutume pour dîner et j'allai dans ma chambre — G sur le plan du chapitre XXIV — faire ma toilette. H.-P. B. vint par le corridor me dire bonsoir par la porte ouverte ; la toilette était dans le coin nord-ouest en face de la porte et le mur blanc poli au-dessus n'était recouvert d'aucun tableau ni de rien.

Après m'être lavé les mains, j'allai me donner un coup de peigne devant la glace à barbe derrière moi, juste devant la fenêtre et en brossant mes cheveux, je vis quelque chose de vert reflété dans la glace. C'était une feuille de papier vert couverte d'écriture attachée au mur par quatre épingles juste au-dessus de la toilette où je venais de me laver les mains sans rien voir devant moi que le mur nu. Le papier était couvert de textes du Dhammapada et des Sutras, écrits d'une manière particulière et signés dans le coin en bas par un des maîtres. Les citations étaient des reproches à mon adresse parce que j'avais laissé attaquer H.-P. B., sans la défendre, ce qui se rapportait indubitablement à ma rencontre dans la cité, quoique aucun nom ne fût mentionné. Je n'étais pas dans la maison depuis plus de cinq minutes, je n'avais parlé à personne de cette histoire, ni échangé un mot avec qui que ce fût en dehors du bonsoir à H.-P. B., à travers la porte. En somme, je n'y pensais plus. Voilà un phénomène de classe supérieure qui implique la lecture de pensée à distance ou la clairaudience et

soit le pouvoir de produire un document écrit sans contact, soit celui de l'écrire à la façon habituelle, et l'ayant épinglé au mur avant mon retour de m'empêcher de l'apercevoir par suggestion hypnotique jusquà ce qu'on m'eût rendu la liberté visuelle. Ceci me paraît l'explication la plus probable des deux, mais le phénomène n'en est pas moins remarquable puisqu'il suppose la clairaudience à distance de 5 kilomètres et le pouvoir hypnotique sans que j'aie pu me douter de rien. J'avais gardé ce papier vert soigneusement, mais en 1891 pendant mon voyage autour du monde, quelqu'un s'en empara sans ma permission ; j'aimerais le ravoir. Un autre souvenir de H.-P. B. a disparu en même temps. C'était une caricature représentant ma soi-disant initiation et c'était une folie bien amusante. Au premier plan, elle m'avait représenté vêtu seulement d'un *fehta* ou turban, subissant un examen devant le maître K. H. En bas dans le coin à droite, une main tenait une bouteille d'alcool et une bayadère osseuse, qui avait l'air d'une paysanne irlandaise affamée pendant une disette de pommes de terre, dansait un « pas de fascination ». En haut dans un coin, H.-P. B., portant un grand chapeau du New Jersey et des mocassins relevés du bout, avec une ombrelle en cloche à la pointe de laquelle flottait un drapeau marqué Jack, chevauchait un éléphant, une énorme main tendue pour contrôler les éléments à mon profit, tandis qu'un autre Maître considérait le tout. Un drôle de petit élémental en bonnet de coton portant une chandelle allumée s'écrie : « Grands Dieux, que vois-je », de l'épaule de K. H. où il était perché. Et une série de questions et de réponses grotesques inscrites

sous le livre de l'examinateur complète la joyeuse satire. Le lecteur voit par cette description quelle était alors l'humeur joviale de H.-P. B., et quelle familiarité nous était permise avec nos Maîtres. La seule idée d'une telle irrévérence fera courir des frissons dans le dos de plus d'un disciple des dernières années de H.-P. B. Je ne saurais mieux montrer sa joyeuse exubérance qu'en citant ce qu'un reporter d'Hartford écrivait à son journal :

« Madame riait, mais quand on écrit Madame riait, cela veut dire que le rire lui-même était présent, car son rire était l'essence même de tout ce que nous avons entendu de plus clair, de plus gai, de plus abandonné. Elle semble vraiment le *Génie* de l'humeur joyeuse, tant est grande sa vitalité. » Voilà le ton de notre maison ; et son entrain, son esprit caustique, sa conversation brillante, ses manières caressantes quand quelqu'un lui plaisait, ses réserves d'anecdotes et, ce qui attirait peut-être le plus, ses étonnants phénomènes, faisaient de la Lamaserie le *salon* le plus fréquenté de New-York de 1876 à la fin de 1878.

La réduplication est un phénomène des plus intéressants qui consiste à tirer un ou plusieurs objets d'un seul ; j'en ai cité quelques exemples. En voici encore un qui a été décrit dans la correspondance de New-York du *Hartford Daily Times*, numéro du 2 décembre 1878. Le correspondant ayant passé une soirée chez nous y rencontra d'autres visiteurs et l'un d'eux, un artiste anglais, lui raconta ce qu'il avait vu faire à H.-P. B.

« Je sais que vous trouverez cela incroyable, mon cher monsieur, me dit-il, car cela me paraît ainsi quand j'y repense, cependant je suis bien sûr de ce

que j'ai vu. De plus il y avait un autre témoin. J'ai vu madame créer ! Créer, m'écriai-je! Oui créer, produire de rien, je vais vous citer deux cas.

Madame, mon ami et moi, nous étions sortis un jour pour regarder les magasins quand elle dit qu'elle voudrait avoir de ces alphabets en couleur à l'emporte-pièce que l'on vend en feuilles comme des oiseaux, des fleurs, des bêtes, des figurines de toutes sortes dont on se sert pour décorer des vases, etc. Elle arrangeait un scrap-book et désirait faire le titre en lettres de ce genre. Nous cherchâmes un peu partout et enfin nous en trouvâmes une seule feuille de 26 lettres dans un magasin de la 6e avenue. Madame l'acheta et nous rentrâmes. Il lui en aurait fallu plusieurs, mais faute de les trouver elle se mit à utiliser celle-là. Mon ami et moi nous étions auprès d'elle à sa petite table tandis qu'elle collait activement ses lettres dans le scrap-book. Soudain elle s'écria vivement : Il me faut deux S deux P et deux A.

Je lui dis : « Madame, je vais aller les chercher dans la cité, il y en aura bien quelque part. »

« Non, ce n'est pas la peine. » Puis tout à coup me regardant : « Voudriez-vous m'en voir faire une ?

— Faire une ? Comment ? La peindre ?

— Non, en faire une exactement pareille à celles-ci.

— Mais comment ? Elles sont imprimées à la machine.

— Cela se peut. Regardez. »

Elle mit le doigt sur l'S en le regardant. Son regard avait une grande intensité : son front se plissait, elle semblait la volonté incarnée. Au bout d'une demi-minute elle sourit, leva le doigt et prit deux S exac-

BIBLIOTHÈQUE CENTRE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

tement semblables en s'écriant : « C'est fait ! » Puis elle recommença pour le P.

Mon ami se dit : si c'est une farce, on peut l'empêcher. Il n'y a qu'une lettre de chaque espèce dans chaque alphabet, je vais voir. Il lui dit donc : « Eh bien, madame, si cette fois au lieu de faire une lettre séparée, vous la faisiez attachée à l'autre, ainsi A-A ?

— Ça m'est égal de la faire n'importe comment », répondit-elle d'un ton indifférent, et plaçant le doigt sur l'A elle le retira au bout de quelques secondes et lui tendit deux A réunis l'un à l'autre comme il le désirait. *Ils paraissaient découpés dans la même feuille*, il n'y avait ni séparation ni jointure artificielle d'aucune sorte. Elle dut les couper pour s'en servir. Cela se passait en plein jour, seulement devant mon ami et devant moi, pour son simple agrément.

Nous étions tous les deux profondément étonnés et pleins d'admiration. Nous examinâmes les lettres avec le plus grand soin : elles paraissaient absolument semblables. Mais si vous voulez je peux vous les montrer. « Madame, voulez-vous nous permettre de regarder votre scrap-book ?

« Mais certainement, avec plaisir », répondit madame aimablement. Nous attendions avec impatience l'ouverture du volume. La première page était superbe et on y lisait.

Troisième volume du Scrap-book de la Société théosophique.
New York, 1878.
Leurs Tribulations et leurs Triomphes.

Voyez, dit-il en montrant l'S de Scrap et celui de Société, voilà la lettre de la feuille et celle qu'elle a faite. « Il n'y avait aucune différence (1). »

Il n'y avait rien d'extraordinaire dans le mobilier ni la décoration de notre appartement, excepté dans la salle à manger et la salle de travail, salon de réception, bibliothèque à la fois, qui étaient vraiment drôles. Le mur plein qui séparait la salle à manger de la chambre à coucher de H -P. B. était entièrement recouvert par un grand panneau *tout en feuilles sèches* qui représentait la jungle sous les Tropiques. Un éléphant ruminait près d'une mare, tandis qu'un tigre s'élançait sur lui de l'arrière plan et qu'un serpent énorme s'enroulait autour du tronc d'un palmier. Il y en a une très bonne reproduction dans le *Frank Leslie's Popular Monthly* de février 1892 quoique l'addition d'un serviteur hindou empressé autour de convives qui *boivent du vin* nuise à l'exactitude. La pièce ne ressemblait point à l'illustration : nous n'avions pas de domestique hindou, il n'y avait pas une goutte de vin ni d'alcool dans la maison, notre mobilier était tout autre, etc.

(1) Il semble que le reporter se soit fié à sa mémoire et ait négligé de copier sur le moment l'inscription; je l'ai sous les yeux et je lis : *Ante and post natal history of the Theosophical Society and of the mortifications, tribulations and triumphs of its Fellows* (histoire de la Société Théosophique avant et après la lettre, et des mortifications, tribulations et triomphes de ses membres). Les lettres créées par H.-P. B., sont l'S d'History, celle de Theosophical et celle de Society, deux d'entre elles ayant été tirées de l'autre. Les P sont dans Post et dans Triumphs et plus petits que les S. Il semble qu'elle ait créé pas mal de lettres sans rien dire car la phrase renferme 8 A sans parler des autres lettres doubles.

Je n'ai jamais entendu parler d'un autre tableau du même genre et tous nos invités paraissaient le trouver très approprié à une maison comme la Lamaserie. Tout le décor de forêt en feuilles sèches accompagnait un éléphant découpé en papier brun.

J'avais eu une autre idée du même genre pour le cabinet de travail. La porte d'entrée était dans un pan coupé et au-dessus il restait un carré de mur d'environ peut-être 4 pieds sur 5. Un jour, je trouvai dans un magasin de curiosités une tête de lionne admirablement naturalisée : les yeux étincelaient, les mâchoires étaient grandes ouvertes, la langue ramassée, les dents blanches et menaçantes. En rentrant, je cherchai une place pour mon acquisition et ce pan de mur attira mon attention. J'y plaçai mon trophée entouré de longues herbes séchées, de sorte que les visiteurs qui l'apercevaient pouvaient croire qu'une lionne en fureur était prête à sortir de la jungle et à sauter sur eux. C'était un divertissement pour nous de faire asseoir les nouveaux venus en face de la porte pour jouir de leur sursaut quand, cessant de regarder H.-P. B., ils commençaient à examiner la pièce. Si la chance voulait que la visiteuse fût une vieille fille nerveuse qui poussait un cri, H.-P. B. riait de tout son cœur. J'avais placé dans deux coins des feuilles de palmier qui touchaient au plafond et se recourbaient gracieusement; de petits singes empaillés se penchaient curieusement sur les galeries des rideaux; un beau serpent empaillé dormait sur le haut de la glace de la cheminée, sa tête pendant d'un côté. Un gros babouin, orné d'un faux col, d'une cravate blanche et d'une paire de lunettes à moi se

tenait debout dans un coin, le livre de *l'Origine des Espèces* sous le bras. On l'appelait le professeur Fiske. Un beau gros hibou perchait sur une bibliothèque ; quelques petits lézards grimpaient au mur. Un coucou suisse était à côté de la cheminée. Des petits cabinets japonais, des statuettes de bois du seigneur Bouddha et d'un talapoin siamois avec des bibelots divers ornaient le dessus du piano, des étagères et autres espaces libres. Il y avait une grande table à écrire au milieu de la chambre ; nos quelques livres sur des rayons occupaient l'espace entre les deux fenêtres sur la 8e avenue et des chaises et un ou deux divans achevaient de couvrir le parquet, de sorte qu'il fallait savoir manœuvrer pour aller d'un bout de la chambre à l'autre. Un lustre à gaz à quatre lumières plus une descendant sur la table fournissait l'éclairage matériel : le reste de la lumière était l'affaire de H.-P. B. Des portes à coulisses rarement fermées séparaient le cabinet de travail de sa petite chambre à coucher et un énorme triangle double de feuilles d'acier découpé s'étalait au-dessus des portes. En somme, cette pièce avait un aspect artistique et agréable pour ses occupants habituels et leurs invités et elle a servi de thème à bien des descriptions dans des journaux et à bien des conversations d'amis. On ne pouvait souhaiter un cadre mieux choisi à la mystérieuse et bizarre personne de H.-P. B. Les journaux américains du temps étaient pleins de croquis de cette pièce ; en voici un du même correspondant du *Hertford Times* auxquels nous avons déjà emprunté les citations précédentes :

« Madame se tenait dans son petit cabinet de travail qui servait en même temps de salon et, nous ajouterons,

de boutique de bric à brac, car on ne vit jamais de pièce si encombrée de choses étranges, élégantes, anciennes, belles, coûteuses, ou apparemment sans valeur, que celle-ci. Elle avait la cigarette à la bouche et les ciseaux en main et s'occupait activement à découper des paragraphes, des articles, des informations, des critiques ou quoi encore dans des tas de journaux du monde entier : Le tout ayant trait à sa personne, à son livre, à la Société Théosophique, à tout ce qui pouvait de près ou de loin se rapporter à son œuvre et à son but. Elle nous fit signe de nous asseoir et pendant qu'elle lisait attentivement un article, nous prîmes notre temps pour observer les murs et le mobilier de cette *Lamaserie de New-York*.

« Au beau milieu un grand singe, en faux col et cravate, un manuscrit dans les mains, les lunettes sur le nez. Était-ce la caricature d'un clergyman (1) ? Au-dessus de la porte une tête de lionne naturalisée, la gueule ouverte, l'aspect menaçant, les yeux luisants d'une férocité presque naturelle ; un dieu doré au milieu de la cheminée ; des cabinets chinois et japonais, des éventails, des pipes, des outils, des couvertures, des divans bas et des chaises longues, un grand bureau, un oiseau mécanique qui chantait comme une mécanique, des albums, des scrap-books et les inévitables cendriers, papiers et fume-cigarettes, formaient le cadre chatoyant dans lequel Madame apparaissait en parfaite harmonie avec son entourage.

« Sa physionomie est étrange et rare : mille senti-

(1) Non, mais du savant matérialiste, H.-S. O.

ments se reflètent à la fois sur ses traits, jamais elle ne semble entièrement occupée de son sujet. Toujours on peut apercevoir dans ses yeux l'ombre de préoccupations et d'idées inexprimées. Elle me fit alors et m'a toujours fait l'effet d'une double personnalité, comme si elle eût été à la fois présente et absente, parlant ici et réfléchissant ou agissant au loin. Les cheveux légers, très fournis, naturellement ondulés, n'avaient pas un fil blanc. Son teint, évidemment bronzé par la mer et le soleil, n'avait pas une ride. Ses mains et ses bras semblaient d'une jeune fille. Toute sa personne respire l'empire sur soi-même, l'autorité et un certain sang-froid qui touche à l'indifférence masculine sans jamais dépasser un instant les bornes de la délicatesse féminine. »

J'ai déjà dit plus haut, que ce qui rendait si attrayantes les visites à la Lamaserie, c'était l'espoir qu'avait toujours le visiteur de voir faire quelque miracle à H.-P. B., sûr qu'il était déjà d'être amusé, ravi ou édifié par sa conversation vive et spirituelle. Soudain, au milieu d'un silence, un invité mettait un doigt sur ses lèvres en disant chut, et on entendait de la musique dans l'air. Parfois cela commençait au loin et à peine distinctement puis, se rapprochant, l'harmonie féerique s'enflait peu à peu, flottant dans la chambre vers le plafond, s'éteignant enfin dans un accord perdu, et tout rentrait dans le silence. Ou encore, c'était H.-P. B. qui faisait impérieusement signe de la main et *ding*, *ding*, *ding*, le son argentin d'une clochette se faisait entendre dans l'endroit qu'elle désignait. Il y a des gens qui croient qu'elle devait avoir une clochette cachée sous sa robe pour

effectuer ce tour. Mais à cela je réponds que moi et d'autres, nous avons souvent, après dîner et avant de nous lever de table, préparé une série de verres et de bols remplis à différentes hauteurs pour avoir des notes différentes en les frappant avec un crayon, une lame de couteau, etc., et H.-P. B. reproduisait en l'air chaque note donnée par les verres. Une sonnette maniée sous les jupes d'une femme ne pourrait pas faire cela. D'autres fois, en présence de bien des personnes, elle posait la main sur un tronc d'arbre, un mur de maison, une pendule, une tête vivante ou tel autre objet qu'on lui avait désigné, et elle faisait sonner la cloche-fée dans l'intérieur du corps solide sur lequel elle s'appuyait. J'étais avec elle chez M. Sinnett à Simla un soir qu'étant tous assis sur la véranda elle fit venir vers nous l'étrange musique sous les étoiles à travers la sombre vallée qui se creusait au-dessous de la maison. J'étais encore présent lorsqu'elle fit tinter une cloche-fée dans l'intérieur de la tête d'un fonctionnaire civil anglo-indien des plus haut placés, et une autre dans la poche du paletot d'un autre haut fonctionnaire qui se tenait à l'autre bout de la pièce.

Elle ne pouvait pas donner d'explication rationnelle de sa façon d'opérer. Elle me dit, un jour que je l'interrogeais en tête à tête : « Voyons un peu, vous sifflez admirablement, comment formez-vous instantanément avec vos lèvres la note même que vous voulez ? » Je lui répondis que je ne pouvais pas dire exactement comment je faisais, sauf qu'une longue étude de bien des années m'avait donné l'habitude de placer mes lèvres d'une certaine façon de sorte

que la note sortait à volonté. « Oui, eh bien, dites-moi, quand vous voulez telle note, vous dites-vous il faut que je place mes lèvres, les muscles de mon gosier et que je fasse sortir l'air de telle et telle manière ? — Pas du tout, l'habitude a rendu ces mouvements musculaires et pneumatiques absolument automatiques. — Voilà justement mon cas. Je pense une note; instinctivement ou automatiquement, j'agis par ma volonté sur le courant astral. J'envoie de mon cerveau vers un point donné dans l'espace une espèce de contre-courant. Il se forme comme un tourbillon au point où mon courant rencontre le grand flot de lumière astrale qui suit le mouvement de la terre, et la note à laquelle je pense résonne dans ce tourbillon. Exactement, voyez-vous, comme la note que vous désirez résonne dans le vide formé par vos lèvres quand vous les placez comme il faut ainsi que les muscles de votre gosier pour forcer l'air à passer par cet orifice. Je ne peux pas vous expliquer cela autrement. C'est une chose que je peux faire, mais je ne peux pas vous dire comment je la fais. Et maintenant essayez toutes les notes que vous voudrez pour voir si je peux les reproduire. » Je frappai un des verres au hasard et aussitôt j'entendis son écho en l'air, comme venant du pays des fées, tantôt juste au-dessus de ma tête, tantôt dans un coin ou dans l'autre. Si elle ne reproduisait pas exactement la note, je le lui disais, et après l'avoir donnée de nouveau, elle nous revenait parfaitement renvoyée par l'Akasha. On peut comparer à ce qui précède ce que Mrs Speers dit, dans *Light*, 28 janvier 1893, des sons musicaux qui se produisaient autour de M. A. Oxon :

« 19 *septembre*. Ce soir avant la réunion, nous avons entendu les cloches-fées résonner dans différents endroits du jardin pendant que nous nous promenions. On aurait dit tantôt qu'elles venaient de loin, comme du sommet d'un arbre très haut, la musique et les étoiles se mêlant ensemble, tantôt qu'elles se rapprochaient, et enfin elles nous suivirent dans la salle de la séance qui donnait sur le jardin. La musique flottait autour de nous, dans les coins de la chambre et enfin sur la table autour de laquelle nous étions assis. A notre prière, elles firent des gammes, et frappèrent des accords avec la plus grande vélocité et reproduisirent des notes chantées par le docteur S. Quand M. Stainton Moses fut entré en trance, la musique devint bien plus sonore, on eût dit un piano joué avec brio. Il n'y avait pas d'instrument dans cette pièce. »

Ces phénomènes musicaux sont évidemment identiques à ceux de H.-P. B., sauf cette différence radicale qu'elle pouvait les produire à volonté, tandis que Stainton Moses n'avait aucun empire sur eux et qu'ils devenaient plus brillants quand son corps était en trance. Ces cloches-fées tintèrent continuellement dans le cercle Speer et les esprits ne donnèrent pour les expliquer que des théories peu convaincantes. Par exemple, le soi-disant esprit de Benjamain Franklin (*Light*, 18 mars 1893, p. 130) leur dit un jour : « Ce que vous appelez cloches-fées est un instrument spirite dont on joue dans les sphères. » Cependant il ajoute: « Nous pourrions bien mieux faire si le médium était meilleur musicien, mais il est mal organisé pour la musique. » Pourquoi, si elle est produite par un

instrument ? Autant dire presque, que Thalberg ou Paderewski joueraient mieux du piano si le gazier de la salle de concert n'était pas sourd d'une oreille ! Nous avons le droit de répudier la théorie de l'instrument spirite puisqu'on nous explique que plus le médium est musicien, plus les cloches sont mélodieuses. En outre, plus le médium est plongé en trance profonde, plus les cloches tintent près et clair, ding, ding, dong!

CHAPITRE XXVII

Illusions.

L'élémental au service de H.-P. B. sonna un jour la cloche avec un triste à propos, au moment de la mort de son serin favori. Je me rappelle cela distinctement, parce que ce souvenir est lié dans ma mémoire à celui du chagrin sincère de H.-P. B. C'était une petite serine fort ordinaire qui n'était pas bien jolie à regarder, mais excellente ménagère, d'une activité incroyable, on l'aimait parce que c'était une si brave petite bête. Je ne sais plus d'où elle nous venait, mais je crois que H.-P. B. l'avait apportée de Philadelphie et que j'avais acheté son mari — un chanteur remarquable à New-York. Peu importe, nous les avions depuis longtemps et nous les traitions comme nos enfants. Nous les laissions voler à travers la chambre et le mâle pour nous remercier venait se percher sur un cadre près du bureau pour chanter. La petite femme sautillait familièrement sur la table en gazouillant jusque sous notre nez et s'emparait de tous les bouts de ficelle qu'elle pouvait trouver pour son nid construit dans l'ornement de bronze

d'où sortait le tuyau de gaz du lustre. Elle appréciait particulièrement les longs rubans de papier découpés par H.-P. B. quand elle recollait et raccordait ses manuscrits de grand format. « Jenny » attendait patiemment que sa maîtresse eut rogné son papier et aussitôt le déchet tombé sur la table ou par terre, elle s'en saisissait et l'emportait tandis que son mari « Pip » témoignait de son approbation par sa chanson. Un tapis d'Orient à franges donnait à Jenny bien de l'occupation; elle pinçait une frange et s'arc-boutant sur ses deux petites pattes, elle tirait, tirait de toutes ses forces sans parvenir à l'arracher.

Enfin ce fameux nid terminé, Jenny commença à couver, au-dessus de notre table, sa petite tête sortant un peu de l'ornement de bronze. Pip chantait de tout son cœur et nous attendions avec impatience l'éclosion des œufs. Les semaines se passaient, point de petits dans le nid, nous n'y comprenions rien. Enfin, profitant d'un moment où la zélée maman avait quitté la place pour aller manger, je mis une chaise sur le bureau, H.-P. B. la tint et je grimpai dessus pour voir où en étaient les choses. Le nid était parfaitement vide, point de petits, point d'œufs, point de débris de coquilles : notre serine s'était moqué de nous. H.-P.-B., déclara que « Jenny avait couvé ses illusions ! » c'est-à-dire que s'étant une fois persuadée qu'elle avait pondu, elle avait cru devoir couver ses œufs imaginaires !

Pendant quelques mois, tout alla bien, mais notre quatuor devint un trio par la mort de Jenny. Je la trouvai à toute extrémité dans sa cage. Je la portai à H.-P. B. et tous deux nous déplorâmes la fin de

notre petite amie. H.-P. B. l'embrassa, la caressa, essaya de la ranimer par son souffle magnétique, rien n'y fit, le pauvre oiseau respirait de plus en plus faiblement et nous vîmes bien que ce n'était plus qu'une question de moments. Alors la face de granit de H.-P. B. se fondit de tendresse, elle ouvrit son corsage pour tâcher de redonner la vie à Jenny en la plaçant contre son cœur ému de pitié. En vain. La pauvre petite bête eut un dernier sursaut et alors ? Alors, dans l'Akasha, tout près de nous tinta une note claire, douce et nette, le requiem de cette petite vie éteinte. Et H.-P. B. pleura son oiseau mort.

Faut-il classer le phénomène suivant parmi les illusions ? Un jour en remuant auprès de sa table, H.-P. B., renversa l'encrier sur une robe de chambre claire qu'elle portait alors. Il y avait bien une cuillerée d'encre qui ruissela en une douzaine de rigoles sur le devant de la robe qui fut perdue. Jetons un voile sur les exclamations qui suivirent le désastre : disons seulement qu'elles furent plus énergiques que poétiques. Cependant le remède ne fut pas long à trouver. Elle s'en fut vers la porte de sa chambre sans en franchir le seuil et là, me tournant le dos elle se mit à passer les mains sur toute la robe, ou du moins tout ce qu'elle pouvait atteindre. Puis se retournant elle m'apparut vêtue d'un peignoir chocolat ? Était-ce une illusion ? Mais alors quelle illusion bon teint, car ce peignoir chocolat fit son temps comme un autre et je ne revis jamais celui qui avait été taché.

Elle me raconta un jour avec tous les signes de

l'amusement le plus intense qu'elle avait été elle-même victime d'une Mâya de ce genre. Elle voyageait dans le désert avec un certain Copte, mage blanc que je ne nommerai pas, et au campement du soir elle exprima un désir ardent d'avoir une tasse de bon café au lait à la française. « Mais certainement, puisque vous en avez si grande envie dit son guide protecteur. Il s'en fut vers le chameau qui portait les bagages prit de l'eau dans l'outre et revint bientôt apportant une tasse de café brûlant et parfumé mélangé de lait. H.-P. B. qui connaissait son compagnon pour un grand adepte possédant des pouvoirs très étendus pensa bien que c'était un phénomène. Elle le remercia avec chaleur, but le café et ravie déclara qu'elle n'en avait jamais goûté de meilleur au Café de Paris. Le magicien s'inclina pour toute réponse et attendit qu'elle lui rendît la tasse. H.-P. B. buvait à petites gorgées le breuvage fumant tout en bavardant gaîment. Mais qu'est ceci? Plus de café, rien que de l'eau dans la tasse! Il n'y avait jamais eu autre chose, elle avait bu et senti l'illusion du moka brûlant et parfumé. On me répondra évidemment que tout le monde peut voir cela chez n'importe quel magnétiseur ambulant qui vous fait prendre du pétrole pour du chocolat et du vinaigre pour du miel. Mais il y a une différence sensible : dans le cas de H.-P. B. l'illusion se produisit sans paroles, par simple transmission de pensée et sur un sujet doué du même pouvoir d'illusionner les autres. De l'expérience payante d'un magnétiseur de foire dans une salle de village, à cet exemple supérieur de suggestion pensée imposée silencieuse-

ment à une personne isolée ou à une foule par un Hindou prestidigitateur, fakir, sannyâsi ou adepte, il n'y a qu'une différence de degré, tous ces phénomènes et bien d'autres reposent sur un même principe dont l'observation est la fonction des sens physiques. Que la Mâya soit imposée du dehors par un mot, un geste suggestif ou la volonté silencieuse d'un tiers, ou qu'elle naisse intérieurement de l'imagination trompée par un effort de volonté, c'est toujours la même chose. Et celui qui a étudié à fond le procédé du magnétiseur de foire ou de l'illusioniste hindou deminu, est en état de comprendre la théorie cosmique de Mâya. Quand on vit quotidiennement avec une personne qui a le pouvoir de vous illusionner ainsi à volonté, on finit par se sentir mal à l'aise intérieurement, car comment savoir si ce qu'on croit voir ou entendre est réel ou non ? Même une visite comme celle que j'ai reçue du Mahâtma avec ses preuves concomitantes de toucher et de conversation ne démontrerait pas absolument que je n'étais pas la victime d'une illusion. On se rappellera peut-être que cette idée me traversa l'esprit au cours de la conversation vers le moment où nous allions nous séparer et que le Mahâtma me donna en souriant la preuve que je souhaitais en laissant sur la table son turban, un morceau de coton bien tangible marqué au coin de son cryptogramme.

Les contes populaires sont pleins de bijoux et de trésors enchantés qui le lendemain matin se trouvent changés en brindilles, en feuilles, en paille ou autres débris ! On trouve des histoires de ce genre presque chez tous les peuples et dans tous les pays.

J'en ai recueilli aux Indes. Elles reposent sur le principe de la Mâya. Mais il semble d'après l'exemple que j'ai donné du Mahâtma me restituant le demi-dollar que j'avais dépensé en fournitures de dessin pour son portrait, que la personne même qui pouvait créer l'illusion de l'argent, pouvait aussi créer l'argent lui-même ou par la loi de l'apport, le faire venir d'un endroit éloigné où il se trouvait.

Les deux portraits de dames chinoises ou japonaises étaient une illusion et ce que je vais raconter également. Un jour que l'honorable J.-L. O'Sullivan, ex-ministre des États-Unis en Portugal et dont j'ai déjà parlé, nous faisait une visite, la conversation tomba sur les dédoublements d'objets. J'avais justement rapporté de la banque un billet de 1.000 dollars et je l'avais donné à garder à H.-P. B. Elle tira ce billet de son tiroir le roula et le donna à tenir à M. O'Sullivan. Puis, elle lui dit d'ouvrir la main et de regarder. En déroulant le billet il en trouva dedans un autre exactement semblable, même papier, même image au recto et au verso, même numéro de série. « Eh ! bien, s'écria-t-il, voilà un fameux moyen de devenir riche ! » « Non pas, répondit H.-P. B. ce n'est qu'un tour psychologique. Nous avons le pouvoir de faire cela, mais non pas le droit de nous en servir ni pour nous, ni pour autrui, pas plus que vous n'oseriez faire un faux billet par les méthodes ordinaires de la contrefaçon. Ce serait voler le gouvernement aussi bien dans un cas que dans l'autre. » Elle refusa de satisfaire notre curiosité en nous expliquant comment elle avait procédé, mais nous dit en riant de le deviner si nous pouvions. Elle remit les deux

billets dans le tiroir et après le départ de notre visiteur, elle me montra qu'il ne restait que le billet original, l'autre avait disparu.

Peu de temps avant de quitter New-York, nous allâmes un soir faire des emplettes pour elle. Elles montèrent à 5o dollars et comme elle n'avait pas du tout d'argent à ce moment-là, je payai pour elle et je pris les factures. En rentrant dans la maison, elle quitta mon bras et me fourra quelques billets de banque dans la main en disant : « Tenez, voilà vos cinquante dollars ! » Je le répète elle n'avait pas un sou à elle et il n'était venu personne à qui elle eût pu emprunter. Et en sortant de la maison elle ne savait pas ce qu'elle allait acheter et ce que cela coûterait. Mais elle avait toujours de l'argent quand elle en avait réellement besoin et quand il était bon qu'elle en eût. Par exemple, un jour on me demanda d'aller dans une certaine ville pour y entreprendre quelque chose de très important pour les Mahâtmas. Je calculai qu'il me faudrait être absent un mois ou deux au moins et comme je payais les dépenses de la Lamaserie et que j'avais d'autres lourdes charges, je dis franchement à H.-P. B. que je ne pouvais pas m'en aller si longtemps de New-York. « Très bien, dit-elle, faites ce que vous croyez devoir faire ; vous n'êtes pas encore engagé comme néophyte et les frères n'ont pas le moindre droit de vous éloigner de vos affaires. » Mais je ne pouvais supporter l'idée de refuser quoique ce fût à nos maîtres et quoique je ne visse pas bien d'où viendrait l'argent en mon absence, je décidai finalement de partir coûte que coûte. H.-P. B. me demanda ce que

j'y perdrais et je lui répondis que cela ne pourrait être moins de 500 dollars par mois au bas mot. Je partis et je rentrai le second mois bien entamé. En allant à la banque m'informer de ce qui restait à mon crédit, je fus fort étonné d'apprendre qu'il y avait juste mille dollars de plus que je ne comptais. N'y avait-il pas erreur ? Non, c'était bien tant. Je demandai alors au caissier s'il se rappelait comment était la personne qui avait fait deux versements de 500 dollars à mon compte? Il se le rappelait fort bien parce que c'était un homme si extraordinaire, très grand avec de longs cheveux noirs tombant sur ses épaules, des yeux noirs perçants et le teint brun : en somme un asiatique. Les deux dépôts venaient du même personnage qui s'était contenté de remettre l'argent pour être porté à mon crédit. Il n'avait pas mon carnet et il avait demandé au caissier de vouloir bien remplir lui-même la formule de dépôt « parce qu'il ne savait pas écrire l'anglais ». Si H.-P. B. avait possédé à ce moment-là les amis qu'elle se fit plus tard aux Indes et en Europe, il n'y aurait rien eu de bien remarquable à ce qu'elle obtînt d'eux de réparer mon déficit, mais en dehors de moi, elle ne connaissait alors personne de susceptible de lui prêter 100 dollars, encore bien moins mille.

A Bombay aussi, elle avait toujours de l'argent quand elle en avait vraiment besoin. En débarquant nous avions tout juste de quoi pourvoir à nos dépenses de ménage pendant quelques mois, sans rien donner au luxe ni au superflu. Néanmoins nous partîmes avec Moolji et Babula pour ce voyage au Panjab d'où elle tira son romanesque *Caves and Jungles of*

Hindustan et nous dépensâmes 2.000 roupies sans en être incommodés. Notre fiole d'huile et notre mesure de farine ne s'épuisèrent jamais, parce que les maîtres pour qui nous travaillions nous donnaient au fur et à mesure ce dont nous avions besoin. Quand je demandais comment les maîtres qui vivaient hors du monde où on gagne de l'argent pouvaient agir ainsi, H.-P. B. me répondait qu'ils avaient la garde de trésors incroyables, de mines et de joyaux enfouis qui, selon le karma qu'on leur avait imposé, pouvaient être employés pour le bien de l'humanité par différentes mains. Cependant quelques-uns de ces trésors étaient si souillés par une aura criminelle, que si on les laissait déterrer et mettre en circulation avant que ce karma fût usé, ils engendreraient de nouveaux crimes et une plus cruelle misère. Et encore, que le karma de certaines personnes exigeait qu'elles découvrissent comme par hasard des cachettes d'argent ou d'autres valeurs ou qu'elles fissent une plus ou moins grosse fortune dans les affaires. Ces compensations étaient l'œuvre de certains élémentals du règne minéral auxquels ces favoris de la fortune étaient — selon la croyance orientale — étroitement alliés par les élémentals prépondérants dans leur propre tempérament.

Cette question de l'existence des élémentals a toujours été la pomme de discorde avec les spiritualistes, cependant Mrs Britten, un de leurs chefs, déclare (voir *Banner of Light*) « qu'elle SAIT qu'il existe des esprits autres qu'humains et qu'elle a vu des apparitions d'êtres spirituels ou élémentaires évoqués par des formules et des opérations magiques ». De plus,

l'honorable Aksakof déclare également « que le prince A. Dolgorouki, grande autorité en matière de magnétisme, m'a écrit qu'il s'était assuré que les esprits qui jouent les rôles principaux aux séances spirites, sont des élémentaires-gnômes, etc. Que ses clairvoyants les ont vus et les lui ont décrits » (*Spi-Si.*, décembre 1875, *Scrap-book theosophique*, I, 92).

Je reprends donc : un tel individu ayant en lui une proportion prépondérante d'élémentals appartenant au règne minéral, se verrait doué de la faculté magique de Midas, roi de Phrygie « qui transformait en or tout ce qu'il touchait ». Et quelle que fût l'inaptitude de cet individu pour les affaires, sa veine serait constante et irrésistible. Avec une proportion prépondérante d'élémentals aquatiques il voudrait être marin et le resterait malgré tout ce qu'il y a de dur et d'éprouvant dans ce métier. La prépondérance des élémentals aériens dans le tempérament fait les enfants qui grimpent aux arbres et sur les toits et les hommes qui gravissent les montagnes, montent en ballon, font du trapèze à des hauteurs vertigineuses et cherchent par tous les moyens possibles à se détacher du sol. H.-P. B. me racontait de nombreuses histoires à l'appui de ce principe ; il est inutile de les citer ici, la vie est pleine d'exemples que l'on comprendra suffisamment avec la clef que j'ai donnée. Quant à la Société Théosophique, je peux dire qu'il ne nous a jamais été permis, ni à H.-P. B. ni à moi d'avoir du superflu, mais on ne nous a jamais laissés manquer du nécessaire ni pour notre œuvre ni pour notre vie privée. Combien de fois, vingt, cinquante peut-être, n'ai-je pas vu notre caisse à peu près vide

et l'avenir pécuniaire peu encourageant. Cependant, soit d'un côté, soit d'un autre, j'ai reçu invariablement les fonds nécessaires et notre entreprise n'a jamais été arrêtée un seul jour faute de ressources pour entretenir le Quartier-Général.

Mais l'agent que nos maîtres invisibles emploient n'a pas toujours qualité pour juger s'il est indispensable ou non au succès de son effort public qu'il soit lui-même bien en fonds. Quand H.-P. B. fut envoyée de Paris à New-York en 1893, elle se trouva bientôt, comme je l'ai dit dans un autre chapitre, dans la véritable misère, obligée de passer et de repasser de l'eau sur son marc, faute de pouvoir acheter du café, et finalement, contrainte de travailler de son aiguille pour un fabricant de cravates afin de ne pas mourir de faim. Elle ne reçut alors aucun présent imprévu et ne trouva pas d'or dans son matelas le matin en s'éveillant. Le temps n'était pas encore venu. Mais, quoique réduite elle-même à la pauvreté, elle avait dans sa malle une forte somme (quelque chose comme 23.000 francs, je crois), que son maître lui avait confiée en attendant ses ordres. Elle reçut enfin celui de se rendre à Buffalo. Qu'était-ce que Buffalo? Comment y va-t-on, elle ne s'en doutait pas. Elle demanda pourquoi. « Peu importe : prenez l'argent avec vous. » En arrivant à destination, on lui dit de prendre un fiacre, d'aller à telle adresse et de remettre l'argent à telle personne, sans explication, de prendre un reçu et de revenir. Elle obéit. L'homme était bien à l'adresse indiquée et dans une situation peu ordinaire. Il était en train d'écrire ses adieux à sa famille, un pistolet chargé sur la table avec lequel il devait se

tuer une demi-heure plus tard si H.-P. B. n'était arrivée. Il semble — à ce que me dit plus tard H.-P. B. — que cet homme était parfaitement honnête et que ces 23.000 francs lui avaient été volés, de telle façon qu'il était nécessaire pour certains événements — importants et d'intérêt général — que l'argent lui fût rendu à ce moment spécial et H.-P. B. avait été choisie pour être l'intermédiaire de cet acte de bienfaisance. Quand je la rencontrai, elle avait entièrement oublié le nom de cet homme et son adresse. Voici un cas où l'intermédiaire choisi pour remettre l'argent au bénéficiaire se trouvait elle-même dans une extrême pénurie sans qu'il lui fût permis de distraire même un franc de la somme confiée pour s'acheter une livre de café.

Je me rappelle encore une autre fois où H.-P. B. fut chargée de distribuer l'or enchanté. Mais heureusement, celui qui en a profité nous a laissé son récit imprimé.

Il paraît qu'à une réunion d'un cercle spiritualiste connu de Boston (Mas.) il fut question de la probabilité de la disparition du *Spiritual Scientist*, faute de fonds pour le faire vivre. Feu C.-H. Foster, médium fameux, dit qu'un esprit contrôleur avait positivement déclaré que la calamité en question était imminente. Et en effet, l'éditeur, M. Gerry Brown, avait à payer incessamment une forte échéance, et point d'argent. Le *Spiritual Scientist* publia ces quelques mots d'explication et ce qui suit, que je cite d'après une des coupures de notre scrap-book :

« Le directeur du *Scientist* reçut, il y a quelques

jours, avis d'avoir à passer au bureau télégraphique de la Western Union pour toucher de l'argent envoyé par télégramme. Il y fut et voici comment les choses se passèrent.

« Décor : bureau télégraphique de la Western Union. A midi. A gauche, l'employé derrière son pupitre. Entre à droite un monsieur qui présente un avis de venir toucher.

« *L'employé*. — Vous attendez de l'argent ?

« *Le monsieur*. — Dame, voilà mon nom et mon adresse sur le mandat et votre avis. Je ne sais d'ailleurs pas d'où ça vient.

« *L'employé*. — Connaissez-vous Sir Henry de Morgan ?

« *Le monsieur* (en riant). — Dame, j'ai entendu dire que l'esprit du personnage en question, qui vivait il y a environ deux cent cinquante ans, veut bien s'intéresser à moi. Je vais vous donner un reçu.

« *L'employé* (se redressant et changeant de ton). — Connaissez-vous quelqu'un ici qui puisse répondre de votre identité ?

« *Le monsieur*. — Oui.

« On appelle un membre de la compagnie qui connaît le monsieur et on lui verse la somme. Une heure plus tard arrive une dépêche :

« Je souscris — dollars pour payer la note due le 19 juin et je mets au défi Charles Foster de voir réaliser sa prophétie. Publiez ce défi. Allez au bureau télégraphique de la Western Union chercher l'argent et accusez réception par dépêche.

« Sir Henri de Morgan. »

« L'argent venait d'une ville éloignée. Nous publions le télégramme très volontiers selon les instructions reçues. Nous n'émettons pas d'opinion sur la provenance. Nous avons déjà montré le télégramme à plusieurs spiritualistes éminents et l'un d'eux suppose que cela pourrait bien être une farce d'un des membres du cercle. Parfait. Nous ne demandons pas mieux que d'être souvent victimes de farces de ce genre. »

Naturellement, la « ville éloignée » s'appelait Philadelphie et l'expéditeur H.-P. B. qui — ainsi que je l'ai dit plus haut — avait alors comme moi un intérêt à tirer l'éditeur d'une crise de trésorerie. D'autre part, je suis parfaitement au courant des ressources de H.-P. B. à cette époque et je sais, de source certaine, qu'elle n'était pas en mesure d'envoyer à des tiers ni peu ni beaucoup d'argent. Et quant à son second mari, il était aussi pauvre qu'elle et sans crédit pour emprunter. Il faut que cet argent lui soit venu de la Loge comme celui de ses emplettes à New-York et de ses dépenses de voyage dans l'Inde. Ce sir Henry de Morgan était John King, le soi-disant esprit contrôleur, sous la couverture duquel H.-P. B. produisit ses premiers phénomènes de New-York et de Philadelphie.

Une coïncidence intéressante m'a fait retrouver dans la bibliothèque, pendant que je corrigeais ces épreuves, un livre sur Morgan, que j'avais perdu de vue depuis des années. Il a pour titre : *l'Histoire des boucaniers d'Amérique, de leur origine jusqu'à nos jours*, écrite en plusieurs langues et maintenant réunie en un volume.

Les exploits et les aventures de Le Grand, Lolonois, Roche Brasiliano, Bat le Portugais, Sir Henry Morgan, etc. Écrit en hollandais, par Jo. Esquemeling, l'un des boucaniers, et traduit en espagnol, etc. (Londres, 1699, édition originale.)

C'est un vieux livre passé de mode et terrifiant ; je le trouvai à New-York, je crois, et dès les premiers temps de nos relations. Il a un intérêt particulier pour nous parce que l'intelligence, qui jouait pour mon édification le rôle de John King, précipita phénoménalement sur les trois pages blanches qui précèdent le titre des vers de mirliton adressés par John King à son ami Harry Olcott. L'orthographe démodée et le style antique de ces vers se rapprochent beaucoup plus de ce qu'on pourrait attribuer au chevalier boucanier que la masse de sottes communications que l'on reçoit par l'entremise des médiums (1).

Outre les rayons placés entre les deux fenêtres où nous rangions nos livres à la Lamaserie, il y avait une autre bibliothèque plus petite à portes vitrées. En même temps que j'achetai la tête de lionne mentionnée plus haut, je pris aussi un beau spécimen du grand hibou gris américain très bien empaillé. J'essayai d'abord de le placer sur un support dans un coin, mais je le transportai ensuite sur cette petite bibliothèque, et pour qu'il se trouvât bien en vue, je

(1) Le colonel Olcott donne, dans *Old Diary Leaves*, le texte assez long de ces vers. Comme il est impossible de reproduire dans une autre langue les originalités qui servent de base à son appréciation et que ces vers — détestables du reste — ne contiennent rien d'intéressant, on a omis de les traduire (note du trad.).

lui fis un socle d'une boîte derrière le fronton. Je donne ces détails parce qu'un phénomène intéressant se produisit entre le moment où je plaçai la boîte derrière le fronton et celui où j'ôtai l'oiseau empaillé de la table à écrire derrière moi pour le poser sur le socle. Pendant ce court instant, de grands caractères thibétains dorés apparurent sur le bandeau du fronton et sur l'encadrement des vitres. Et on put les y voir jusqu'à notre départ de New-York. Observez bien ceci : pour mettre la boîte sur le dessus, je suis en face de la bibliothèque et mes yeux directement en contact avec le bandeau et je ne vois rien d'écrit ni de peint sur la surface de la boiserie. Je me retourne pour prendre l'oiseau, je me retourne encore pour le poser — et voilà les caractères thibétains dorés qui m'apparaissent. Faut-il considérer ceci comme une Mâya positive ou négative, comme une précipitation à travers la chambre, à ce moment même, de l'écriture par la force-volonté de H.-P. B. ? Ou bien ce qu'elle avait écrit elle-même à l'encre d'or pendant la journée fut-il caché à mes yeux et à ceux des autres assistants par suggestion mentale jusqu'au moment où il lui plut de nous le laisser voir ? J'incline vers la dernière hypothèse.

M. Sinnett, dans les *Incidents de la vie de Mme Blavatsky*, p. 191, raconte, d'après un récit de M. Judge, un phénomène de précipitation dont je fus également témoin. Le voici : nous étions réunis un soir, H.-P. B., M. Judge et moi, et nous avions besoin d'écrire à M. M.-D. Evans, courtier d'assurances à Philadelphie. Impossible de nous rappeler son adresse : pas de Bottin de Philadelphie nulle part aux environs ;

que faire ? Nous nous rappelions bien tous deux que H.-P. B. avait eu jadis sur sa table, à Philadelphie, un morceau de papier buvard sur lequel l'adresse de M. Evans et d'une compagnie d'assurances se trouvait imprimée. Mais ni elle ni moi nous ne pouvions nous souvenir de cette adresse. Finalement, elle prit devant nous un couteau à papier laqué, le frotta doucement, mit dessus un morceau de papier buvard, passa la main sur la surface, souleva le papier et nous montra, sur la laque noire du couteau à papier, le fac-similé en encre bronzée de l'inscription du buvard de Philadelphie qu'Evans lui avait donné. Son cerveau physique ne pouvait pas se rappeler cette inscription, mais dès qu'elle concentra son attention sur la vague mémoire (vague physiquement parlant) de son cerveau astral, l'image cachée surgit à la lumière et se trouva précipitée sur la surface voulue. Voilà un cas des plus intéressants, on l'avouera, de conscience subliminale convertie en supraliminale.

Je laisse au lecteur à décider si le phénomène suivant fut une mâya, un apport, un tour d'adresse ou une création. Nous fumions un soir, elle et moi, comme de coutume en travaillant, elle sa cigarette et moi, ma pipe. Je me rappelle que la pipe était neuve et le tabac aussi bon que possible, cependant elle s'écria tout d'un coup : « Mais quel horreur de tabac vous fumez, Olcott ? » Je lui répondis qu'elle se trompait, car pipe et tabac étaient parfaits. « Enfin, il ne me plaît pas ce soir; prenez une cigarette. — Non, mais je ne fumerai pas si cela vous ennuie. — Pourquoi ne vous servez-vous pas de ces bonnes pipes turques, qui viennent de Constantinople ? —

Pour une bien bonne raison, c'est que je n'en ai pas. — Eh bien en voilà une », s'écria-t-elle en laissant tomber sa main à côté de son fauteuil et en ramenant une pipe, qu'elle me tendit. Elle était en terre rouge montée en filigrane doré, le tuyau couvert de velours violet orné d'une petite chaînette dorée où pendaient de faux sequins. Je la pris avec un simple : merci bien, je la bourrai, je l'allumai et je me remis à travailler. « Eh bien, vous plaît-elle ? — Certainement, mais j'aurais mieux aimé du velours bleu. — Oh bon, prenez-en une bleue alors ! » Et elle remit sa main de côté et ramena une pipe à tuyau bleu. Je la remerciai de nouveau et me remis au travail. Soudain : « Tenez, en voilà une toute petite », et elle sortit une édition miniature des autres pipes. Étant apparemment en train de me faire des surprises, elle sortit successivement un fume-cigarettes turc, ambre et dorure, une cafetière turque et un sucrier, et enfin un plateau doré, repoussé, orné d'imitations d'émail. « Y en a-t-il encore ? demandai-je. Une boutique turque a donc brûlé ? » Elle rit et dit que cela suffirait pour ce soir-là, mais qu'un beau jour elle pourrait bien avoir la fantaisie de me donner par magie un cheval arabe richement caparaçonné pour descendre Broadway à la tête de la Société Théosophique à l'ébahissement des naturels ! Combien de gens ont vu ces pipes et ce service à café chez nous ! Le tout fut donné en souvenir en quittant New-York, sauf le plateau et le sucrier que j'ai apportés aux Indes et que j'ai encore.

CHAPITRE XXVIII

Esquisse du caractère de Mme Blavatsky.

Encore quelques mots pour compléter cette étude du caractère de Mme Blavatsky. Même dans sa jeunesse — à en juger par ses anciens portraits — c'était une personne bien rembourrée et en avançant en âge, elle devint tout à fait forte ; cela paraît avoir été un trait de famille. Chez elle la tendance s'aggrava encore du fait de sa vie sédentaire,ne prenant pour ainsi dire pas d'exercice du tout et grosse mangeuse quand elle n'était pas tout à fait malade. Dès ce temps-là elle mangeait beaucoup de graisses et arrosait les œufs frits de son déjeuner d'une quantité de beurre fondu. Jamais elle ne touchait ni vins ni liqueurs, ses seules boissons étaient le thé et le café, surtout le café. Son appétit était extrêmement capricieux, au moment où je fis sa connaissance, et elle ne pouvait pas s'astreindre à des repas à heure fixe; elle était la terreur de ses cuisinières et le désespoir de son collègue.

Je me rappelle un exemple qui est bien caractéristique de cette malheureuse façon d'être. C'était à Philadelphie, elle avait une bonne à tout faire et il y avait

un gigot sur le feu en train de mijoter. Tout d'un coup, voilà H.-P. B. qui se met dans la tête d'écrire à une de ses amies qui demeurait à l'autre bout de la ville à une bonne heure de trajet et autant pour revenir parce qu'il n'y avait pas de tram ni moyen de transport direct d'une maison à l'autre. Elle appelle la bonne d'une voix retentissante et vite vite l'expédie avec ordre de rapporter la réponse. La jeune fille jure que le dîner sera perdu, qu'elle ne pourra pas être revenue moins d'une heure en retard. H.-P. B. n'écoute rien et lui dit de partir sur-le-champ.

Au bout de trois quarts d'heure, H.-P. B. commença à se plaindre que sa bonne ne revenait pas, cette sotte, cette imbécile de fille; elle avait faim, elle voulait son dîner; toutes les domestiques de Philadelphie n'étaient bonnes qu'à donner au diable. Elle était en furie un quart d'heure après et nous descendîmes voir un peu à la cuisine. Naturellement le feu était couvert, les casseroles retirées et les chances de dîner jamais réduites à rien. L'indignation de H.-P.B. atteignait des proportions grandioses et nous nous transformâmes en cuisiniers. Quand la bonne rentra, elle reçut une telle secouée qu'elle fondit en larmes et rendit son tablier!

A New-York, si quelqu'un d'agréable se trouvait faire une visite, il fallait que le dîner attendît indéfiniment — ou bien elle retenait à dîner la ou les personnes (le nombre n'y faisait rien) et les provisions faites pour nous deux se partageaient et se repartageaient quelquefois en six. C'était bien pire à Bombay, tantôt le dîner était retardé de deux heures et tantôt réclamé une heure trop tôt. Et alors elle terrifiait les malheu-

reux domestiques de Goa parce que les légumes n'étaient pas cuits et la viande à moitié crue. De sorte qu'aussitôt établis à Adyar, je résolus de mettre un terme à cette misère: je fis une cuisine sur la terrasse à côté de la chambre de H.-P. B., je lui donnai ses domestiques et je la laissai libre de manger à son heure ou de jeûner à sa fantaisie.

Je m'aperçus, quand j'allai la voir à Londres, qu'il n'y avait rien de changé à son système; son appétit était devenu plus capricieux que jamais à mesure que son mal faisait des progrès. Cependant ses amis essayaient de la tenter avec toutes sortes de délicatesses. Pauvre femme ! ce n'était pas de sa faute, quoique sa mauvaise santé vint surtout de son mépris continuel des lois de la digestion. Ce ne fut jamais une ascète, elle n'était pas même végétarienne tant que je vécus avec elle; la viande semblait lui être indispensable comme elle l'est à bien des membres de la Société et à moi tout le premier. J'en connais plusieurs qui ont fait tous leurs efforts pour s'arranger du régime végétarien, dont quelques-uns comme moi, après plusieurs années d'expériences, ont été finalement contraints de revenir malgré eux à la nourriture ordinaire. D'autres, au contraire, comme Mrs Besant et d'autres théosophes éminents que je pourrais nommer, s'en sont trouvés fortifiés, mieux portant et ont acquis peu à peu un dégoût absolu pour toute espèce de viande. Ce qui confirme le vieux dicton « aliment pour les uns, poison pour les autres ». Je ne crois pas qu'il y ait lieu de blâmer ni de louer pour des questions de régime; ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qu'il y a

au fond de son cœur. Parole ancienne et pleine de sagesse que ceux qui se croient justes feraient bien de ne pas oublier.

Le monde entier sait que H.-P. B. était fumeur invétéré. Elle fumait chaque jour un nombre considérable de cigarettes qu'elle roulait avec une habileté merveilleuse. Elle pouvait même les faire de la main gauche tout en écrivant de la droite. Elle fit au docteur Mennell, son dévoué medecin de Londres, le cadeau le plus unique qu'elle pût offrir à personne ; c'est une boîte avec son chiffre sculpté sur le dessus renfermant plusieurs centaines de cigarettes qu'elle avait roulées pour lui de ses propres mains. Elle la lui envoya juste au moment de sa mort et le docteur l'a gardée comme un souvenir de celle qui fut sans doute sa cliente la plus illustre et la plus intéressante.

Pendant qu'elle écrivait *Isis* à New-York, elle resta six mois sans sortir de son appartement. Du premier matin jusque tard dans la nuit, elle travaillait à son bureau; il n'était pas rare qu'elle passât dix-sept heures sur vingt-quatre au travail. Elle ne prenait d'autre exercice que d'aller à la salle de bain et à la salle à manger et de revenir à son bureau. Comme elle était alors grosse mangeuse, la graisse s'accumulait en masses sur son corps, son menton devenait double et triple, une graisse aqueuse se formait sur les jambes et pendait en bourrelets sur les chevilles. Elle montrait les sacs adipeux de ses bras en manière de plaisanterie — plaisanterie amère comme la fin le prouva. Quand *Isis* fut terminée et quand notre départ pour les Indes commença à paraître certain, elle alla un jour avec ma sœur se faire peser et con-

stata le poids énorme de 215 livres. Après quoi elle déclara qu'elle allait se réduire à un poids convenable pour voyager et le fixa à 156 livres. La méthode était des plus simples : tous les jours, dix minutes avant chaque repas, elle se faisait apporter un grand verre d'eau pure : elle posait dessus la paume d'une de ses mains, le regardait magnétiquement et le buvait. Je ne me rappelle plus combien de semaines dura le traitement, mais finalement elle retourna se faire peser, toujours en compagnie de ma sœur et elles me montrèrent le certificat du magasin où se trouvaient les balances : « Mlle Blavatsky pèse aujourd'hui 156 livres ». Elle demeura ainsi longtemps après notre arrivée dans l'Inde, puis l'obésité revint, persista et s'aggrava d'hydropisie jusqu'à ce qu'elle mourût.

Un certain côté de son caractère surprenait beaucoup les étrangers, mais paraissait très attachant à ses amis, c'était l'espèce d'exultation enfantine qu'elle manifestait quand quelque chose lui faisait grand plaisir. Je la vis à New-York transportée de joie à la réception d'une boîte de caviar, de gâteaux et autres douceurs russes. Elle n'eut pas de cesse qu'elle ne nous eût fait goûter à tout, et comme j'eus le malheur de dire que le caviar avait le goût de cuir salé, je crus qu'elle allait m'avaler. Une miette de pain noir qui se trouva par hasard dans un journal reçu d'Odessa lui fit voir soudain la vie de famille de tous les siens. Elle me décrivit sa chère tante Nadjeda lisant les journaux le soir tard en grignotant une de ces croûtes de pain ; puis toutes les chambres de la maison, et leurs habitants avec leurs habitudes et leurs occupa-

tions. Elle finit par mettre ces miettes dans un morceau de journal sous son oreiller pour rêver à son pays.

Je vois, dans mon journal du dimanche 14 juillet 1878, cette note à propos d'une excursion au bord de la mer que nous fîmes avec Wimbridge :

« Journée superbe, beau soleil, air délicieux, tout charmant. Nous prîmes une voiture à nous trois jusqu'à la plage pour nous baigner. H.-P B. présentait le spectacle le plus divertissant barbotant les jambes nues dans les lames et manifestant une joie presque enfantine de se trouver dans ce « superbe magnétisme. » Elle reçut à Madras le présent de divers jouets découpés à la scie mécanique par sa tante. Elle en montra quelques-uns qui étaient très drôles à tout venant, jusqu'à ce que la nouveauté en fût passée. Il y en a encore un, un vide poche en ébène et en cèdre dans son ancienne chambre d'Adyar où j'écris maintenant. Elle avait sur sa table à New-York une tirelire de métal qui avait l'air d'une tombe ou d'une cathédrale gothique — on ne sait trop lequel des deux — qui lui procurait des joies continuelles. Il y avait une fente dans l'intérieur du dôme et une petite tablette fort innocente sur une colonne. Celle-ci était en communication avec une manivelle extérieure ; après avoir placé de l'argent dessus, on tournait la manivelle et l'argent disparaissait dans l'intérieur d'où on ne pouvait le retirer qu'en dévissant une certaine plaque du dessous. Nous nous en servions pour quêter pour l'Arya Somaj et H.-P. B... mais je laisse la parole au reporter du *New York Star*. L'extrait est du 8 décembre 1898 :

« Mme Blavatsky (ou plutôt H.-P. B. comme elle désire être appelée ayant envoyé le madame rejoindre le comtesse dont elle s'est débarrassée depuis long-temps) se montra enchantée de cette idée. « Je vais « remplir mon petit temple de dollars, s'écria-t-elle, et « je n'en aurai pas honte aux Indes ». Le temple en question est un petit édifice compliqué en fer forgé qui a bien une entrée pour recevoir l'argent de l'Arya Somaj, mais point de sortie pour le laisser échapper. Il est surmonté d'un petit « Dev ». H.-P. B. expliqua gracieusement au reporter que « Dev » est un mot sanscrit que l'on interprète de façon variée par dieu, diable ou génie, chez les divers peuples orientaux. Quand on va faire une visite à la Lamaserie, on vous demande de mettre une petite monnaie sur le haut du temple et de tourner une manivelle. Il en résulte invariablement un désappointement pour le visiteur à la joie intense des théosophes, et un profit pour l'Arya Somaj car l'argent disparaît pour ne plus revenir. »

Je vois que le même reporter parle agréablement de ce tableau en feuilles sèches représentant une jungle tropicale qui ornait notre salle à manger et que j'ai décrit dans l'avant-dernier chapitre. Nous avions pensé à mettre en loterie le mobilier de la Lamaserie au moment de notre départ, et ce tableau devait être un des lots. Voici l'extrait du *Star* :

« Une des choses les plus remarquables peut-être dans cette collection de lots uniques n'a pas de prétentions à la magie. C'est un ornement mural, d'un travail si beau et en même temps si simple, qu'il est étonnant que la mode n'en soit pas venue. Un des

panneaux de la salle à manger du célèbre appartement représente une scène tropicale ; on y voit un éléphant, un tigre, un énorme serpent, un arbre tombé, des singes, des oiseaux, des papillons et deux ou trois mares. Il n'est ni dessiné, ni peint, mais l'esquisse découpée en papier fut ensuite recouverte de feuilles d'automne de nuances variées collées dessus, et l'eau se trouve représentée par de petits morceaux de glace brisée. L'effet est extrêmement beau, mais l'heureux gagnant devra probablement avoir recours à la magie pour emporter son lot, car le panneau est fait depuis si longtemps que les feuilles sont sèches et cassantes »[8].

Ce côté joyeux du caractère de H.-P. B. était un de ses plus grands charmes : elle aimait à dire et à entendre des choses spirituelles. Je l'ai déjà fait remarquer : son salon n'était jamais ennuyeux, excepté naturellement pour ceux qui ne savaient rien de la littérature orientale et ne comprenaient pas davantage la philosophie asiatique. Ceux-là pouvaient trouver le temps long quand elle passait des heures entières à discuter dans ces régions à la fois élevées et profondes de la pensée avec Wilder ou le docteur Weisse ou quelque autre savant. Même alors, cependant, elle parlait si naturellement et revêtait ses idées de tant de verve et de paradoxes surprenants que ses auditeurs étaient forcés de l'admirer, même quand ils ne pouvaient pas suivre le fil de sa pensée; de même qu'on peut admirer un feu d'artifice au Palais de Cristal, sans connaître l'art pyrotechnique et les procédés chimiques employés pour préparer les pièces. Elle avait le don de saisir et de s'approprier des mots drôles et imprévus qu'on finissait par croire inventés par elle.

Pendant notre récréation, c'est-à-dire après avoir fini le travail du soir ou quand il venait des amis, ou plus rarement quand elle avait besoin d'un peu de repos, elle me racontait des histoires magiques mystérieuses, des aventures, et en échange elle me faisait siffler ou chanter des chansons comiques ou raconter des histoires cocasses. Une de celles-ci qui dura deux ans devint, à force d'additions au thème original, une espèce d'odyssée parodique de la famille Moloney. Ses innombrables descentes dans la matière, retours aux forces cosmiques, mariages, changements de religion, de peau et de capacités, formaient un imbroglio extravagant dont H.-P. B. ne semblait jamais pouvoir se lasser. A mon grand déplaisir, quelquefois elle me mettait sur ce sujet devant des tiers pour s'amuser de leur surprise en écoutant ces improvisations. Le tout se récitait avec l'accent irlandais et n'était qu'une farce débordante, qui touchait toujours follement aux problèmes de l'évolution macrocosmique et microcosmique. L'idée générale — s'il y avait une idée — c'était que les Moloneys, alliés par mariage aux Molécules, engendraient avec ceux-ci la puissance souveraine irlandaise qui gouvernait les vicissitudes des mondes, des soleils, etc. Comparée à la petite histoire quelconque d'où elle sortit, cette odyssée burlesque fait penser au banyan gigantesque et à sa petite graine. Elle finit par m'appeler Moloney en parlant et en écrivant et je lui rendais la monnaie de sa pièce en l'appelant Mulligan. Nos amis nous donnaient souvent ces surnoms et mes vieilles archives renferment plus d'une lettre à elle et à moi où l'on nous donne ces pseudonymes hiberniens.

H.-P. B. jouait admirablement du piano, avec un toucher et une expression superbe tout simplement. Ses mains étaient des modèles pour les sculpteurs — au propre et au figuré — et elles n'étaient jamais plus belles que s'envolant sur le clavier d'où elles tiraient les mélodies magiques. Elle était élève de Moscheles, et quand elle était à Londres avec son père, elle joua vers 16 ans dans un concert de charité avec Mme Clara Schumann et Mme Arabella Goddard un morceau de Schumann pour trois pianos (1). Elle ne jouait presque jamais à l'époque où nous vivions ensemble. Un jour un petit piano fit son entrée dans la maison, elle s'en servit quelques semaines, puis le ferma et s'en servit comme d'une bibliothèque à deux rayons jusqu'à ce qu'il fût revendu. Parfois, quand son corps était occupé par un des Mahatmas, elle jouait avec une puissance indescriptible. Elle se mettait au piano au crépuscule, quelquefois, moi seul dans la pièce avec elle, et elle tirait de son instrument des improvisations qui pouvaient bien faire imaginer qu'on écoutait un chœur de Gandhârvas, ces chanteurs célestes. C'était une harmonie divine.

Elle n'avait pas le sens des couleurs ni des proportions dans son état normal, ni ce goût délicat et esthétique qui fait que les femmes s'habillent bien et à leur avantage. Je l'ai accompagnée parfois au théâtre avec l'idée que la foule nous ferait une entrée. Forte et d'apparence remarquable, elle s'affublait d'un

(1) Quelques semaines après avoir écrit ceci, j'ai appris par une personne de sa famille que peu de temps avant de venir en Amérique, H.-P. B. avait fait des tournées de concerts en Italie et en Russie sous le pseudonyme de Mme Laura.

chapeau en l'air couvert de plumes, d'une robe de satin de grande toilette avec beaucoup de garnitures, d'une énorme chaîne d'or massif, où pendait une montre d'émail bleu avec un chiffre en poussière de diamants, ses adorables mains chargées de douze ou quinze bagues grosses et petites. Les gens se moquaient d'elle, quelquefois derrière son dos, mais s'ils rencontraient son œil sévère et sa face kalmouke, leur rire s'éteignait bientôt dans un sentiment d'intimidation et de surprise.

A de certains moments elle était extrêmement généreuse, jusqu'à la prodigalité, mais à d'autres c'était tout le contraire. Elle me dit qu'elle avait dépensé en deux ans à courir le monde 80.000 roubles (environ 70.000 roupies) que sa grand'mère lui avait légués. Pendant longtemps, elle se faisait accompagner d'un gros terre-neuve qu'elle tenait en laisse par une lourde chaîne d'or.

Elle disait sans ambages tout ce qu'elle pensait aux gens, à moins que ce ne fussent de nouvelles connaissances ; sa politesse dans ces cas-là la montrait grande dame jusqu'au bout des ongles. Quelque négligée que fût son apparence extérieure, elle avait le cachet ineffaçable de la haute naissance et quand elle voulait, elle retrouvait la dignité d'une duchesse. Mais dans la vie de tous les jours à son ordinaire, elle avait des sarcasmes aigus comme des lames de canif et ses colères étaient des explosions. Le crime impardonnable, c'était pour elle l'hypocrisie, les airs artificiels du monde. Alors elle était impitoyable et elle épuisait les langues les plus diverses pour couvrir sa victime d'opprobres. Elle voyait souvent par clair-

voyance comme dans un miroir les vices secrets des hommes et des femmes qu'elle rencontrait ; malheur à eux s'ils osaient parler de la théosophie avec dédain et d'elle-même avec mépris ; elle déversait sur leur tête les flots bouillants de sa candeur exaspérée. Elleavait horreur des « gens bien », mais une personne « bien » ou non, pauvre et ignorante, pourvu qu'elle fût franche obtenait toujours d'elle une bonne parole et souvent un cadeau. Elle poussait le mépris des conventions jusqu'au culte et n'avait pas de plus grand plaisir que de dire ou de faire des choses qui choquaient les pudibonds. Par exemple, je vois dans mon journal qu'un certain soir elle reçut dans son lit et dans sa chemise de nuit des visites d'hommes et de femmes, comme les dames nobles et royales de l'Europe d'avant la Révolution. Elle avait si visiblement l'esprit fermé aux choses légères que tout cela passait sans difficulté. Aucune femme ne voyait en elle une rivale possible, aucun homme ne s'imaginait qu'elle pourrait céder à ses soins. Elle jurait comme un troupier mais sans malice, et si cette singulière propension n'avait pas été relevée et dénoncée si vivement par les gens à cheval sur les convenances — eux-mêmes, comme elle le voyait par clairvoyance, se permettant tout à portes fermées — elle y aurait sûrement renoncé. C'est bien humain, et c'était bien d'elle de continuer à faire des choses défendues par pure bravade. J'ai connu une dame dont le petit garçon avait pris de garçons de ferme l'habitude de dire des gros mots. La mère qui était parfaitement bien sous tous les rapports en était au désespoir. Lefouet et toutes les punitions possibles nefaisaientqu'aggraver les choses et

on n'obtint pas un résultat meilleur en essayant en dernier ressort de laver la bouche de l'enfant au savon de Marseille chaque fois qu'on l'entendait jurer. Enfin des amis pleins de bon sens conseillèrent aux parents d'essayer de n'y pas faire attention et de guérir la mauvaise habitude par l'indifférence. Le succès ne laissa rien à désirer et au bout de peu de mois l'enfant avait cessé de jurer. H.-P. B. était en état de révolte permanente contre toutes les conventions mondaines ; elle se mettait hors la loi par tous ses goûts, ses croyances, ses toilettes, son idéal et sa conduite. Elle s'en vengeait en imposant ses talents supérieurs et ses dons rares et elle se faisait craindre de la société. Au fond, elle souffrait d'être laide et c'est pourquoi elle parlait toujours de son nez en pomme de terre comme pour défier les critiques. Elle voyait le monde comme un masque vide, le succès comme du clinquant ; sa vie éveillée lui paraissait lugubre et elle ne vivait vraiment que la nuit, quand elle abandonnait son corps pour aller retrouver ses Maîtres et s'asseoir à leurs pieds. Elle n'avait que du mépris et un profond dédain pour les savants d'esprit étroit dont la bigoterie aveugle n'apercevait pas même un rayon perdu de vérité et qui pourtant le jugeaient avec une injuste sévérité, unis pour essayer de la réduire au silence par une conspiration de calomnies. Elle avait de la haine pour le clergé en tant que corps, parce que, ignorant lui-même les vérités spirituelles, il s'arroge le droit de conduire les aveugles spirituels, de gouverner la conscience des laïques, de jouir de revenus qu'il n'a point gagnés et de damner des hérétiques qui ont été souvent des sages,

des illuminés et des adeptes. Nous avions fait un scrap-book dans lequel elle collait des paragraphes de journeaux relatifs aux crimes des clergymen et des prêtres ayant comparu en justice et la collection était déjà considérable avant notre départ pour l'Inde.

H.-P. B. faisait d'innombrables amis mais les reperdait souvent et les voyait se changer en ennemis acharnés. Personne de plus séduisant qu'elle lorsqu'elle voulait l'être, et elle le voulait toujours quand elle cherchait à attirer quelqu'un vers l'œuvre théosophique. Son ton et ses manières caressantes persuadaient le quelqu'un qu'elle considérait comme son meilleur, sinon son seul ami. Elle écrivait du même style et je crois que je pourrais nommer nombre de femmes qui sont en possession de lettres disant qu'elles seront son successeur dans la Société Théosophique et encore bien plus d'hommes qu'elle traite de « seuls *véritables* amis et disciples reconnus ».

Je possède un certain nombre de certificats de ce genre et je les prenais pour des trésors précieux, jusqu'au jour où je m'aperçus en les comparant à ceux des autres, que ses compliments n'avaient aucune valeur. Je ne peux pas dire qu'elle se soit montrée fidèle ni solidement attachée aux gens ordinaires comme moi et comme ses autres intimes. Je crois que nous n'étions pour elle que des pièces dans un jeu d'échec et qu'elle n'avait pas pour nous de profonde affection. Elle me répétait les secrets de gens des deux sexes — même les plus compromettants — qui les lui avaient confiés et je suis persuadé qu'elle usait des miens, si tant est que j'en eusse, de la même manière. Mais elle était d'une fidélité à toute

épreuve pour sa tante, ses parents, et ses maîtres. Pour eux elle eût sacrifié non pas une mais vingt vies et regardé brûler au besoin la race humaine tout entière.

CHAPITRE XXIX

Mme Blavatsky se fait naturaliser en Amérique. Formation de la British Theosophical Society. Derniers jours à New-York.

Il est bien naturel que la reine de notre petite Bohême ait tenté les artistes bohémiens qui se groupaient autour d'elle ; elle posa devant Thos. Le Clear qui fit son portrait à l'huile et devant O'Donovan pour un médaillon en bronze. Je vois dans mon journal du 24 février 1878 que la soirée se passa dans l'atelier de Walter Paris de la façon la plus gaie avec les meilleurs artistes de New-York. La plupart d'entre eux appartenaient à ce fameux Club des Carreaux de Faïence dont les membres se réunissent mensuellement dans l'atelier de l'un d'entre eux et peignent des motifs sur des carreaux de faïence fournis par l'hôte du jour dont ils deviennent la propriété et qui les fait cuire et émailler à ses frais. Arrangement charmant par lequel chaque membre du club devient à son tour, sans qu'il lui en coûte grand'chose, propriétaire d'une

série de peintures signées de bons artistes. H.-P. B. s'amusa profondément d'un incident qui se produisit à l'occasion d'une de mes improvisations burlesques (voir plus haut).

Une des imitations qu'elle me demandait le plus souvent était la parodie du « médium parlant » où je tournais en ridicule les platitudes et l'affectation d'un certain genre d'orateurs (?) publics.

Un soir donc, nous eûmes la visite d'un littérateur de Londres, ancien éditeur du *Spectator* et homme cultivé. Il avait fait une étude assez sérieuse du spiritisme et il y croyait. Je feignis d'être sous le contrôle de l'esprit d'un feu clergyman de la Haute Église et les yeux clos et la voix grave, je me lançai dans une tirade contre les influences démoralisantes de notre temps, dénonçant la Société Théosophique comme la pire de toutes. Le pseudo-esprit tonnait par ma bouche contre les deux promoteurs de ce dangereux mouvement ; quant à H.-P. B., la grande prêtresse et son diable principal, je fulminais contre elle toutes les excommunications majeures ou mineures. La « vieille dame » riait aux larmes, mais notre visiteur me regardait avec épouvante (je m'en assurais de temps en temps par un rapide coup d'œil entre mes paupières presque closes) et il s'écria tout à coup : « Mais c'est affreux, c'est tout ce qu'il y a de plus réel. Madame, vous ne devriez pas lui laisser faire cela. — Faire quoi donc ? — Mais s'abandonner à ses facultés de médium quand toute sa personnalité est obsédée par une entité du monde des esprits si violente et si vindicative ». C'en était trop pour ma joyeuse collègue, elle étouffait de rire. Aussitôt qu'elle put

respirer elle s'écria : « Au nom du ciel, arrêtez-vous, Olcott, je vais en mourir ». J'étais alors au beau milieu d'une superbe explosion de mépris pour la fausse érudition et le prétendu altruisme de cette « intrigante russe », mais je m'arrêtai tout court et me tournant vers Mr L. je lui demandai, du ton le plus naturel, du monde, du feu pour ma pipe. Je faillis perdre mon sérieux en voyant son sursaut de stupéfaction et le coup d'œil aigu d'interrogation qu'il me jeta et où je lus aussi clairement que dans des paroles qu'il me considérait ou comme fou, ou comme le plus extraordinaire des médiums puisque je pouvais « sortir de contrôle » si instantanément. H.-P. B. faillit mourir de l'épilogue. Le lendemain à 8 heures du matin M. L. sonnait chez nous pour aller en ville avec moi et essayer tous ses pouvoirs de persuasion pour me décider à cesser ce médiumnisme qui, à ce qu'il m'assurait, détruirait toutes mes espérances d'avenir dans ma carrière d'homme public ! Il m'expliqua — comme si je ne l'avais pas su depuis vingt ans — que le médium est un véritable esclave et cela d'autant plus qu'il est mieux doué ; qu'il devient l'agent passif de forces désincarnées dont il n'a pas de moyens d'approfondir la nature et qu'il n'a pas le pouvoir de choisir. J'eus beau dire, rien ne put le persuader que tout cela n'était qu'une plaisanterie, un des divertissements variés que nous prenions H.-P. B. et moi pour nous détendre après notre travail sérieux. Il n'en démordit pas, j'étais médium et il fallut en rester là. Mais nous ne pouvions en parler sans rire et H.-P. B. racontait l'histoire constamment à ses visiteurs.

Je reçus le 5 avril une demande d'admission dans

la Société signée de T.-A. Edison. J'avais eu l'occasion de le voir au sujet de l'exhibition de ses découvertes électriques à l'Exposition universelle de Paris de 1878. J'étais alors secrétaire honoraire d'un comité national de citoyens formé à la requête du Gouvernement français pour porter le congrès des États-Unis à voter la participation de notre pays à la première exposition universelle subséquente à la chute de l'Empire et à l'établissement de la République.

La conversation entre Edison et moi tomba sur les forces occultes et je fus extrêmement intéressé d'apprendre qu'il avait tenté quelques expériences dans cette direction. Il voulait voir s'il pourrait par la force de la volonté mettre en mouvement un pendule dans son laboratoire particulier. Il avait employé comme conducteurs des fils de divers métaux simples ou composés, une extrémité du conducteur attachée à son front, l'autre au pendule. Comme je n'ai jamais vu publier le résultat de ces expériences, je suppose qu'elles n'avaient pas réussi. Si ces souvenirs viennent à lui tomber sous les yeux, cela pourra l'intéresser d'apprendre que je rencontrai dans l'Ohio en 1852 un jeune homme, un ancien shaker, nommé Macallister qui me dit qu'il avait découvert un certain fluide lequel lui permettait de transmettre sa pensée à distance à une autre personne pourvu que tous deux se fussent baigné le front dans ce fluide et fussent convenus de l'heure. Je me rappelle avoir écrit un article là-dessus sous le titre de « télégraphie mentale » dans un vieux journal publié par feu Mr S.-B. Britten le *Spiritual Telegraph*.

Ayant eu des rapports avec plusieurs inventeurs

américains connus et ayant appris d'eux le processus psychologique de leur première lueur d'invention, je les citai à Edison en lui demandant comment lui venaient ses propres découvertes. Il me répondit que souvent en se promenant avec une personne de connaissance dans Broadway et au milieu d'une conversation sur un tout autre sujet et du vacarme de la rue, l'idée lui venait brusquement que telle ou telle chose pourrait se faire de telle ou telle façon. Il se hâtait de rentrer, se mettait au travail sur ces bases et ne quittait la partie qu'après avoir réussi ou acquis la certitude que la chose était impraticable.

Le 17 avril nous commençâmes à discuter avec Sotheran, le général T. et un ou deux autres francs-maçons de grades élevés, la constitution de notre Société en corps maçonnique avec des degrés et un rituel.

Notre idée était de former un complément naturel aux degrés supérieurs de cette compagnie et de lui fournir l'élément de mysticisme oriental qui lui manquait ou qu'elle avait perdu. En même temps, notre Société aurait gagné en force et en permanence à s'allier à cette ancienne fraternité qui a des loges dans le monde entier. En y repensant, je vois maintenant que nous voulions tout simplement reprendre l'œuvre de Cagliostro dont la loge égyptienne fut de son temps un centre si puissant pour la diffusion de la pensée occulte orientale. Nous n'abandonnâmes ce projet que longtemps après notre arrivée à Bombay et la dernière trace que j'en trouve dans mon journal est l'enregistrement de la promesse de Swami Dyanand Sarasvati de compiler un manuel à l'usage de nos

membres de New-York et de Londres. Quelques anciens collègues ont nié ces faits, mais quoiqu'ils l'aient ignoré, il est certain que nous avions sérieusement nourri ce projet H.-P. B. et moi et que nous n'y renonçâmes qu'en voyant la Société grandir rapidement de son propre élan, ce qui rendait impolitique une fusion avec la franc-maçonnerie.

H.-P. B. fit un soir un joli phénomène de duplication. Un médecin français, le docteur B., se trouvait avec huit autres visiteurs chez nous ; il était assis près de la table à écrire de sorte que la lumière du gaz faisait briller un gros bouton de manchette en or portant ses initiales. H.-P. B. voyant cette lueur, étendit le bras par-dessus la table, toucha le bouton et ouvrant la main nous montra une reproduction du bouton. Nous la vîmes tous, mais elle ne voulut pas nous la laisser toucher et au bout d'un moment quand elle rouvrit la main, la mâya avait disparu. Elle fit pour moi seul un autre soir quelque chose de bien plus intéressant. De temps en temps elle me racontait des aventures et des rencontres soit aux Indes, soit dans le monde occidental. Ce soir-là elle s'amusait à mêler un jeu de carte d'une façon machinale, soudain elle ouvrit le jeu, le tourna vers moi et me montra la *carte de visite* de la femme d'un officier anglais qui avait vu par hasard un Mahâtma dans le nord de l'Inde et qui avait eu l'inconvenance d'en tomber amoureuse. La carte portait son nom et dans le coin du bas le régiment de son mari, celui-ci à demi effacé *comme gratté au canif* afin que je ne puisse pas reconnaître la dame si je la rencontrais aux Indes. Elle continua de battre les cartes et toutes les deux ou trois

minutes, elle ouvrait le jeu pour me montrer les cartes de visite d'autres personnes que nous connaissions de nom ; il y en avait de glacées et d'unies, de gravées en cursive ou en lettres carrées, de typographiées, de bordées de noir, des grandes et des petites. C'était un phénomène merveilleux et absolument unique. Mais combien étrange que cette précieuse force psychique — si difficile à engendrer, si facile à perdre — eût été prodiguée pour objectiver pour un seul instant ces fantômes astrals de cartes de visite ordinaires, quand la même dépense de force aurait pu être employée à forcer quelque grand savant à croire à l'existence des archives de l'Akasha et à se consacrer aux recherches psychiques ! Ma respectable sœur Mrs Mitchell, qui occupait un étage dans la même maison que nous avec son mari et ses enfants, vit un jour une collection de pierres et de bijoux d'une valeur d'au moins 10.000 livres que H.-P. B. lui montra et qu'elle prit pour un héritage de famille. Elle s'aperçut si peu que ce pouvait être une illusion qu'elle ne voulut pas même me croire quand je lui dis que H.-P. B. ne possédait rien de semblable. Je suis bien sûr qu'elle n'aurait pas supporté des passes si difficiles si elle avait eu de pareilles ressources.

Plus l'époque de notre changement de base approchait, plus H.-P. B. devenait véhémente dans son enthousiasme pour l'Inde, les Hindous, l'Orient entier et tous les Orientaux, et dans son mépris pour les Occidentaux en masse, leurs coutumes sociales, leur tyrannie religieuse et leurs ambitions. Ces soirées-là à la Lamaserie étaient bien orageuses et je me rappelle nettement l'épisode que voici. Walter

Paris, l'artiste, un des meilleurs garçons de la terre, avait passé quelques années à Bombay comme architecte du Gouvernement et il ne demandait pas mieux que de parler de l'Inde avec nous. Mais comme il n'avait pas notre respect extraordinaire pour le pays ni notre sympathie pour ses habitants, il blessait parfois la trop impressionnable H.-P. B. par des réflexions que j'ai su depuis être tout à fait naturelles chez les Anglo-Indiens.

Un beau soir il nous racontait l'histoire d'un ancien domestique à lui qui avait commis quelque sottise en sellant ou harnachant son cheval, et il ajouta sans y songer qu'il avait cravaché l'homme. Aussitôt, comme si elle eût reçu le coup sur sa propre figure, H.-P. B. se leva d'un bond et debout devant lui, lui en dit de telles pendant cinq minutes qu'il en resta muet. Elle déclara que c'était une lâcheté et s'en fit un thème pour un discours très net sur le traitement des races orientales par la classe dominante des Anglo-Indiens. Ceci n'était pas une explosion isolée à l'usage du marché occidental, elle garda toujours cette façon de s'exprimer et je l'ai souvent entendue conserver cette liberté de langage en face des plus hauts fonctionnaires Anglo-Indiens à Allahabad, à Simla, à Bombay, à Madras ou n'importe où.

Un des moyens que H.-P. B. inventa pour passer les heures vides après que l'achèvement d'*Isis* nous eût laissé des loisirs, était de dessiner des caricatures sur des cartes à jouer en se servant des points. Quelques-unes étaient vraiment drôles. Un dix de pique devint un concert de nègres : les contorsions grotesques des chefs de file, la sottise solennelle de

l' « examinateur » et l'aimable idiotie des autres était admirablement exprimée. Une autre représentait une séance de spiritisme avec banjo, accordéon et tambourins volant dans les airs tandis qu'un baquet se vide sur la tête d'un « enquêteur » et qu'un malin petit élémental grimace sur les genoux d'une dame qui tient tendrement sa queue fourchue dans l'idée que c'est quelque partie du corps d'un cher disparu. Une troisième carte — sept de cœur, je crois — montre deux gros moines attablés devant un dinde, un jambon et autres douceurs tandis que les bouteilles se trouvent à portée de la main ou rafraîchissent dans la glace par terre. Un des révérends pères, qui a le type le plus bestial, reçoit derrière son dos un billet doux de la main d'une servante correcte en tablier et en bonnet. Une autre encore représente un policeman saisissant un voleur par la jambe ; une autre une paire de beaux pioupious avec leurs bonnes amies et encore un vieux patriarche nègre qui court son petit fils noir dans les bras, etc., etc.

J'ai appris tout récemment que son père avait eu un talent remarquable pour ce genre de choses, de sorte que ses dispositions à elle sont faciles à expliquer. Je lui dis que c'était dommage de ne pas faire un jeu entier, qu'elle tirerait une bonne somme du droit d'édition. Elle dit qu'elle allait le faire, mais la fantaisie passa avant que le jeu fût fini.

Le 8 juillet, elle obtint ses lettres de naturalisation et s'en fut avec moi devant la Cour suprême prêter serment comme citoyenne des États-Unis d'Amérique. Voici ce qu'elle écrivit dans mon journal : « H.-P. B. dut jurer à la constitution des États-Unis

une affection éternelle, fidélité et protection et abjurer toute trace de soumission au tzar; après quoi elle fut faite "Citoyenne des Etats-Unis"; prit ses papiers et rentra contente. » Naturellement, le lendemain, les journaux étaient pleins de l'événement et les reporters venaient interviewer la nouvelle citoyenne qui les fit tous rire avec ses naïvetés sur la politique et les politiciens.

La formation de la British Theosophical Society à Londres, maintenant London Lodge T. S., me donna beaucoup à faire dans les premiers mois d'été de 1878. Cette branche, la première, fut définitivement organisée le 27 juin par le docteur J. Storer Cobb LL. D., trésorier de la Société, dont la visite à Londres à cette époque me permit de le nommer mon représentant officiel. M. Sinnett m'a gracieusement donné copie du procès-verbal de la réunion conservé dans les archives de la Loge dont il a la garde. Je le publie ici à cause de son intérêt historique.

REUNION DES MEMBRES

Tenue 38, *Great-Russell street, Londres*
le 27 juin 1878.

Présents : J.-Storer Cobb, trésorier (Société de New-York).

C. C. Massey, docteur Carter Blake, docteur George Wyld, docteur H.-J. Billing et E. Kislingbury.

J. Storer Cobb, président, lut des lettres de M. Yarker, du docteur K. Mackenzie, du capitaine Irwin

et de M. R.-P. Thomas, exprimant leurs regrets de ne pouvoir assister à l'assemblée et leur sympathie pour son objet. Plus une lettre du Rév. Stainton Moses disant qu'il regrettait de ne pouvoir prendre part à la réunion ayant envoyé sa démission de membre à la Société de New-York.

M. Cobb, trésorier, ayant communiqué les instructions du président Olcott relativement aux bases d'une branche anglaise de la Société, telles qu'elles ont été reçues depuis la dernière réunion des membres dans le même local, offrit de se retirer, son intention n'étant pas de faire partie de la nouvelle branche. Invité à rester comme auditeur, après une discussion libre, il fut finalement *résolu*, sur la proposition de M. Massey, appuyée par le docteur H.-J. Billing, « que les membres anglais de la Société Théosophique de New-York présents à la réunion considèrent comme désirable de former en Angleterre une société en union et en sympathie avec celle-ci ».

Suivant les instructions envoyées par le président, l'assemblée passa ensuite à l'élection d'un président de la Branche et le vote désigna C.-C. Massey pour la présidence.

M. Massey accepta cette position en quelques mots et prit possession du fauteuil. Il proposa, appuyé par le docteur Carter Blake, de choisir Miss Kislingbury comme secrétaire de la Branche. La motion fut passée et Mis Kislingbury accepta provisoirement.

L'assemblée s'ajourna jusqu'à réception de nouvelles instructions de New-York et il fut prescrit au secrétaire d'envoyer une copie de ce procès-verbal au col. Olcott (Président) et une copie de la résolution

enregistrée ci-dessus aux membres anglais absents. Puis on dressa et on signa le mémorandum suivant qui fut remis au secrétaire pour être envoyé au colonel Olcott :

Au colonel Henry S. Olcott

Président de la Société Théosophique de New-York.

Je certifie qu'aujourd'hui il a été tenu une assemblée où une branche anglaise de la Société sus-mentionnée a été formée et que M. Charles Carleton Massey a été élu président par le vote des membres présents.

Signé : JOHN STORER COBB,
Trésorier de la Société de N. Y.

Signé : C.-C. MASSEY.

J'écrivis, le 12 juillet 1878, mes lettres officielles reconnaissant l'existence de la British Theosophical Society et ratifiant les décisions de l'assemblée en question, et je les envoyai à M. C.-C. Massey et à Miss E. Kislingbury, respectivement président et Secrétaire.

Mon journal du 25 octobre montre d'une manière intéressante la clairvoyance que H.-P. B. exhibait parfois ; voici ce que j'y trouve :

Nous étions à dîner O'Donovan, Wimbridge, H.-P.B. et moi quand la bonne apporta une lettre de Massey qu'elle venait de recevoir à l'instant du facteur. Avant son arrivée H.-P. B. en avait annoncé la venue et le

contenu et quand on me la remit, avant que j'eusse brisé le cachet, elle dit qu'il y avait dedans une lettre du docteur Wyld et lut celle-ci sans la voir.

Je me rappelle que je pris l'enveloppe des mains de la servante et que je la posai auprès de mon assiette, attendant la fin du dîner pour la lire. Entre la lettre et H.-P. B. il y avait une grande cruche de poterie remplie d'eau, cependant elle lut d'abord la lettre de Massey, puis celle du docteur Wyld. Je vois en outre que la lettre de Massey portait sur une de ses pages une communication mahâtmique et que je la renvoyai à l'expéditeur avec un exposé des faits que Wimbridge signa avec moi.

Par une coïncidence assez remarquable, divers astrologues, clairvoyants et ascètes hindous, annoncèrent tous que H.-P. B. mourrait en mer. Je vois une de ces prédictions enregistrées à la date du 2 novembre 1878. Un ami de Wimbridge qui était psychique «prédit la mort de H.-P. B. en mer — une mort subite ; ne croit pas qu'elle arrive jamais à Bombay ». Majji la Yoginî de Bénarès prédit à H.-P. B. le même genre de mort à la même époque, mais ni l'un ni l'autre ne tombèrent juste. Un tireur de cartes de New-York qui annonça que H.-P. B. serait assassinée avant 1886 n'eut pas meilleur succès. En notant la prédiction H.-P. B. la fit suivre de deux points d'exclamation et de la réflexion cynique: « rien de tel que la clairvoyance! »

Un de nos visiteurs était meilleur prophète, mais il n'essaya pas ses pouvoirs sur H.-P. B. J'en trouve la description dans mon journal :

« Un médecin mystique juif, un homme étrange,

très étrange. Il a des pressentiments sur ses visiteurs, leur mort et une pénétration spirituelle pour découvrir leurs maladies. Vieux, maigre, courbé, les cheveux rares, fins, grisonnants, dressés tout autour de sa noble tête. Il met du rouge sur ses joues pour en atténuer la pâleur surprenante. Il rejette la tête fort en arrière et regarde dans l'espace en écoutant et en causant. Il a un teint de cire, la peau transparente et extrêmement mince. Il porte des vêtements d'été au cœur de l'hiver. Il a l'habitude singulière de dire toujours avant de répondre : « oui, voyez-vous, voilà. » Il étudiait la Kabbale depuis trente ans et ses conversations avec H.-P. B. roulaient presque exclusivement sur ses mystères. Il dit un soir devant moi que malgré ses trente ans de recherches, il n'avait pas pu découvrir certaines interprétations vraies qu'elle donnait de certains textes et qui jetaient sur eux une sainte lumière. »

Notre départ finalement décidé, je commençai en 1878 en automne à mettre mes affaires temporelles en ordre. Nous avions une correspondance active avec nos amis de Bombay et de Ceylan (un certain nombre de bouddhistes et d'hindous devinrent membres de la Société par lettres). Notre petite bibliothèque fut expédiée là-bas et peu à peu nos biens mobiliers furent vendus ou donnés. Nous ne faisions pas de parade de nos intentions, mais notre salon était plus assiégé que jamais par les amis et connaissances qui étaient au courant. Les notes de H.-P. B. dans mon journal pendant mes fréquentes absences de New-York des dernières semaines témoignent de l'empressement nerveux qu'elle avait de partir et de

ses craintes de voir mes arrangements échouer. Le 22 octobre, elle écrit à propos des instructions pressantes des Mahâtmas : « N. quitta la garde et S. arriva avec l'ordre d'avoir tout fini, pour le commencement de décembre. Eh bien, H. S. O. joue sa partie décisive. » Ceci se rapporte au changement de personnalité des intelligences qui contrôlaient le corps de H.-P. B. et les changements d'écriture corroborent le fait. Le 14 novembre même son de cloche : on nous dit que nous devons faire les plus grands efforts pour partir le 20 décembre au plus tard. Voilà le paragraphe qui finit la page : « O dieux ! ô Inde au brillant visage, est-ce vraiment ici le commencement de la fin ! » Le 21 novembre, nouveaux ordres pressants par le même canal : on nous dit de commencer nos malles. Diverses personnes désiraient nous accompagner aux Indes et quelques-unes tentèrent d'y parvenir, mais finalement nous n'étions que quatre pour partir, H.-P. B., miss Bates, une institutrice anglaise, M. Wimbridge, artiste et architecte, et moi. Le 24, commencement des emballages et le lendemain, miss Bates partait la première pour Liverpool emportant deux malles à H.-P. B. Sans cesse revenaient des ordres pressants pour le départ. A propos de la démission inattendue d'un membre, H.-P.B. s'écrie : « Oh cette misérable engeance, quand donc en serons-nous délivrés ! » Le jour suivant (en grosses lettres et au crayon rouge) à propos de mes préparatifs presque terminés : « Son destin en dépend. Il faut que notre mobilier soit vendu aux enchères avant le 12 décembre. » La vente eut lieu en effet le 9. Elle écrit ce jour-là. « Couchée à 4 heures

du matin et réveillée à 6, grâce à M. qui avait fermé la porte à clef, de sorte que Jenny (la bonne) ne pouvait pas entrer. Levée, déjeuné, partie pour la Batterie voir — (un occultiste en relations avec la Loge de la Confrérie Blanche). Rentrée à 2 heures et trouvé un vacarme et un sens-dessus-dessous infernal pour la vente. Tout s'est vendu pour rien... 6 heures du soir. — *Tout est enlevé* : adieu, baron de Palm ! Soupé sur une planche de 20 centimètres de large ! »

Puis la bousculade des dernières visites, les articles dans les journaux, les répliques de H.-P. B. Le 13, je reçus une lettre autographe du Président des États-Unis, me recommandant à tous les ministres et consuls des États-Unis ; plus un passeport diplomatique du ministère d'État et mission de rendre compte au Gouvernement des moyens pratiques d'étendre nos intérêts commerciaux en Asie. Ces documents se trouvèrent fort utiles plus tard aux Indes quand on nous soupçonna, H.-P. B. et moi, d'être des espions russes. Les détails de cette ridicule affaire seront donnés en temps et lieu.

Je vois dans mon journal que je ne pus trouver le temps de prendre aucun repos pendant ces derniers jours, passant la nuit à écrire des lettres, me précipitant à Philadelphie et ailleurs, avalant presque au vol un peu de nourriture quand je pouvais en saisir, et à travers cette agitation, toujours la grosse voix des ordres d'être partis avant le jour de grâce fixé au 17. L'écriture de H.-P. B. devient un griffonnage et sur la page du 15 septembre je vois deux de ces variantes dans son écriture que j'ai décrites plus haut et qui

prouvent que son corps fut occupé par deux Mahâtmas le même soir. J'avais acheté un phonographe Edison du premier modèle et ce soir-là beaucoup de nos membres, et de nos amis, parmi lesquels M. Johnston représentant Edison absolument empêché, parlèrent dans le recepteur à nos amis connus et inconnus de l'Inde. Les différentes feuilles d'étain dûment marquées pour les reconnaître furent soigneusement détachées du cylindre, empaquetées et elles sont encore conservées dans la bibliothèque d'Adyar pour l'édification des temps futurs (1). Parmi les voix enregistrées sont celles de H.-P. B. particulièrement nette et claire. La mienne, celle de M. Judge et de son frère Jean, du professeur Alex. Wilder, de miss Sarah Cowell, des deux MM. Laffan, de M. Clough, M. D.-A. Curtis, M. Griggs, M. S.-R. Wells, M. et miss Amer, docteur J. A. Weiss, M. Shinn, M. Terriss, M. Maynard, M. E.-H Johnston, M. O'Donovan, etc., tous gens intelligents, quelques-uns bien connus comme auteurs, journalistes, peintres, sculpteurs, musiciens ou autrement.

Le 17 décembre fut notre dernier jour sur le sol américain. H.-P. B. écrit dans le journal : « Grand jour ! Olcott emballé... après ? Tout est obscur mais

(1) Tout à fait récemment — mai 95 — j'ai envoyé ces feuilles d'étain à la maison Edison de Londres pour savoir si on ne pourrait pas les reproduire sur les cylindres de cire actuels et les conserver ainsi à la postérité. Malheureusement on ne put rien en tirer, parce que les marques faites par les voix étaient tout aplaties. C'est grand dommage, car autrement on aurait pu avoir plusieurs exemplaires de l'original et la voix forte de H.-P. B. aurait pu retentir à nos réunions du monde entier le jour du Lotus Blanc, anniversaire de sa mort.

tranquille. » Puis vient en grosses lettres, le cri de joie *Consommatum est*. Voilà le dernier paragraphe: « Olcott revenu à 7 heures avec les billets pour le vapeur anglais *Canada* écrit des lettres jusqu'à 11 h. 30. Curtis et Judge passé la soirée. Maynard emmené H.-P. B. dîner chez lui (remarquez la troisième personne). Revenue le soir à 9 heures. Il lui a fait cadeau d'une blague à tabac. Charles perdu!! (notre gros chat). Vers minuit H.-S. O. et H.-P. B. prennent congé du lustre et partent en voiture pour le bateau. » Ainsi finit le premier volume de l'histoire de la Société Théosophique par le départ de ses fondateurs quittant l'Amérique.

Au passé, trois ans de luttes, d'obstacles vaincus, de plans bruts en partie exécutés, de travail littéraire, de désertions parmi les amis, de batailles avec les adversaires; l'établissement de fortes fondations pour l'édifice qui devait surgir avec le temps pour la réunion des nations, et qu'on ne prévoyait guère alors. Car nous avions construit mieux que nous ne le savions — que je ne le savais du moins. L'avenir, nous n'y lisions pas, les propres mots de H.-P. B. le montrent assez « Tout est obscur, mais tranquille ». L'extension merveilleuse de notre Société n'avait pas même effleuré notre imagination. Un de nos anciens dignitaires a publié que la Société était morte de sa belle mort avant notre départ pour l'Inde: le tableau ci-joint fera voir que si elle s'était réduite à presque rien, elle commença à ressusciter dès que son centre exécutif fut transporté aux Indes.

Tableau de l'Histoire de la S. T.

ÉVÉNEMENTS	DATES	NOMBRE de BRANCHES
Formation de la S. T.	1875	»
Elle diminue.	1876	»
Publication d'*Isis*.	1877	»
Formation de la première branche (anglaise).	1878	1
Départ de New-York des 2 fondateurs.		
Quartier général à Bombay.	1879	2
Fondation du *Theosophist*.		
Les Fondateurs à Ceylan.	1880	10
Les Fondateurs à Simla	1881	25
Quartier général à Madras	1882	52
Première grande tournée de H. S. O. dans l'Inde.	1883	95
Complot des Coulomb et des missionnaires.	1884	107
H.-P. B. se fixe en Europe.	1885	124
Deuxième tournée aux Indes de H. S. O.		
Formation de la section américaine. .	1886	136
Troisième tournée aux Indes de H. S. O.	1887	158
H.-P. B. s'installe à Londres. . . .		
Formation de la Blavatsky Lodge. . .	1888	179
Annie Besant, membre de la Société.	1889	206
Formation de la British Section. . .	1890	241
Mort de H.-P. B. — H. S. O. autour du monde.	1891	279
Formation de la section européenne.		
Première tournée aux Indes de Annie Besant.	1892	304
	1893	352
Comité judiciaire de Londres pour faire le procès de W.-A. Judge.	1894	394

Nous passâmes une bien mauvaise nuit à bord, entre le froid très vif, l'humidité des draps, le manque de chauffage et le cruel vacarme des grues chargeant la cargaison. Au lieu de partir de bonne heure, le vapeur ne quitta le quai qu'à 2 heures et demie le 13. Puis ayant manqué la marée il dut jeter l'ancre vers Coney Island et ne passa Sandy Hook que le 19 à midi. Enfin nous voguions sur la mer bleue vers notre terre promise et j'avais l'esprit si tourné vers l'avenir qu'au lieu de rester sur le pont pour voir disparaître la terre d'Amérique je descendis dans ma cabine chercher Bombay sur la carte de l'Inde.

TABLE

AVANT-PROPOS. 5

I. — Première rencontre des fondateurs . . . 11
II. — Mme Blavatsky en Amérique 36
III. — Les phénomènes de Philadelphie. 47
IV. — Le second mariage de Mme Blavatsky . . 58
V. — Spiritualisme 71
VI. — Désapprobation orientale 87
VII. — Le docteur Slade 105
VIII. — Projet de Société Théosophique 116
IX. — Formation de la Société Théosophique. . 128
X. — Le baron de Palm 148
XI. — La première crémation en Amérique. . . 165
XII. — L'auteur supposé de *l'Art Magique* . . . 182
XIII. — *Isis dévoilée*. 198
XIV. — Hypothèses diverses 215
XV. — Possession apparente par diverses entités . 229
XVI. — Définition des termes. 246
XVII. — Réincarnation 266
XVIII. — Débuts de la Société 286
XIX. — Opinions contradictoires. 292
XX. — Opinions contradictoires (*suite*) 307
XXI. — Le quartier général de New-York. . . . 317
XXII. — Divers phénomènes 329
XXIII. — Précipitations d'images 343
XXIV. — Projection du double 355

XXV. — Swâmi Dyânand 373
XXVI. — Mme Blavatsky chez elle 389
XXVII. — Illusions 409
XXVIII. — Esquisse du caractère de Mme Blavatsky . 427
XXIX. — Mme Blavatsky devient Américaine. Formation de la Société Théosophique anglaise. Derniers jours à New-York. Les fondateurs s'embarquent pour l'Inde. . . . 442

RENSEIGNEMENTS

La Société Théosophique, qui existe dans le monde entier, se compose de membres appartenant à toutes les races et pratiquant toutes les religions, ou n'ayant aucune croyance personnelle.

Les trois objets proposés par la Société sont :

1° Formation dans l'humanité d'un noyau de fraternité universelle, sans distinction de sexe, de race ou de croyances ;

2° Étude des religions comparées et des philosophies orientales ;

3° Étude des lois inexpliquées de la nature et des pouvoirs latents de l'homme.

Tous ses membres sont unis par un même désir d'éteindre les haines de religion, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs croyances, d'étudier les vérités voilées sous l'obscurité des dogmes et de faire part libéralement du résultat de leurs recherches à tous ceux qu'il peut intéresser. Leur solidarité est le fruit d'une commune aspiration vers la Vérité qu'ils considèrent comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et de la poursuite d'un idéal élevé. Ils cherchent la foi par l'étude et l'intuition, s'appuyant sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants. Ils ne condamnent point l'ignorance, mais cherchent à

s'éclairer. Ils envisagent les religions diverses comme des expressions partielles de la Sagesse Divine et les étudient toutes sans idées préconçues. Leur devise est *Paix*, leur bannière, *Vérité*.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions et de toutes les sciences. Elle propose une philosophie rationnelle et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. La mort pour elle n'est qu'un incident périodique dans une existence sans fin; elle présente donc la vie sous un aspect infiniment grandiose. Elle essaye de rendre au monde l'antique science perdue : la *Science de l'Ame* et enseigne que le Moi c'est l'âme, dont l'esprit et le corps physique ne sont que les instruments et les serviteurs. Elle approfondit les Écritures sacrées de toutes les religions, en révèle le sens caché et les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société Théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent être Théosophes au sens vrai du mot, s'efforcent de mettre leur vie d'accord avec elles. Toute personne tentée par ce genre d'études et par cet idéal élevé et qui se résout à pratiquer la tolérance, est accueillie avec joie dans la Société Théosophique. On n'est pas obligé de s'occuper de chacun des objets de la Société : seules la fraternité et la tolérance mutuelle sont prescrites à tous.

SECTION FRANÇAISE

59, *rue de La Bourdonnais, Paris.*

Tous les jours (semaine) de 3 à 6 heures.
Premier et troisième dimanches 10 1/2 matin.

ÉTUDE GRADUÉE

de l'Enseignement Théosophique.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Ouvrages élémentaires.

ANNIE BESANT. — La Théosophie et son œuvre dans le monde 0 20
— La Nécessité de la Réincarnation. 0 20
C. W. LEADBEATER. — Une Esquisse de la Théosophie 1 25
Dr TH. PASCAL. — A. B. C. de la Théosophie . . 0 50
— La Théosophie en quelques chapitres. . . . 0 50
AIMÉE BLECH. — A ceux qui souffrent . . . . . 1 »

Ouvrages d'instruction générale.

J.-C. CHATTERJI. — La Philosophie ésotérique de l'Inde. . . . . 2 »
ANNIE BESANT. — La Sagesse antique . . . . . 5 »
A. P. SINNETT. — Le Bouddhisme ésotérique . . 3 50
— Le Développement de l'âme . . . . . 5 »
R. A. — L'Histoire de l'âme 2 50

Ouvrages d'instruction spéciale.

ANNIE BESSANT. — La Mort et l'Au-delà 1 50
— La Réincarnation . . . . . 1 »
— Karma . . . . . 1 »
— Évolution de la vie et de la forme 2 50
— Le Pouvoir de la Pensée 1 50
— Le Christianisme ésotérique . . . . . 4 »
C. W. LEADBEATER. — Le Plan astral 1 50
— Le Plan mental 1 50
— Le Credo chrétien 1 50

— L'Homme visible et invisible, avec 23 planches coloriées 7 50

A. Besant et Leadbeater. — Les Formes-Pensées, avec 30 planches coloriées . . . . . 8 »

Dr Th. Pascal. — Les Lois de la Destinée. . . . 2 50

H. P. Blavatsky. — Doctrine secrète, 1er vol. . . 8 »

Ouvrages d'ordre éthique.

Annie Besant. — Vers le Temple . . . . . 2 »

— Le Sentier du Disciple . . . . . 2 »

— Les Trois Sentiers . . . . . 1 »

H. P. Blavatsky. — La Voix du Silence . . . . 1 »

— La Doctrine du Cœur, relié 1 50

— La Lumière sur le Sentier, relié. 1 50

— La Bhagavad Gîtâ. 2 50

— Neuf Upanishads. . . . . 2 »

— Sur le seuil, relié 2 50

Revue Théosophique : Le *Lotus Bleu*, le numéro, 1 fr.
Abonnement : France, 10 fr. ; Étranger, 12 fr.

31-5-07. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.